

*Nervval*

*Illustrations de couverture :*  
Gérard de Nerval, caricature de Nadar gravée par Diolot  
tirée des *Binettes contemporaines* (Gustave Havard, 1854) ;  
Gérard de Nerval, photographie de Nadar, 1855 (cliché C.N.M.H.S.).

Collection  
Mémoire de la critique

# *Nerval*

Préface de Jean-Luc Steinmetz



Presses de l'Université de Paris-Sorbonne

Dans la même collection

*Musset*  
*Stendhal*  
*Verlaine*

Les textes de ce volume ont été rassemblés par

Loïc Chotard,  
André Guyaux,  
Pierre Jourde,  
Jean-Luc Steinmetz  
et Paolo Tortonese.

Les notes en bas de pages figurant  
entre crochets sont dues aux éditeurs.

Ouvrage numérique réalisé avec le soutien du CNL.

© Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2016  
ISBN : 9791023102475

## PRÉFACE

*Peu abondante au XIX<sup>e</sup> siècle, la critique nervalienne est cependant directement liée à l'œuvre publiée, au point de l'avoir immédiatement infléchie. Deux dates : 1841 et 1853, sont à retenir où, à la suite d'articles le concernant, Nerval va composer deux livres, *Lorely* et *Les Filles du Feu* qui, dans leurs premières pages d'allure préfacielle, se présentent comme des répliques ou des réponses aux estimations critiques portées sur lui par Janin ou Dumas. Ces deux exemples suffisent pour mesurer la singularité du propos qui ne cessera d'être tenu sur Gérard. On le considérera, toujours, en effet, à la lumière de la folie qui, par accès, le frappa et dont ses contemporains furent si surpris qu'ils en oublièrent l'œuvre.*

*Jusqu'en cette fatale année 1841 où il est interné, du 21 mars jusqu'en novembre, Nerval apparaît surtout comme l'auteur de quelques poésies toutes de ténuité, des odelettes (regroupées dans deux ensembles en 1832 et 1835, mais jamais réunies en livre) ; il est, en outre, le traducteur estimé du *Faust* de Goethe, que d'autres avant lui s'étaient employés à traduire, avec moins de talent assurément. On l'a vu surtout essayer de s'imposer en tant que dramaturge par des pièces souvent écrites en collaboration avec Dumas : *Piquillo* en 1837, *L'Alchimiste* en 1839, *Léo Burckart* enfin, qu'il signe de son seul nom, et qui lui vaut sur le moment une reconnaissance méritée. Quand Nerval subit sa première crise psychique en février 1841 – il est alors placé dans la maison de santé de M<sup>me</sup> Sainte-Colombe –, un mois plus tard paraît, à son sujet, dans le *Journal des débats*, un long feuilleton de Jules Janin. La vie du poète y est relatée au passé, comme s'il avait quitté ce monde : « Depuis ce jour, rien n'a reparu, ni l'âme, ni l'esprit ni le cœur, ni pas une de ces charmantes qualités qui le faisaient tant aimer. » C'est, de fait, une « biographie anticipée » (le mot est de Gérard) que le Prince des critiques, non sans un apitoiement trop accentué pour être sincère, compose pour la foule de ses lecteurs. Nerval, à peine revenu à la raison, aura donc le triste privilège de lire, de son vivant, sa nécrologie<sup>1</sup>. Onze ans plus tard, loin d'en atté-*

1. Voir la lettre de Nerval à Félix Bonnaire, gérant de la *Revue de Paris* (14 mars 1841) : « l'étonnant article qu'il a bien voulu consacrer à mes funérailles. Assister soi-même, et vivant, à un tel panégyrique c'est un honneur et une gloire à donner le vertige [...] » (*Œuvres complètes*, éd. Jean Guillaume, Claude Pichois et al., Bibliothèque de la Pléiade, t. I, 1989, p. 1375-1376 ; « le tombeau vivant de Gérard de Nerval », écrira Nerval à Janin dans une lettre du 24 août 1841 (*ibid.*, p. 1382).

nuer la teneur, il en retiendra l'essentiel au point de la citer en grande partie au début de sa *Lorely*, reprenant un tiers de son étendue et l'intégrant dans un texte - dédicace simplement intitulé « À Jules Janin ». L'un des premiers jugements d'une certaine ampleur publié sur son compte se trouve ainsi lu et approuvé par Gérard et, pour ainsi dire, contresigné par lui. Certes, il ne juge pas utile de reproduire la fin du dernier paragraphe : « Tel il était ; et si bien que pas un de ceux qui l'ont connu ne se refuserait à ajouter quelque parole amie à cet éloge qui est plus qu'un éloge posthume, – bien plus triste cent fois, et bien plus solennel [...] ». Nerval n'allait pas rappeler l'aspect à demi-posthume de ce qui ressemblait quelque peu à une familière oraison funèbre.

En revanche, son « À Jules Janin » tire les choses au clair ; il reproche au critique d'avoir fait de lui un « mort vivant » et, avec ironie, relève même une erreur « biographique », pour conclure, sans acrimonie, par une phrase conciliatrice : « Oublions la mort, oublions le passé. »

Janin, dans cette étude quasi-inaugurale de 1841 – il y avait eu auparavant surtout les chroniques théâtrales de Gautier dans *La Presse* à propos des principales pièces de Gérard<sup>2</sup> –, tend déjà à former un Nerval archétype dont il n'est pas dit que la postérité parviendra jamais à se débarrasser. Dans cette « biographie anticipée », la vie tend à recouvrir le littéraire pur et simple. Nerval est donné comme une présence, une idiosyncrasie ; l'œuvre apparaît comme secondaire, le comportement, comme principal. De façon définitive, celui que l'on appellera, en un commun accord dont on ignore la source exacte, « le bon Gérard », est caractérisé par quelques substantifs dont la valeur demeure équivoque : « un poète », un « rêveur » ; il serait même, à lui tout seul, la poésie, erratique et non plus fondatrice, et, plus encore, un bohémien, un vagabond, voire, moins honorablement, un « braconnier sur les terres d'autrui ». Janin, qui connaissait le bohème insouciant des années 1835 et de l'impasse du Doyenné, trouve parfois l'expression juste unissant le piéton parisien et l'écrivain érudit et sternien, lorsqu'il nous parle du « bohémien de la prose et des vers » ou de l'« admirable vagabond dans le royaume de la poésie », en anticipant sur des compositions comme *La Bohème galante* ou *les Petits châteaux de Bohème*.

Entre 1841 et 1853, date à laquelle paraît l'article d'Alexandre Dumas, la critique au sujet de Nerval reste discrète. Rien qui témoigne d'une lecture attentive, même si bien des journaux mentionnent son Léo Burckart et si le

2. Sur *Léo Burckart*, le 22 avril 1839, et sur *Les Monténégrins*, le 2 avril 1849.

Voyage en Orient, d'abord publié en feuilleton, vaut à son auteur une certaine attention. Rien que de descriptif, pourtant, sous la plume compréhensive et volontiers louangeuse de Gautier.

Le 20 mars 1853, c'est au volume des *Illuminés*, où Gérard nous entretient de certains mystiques et utopistes du siècle précédent, que s'attaque avec détermination Barbey d'Aurevilly. Le grand critique du Pays s'en prend au nouveau livre de Nerval, auquel il se plaît à donner une leçon d'« illuminisme » historique : il pense que l'écrivain, qui n'a pas vraiment traité son sujet, nous parle d'excentriques<sup>3</sup> – le terme vaut qu'on s'y arrête – et non des personnalités occultes illustrant un courant bien avéré de la pensée française au XVIII<sup>e</sup> siècle. Barbey, qui ne sait dans quel camp idéologique ranger Nerval – ou l'on croit à l'illuminisme, ou l'on n'y croit pas, ou l'on doute –, écrit alors le maître-mot de supernaturalisme attribué, en l'occurrence, non pas à Nerval, mais à un certain nombre de philosophes dont ce serait la théorie, fondée sur le surnaturel. Le mot aurait donc fait son chemin dans l'esprit de Nerval, au point de qualifier un certain état de « rêverie ». Hostile aux brumes de la pensée, Barbey commente le style nervalien, dont il ne voit que la fragilité, lui qui attendait sur pareil sujet philosophique un « essai » à la Montaigne. Sa conclusion sans appel réduit à une « élégance vulgaire » ce qui est l'agilité même de l'intelligence.

Les crises de folie, de « déréalisation » scandent douloureusement la vie du poète. En 1853, celui-ci, inquiet, songe à rassembler son œuvre jusqu'alors formée de bribes et de morceaux ; il tente par fragments encore le texte autobiographique rêvé. Dans ce contexte, il doit aussi trouver l'argent qui lui assure de vivre ou de se survivre ; séjours fréquents en maison de santé, poursuite de l'œuvre littéraire résumant l'essentiel de son existence. En décembre 1853, il est question que soit représenté *Misanthropie et Repentir de Kotzebue* traduit par Nerval. Dumas dans *Le Mousquetaire*, le 10 du même mois, trace un portrait intellectuel de l'homme, charmant certes et distingué, mais dépassé par son imagination et sujet à des bizarreries de comportement. La folie dont Nerval souffre – il est alors installé à nouveau à Passy dans l'hôtel du docteur Blanche – est évoquée, presque avec bienveillance. L'œuvre est réduite à deux titres, *Léo Burckart* et *le Voyage en Orient* (les publications en revue des *Nuits d'octobre*, de *La Bohême galante* et de *Sylvie*, Lorely,

3. Sur cette question, voir Daniel Sangsue, *Le Récit excentrique*, Corti, 1987.

Contes et facéties, et les Petits châteaux de Bohême semblent donc tenues pour négligeables). La présence dans sa « causerie avec mes lecteurs » d'un sonnet secret de Nerval, El Desdichado, confère à ce qui devient ainsi paratexte un intérêt exceptionnel. Renouvelant, un an et demi après, le procédé mis en œuvre dans son « À Jules Janin » de Lorely, Nerval cette fois dédie « À Alexandre Dumas » ses Filles du Feu (qu'il faut entendre plus comme filles du « feu » du défunt Gérard de Nerval dont Dumas venait de tracer l'« épitaphe », que comme créatures élémentales). La note le concernant dans Le Mousquetaire, ainsi « ressaisie », équilibrée, contredit l'image de l'écrivain déraisonnable, souligne son rétablissement psychique. Nerval, citant Dumas, fait rebondir chacune des phrases de ce dernier et donne à son ami une « leçon de fiction » (comment l'imagination forme les œuvres), non sans susciter, comme pour se dédouaner de son mal, un alter ego comédien, « prince ignoré », « amant mystérieux », « déshérité » (Desdichado), « banni de liesse », « beau ténébreux » (l'illustre Brisacier que le pauvre Glatigny, peu avant de mourir, mettra en scène<sup>4</sup>).

L'article de Dumas est pour Nerval non seulement l'occasion d'une mise au point et l'amorce d'une fiction épistolaire ; il devient aussi par son audace un révélateur de texte puisqu'à son propos, Nerval annonce Aurélia : « Quelque jour j'écrirai l'histoire de cette "descente aux enfers" », et surtout, suscite l'exhibition de la totalité des sonnets composés « en état de rêverie supernaturaliste ». « Il faut que vous les entendiez tous », remarque Nerval ; leur titre même Les Chimères paraît avoir été suggéré par Dumas voyant dans leur auteur un « guide entraînant dans le pays des chimères ».

C'est en janvier 1854 que l'on va retrouver ces poésies complétant Les Filles du Feu, livre bien accueilli par la critique qui en signale tout particulièrement Sylvie. Gautier, dans l'article qu'il consacre à cet ensemble et à Lorely dans La Presse du 25 février, retrace les principales étapes d'une vie d'artiste trop peu connue du public et dessine une « physionomie » littéraire : « pur », « limpide », « transparent », tel lui paraît être le style de son ami ; il y dénote, en outre, une « teinte rêveuse » et, songeant à l'intérêt de Gérard pour Goethe et à sa traduction du Faust, au drame de Léo Burckart et au recueil d'impressions de voyage qu'est Lorely, il croit découvrir les composantes de la curieuse alchimie nervalienne : les divagations germaniques d'une part ; de l'autre, la veine française, toute XVIIIème, dans la lignée de Voltaire, de

4. *L'illustre Brisacier*, drame en un acte, Lemerre, 1873.

*Diderot et de Cazotte. Les transpositions d'art qui lui sont chères lui permettent d'illustrer l'image qu'il s'en fait, « pâleurs tendres », « tons amortis », et d'insister sur Sylvie, « morceau irréprochable » qu'il rattache au genre de l'idylle, « un marbre grec légèrement teinté de pastel ».*

*Les mois suivants, Félix Mornand, critique de L'Illustration, où avait été publié Les Nuits d'octobre, et Charles Asselineau, attaché à L'Athenæum français, signalent la modestie du poète et montrent avec quel soin et quelle conscience il a suivi sa voie, sans jamais concéder au goût du grand public. Mornand établit un parallèle avec Henri Heine, dont Gérard était l'ami et dont il avait traduit les poésies (Revue des deux mondes, 15 juillet et 15 septembre 1848). Son appréciation rejoint celle de Gautier, quand il relève chez Gérard l'alliance, voire l'alliage de la rêverie allemande et de l'ironie française ou encore, puisant des analogies dans l'univers des Beaux-Arts, l'aquatinte anglaise et le trait gaulois. Mornand, qui sait que le génie allemand s'est manifesté dans le fantastique, en exempte pourtant Gérard qui, il est vrai, n'exploita que rarement cette veine, et le montre volontiers en « humoriste », notion délicate faisant dépendre le style du tempérament même, de la réalité physiologique d'un individu. Hamlet était un humoriste et l'humour qui l'imprégnait n'était autre que celle du « Soleil noir de la Mélancolie ».*

*Nerval a lu avec plaisir ces quelques essais tentant de définir son génie. Mais par une nuit de janvier 1855 il décide de mettre fin à ses jours. Un type de discours critique en découlera, empressé à rappeler sa vie vagabonde, ses accès de folie, et ressassant le sort malheureux d'un écrivain digne de devenir un « poète maudit », — une place que, pourtant, Verlaine ne lui réservera pas. Les notices nécrologiques se succèdent, oubliées de l'œuvre et soucieuses de la seule existence. Pendant quelque vingt ans vont s'accumuler les témoignages, les anecdotes, — les livres de Gérard n'étant mentionnés, de loin en loin, que comme les reliquats d'une conduite éminemment excentrique.*

*Gautier, l'ami de toujours — œil sûr, exactitude descriptive, faculté de reconstruction du passé —, donne aussitôt dans La Presse, le 30 janvier 1855, un article qui sera bientôt repris dans le livre posthume, Aurélia ou le Rêve et la Vie. De la continuité d'une interaction déjà signalée entre la critique et l'œuvre, voilà bien la dernière occurrence puisqu'en cet ultime ouvrage dont rien ne dit qu'il devait être ainsi composé, Nerval nous parvient identifié, commenté par un autre, son familier, il est vrai, — alors que lui-même dans ces pages est à la recherche de sa flottante identité. Sobre, ému, Gautier retrace la carrière — risquons ce mot — de l'écrivain, en montrant la diver-*

sité des formes de son inspiration : Nerval l'ami chaleureux, Nerval le promeneur impénitent, Nerval l'amoureux déçu qui cède peu à peu aux images mystiques. L'inspiration d'Outre-Rhin, et ses dangers face à la raison française, est invoquée pour expliquer les étrangetés d'une pensée. Gautier parle de l'« envahissement progressif du rêve », là où Nerval au troisième chapitre d'Aurélia, remarquait l'« épanchement du songe dans la vie réelle ». « Gérard ne domina plus son rêve », assure l'auteur de Mademoiselle de Maupin. La suite consolide l'image d'un Nerval initié, formé au long des années et des voyages, par les visions de Goethe, l'illuminisme français, le magisme de l'Orient. En considérant le « dernier Nerval », Gautier attire l'attention sur Les Chimères (qu'il nomme Vers dorés), « sonnets mystagogiques » qui sont d'un phrasé admirable mais aussi obscurs que Lycophron<sup>5</sup>. Il s'en faudra de longtemps pour que cette mention particulière de la pure poésie nervalienne trouve son bon entendeur.

Peu de jours après, le 10 février 1855, Félix Mornand, dans L'Illustration, publie un article à la mémoire du suicidé où l'on retrouve certaines idées de Gautier, comme celle, aujourd'hui singulière, selon laquelle Nerval n'eut rien d'un maudit, et s'efforçant de le distinguer de Gilbert, Malfilâtre ou Stello<sup>6</sup>. Mornand souligne le talent « idiosyncrasique » incomparable de Gérard ; il redit la grâce enjouée du style, sa simplicité, voire le sens du réalisme dont le conteur fit preuve et, simultanément, pose l'autre face de cet écrivain double, ses « visions à la Swedenborg », – nom illustre mais synonyme, comme Lycophron, d'obscurité. Mornand demeure sensible aux Chimères et à Aurélia, la partie la plus négligée de l'œuvre, dont l'étrangeté paraissait alors inepte ou insupportable.

Le purgatoire de Nerval allait commencer. L'auteur va rester méconnu (il ne l'avait pas moins été de son vivant, en dépit d'un semblant de renommée). Ses livres seront republiés, soit ; et en 1867, Michel Lévy met sur pied un projet d'œuvres complètes, mais le propos nervalien échappe, en raison même de sa dispersion, de sa fragmentation, de ses nombreuses reprises. De belles évocations de l'homme, celles d'Alfred Delvau en 1860 et de Charles Asselineau en 1861, se plaisent à dessiner une figure hors pair. Une fois encore le récit d'une vie, avec ses singularités, l'emporte sur le parcours litté-

5. Lycophron de Chalcis (vers 396-vers 250 av. J. – C.), auteur grec du poème tragique *Alexandra*, d'une obscurité proverbiale.

6. Voir le chapitre « Du poète malheureux au poète maudit » de mon livre *Signets*, Corti, 1995, p. 11-34.

raire. Delvau dans *Les Dessous de Paris, dédié à Nadar*, annonce son intention de composer une « double biographie », celle de Nerval et celle du peu reluisant Privat d'Anglemon. Nerval, flâneur noctambule, y est qualifié de « fantaisiste » et, ce qui nous intéresse davantage, « d'humoriste ». Ce mot le situe dans la lignée de Sterne, de Hoffmann et de Heine ; il explique un tempérament variable, la gaieté et les heures sombres, et jusqu'à l'incongruité de la mort. Dans un style alerte, Delvau résume Nerval par une sorte de *veni, vidi, vici* ; il a voyagé, rêvé, aimé. L'humoriste n'en est pas moins jugé également « réaliste », appellation qui, à la même époque, sera commentée par Champfleury, le principal représentant de cette option artistique. Delvau reconnaît le « naturel » du style nervalien ; il entrevoit aussi, le premier peut-être, l'unité d'une démarche d'écriture qui, toute dispersée qu'elle apparaisse, exprime le moi, un moi jamais haïssable, qui tente de se connaître par la mise en scène de ses défauts, de ses insuffisances, de ses échecs. Comme ses devanciers, Delvau commente la réussite de Sylvie, « pages savantes de style et de sentiment », dont le critique se borne à répercuter la teneur, sans les analyser, en évoquant leur délicieux démodé façon Nouvelle Héloïse, tout en risquant le mot d'autobiographie qui nous entraîne loin. Complet dans sa rétrospective, qui nomme Lorely et Les Illuminés, « biographies » extravagantes, où se distingue celle du « réaliste » Restif de la Bretonne, il ne s'interroge pas cependant sur l'ensemble des Filles du Feu, qu'il interprète comme « filles de l'imagination et du souvenir ».

Dans l'histoire de la critique nervalienne, si vague jusqu'alors, 1861 est une date. Sous l'enseigne de Poulet-Malassis et De Broise, qui venaient de publier le livre de Delvau, paraissent maintenant, dues à Champfleury, les Grandes figures d'hier et d'aujourd'hui (Balzac, Nerval, Wagner, Courbet). Champfleury, à ses débuts, avait dépeint les milieux de la bohème dans *Les Aventures de Mademoiselle Mariette* (1853), où le personnage principal est un jeune écrivain du nom de Gérard. Champfleury, comme Gautier, comme Asselineau, s'exprime, en 1861, en témoin ; il s'attarde sur le « réalisme » des Nuits d'octobre, un terme qui, grâce à lui et à son humeur théorique, avait acquis une valeur littéraire après avoir été appliqué d'abord à un certain type de peinture. En 1857 (après la mort de Nerval, par conséquent) il avait rassemblé, chez Michel Lévy, sous le titre *Le Réalisme plusieurs études préalablement publiées dans des journaux*. Sa lecture sans complaisance des Nuits d'octobre est une véritable analyse engagée, comme pourra l'être plus tard celle des surréalistes citant Aurélia. Il est remarquable de le voir s'attacher à

cette partie de l'œuvre, dont il regrette toutefois l'absence de drame et la brièveté des chapitres. Il en profite pour défendre la conception nuancée d'un réalisme qui n'aurait rien du daguerréotype, mais ferait intervenir l'intuition et l'induction. « Gérard était trop fatigué pour profiter de cette tendance au réel », note-t-il encore, sans concevoir le « réalisme intérieur » d'Aurélia ni le « supernaturalisme » des Chimères. Le Rêve et la Vie n'est pour lui qu'une « sorte de fantaisie trouble », et non la révélation d'une réalité psychique. Il boude une littérature si singulière et croit discerner dans Aurélia des pages de journaliste contraint de gagner sa vie, fût-ce en contant des élucubrations.

La notice que propose Charles Asselineau, familier de Nerval et de Baudelaire et auteur d'un recueil, *La Double Vie* (1858), préfacé par l'auteur des *Fleurs du Mal*, a d'autant plus de prix qu'elle paraît au même moment (1861) dans cette Revue fantaisiste<sup>7</sup> que venait de créer Catulle Mendès et qui souhaitait refléter les tendances de la nouvelle génération, celles des futurs Parnassiens, pas encore « impassibles ». La Revue fantaisiste n'avait alors d'autre projet que de montrer la liberté de création et de révéler des auteurs ayant leurs coudées franches. Elle pourra s'honorer d'avoir publié durant sa courte existence, entre autres textes déterminants, la série de « portraits » composés par Baudelaire pour l'Anthologie Crépet et plus tard recueillis dans ses *Réflexions* sur quelques-uns de mes contemporains (Hugo, Marceline Desbordes-Valmore, Auguste Barbier, Pétrus Borel, Banville, Le Vavas seur, Pierre Dupont, Leconte de Lisle). Baudelaire y fera paraître aussi, alors même que la Revue fantaisiste allait cesser définitivement, sa préface aux *Martyrs ridicules* de Léon Cladel (15 octobre 1861). Ce contexte vaut d'être rappelé puisque c'est dans la quinzième livraison de la revue, celle du 15 septembre 1861, que le « Gérard de Nerval » d'Asselineau, dédié à Gautier, est publié. L'étude, très complète, se développe en une vingtaine de pages et s'oppose, quitte à y concéder ensuite, à une certaine image que les critiques voulurent donner de Nerval. Asselineau dénonce ceux qui ont « romancisé » cette vie et cette œuvre et il s'en prend à des esprits partiaux, Louis Veuillot, qui dans un article de *L'Univers* du 3 juin 1855, avait par un grossier calembour accusé Nerval d'avoir non pas spiritualisé, mais alcoolisé la vie<sup>8</sup>,

7. Sur la *Revue fantaisiste*, voir Luc Badesco, *La Génération poétique de 1860*, Nizet, 1971, t. 1, p. 358-383.

8. Le thème du « sermon » de Veuillot dans *L'Univers* avait été le rapport de la séance générale de la Société des Gens de Lettres du 6 mai 1855 où l'on avait évoqué la mort de Nerval, qui avait « trop spiritualisé la vie » (cité dans Claude Pichois et Michel Brix, *Gérard de Nerval*, Fayard, 1995, p. 380).

ou Champfleury, qui avait lourdement insisté sur la folie du poète. Asselineau mentionne les « idylles » ou les « églogues » des Filles du Feu, « flammes d'un foyer toujours flamboyant » ; il s'attache au parcours formel du poète, de ses tout premiers vers à la Béranger en passant par les odelettes d'une « grâce molle » et d'un « style tempéré » jusqu'aux « sonnets mystagogiques », qu'il qualifie seulement, comme le voulait Nerval, de « mystiques » et à propos desquels il cite Gautier. Certes, la tentation de mêler l'homme et la vie entraîne le critique à céder parfois le pas au témoin ; certaines constantes de jugement se font jour à nouveau (elles reprennent les remarques de Gautier, voire de Mornand ou de Delvau) : les rêveries de l'homme sensible, héritier du XVIII<sup>e</sup> siècle, et la raillerie du philosophe sceptique. Après avoir remémoré sa dernière entrevue avec Nerval, Asselineau propose une interprétation d'Aurélia, dont il s'efforce de montrer la lucidité, en exprimant alors la capacité de Gérard à exprimer avec « clarté » des choses « confuses et obscures », la combinaison du naturel et du surnaturel. Tout en admettant que l'existence de chaque jour est « doublée d'une autre vie » et qu'à partir d'une certaine époque Nerval n'a plus vécu que sous l'emprise du pressentiment, dans un univers de signes, de présages et de correspondances, Asselineau laisse entendre que le poète avait moins en tête de mettre en scène l'histoire universelle (comme Goethe ou le Flaubert de La Tentation de saint Antoine), que de descendre au fond de sa propre histoire, quitte à ce que celle-ci interférât avec les étrangetés d'un monde occulte. Sa tentative pour commenter l'un des textes les plus difficiles, les plus secrets de notre littérature énonce des interrogations fécondes : pourquoi « cette invasion du journal dans le livre » ? quel rapport entre l'auteur et le héros (qu'il nomme aussi l'« autobiographe ») et quelle issue imaginer à ce récit inachevé ? Non content de relire Aurélia, il suggère des rapprochements avec certains passages d'Isis et de Sylvie.

La notice de Gautier aux Œuvres complètes de Nerval, qui devaient paraître en six tomes, chez Michel Lévy (où Gautier venait de préfacier le premier tome de celles de Baudelaire), peut décevoir. Informatrice, elle se borne à coudre ensemble des fragments prélevés dans des études antérieures : rappel de la double inspiration nervalienne, allemande et XVIII<sup>e</sup> siècle, remarques sur les odelettes comparées au lied ou sur le désir d'une poésie naïve et simple qui se contenterait d'assonances. Souvenirs et carrière littéraire de Nerval s'entrecroisent sans donner lieu à une analyse approfondie. Aurélia est « l'histoire voilée » d'une passion, les pages de Lorely suivent un « caprice charmant », Sylvie est un morceau « irréprochable » (Gautier

reprend son article de *La Presse* du 25 février 1855). *L'étrangeté d'Aurélia* lui permet de conclure par une formule : « la Raison écrivant les mémoires de la Folie », et d'évoquer le bric-à-brac gnostique cher aux romantiques.

La génération de Baudelaire, puis celle de Ducasse, Mallarmé, Rimbaud, ont dû lire cette préface. Chaque fois que Baudelaire, qui fréquenta Nerval, parle de son ami poète, il en évoque le suicide. Ce suicide à son avis n'a rien à voir avec celui des « poètes malheureux » dont très tôt, grâce à Gautier, Delvau et quelques autres, on a souhaité le distinguer. Le malheur de Nerval n'est pas celui de la misère, ni de l'échec littéraire ; il vient de la « passion » même que signifie la poésie, passion vécue et non déplorée : « Les élégiaques sont des canailles », écrit Baudelaire, citant Leconte de Lisle. Précisément pour les distinguer de ces canailles, il place côte à côte Nerval et Poe, dans la notice qu'il compose sur Hégésippe Moreau. Elle devait paraître dans l'anthologie Eugène Crépet des *Poètes français*<sup>9</sup> ; mais on ne la trouvera, regroupée avec d'autres Réflexions sur quelques-uns de mes contemporains, que dans *L'Art romantique*, posthume, en 1868. La notice de Baudelaire, faite à contrecœur, lui offre l'occasion d'attaquer la poésie de consommation, la « vanité » du malheur : « on disait orgueilleusement : j'ai faim et j'ai froid. » Cette vanité importe peu à celui qui, en Nerval comme en Poe, admire « l'homme de lettres », « dans l'acception la plus large et la plus délicate du mot », étant entendu que sont « hommes de lettres » ceux qui « se courb[ent] humblement sous la loi inévitable [...], actifs, industriels, utilisant leurs rêveries ou leurs méditations ». Son évocation d'Hégésippe Moreau refuse la déploration post mortem ; elle célèbre le véritable office littéraire, « l'intelligence brillante, active, lumineuse » de Gérard, face à la fainéantise, à la légèreté et à la complaisance d'un poitrinaire fantoche.

Nerval environne l'univers de Baudelaire. Mais surtout l'image du poète suicidé, à telle enseigne que c'est elle que Baudelaire aurait voulu rappeler dans la préface de ses *Fleurs du Mal* en concluant avec ironie « nous sommes tous pendus ou pendables »<sup>10</sup>, Baudelaire – on le devine – se plaçant plutôt au nombre des seconds. Sombre et sarcastique, il s'est senti proche de l'essentiel malheur nervalien. Il a même eu le dessein in extremis de l'opposer à l'in-

9. Voir Baudelaire, *Œuvres complètes*, éd. Claude Pichois, Bibliothèque de la Pléiade, 1976, t. II, p. 156-161 et ci-dessous p. 95-96.

10. Voir Baudelaire, « *Projet de préface* » [II], dans *Œuvres complètes*, éd. cit., t. I, 1975, p. 183 et notes p. 1166-1168.

solent bonheur dont Jules Janin, prince de la Critique, s'était réclamé dans un article de L'Indépendance belge du 12-13 février 1865 : « Henri Heine et la jeunesse des poètes »<sup>11</sup>.

Le 15 octobre 1861, dans la Revue fantaisiste finissante, Baudelaire donne ce qui deviendra la préface des *Martyrs ridicules* du jeune Léon Cladel, étrange roman où se trouvent nargués une forme de bohème, celle qu'avait déjà montrée Murger, et les lamentables fruits secs obstinés à croire en leur génie. Baudelaire, en cette occasion, ne souffle mot de Nerval, autre bohème ; mais le texte, faisant vite son chemin, touchera bientôt le jeune Mallarmé, surnuméraire à Sens, lecteur aussi de l'étude sur les Histoires extraordinaires de Poe (1856) et des *Ténèbres* de Gautier (placées en épigraphe). Il en forme alors, à sa manière, une *terzarima*, Le Guignon<sup>12</sup>, suffisamment singulière pour que l'on puisse en inférer une influence directe des *Martyrs ridicules* de Cladel et de la préface de Baudelaire. En effet Mallarmé s'emploie à distinguer les génies consacrés par une haute souffrance et ceux qui, poursuivis par la malchance, n'offrirent jamais une autre apparence que celle de pitre ou d'histriion. Est-ce dans ce groupe qu'il faudrait ranger Nerval ? La notice de Baudelaire sur Moreau conseillait, tout au rebours, de l'en exclure. Mais le poème de Mallarmé s'achève bien ainsi :

Ces héros excédés de malaises badins  
Vont ridiculement se pendre au réverbère.

On se gardera de confondre, mais on peut penser que, sans voir un Nerval ridicule, Mallarmé, traçant l'image d'un suicide, retrouve tout naturellement celle, devenue traditionnelle, de Gérard pendu (non pas à un réverbère, certes, mais aux « barreaux d'un soupirail », comme l'avait précisé Gautier). Cette interférence supposée demeure jusqu'à maintenant unique. Point de mention de Nerval sous la plume de l'auteur d'*Hérodiade*, mais une persistance de la Chimère, insuffisante cependant pour prouver une connaissance des sonnets homonymes, vraisemblable néanmoins, puisque chez Nerval le mot comporte une valeur générique et que chez Mallarmé il est lié à l'exercice de la poésie.

11. Baudelaire, projet de lettre à Jules Janin, *Œuvres complètes*, éd. cit., t. II, p. 231-240 : « On ne pourrait jamais dire sous votre règne : Gérard de Nerval s'est pendu, *Janino Imperatore*. »

12. Sur les différents états de ce poème voir l'édition des *Poésies* de Mallarmé établie par Carl Paul Barbier et Gordon Millan, Flammarion, 1983, p. 114-119 et p. 342-345.

*Un obscur contemporain de Mallarmé, Isidore Ducasse, qui avait signé « Le comte de Lautréamont » ses Chants de Maldoror, a tenu, lui aussi, à signaler le suicide de Gérard dans une page de ses Poésies II (Librairie Gabrié, 1870). Suite d'aphorismes, de réflexions, de maximes retournées, l'opuscule contient, en effet, ce curieux paragraphe :*

Lorsqu'un prédécesseur emploie au bien un mot qui appartient au mal, il est dangereux que sa phrase subsiste à côté de l'autre. Il vaut mieux laisser au mot la signification du mal. Pour employer au bien un mot qui appartient au mal, il faut en avoir le droit. Celui qui emploie au mal les mots qui appartiennent au bien ne le possède pas. Il n'est pas cru. Personne ne voudrait se servir de la cravate de Gérard de Nerval<sup>13</sup>.

*Les Poésies exposent nombre de remarques paradoxales où le bien semble être la préoccupation essentielle de l'ancien frénétique devenu moraliste. Son recours à l'exemple de Nerval suicidé conclut un développement par un véritable trait d'esprit. Sur le strict plan historique, il est peu probable que Nerval se soit pendu avec sa cravate (on parle plutôt d'un cordon de tablier, voire de la « jarrettière de la Reine de Saba » ou de Madame de Maintenon), mais Ducasse a voulu dire par là que la sémantique littéraire vaut par un usage, par une transmission et que chacun s'y inscrivant est comptable de ses gestes et de son texte. La « cravate » de Nerval, symbolique en l'occurrence, renvoie tout écrivain à sa responsabilité d'auteur. On ne dispose pas à sa guise du malheur de l'autre.*

*Déplorable récidiviste, à l'égard de Nerval, fut Barbey d'Aurevilly. Il avait, en leur temps, soutenu Les Fleurs du Mal, mais il s'en était pris aux Immortels dans ses Quarante Médaillons de l'Académie et, poursuivant son entreprise de raillerie dans ses Trente-sept Médaillonnets contemporains, avait stigmatisé dans Le Nain jaune les collaborateurs du premier Parnasse contemporain. En 1867 avait commencé l'édition des Œuvres complètes de Nerval. Les tomes deuxième et troisième regroupaient le Voyage en Orient et Lorely. Le quatrième, qui venait de paraître, comprenait Les Illuminés et Les Faux Saulniers. Allait s'y ajouter l'année suivante le cinquième tome, comportant Aurélia, Les Filles du Feu, La Bohème galante. L'ensemble des Poésies ne sera publié que dans le sixième, tardivement sorti en 1877. A propos de ces Œuvres complètes, Barbey qui, dans son feuilleton du Pays du 23 mars 1853, avait déjà rendu compte en mauvaise part des Illuminés, se*

13. Je me réfère ici à mon édition des Œuvres de Lautréamont (coll. GF, 1990, p. 352).

réclame d'une objectivité nécessaire, maintenant que l'éloge obligé après décès n'est plus de mise. Il voit en Nerval le produit d'un groupe qui aurait survalorisé son œuvre, un « surfait du compagnonnage », un bohème qui n'eut pas même à supporter, comme ceux de Murger, la vraie Bohème, un amateur, un fantaisiste, un dilettante. Sa création littéraire, – les cinq tomes de chez Michel Lévy, – est scrutée sans sympathie. Si le Voyage en Orient est apprécié parce qu'il ne présente rien d'« échevelé », de romantique, Barbey ne manque pas de l'estimer inférieur aux récits de voyage d'Astolphe de Custine. Le traducteur n'est pas davantage oublié, mais nullement épargné : grâce à Nerval, nous avons pu, certes, découvrir la poésie d'Henri Heine, mais précisément Nerval ne se serait pas fait faute d'emprunter à ce dernier, comme il a démarqué Sterne ou Gautier. Barbey reproche encore à Gérard ses ombres de romans, son esprit encombré de réminiscences littéraires. Et surtout, reformulant ses attaques contre *Les Illuminés* de 1853, il réduit l'importance du rêveur, hanté d'un bizarre bien moins remarquable que celui de Poe. Le parallèle Poe-Gérard reprend, au détriment du second, le développement naguère suggéré par Baudelaire dans son étude sur Poe, qu'on venait de republier dans *L'Art romantique*. L'article de Barbey, qui suit Nerval dans sa vie, examine enfin *Le Rêve et la Vie*, « une photographie de son état de fou ». La dernière partie de cette estimation critique se transforme en règlement de comptes : il est question pour Barbey de dire « la vérité sur Nerval » et de l'évaluer à sa juste mesure en écartant les propos complaisants de Gautier ou même de Janin, qui ne sont que « littérature », « sonnettes de sonnets ». Le critique se doit de ne pas tromper ses lecteurs. Nerval charmant ou charmeur ? « Ni charmant poète, ni charmant prosateur », affirme sèchement Barbey : « il fut dans l'entre-deux », il a joui d'une réputation usurpée et sa vie, étrange et malheureuse, n'a pas à nous masquer l'imperfection de l'œuvre. « Hégésippe Moreau le valait bien », écrit Barbey, se démarquant ainsi du Baudelaire de la notice sur Moreau. Lassé des aperçus biographiques sur le « suicidé » et « le bon Gérard », il conseille d'en revisiter l'œuvre. Mais la visite est désignée à l'avance comme une déception.

La publication posthume, en 1874, de *l'Histoire du romantisme de Gautier* concourt à fixer une image définitive de Nerval ; en insistant sur l'originalité du personnage, sa jeunesse – camaraderie du Bousingo, bohème du Doyenné – et sa mort prématurée, elle néglige cependant la teneur proprement littéraire de l'écrivain. En 1883, Maxime Du Camp, qui connut Nerval lors de ses trente ans, rappelle à son tour cette époque dans ses *Souvenirs*

littéraires, dont un chapitre, significativement intitulé *Les Illuminés*, référence nervalienne, bien sûr, ne réhabilite pas pour autant l'écrivain. C'est en effet sous le jour de la folie, quels qu'en soient les rayons de génie, que Du Camp place Nerval, avec obstination. Son étude affirme que « Gérard n'a jamais été indemne du cerveau » et cite, à l'appui, des anecdotes que lui-même ne put connaître en tant que témoin. Il n'hésite pas, insistant comme beaucoup sur l'amour du poète pour Jenny Colon, à signaler le « platonisme » de celui-ci, qu'il croit commun à « tous les nerveux atteints d'érotomanie », aux « dons quichottes de l'aliénation douce ». Appelant à la rescousse les mémoires de Gautier, il cite cette phrase du compagnon de Gérard : « il a toujours été fou », et ajoute : « C'est mon avis et c'est aussi l'avis des aliénistes ». Nerval devient un cas, comme il y aura, plus tard, le cas Artaud, et l'œuvre entière est transformée en symptôme. Certes, Du Camp prétend offrir là des « souvenirs littéraires » ; il n'a donc pas à encourir le reproche de verser dans l'anecdote, mais celles qu'il remémore discréditent l'œuvre. Noctambule, Gérard ? vagabond ? Oui, mais là où un rapprochement avec le Louis-Sébastien Mercier des *Tableaux de Paris* ou le Restif des *Nuits de Paris* aurait été le bienvenu, c'est la maladie mentale de Gérard qui est mise en valeur ; le « décousu de la vie » explique la « décomposition » ou le fatras des textes, si bien que le seul livre dont nous parle attentivement Du Camp est cette Aurélia, ou *Le Rêve et la Vie*, qu'il considère comme une « sorte de testament légué aux méditations des aliénistes » beaucoup plus que comme une œuvre littéraire. Il consent néanmoins à y entendre une « confession sincère », « douée d'une clarté extraordinaire », mais, fidèle à sa pensée dénigrante, il déplace la « critique littéraire » du côté de la « pathologie mentale ». Un document pour aliénistes, tel lui paraît être ce livre trop mystérieux, ou peut-être trop clair, pour qu'on le mette au nombre des chefs d'œuvre.

On aurait tort de s'étonner d'un tel parti pris ; nous en aurons une autre illustration dans l'étude d'Arvède Barine. On n'oubliera pas cependant qu'Aurélia se lie intimement au reste de l'œuvre et montre non pas un échantillon d'art « brut », ni le « journal d'un fou », mais une construction esthétique doublée d'un témoignage unique.

À une époque où bon nombre de notions psychiatriques se mettent en place et où la réalité de l'inconscient affleure, il était forcé que les spécialistes de la folie, les « aliénistes » convoqués par Maxime Du Camp, se mêlent de littérature. Le docteur Esprit Blanche lui-même en avait été un exemple comme le sera son fils Émile, non moins renommé ; et, précédant de loin un

docteur Ferdière, ami des surréalistes, il avait encouragé chez certains de ses pensionnaires le penchant artistique, préfigurant ainsi la thérapie par l'art.

Expéditif et catégorique, Cesare Lombroso<sup>14</sup> n'ignore pas dans son *Homme de génie* (1888, traduit en 1896) les anecdotes nervaliennes, qu'il emprunte à l'article de Du Camp introduisant leur remémoration par un diagnostic sans appel : « Gérard de Nerval était sujet à une folie circulaire, avec des périodes d'exaltation et de dépression, dont chacune durait six mois. » En 1897, Arvède Barine explore un domaine nouveau de l'approche littéraire et publie des « essais de littérature pathologique » qu'elle recueille, un an plus tard, dans un livre sur Les Névrosés (Hoffmann, Quincey, Poe, Nerval). Son étude observe la matière biographique avec autant d'attention que l'œuvre elle-même, et mesure les perpétuels échanges qui passent de l'une à l'autre. L'enquête est suffisamment minutieuse pour exhumer certains documents provenant de la collection du vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, des papiers d'Arsène Houssaye et des registres de la clinique du docteur Emile Blanche<sup>15</sup>. Arvède Barine ne cherche pas à comprendre l'œuvre ; elle veut reconstituer le développement de la folie, ou de la névrose, en sonder les causes, en analyser les modalités ; elle a le mérite de ne pas en faire un argument pour minimiser la qualité littéraire et nous offre un récit mêlant documents objectifs et prolongements romanesques. À sa manière « aliéniste », elle romancise Nerval, elle aussi, comme si l'œuvre disait la vérité et suppléait aux lacunes d'une existence mal connue ; elle poursuit ainsi une pratique du montage biographique à laquelle Nerval avait contribué en doublant la réalité de sa vie par une œuvre qui la réduisait ou la dilatait, qui la façonnait en tout cas à sa guise, comme un songe s'empare symboliquement du réel. Sylvie, par exemple, est lue comme une tranche de vie, où l'on ne discerne pas la distance qui sépare l'existence de sa transposition mythique. Les Nuits d'octobre, réalistes il est vrai, sont considérées comme dignes de foi ; et l'assimilation de l'actrice à Jenny Colon est faite sans laisser planer le moindre doute.

Arvède Barine apprécie les qualités de l'écrivain mesuré que fut Nerval, même au fort de sa folie. En prenant au pied de la lettre la formule d'Aurélia : « chaque homme a un double », elle assure que « le moi qui tenait la plume n'a pas l'air d'être le même que le moi qui aimait la Reine de Saba ». En 1897,

14. Cesare Lombroso (1835-1909), célèbre criminologiste italien, auteur en 1875 de *L'Homme criminel* (trad. fr., 1887).

15. Voir le *Gérard de Nerval* de Claude Pichois et Michel Brix, p. 133. Arvède Barine est la dernière qui ait pu consulter le registre de l'actuelle clinique Château du Bel-Air pour les années 1851-1855.

elle ne pouvait connaître le Don Juan et son double d'Otto Rank, grand essai d'une science, la psychanalyse, qui n'était pas encore née, et c'est en toute innocence qu'elle avance dans les terrae incognitae révélées par Nerval lui-même, parfait psychagogue capable de conduire les intelligences des spécialistes de l'inconscient ou des médecins de l'âme. Facilis descensus Averni<sup>16</sup> ! On s'en voudrait d'appliquer cette phrase à Arvède Barine, si lucide se soit-elle montrée. Pour elle, qui répète la version connue du Nerval XVIIIème imbu de l'Allemagne romantique, cohabitent en Gérard le moi normal, sain, « esprit gracieux » et le frère mystique<sup>17</sup>, féru de symboles. La « fantaisie » du poète est soulignée, sans que Barine éprouve le besoin de la référer au fantasme, mais le critique en perçoit les limites. Incapable d'inventer le roman des autres, Nerval aurait perpétuellement construit le sien – ce que met bien en valeur la commentatrice en affirmant : « c'est une manière, qui en vaut une autre, d'entendre l'art du romancier ». L'intérêt que d'autre part elle porte aux vers donne leur importance aux Chimères, annonçant le symbolisme, dont elle ne prononce pas le mot, mais qu'elle suggère d'une périphrase : « cette imprécision de la pensée si recherchée de nos jours ». Elle rappelle alors la qualité de supernaturalistes qui fut attribuée à ses poèmes par Nerval lui-même, sans ressentir la fortune d'une telle désignation. En rabattant de nouveau le biographique sur l'œuvre, elle s'égaré pourtant et ne voit pas la trace de l'écriture génératrice. Elle souffre ainsi de cette étrange maladie des anciens nervaliens : l'épanchement de la vie dans l'œuvre, alors que c'est l'œuvre qui s'épanche dans la vie et qu'il faut insister sur le passage par et avec l'écriture.

Tandis que le texte de Nerval semble se propager de façon souterraine, sans que les grands poètes y fassent explicitement référence, le mouvement de pensée et de poésie qui finira par prendre en 1886 le nom de symbolisme et se développera dans des œuvres critiques autant que poétiques, cherche nécessairement à se donner des garants : Edgar Poe et Baudelaire. Nerval est rarement cité, sans doute parce que l'œuvre poétique reste réduite et que la confession d'Aurélia n'intéresse pas encore. En 1888, Gustave Kahn publie dans la Revue indépendante, dont il assurait alors la direction, un long article en trois parties, intitulé « Gérard de Nerval ». Sa prose reflète tous les maniérismes déca-

16. « Angélique » dans *Les Filles du Feu* (Œuvres complètes, éd. cit., t. III, 1993, p. 536.). Citation de Virgile, *Énéide*, VI, v. 126.

17. *Aurélia*, première partie, chap IX : « le Double ou celui que les Orientaux appellent le Férouër ».

dents, confond obscurité et profondeur. Kahn ne s'intéresse pas, comme le firent ses prédécesseurs, à la folie nervalienne, mais à la qualité de l'amour idéaliste que Nerval décrit, en apportant dans le domaine de la « passion écrite » (l'expression vaut d'être soulignée) « une note encore inouïe, en tout cas depuis longtemps inédite ». Pourtant, il se penche moins sur les caractéristiques d'un style que sur la forme particulière d'un amour qui témoigne d'un idéalisme propre à l'homme, au « mâle bien plus sujet que la femelle à concevoir ce pur amour blanc et métaphysique ». Dans l'affrontement des sexes, il expose des différences au désavantage de la femme. L'œuvre de Nerval est conçue comme répercutant cette recherche. L'écrivain « double » n'est plus même mentionné. Kahn observe plutôt le combiné de deux principes générateurs, un type d'amour particulier joint à un état nerveux et cérébral. C'est l'occasion pour lui de montrer l'unicité du poète dans le champ du romantisme, même s'il propose des rapprochements soit avec Poe, plus ironique, soit avec Heine, plus humoristique. Dans l'idée de Kahn, Heine et Nerval forment un duo qui pourtant ne se donne pas la réplique ; ils ont en commun le scepticisme et la « tendance à la douleur ». L'article, abondant et verbeux, ne saisit pas Nerval à l'endroit où l'on pouvait s'y attendre, et l'auteur des Palais nomades, où règne l'assonance déjà souhaitée par Nerval qui l'aimait dans les vieilles chansons du Valois, n'éprouve pas le besoin de se donner un devancier.

Deux grands théoriciens du symbolisme qui sont aussi deux grands lecteurs, vont, en cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle, aborder le texte nervalien et, cette fois, sa poésie ; la lecture continue l'œuvre, même fragmentée, et réactualise chacune de ses parties. En republiant Les Chimères et les Cydalises au Mercure de France en 1887, Remy de Gourmont annonce l'heure de la reconnaissance de Nerval, qu'il place en position de précurseur et en frère de Verlaine, de Baudelaire et de Mallarmé ; la comparaison, sur un seul vers, de ces quatre poètes est peut-être moins probante qu'on ne s'y attendait et, si l'on y perçoit la communauté d'un ton de base, Gourmont ne pousse guère l'analyse, celle-là même qui aurait confronté les Vers dorés et les Correspondances de Baudelaire, les Odelettes et les Romances sans paroles de Verlaine, quelques-uns des sonnets mystiques et certains sonnets de Mallarmé. Gourmont brièvement, écrit quelques phrases superbes. Oui, il y a bien là une « pensée [...] qui se dévore elle-même ». Ainsi Gautier avait-il pu parler d'une « combustion intérieure ».

Plus attaché à comprendre en profondeur un mouvement artistique qu'il admire et dont il devient l'un des plus ardents propagateurs, le critique anglais

Arthur Symons<sup>18</sup>, familier du 89, rue de Rome, durant les dernières années où Mallarmé y donna ses mardis, publie une très belle analyse dans la *Fornightly Review*. Elle sera reprise dans *The Symbolist Movement in Literature (1899)* publié chez le célèbre Richard Heinemann. Cet ouvrage, dédié à W. B. Yeats, présente une suite d'études sur Nerval, Villiers de l'Isle-Adam, Rimbaud, Verlaine, Laforgue, Mallarmé, Huysmans et Maeterlinck, et sa bibliographie nervalienne signale précisément la réédition des *Chimères* préfacée par Gourmont. Symons puise la plus grande partie de son information dans l'article d'Arvède Barine et les documents biographiques qu'il contient. Pourtant, ne retenant qu'une partie de l'œuvre, il exprime sur l'ensemble une estimation frôlant la dépréciation : « ce n'était pas un grand écrivain. » Il passe sous silence les beautés « réalistes » des *Nuits d'octobre* et des *Promenades et souvenirs* (repris dans *La Bohème galante*, Michel Lévy, 1855). Il n'analyse donc que les sonnets, *Le Rêve* et *la Vie et Sylvie*, avec l'idée que les crises de folie que subit Nerval furent particulièrement bénéfiques pour son œuvre. Aimant à relever chez lui l'échange du réel et de l'artificiel, prenant au sérieux un « travail du rêve », il signale une perception de l'unité et de ces « résonances rythmiques et harmonieuses de la nature » formant un réseau de correspondances sur lequel s'établira la toile du symbolisme. Symons énonce une loi secrète : « Tout artiste vit une double vie », qui reprend les conclusions d'Arvède Barine. Mais il s'engage plus loin et touche l'essentiel quand, parlant de la folie, il démontre que ceux qui en sont atteints prennent parfois « pour la chose elle-même ce qui pourrait bien être le symbole », remarque décisive qu'il laisse néanmoins en suspens.

Avec Symons, plus qu'avec Kahn, l'intérêt pour l'œuvre de Nerval s'est déplacé de la toujours célébrée *Sylvie* aux sonnets supernaturalistes où le symbolisme se retrouve<sup>19</sup>. Inspiré par la « théorie de Mallarmé », il relève dans *Aurélia* le terme « symbole » et le commente, appliqué aux vers nervaliens : « pour la première fois en français les mots sont employés comme les ingrédients d'une évocation, non point seulement couleurs et sons en eux-mêmes, mais symboles ». Nerval montre une aptitude à matérialiser la vision dans ce qu'elle a de plus volatil – on pense à Verlaine –, mais il y a également chez

18. Arthur Symons échangea quelques lettres avec Mallarmé en 1897 (voir Mallarmé, *Correspondance*, éd. Henri Mondor et L. J. Austin, Gallimard, t. IX, 1983, p. 42 et p. 87).

19. Charles Morice, théoricien du symbolisme, venait d'attirer l'attention sur le « miraculeux Nerval » dans son livre *La Littérature de tout à l'heure*, Perrin, 1889.

lui une « fermeté des rythmes », une « signification orfévurée », qui préfigurent Mallarmé. La brève comparaison proposée par Remy de Gourmont un an plus tôt à partir d'un vers d'Artémis mis en parallèle successivement avec un vers de Baudelaire, un vers de Verlaine et un vers de Mallarmé, est de nouveau utilisée. La « ressemblance » avec Mallarmé est jugée « fondamentale » ; mais le poète d'Hérodiade lut-il (hypothèse vraisemblable) la *Fornightly Review* de janvier-juillet 1898 ? Symons assure sans hésiter que Les Chimères « étaient dans le secret d'une esthétique qui renouvelait la poésie française ». Il ne pouvait imaginer toutefois que d'une autre source nervalienne, également placée sous le signe du supernaturalisme, le plus grand mouvement artistique du XX<sup>e</sup> siècle naîtrait.

L'œuvre « revisitée » de Nerval allait encore, aux environs de 1900, nourrir l'une des plus considérables œuvres romanesques de notre temps, celle de Proust. Proust – il vaut de le rappeler – avait donné dans la *Revue blanche* du 15 juillet 1896 un « Contre l'obscurité » visant en partie la poésie de Mallarmé. Dans un article publié presque un quart de siècle plus tard, dans *La Nouvelle Revue française* du 1<sup>er</sup> janvier 1920, « A propos du « style » de Flaubert », il définira la mémoire nervalienne, pour mieux caractériser la sienne, et observer un « phénomène inconscient, différent de la seule association d'idées ». Ce phénomène de mémoire, il l'a trouvé dans le *Chateaubriand* des *Mémoires d'outre-tombe* et dans *Les Filles du Feu*, plus spécialement dans *Sylvie* dont il admire les transitions imprévues. Sans vouloir remonter à un inconscient, dont il sait l'existence, il repère là une cause expliquant l'œuvre et sa nouveauté. La qualité de mémoire de *Sylvie* est mise en relief à côté des appréciations esthétiques formulées jusque là par la critique, le Nerval charmant qui restitue les brumes du Valois et les beautés profondes du terroir (Barrès les avait évoquées en janvier 1907 dans son discours de réception à l'Académie française). L'inepugnable folie n'est point passée sous silence ; elle est vue cependant par Proust comme conjointe à l'œuvre, tour à tour effet et cause, ce qui lui permet de faire allusion aux « rêves alternés » d'Aurélia, titre que, néanmoins, il ne mentionne pas. Il revenait à Proust de comprendre le Nerval révélateur des « intermittences du cœur », et de l'inscrire dans sa propre pratique, et non dans une interprétation externe.

« L'infortunée fortune de Gérard de Nerval » – pour reprendre le titre d'une belle étude de Claude Pichois<sup>20</sup> – prendra fin, apparemment, quand le

surréalisme se donnera des devanciers. La lecture symboliste de Gérard s'est poursuivie jusqu'au jeune André Breton qui, cependant, estimait par dessus tout Mallarmé, Rimbaud et Lautréamont. La publication en 1924 du Manifeste du surréalisme donne lieu, de sa part, à une réhabilitation capitale, mieux, à une reconnaissance fondatrice<sup>21</sup>. Le mot même de surréalisme est attribué à Apollinaire (qui n'avait, selon Breton, que de médiocres moyens littéraires), mais quant au fond, quant à l'esprit il est dûment référé au supernaturalisme dont se réclamait Nerval dans le fameux passage de sa lettre à Dumas commentant ses sonnets. Le surréalisme se place ainsi sous le signe nervalien et, plus particulièrement, sous l'étoile de l'inspiration allemande distinguée dans l'œuvre par Gautier, à l'opposé de l'esprit français loué par Barrès, Ludovic Halévy<sup>22</sup>, Henri de Régnier et quelques autres. Aussi, le livre majeur qui éclairera l'épaisse forêt des romantiques allemands, *L'Âme romantique et le rêve* publié en 1939 par Albert Béguin<sup>23</sup>, lui réservera-t-il une place de choix dans le « quadrangle » que, d'après Yves Bonnefoy, forment Hugo, Baudelaire, Lautréamont et Rimbaud<sup>24</sup>. Bientôt les écrivains du Grand Jeu, proches des surréalistes et marqués par l'esprit des gnoses orientales et l'usage expérimental des stupéfiants, réestimeront celui que René Daumal, l'un des membres du groupe, nommera « Nerval le nyctalope »<sup>25</sup>.

Antonin Artaud, quant à lui, remettant en cause l'appareil de la raison torturant la folie, composera, le 7 mars 1946, un projet de lettre adressé à

21. Voir André Breton, *Manifeste du surréalisme* (1924), recueilli dans ses *Œuvres complètes*, éd. Marguerite Bonnet et al., Bibliothèque de la Pléiade, t. I, 1988, p. 327. Breton cite deux passages de la lettre « À Dumas » dans *Les Filles du Feu*. Dans *Caractères de l'évolution moderne* (conférence faite à Barcelone le 17 novembre 1922), il avait déjà nommé Nerval comme l'un des deux poètes romantiques (l'autre étant Aloysius Bertrand) auxquels il convenait de « rapporter les deux principaux courants de la poésie contemporaine ».

22. Ludovic Halévy, préface à *Sylvie*, Conquet, 1886, p. I-XXIV. Petit de Julleville dans son *Histoire de la langue et de la littérature française des origines à 1900* (Armand Colin, t. VIII, 1899, p. 344-345) retient pour sa part le poème *Fantaisie*, qu'il cite intégralement, tout en notant à propos de Nerval : « Sa personne et son œuvre, éparse et diverse, sans être tout à fait oubliées, n'ont pas réellement survécu. »

23. Albert Béguin avait déjà publié un *Gérard de Nerval*, suivi de *Poésie et Mystique* (Stock, 1936).

24. Voir son étude « La poétique de Nerval », *Cahiers Gérard de Nerval*, n° 10, 1987, p. 2-8, recueillie dans *La Vérité de parole*, Gallimard, coll. Folio-Essais, 1995, p. 44.

25. René Daumal, « Nerval le nyctalope », *Le Grand Jeu*, III, automne 1930, p. 20-31 ; rééd. dans *Essais et notes*, éd. Claudio Rugafiori, Gallimard, t. I (*L'Évidence absurde*), 1972, p. 38-50.

Georges Le Breton<sup>26</sup>, qui venait d'écrire dans la revue *Fontaine* (été-automne 1945), un article sur l'alchimie, clef des Chimères et d'Aurélia. Cette esquisse reste exemplaire et déplace de façon décisive bon nombre de lectures étroites et dévitalisées. « Il faut cesser de parler de mystagogie ou d'occultisme », écrit Artaud, devant ce « pendu qui sentira toujours le pendu ». Les poèmes de Nerval sont clairs et « brament au premier plan leur drame, la tragédie de leur volonté de clarté ».

L'histoire de la critique nervalienne a donc été, comme on a pu s'en apercevoir, en grande partie celle d'une non-lecture<sup>27</sup>, d'une « indisposition » devant un texte qui ne reconfortait pas le lecteur dans son être et désignait au contraire, y compris dans la « charmante » Sylvie, d'incroyables lignes de fuite. Sympathie, plus ou moins condescendante, pour l'homme. Rejet plus ou moins ferme de l'inexplicable qui perturbe la logique française. Nerval, néanmoins, lorsque d'autres s'aviseront de comprendre la folie ou certains phénomènes d'anamnèse, sera entendu<sup>28</sup>. Sésame pour Proust et Breton, sa mémoire, son « supernaturalisme » et sa sensibilité d'autobiographe ouvrent un avenir. Et toute lecture, affrontée à ces variantes du réel, doit connaître à son tour le passage des portes d'ivoire ou de corne qui ouvrent dans la façade structurale les corridors sans fin des mondes intérieurs.

Jean-Luc Steinmetz

26. Antonin Artaud, *Lettres écrites à Rodez*, dans *Œuvres complètes*, Gallimard, t. XI, 1974, p. 184-201. Paule Thévenin en a proposé une lecture dans *Tel Quel*, n° 39, automne 1969 et n° 40, hiver 1970.

27. Comme l'a montré Proust, l'absence de Sainte-Beuve y est significative. Quelques bribes sans importance, comme, à propos de la publication des *Poésies complètes* de Théodore de Banville, cette phrase : « En ce temps-là je ronsardisais » écrivait l'aimable Gérard de Nerval au début d'une de ses préfaces. » (*Causeries du Lundi*, 12 octobre 1857, 3ème éd., Garnier, t. XIV, p. 82).

28. Valéry dans son « Souvenir de Nerval » (préface à l'édition des *Chimères* « pour les amis de la poésie », 1944, l'achevé d'imprimer datant du jour de la libération de Paris) fait le point sur ce Nerval nouveau, dont il n'estime qu'avec prudence ce qu'il appelle, face à l'état chantant du poète, l'« état hagard », qu'il réfère implicitement au surréalisme et à la « paranoïa de synthèse ».



JULES JANIN

## Gérard de Nerval

Ceux qui l'ont connu pourraient dire au besoin toute la grâce et toute l'innocence de ce gentil esprit qui tenait si bien sa place parmi les beaux esprits contemporains. Il avait à peine trente ans, et il s'était fait, en grand silence, une renommée honnête et loyale, qui ne pouvait que grandir. C'était tout simplement, mais dans la plus loyale acception de ce mot-là : la *poésie*, un poète, un rêveur, un de ces jeunes gens sans fiel, sans ambition, sans envie, à qui pas un bourgeois ne voudrait donner en mariage même sa fille borgne et bossue ; en le voyant passer le nez au vent, le sourire sur la lèvre, l'imagination éveillée, l'œil à demi fermé, l'homme sage, ce qu'on appelle des hommes sages, se dit à lui-même : – Quel bonheur que je ne sois pas fait ainsi ! Vous auriez mis celui-là au milieu d'une élection quelconque, que pas un électeur ne lui eût donné sa voix pour en faire le troisième adjoint à M. le maire ; dans la garde nationale, tout ce qu'il eût pu jamais espérer, c'eût été d'être nommé caporal par dérision et avec le consentement de son épicier, de son bottier ou de son marchand de bois. Mais de tous les honneurs de ce monde il ne s'inquiétait guère, le pauvre enfant.

Il vivait au jour le jour, acceptant avec reconnaissance, avec amour, chacune des belles heures de la jeunesse, tombées du sein de Dieu. Il avait été riche un instant, mais par goût, par passion, par instinct, il n'avait pas cessé de mener la vie des plus pauvres diables. Seulement il avait obéi plus que jamais au caprice, à la fantaisie, à ce merveilleux vagabondage dont ceux-là qui l'ignorent disent tant de mal. Au lieu d'acheter avec son argent de la terre, une maison, un impôt à payer, des droits et des devoirs, des soucis, des peines et l'estime de ses voisins les électeurs, il avait acheté des morceaux de toiles peintes, des fragments de bois vermoulu, toutes sortes de souvenirs des temps passés ; un grand lit de chêne sculpté de haut en bas ; mais le lit acheté et payé, il n'avait plus eu assez d'argent pour

acheter de quoi le garnir, et il s'était couché, non pas dans son lit, mais à côté de son lit, sur un matelas d'emprunt. Après quoi, toute sa fortune s'en était allée pièce à pièce, comme s'en allait son esprit, causerie par causerie, bons mots par bons mots ; mais une causerie innocente, mais des bons mots sans malice et qui ne blessaient personne. Il se réveillait en causant le matin, comme l'oiseau se réveille en chantant, et en voilà pour jusqu'au soir. Chante donc, pauvre oiseau sur la branche ; chante et ne songe pas à l'hiver – laisse les soucis de l'hiver à la fourmi qui rampe à tes pieds.

Il serait impossible d'expliquer comment cet enfant, car, à tout prendre, c'était un enfant, savait tant de choses sans avoir rien étudié, sinon au hasard, par les temps pluvieux, quand il était seul, l'hiver, au coin du feu. Toujours est-il qu'il était très versé dans les sciences littéraires. Il avait deviné l'Antiquité, pour ainsi dire, et jamais il ne s'est permis de blasphème contre les vieux dieux du vieil Olympe ; au contraire, il les glorifiait en mainte circonstance, les reconnaissant tout haut pour les vrais dieux, et disant son *mea culpa* de toutes ses hérésies poétiques. Car en même temps qu'il célébrait Homère et Virgile, comme on raconte les visions dans la nuit, comme on raconte un beau songe d'été, il allait tout droit à Shakespeare, à Goethe surtout, si bien qu'un beau matin, en se frottant les yeux, il découvrit qu'il savait la langue allemande dans tous ses mystères, et qu'il lisait couramment le drame du docteur Faust. Vous jugez de son étonnement et du nôtre. Il s'était couché la veille presque Athénien, il se relevait le lendemain un Allemand de la vieille roche. Il acceptait non seulement le premier, mais encore le second *Faust* ; et cependant nous autres, nous lui disions que c'était bien assez du premier. Bien plus, il a traduit les deux *Faust*, il les a commentés, il les a expliqués à sa manière ; il voulait en faire un livre classique, disait-il. Souvent il s'arrêtait en pleine campagne, prêtant l'oreille, et dans ces lointains lumineux que lui seul il pouvait découvrir, vous eussiez dit qu'il allait dominer tous les bruits, tous les murmures, toutes les imprécations, toutes les prières, venus à travers les bouillonnemens du fleuve, de l'autre côté du Rhin.

Si jeune encore, comme vous voyez, il avait eu toutes les fantaisies, il avait obéi à tous les caprices. Vous lui pouviez appliquer toutes les douces et folles histoires qui se passent, dit-on, dans l'atelier et dans la mansarde, tous les joyeux petits drames du grenier où l'on est si bien à vingt ans, et encore c'eût été vous tenir un peu au-delà de la vérité. Pas un jeune

homme, plus que lui, n'a été facile à se lier avec ce qui était jeune et beau et poétique ; l'amitié lui poussait comme à d'autres l'amour, par folles bouffées ; il s'enivrait du génie de ses amis comme on s'enivre de la beauté de sa maîtresse ! Silence ! ne l'interrogez pas ! où va-t-il ? Dieu le sait ! à quoi rêve-t-il ? que veut-il ? quelle est la grande idée qui l'occupe à cette heure ? respectez sa méditation, je vous prie, il est tout occupé du roman ou du poème et des rêves de ses amis de la veille. Il arrange dans sa tête ces turbulentes amours ; il dispose tous ces événements amoncelés ; il donne à chacun son rêve, son langage, sa joie ou sa douleur. — Eh bien ! Ernest, qu'as-tu fait ? Moi j'ai tué cette nuit cette pauvre enfant de quinze ans, dont tu m'as conté l'histoire. Mon cœur saigne encore, mon ami, mais il le fallait ; cette enfant n'avait plus qu'à mourir ! — Et toi, cher Auguste, qu'as-tu fait de ton jeune héros que nous avons laissé dans la bataille philosophique ? Si j'étais à ta place, je le rappellerais de l'Université, et je lui donnerais une maîtresse. Telles étaient les grandes occupations de sa vie : marier, élever, accorder entre eux toutes sortes de beaux jeunes gens, tout frais éclos de l'imagination de ses voisins ; il se passionnait pour les livres d'autrui bien plus que pour ses propres livres ; quoi qu'il fit, il était tout prêt à tout quitter pour vous suivre. — Tu as une fantaisie, je vais me promener avec elle, bras dessus, bras dessous, pendant que tu resteras à la maison, à te réjouir ; et quand il avait bien promené votre poésie, çà et là, dans les sentiers que lui seul il connaissait, au bout de huit jours, il vous la ramenait calme, reposée, la tête couronnée de fleurs, le cœur bien épris, les pieds lavés dans la rosée du matin, la joue animée au soleil de midi. Ceci fait, il revenait tranquillement à sa propre fantaisie qu'il avait abandonnée, sans trop de façon, sur le bord du chemin. Cher et doux bohémien de la prose et des vers ! admirable vagabond dans le royaume de la poésie ! braconnier sur les terres d'autrui, mais il abandonnait à qui les voulait prendre les beaux faisans dorés qu'il avait tués !

Il avait toujours besoin de suivre quelqu'un. Il se donnait volontiers au premier venu qui le voulait emmener en laisse ; seulement, au premier sentier qui lui plaisait, il vous plantait là, la laisse à la main. C'est ainsi qu'un jour il suivit dans un de ses voyages un des gros bonnets de la littérature, un homme bien posé, avec signature ayant cours à la bourse littéraire ; le gros bonnet allait naturellement à cheval ou en voiture, attirant toute l'attention et tout le sourire des belles dames du chemin, pendant que notre épagneul allait à pied, gravissant les montagnes au pas

de course. Nul ne remarquait l'épagneul, ni son petit jappement plein de gaîté, ni son bel œil fin et railleur, ni sa légèreté de chamois. Eh bien ! quand chacun fut de retour de ce voyage, l'épagneul avant le maître qui était resté à se faire applaudir dans un des treize cantons, l'épagneul se mit à japper gaiement ce qu'il avait vu et entendu dans son voyage ; or, il avait tout vu, tout entendu, tout admiré, il savait sa route par cœur ; il avait retrouvé dans ces frais sentiers les fumées légères de tous les amours. Tout cela fut raconté en vingt-cinq ou trente pages ravissantes ; et lorsqu'enfin revint à son tour le gros bonnet, tout rempli de gros volumes, il se trouva que l'épagneul avait tout dit.

Une autre fois il voulut voir l'Allemagne, qui a toujours été son grand rêve. Il proposa à je ne sais plus quel ministre intelligent (il y en a) d'aller à Vienne pour y faire des découvertes. Quelles découvertes ? Le ministre n'en savait rien, ni lui non plus. Mais enfin, à coup sûr, en cherchant bien, on devait trouver quelque chose. — D'ailleurs, disait-il, j'ai un grand avantage : je ne suis pas élève de l'École des Chartes, je n'ai jamais eu de prix à l'Institut ; je ne suis pas un homme *spécial*, il est donc impossible que je ne trouve pas quelque chose. Et puis il demandait si peu ! Bon. Il part ; il arrive à Vienne par un beau jour pour la science : par le carnaval officiel et gigantesque qui se fait là-bas. Lui, alors, il fut tout étonné et tout émerveillé de sa découverte. Quoi ! une ville en Europe où l'on danse toute la nuit, où l'on boit tout le jour, où l'on fume le reste du temps de l'excellent tabac. Quoi ! une ville que rien n'agite, ni les regrets du passé, ni l'ambition du jour présent, ni les inquiétudes du lendemain ! une ville où les femmes sont belles sans art, où les philosophes parlent comme des poètes, où les poètes pensent comme des philosophes, où personne n'est insulté, pas même l'Empereur, où chacun se découvre devant la gloire, où rien n'est bruyant, excepté la joie et le bonheur ! Voilà une merveilleuse découverte. Notre ami ne chercha pas autre chose. Il disait que son voyage avait assez rapporté. Son enthousiasme fut si grand et si calme qu'il en fut parlé à M. de Metternich. M. de Metternich voulut le voir et le fit inviter à sa maison pour tel jour. Il répondit à l'envoyé de S. A. qu'il était bien fâché, mais que justement ce jour-là il allait entendre Strauss qui jouait avec tout son orchestre une valse formidable de Liszt, et que le lendemain il devait se trouver au concert de M<sup>me</sup> Pleyel, qu'il devait conduire lui-même au piano, mais que le surlendemain il serait tout entier aux ordres de S. A. En conséquence, il ne fut qu'au bout d'un mois chez

le prince. Il entra doucement sans se faire annoncer ; il se plaça dans un angle obscur, regardant toutes choses et surtout les belles dames ; il prêta l'oreille sans mot dire à l'élégante et spirituelle conversation qui se faisait autour de lui ; il n'eut de contradiction pour personne, — il ne se vanta ni des chevaux qu'il n'avait pas, — ni de ses maisons imaginaires, — ni de son blason, — ni de ses amitiés illustres : — il se donna bien de garde de mal parler des quelques hommes d'élite dont la France s'honore encore à bon droit. — Bref, il en dit si peu et il écouta si bien, que M. de Metternich demandait à la fin de la soirée quel était ce jeune homme blond, bien élevé, si calme, au sourire si intelligent et si bienveillant à la fois, et quand on lui eut répondu : — C'est un homme de lettres français, Monseigneur ! M. de Metternich, tout étonné, ne pouvait pas revenir d'une admiration qui allait jusqu'à la stupeur.

Ainsi il serait resté à Vienne toute sa vie peut-être ; mais le ministère changea, fut remplacé par un autre ministère : notre envoyé littéraire fut rappelé, et il revint de l'Allemagne en donnant toutes sortes de louanges à cette vie paisible, studieuse et cependant enthousiaste et amoureuse, qu'il avait partagée. Le sentiment de l'ordre, uni à la passion, lui était venu en voyant réunis tout à la fois tant de calme et tant de poésie. Il avait bien mieux fait que de découvrir dans la poussière des bibliothèques quelques vieux livres tout moisis qui n'intéressent personne ; il avait découvert comment la jeune Allemagne, si fougueuse et si terrible, initiée à toutes les sociétés secrètes, qui s'en va le poignard à la main, marchant incessamment sur les traces sanglantes du jeune Sand, quand elle a enfin jeté au-dehors toute sa fougue révolutionnaire s'en revient docilement à l'obéissance, à l'autorité, à la famille, à l'ordre enfin. — Double phénomène qui a sauvé l'Allemagne et qui la sauve encore aujourd'hui. — Toujours est-il que notre ami se mit à songer sérieusement à ce curieux miracle, dont pas une nation moderne ne lui offrait l'analogie, à toute cette turbulence et à tout ce sang-froid, et que de cette pensée-là, longtemps méditée, résulta un drame, un beau drame sérieux, solennel, complet. Mais vous ne sauriez croire quel fut l'étonnement universel quand on apprit que ce rêveur, ce vagabond charmant, cet amoureux sans fin et sans cesse, écrivait quoi ? Un drame ! lui un drame, un drame où l'on parle tout haut, où l'on aime tout haut, un drame tout rempli de trahisons, de sang, de vengeances, de révoltes ? Allons donc, vous êtes dans une grave erreur, mon pauvre homme. Moi qui vous parle, pas plus tard qu'hier j'ai rencontré Gérard

dans la forêt de Saint-Germain, à cheval sur un âne qui allait au pas. Il ne songeait guère à arranger des coups de théâtre, je vous jure ; il regardait tout à la fois le soleil qui se couchait et la lune qui se levait, et il disait à celui-là : – Bonjour, Monsieur ! – À celle-là : – Bonne nuit, Madame ! Pendant ce temps, l'âne heureux broulait le cytise en fleurs.

Et comme il avait dit, il devait faire. Tout en souriant à son aise, tout en vagabondant selon sa coutume, et sans quitter les frais sentiers non frayés qu'il savait découvrir, même au milieu des turbulences contemporaines, il vint à bout de son drame. Rien ne lui coûta pour arriver à son but solennel. Il avait disposé sa fable d'une main ferme, il avait écrit son dialogue d'un style éloquent et passionné ; il n'avait reculé devant pas un des mystères du carbonarisme allemand, seulement il les avait expliqués et commentés avec sa bienveillance accoutumée. Voilà tout son drame tout fait. Alors il se met à le lire, il se met à pleurer, il se met à trembler, tout comme fera le parterre plus tard. Il se passionne pour l'héroïne qu'il a faite si belle et si touchante ; il prend en main la défense de son jeune homme, condamné à l'assassinat par le fanatisme ; il prête l'oreille au fond de toutes ces émotions souterraines pour savoir s'il n'entendra pas retentir quelques accents égarés de la muse belliqueuse de Koerner. Si bien qu'il recula le premier devant son œuvre. Une fois achevée, il la laissa là parmi ses vieilles lames ébréchées, ses vieux fauteuils sans dossiers, ses vieilles tables boiteuses, tous ces vieux lambeaux entassés çà et là avec tant d'amour, et que déjà recouvrait l'araignée de son transparent et frêle linceul. Ce ne fut qu'à force de sollicitations et de prières que le théâtre put obtenir ce drame, intitulé *Léo Burckart*. Il ne voulait pas qu'on le jouât. Il disait que cela lui brisait le cœur de voir les enfants de sa création exposés sur un théâtre, et il se lamentait sur la perte de l'idéal. De l'huile, disait-il, pour remplacer le soleil ! Des paravents, pour remplacer la verdure ; la première venue qui usurpe le nom de ma chaste jeune fille, et pour mon héros un grand gaillard en chapeau gris qu'il faut aller chercher à l'estaminet voisin ! Bref, toutes les peines que se donnent les inventeurs ordinaires pour mettre leurs inventions au grand jour, il se les donnait, lui, pour garder les siennes en réserve. Le jour de la première représentation de *Léo Burckart*, il a pleuré. – Au moins, disait-il, si j'avais été sifflé, j'aurais emporté ces pauvres êtres dans mon manteau ; eux et moi, nous serions partis à pied pour l'Allemagne, et une fois là, nous aurions récité en chœur le *super flumina Babylonis* ! Il avait ainsi à son service

toutes sortes de paraboles et de consolations ; il savait ainsi animer toutes choses, et leur prêter mille discours pleins de grâce et de charme ; mais il faudrait avoir dans l'esprit un peu de la poésie qu'il avait dans le cœur, pour vous les raconter.

Je vous demande pardon si je vous écris, un peu au hasard, cette heureuse et modeste biographie ; mais je vous l'écris comme elle s'est faite, au jour le jour, sans art, sans préparation aucune, sans une mauvaise passion, sans un seul instant d'ambition ou d'envie. Un enfant bien né, et naturellement bien élevé, qui serait enfermé dans quelque beau jardin des hauteurs de Florence, au milieu des fleurs, et tenant sous ses yeux tous les chefs-d'œuvre amoncelés, n'aurait pas de plus honnêtes émotions et de plus saints ravissements que le jeune homme dont je vous parle. Seulement il faisait naître les fleurs sur son passage, c'est-à-dire qu'il en voyait partout ; et, quant aux chefs-d'œuvre, il avait la vue perçante, il en savait découvrir sur la terre et dans le ciel. Il devinait leur profil imposant dans les nuages, il s'asseyait à leur ombre ; il savait si bien les décrire qu'il vous les montrait lui-même souvent plus beaux que vous ne les eussiez vus de vos yeux. Tel il était ; et si bien que pas un de ceux qui l'ont connu ne se refuserait à ajouter quelque parole amie à cet éloge, qui est plus qu'un éloge posthume, – bien plus triste cent fois, et bien plus solennel, et dont nous devons tous retirer quelque enseignement salutaire, si nous sommes sages ; nous d'abord, lui ensuite, quand au premier printemps, tout à l'heure peut-être (ne sentez-vous pas le soleil ? n'entendez-vous pas les lilas grandir ?), il reviendra à la raison.

Car voici ce qui est arrivé, l'autre jour ici même, à la place où je vous écris, nous étions réunis trois à quatre [*sic*] et Gérard était là, causeur comme il ne l'avait jamais été. Surtout ce qui l'intéressait depuis tantôt trois mois qu'il était revenu de la Belgique, c'était cette grande question de la propriété littéraire. Il s'en était occupé avec l'ardeur silencieuse et constante qu'il portait en toutes choses ; il l'avait arrangée comme il avait arrangé son drame, et maintenant il rapportait, disait-il, un projet sans réplique. – C'en était fait, à l'entendre, de la contrefaçon belge. – Tout livre français allait passer de France non seulement en Belgique, mais dans toute l'Allemagne, dans toute l'Italie, et jusqu'au fond de la Russie. – À peine s'il comptait les censeurs pour un obstacle. Quant à son plan, il ne le disait pas encore, il le gardait en réserve jusqu'à ce que la Chambre des Députés eût bien pataugé dans cette loi nouvelle dont elle ne sait pas

le premier mot. — Mais, lui disait-on, de bonne foi, trouvez-vous que la contrefaçon belge, et en général la contrefaçon, fasse grand tort à l'écrivain ? Pour un peu d'argent qu'il y perd, il y gagne une popularité immense ; son nom et sa gloire, s'il y a gloire, protégés par ces livres à bon marché, s'en vont çà et là dans les recoins les plus inaccessibles de l'Europe lettrée ; c'est à la contrefaçon surtout que la langue française devra quelque jour son universalité. Vous parlez de droits d'auteur ? Qu'importe le droit de l'auteur sur l'argent des peuples voisins, pourvu qu'il ne perde pas son droit à leur admiration, à leur estime ? Que fait l'argent en cette affaire ? De quel droit faire de la poésie, de l'histoire, du drame, des chefs-d'œuvre du peintre, du musicien ou du sculpteur, une misérable et stérile question d'argent ? Ne sommes-nous pas, à tout prendre, la nation française, c'est-à-dire la souveraine toute puissante des belles-lettres et des beaux-arts en Europe ? N'est-ce pas d'ici que partent en masse, chaque jour, le drame, le roman, la poésie, le conte, la comédie, et tout ce que nous seuls nous avons su faire ? Depuis Clément Marot et Montaigne seulement, ne sommes-nous pas les bienvenus à donner à nos voisins les plus proches et les plus reculés, les plus excellents chefs-d'œuvre ? Eh quoi ! nous leur avons donné, jusqu'à présent, et pour rien, pour leur admiration et pour leur louange unanime, les tragédies de Corneille, les tragédies de Racine, les comédies de Molière, les fables de La Fontaine, les œuvres de Bossuet, nous leur avons donné les *Contes* de Voltaire, *L'Esprit des lois*, *l'Héloïse*, *l'Émile*, tout le dernier siècle, et avec ce dernier siècle un peu de liberté, et maintenant, quand nous sommes à bout de ces rares, excellents et inimitables présents, nous irions disputer à ces nations comblées de nos bienfaits, quoi donc, je vous prie ? Les comédies de M. Scribe, les tragédies de M. Delavigne, les contes de M. de Balzac, tous nos puérils et faciles chefs-d'œuvre de vingt-quatre heures, nos vers efflanqués, notre prose essoufflée, tous les rebus d'une imagination fatiguée d'inventer et de produire ? Certes ce serait là manquer non seulement de générosité, mais ce serait là manquer d'esprit. Certes ce serait là vouloir devenir un sujet de risée dans l'histoire à venir. Voilà ! dirait-on en montrant les trois plus grands siècles de notre littérature, voilà ce que les Français nous ont donné généreusement, sans nous rien demander en échange que d'accepter leurs bienfaits à genoux ; puis, en même temps, à côté de cet admirable entassement de toutes les connaissances humaines, on poserait je ne sais quel fouillis sans consistance,

et l'on ajouterait : — Et voilà ce que ces mêmes Français ont voulu nous faire payer bien cher ! Dérision, péché, folie ! Vous donnez pour rien votre gloire, vous voulez vendre votre néant !

La discussion une fois lancée ne s'arrêta plus. — Pour ma part, disait un autre, si jamais la Chambre des Députés a médité une loi pleine de désintéressement, c'est la loi qui prolonge de cinquante ans après la mort de l'auteur la propriété de ses œuvres. Cinquante ans ! Mais quand nous et les nôtres nous serons morts, qui donc se souviendra de nous et de nos œuvres dans cinquante ans ? Quel est le livre qui vivra cinquante ans au-delà de ce siècle ? Eh ! la langue française elle-même, au chemin qu'on lui fait parcourir, où en sera-t-elle en 1950 ? J'imagine au contraire que si vous embarrassez les livres écrits ou à écrire de toutes les entraves d'une loi de propriété, de succession, de possession, de substitution, de dotation, de donation, d'hypothèques, de conquêts et d'acquêts, d'hoirie et d'avancement d'hoirie, pas un livre ne sera assez fort pour sortir triomphant de tous ces détails qui sentent le procès et la chicane. Laissez-leur donc un peu d'air pur, de liberté et de soleil, à ces frêles produits de la pensée, si vous voulez qu'ils se maintiennent dans la mémoire et dans l'enthousiasme des hommes. Les écrivains et les poètes qui ont entendu le mieux la gloire et les affaires, Voltaire et Buffon, n'étaient jamais plus heureux que lorsqu'on leur venait apprendre que la France ou la Hollande entreprenait une nouvelle édition de leurs œuvres. Frappez d'un droit, du plus petit droit possible, les soixante-quinze volumes de celui-ci, les quarante volumes de celui-là, et les voilà détrônés de leur empire dans les milliers de bibliothèques dont Voltaire et Buffon sont la base. À ce compte, vous remplacez par un peu d'argent toute cette gloire : à ce compte, vous faites du poète un marchand, du philosophe un spéculateur. La nature elle-même, ce livre ouvert à tous les enfants du bon Dieu, où tous les hommes peuvent lire, sauf aux plus habiles à raconter ce qu'ils ont lu dans ce grand livre, la nature ainsi étudiée en vue d'un droit d'auteur, n'est plus qu'un travail de manœuvre, taillable et corvéable à merci : vous faites de l'univers entier la propriété exclusive d'un libraire. C'est là une grande pitié ! Sans doute, quand notre Seigneur chassa les marchands du Temple, il n'en trouva pas de pareils ; car ceux-là qui auraient vendu la vérité, qui auraient tenu le flambeau sous le boisseau, en demandant au préalable une certaine somme pour montrer la lumière tenue cachée, ceux-là, à coup sûr, auraient été les plus dangereux et les plus égoïstes des marchands.

Non, non, disait un troisième qui est cependant un écrivain populaire, non, vous avez raison, on ne peut pas faire métier et marchandise éternelle de la pensée. Que l'homme d'esprit vive de son esprit, que le prêtre vive de l'autel, rien de plus juste ; mais, une fois le prêtre mort, l'autel reste debout, et, en attendant que vienne un autre pontife, toute âme en peine est la bienvenue à se prosterner au pied de cet autel désert, à y répandre l'humble trésor de ses larmes secrètes, de ses espérances cachées, sans que le prêtre vienne tendre la main pour les dépenses du culte. Or, qui dit un poète, dit aussi un pontife ; il tient en ses mains la joie et la douleur, l'abattement et l'espérance des peuples, quand il meurt, sa joie doit être grande de savoir qu'il laisse après lui ce magnifique héritage de la pensée, non pas seulement à sa femme qui meurt après lui, non pas seulement à ses enfants qui sont passagers et mortels, mais à l'humanité tout entière, cette imposante et dédaigneuse légataire universelle de toutes les grandes idées, de tous les chefs-d'œuvre, et qui encore ne les accepte que sous bénéfice d'inventaire. Non, non, l'idée ne sera jamais le patrimoine de quelques-uns ; autrement elle ne serait pas l'idée, elle passerait à l'état d'un mauvais domaine dans la Champagne pouilleuse, que son avare propriétaire entoure de ronces et de fossés bourbeux. Non, non, jamais vous ne ferez de l'œuvre d'un homme de génie une chose comme est la *propriété*, c'est-à-dire une chose soumise au caprice, à l'égoïsme, à l'ignorance d'un seul homme, soumise à son usage personnel, soumise à son abus. Quoi ! vous voulez donner à toutes les œuvres de l'imagination et de la pensée la même teinte de l'or, cette fausse et abominable couleur sans transparence et sans relief ! Quoi ! Michel-Ange ne permettrait pas, sans frapper d'un droit le dôme de Saint-Pierre de Rome, que les générations puissent saluer en passant ce dôme élevé plus haut que le ciel. Quoi ! le musicien qui chante ne chantera pas aussi généreusement que le rossignol sous l'amandier en fleurs, mais, au contraire, il aura à ses pieds, sans fin et sans cesse, une femme, un enfant, un petit enfant, ou tout au moins un chien caniche avec une sébille de bois, pour faire payer ses bouffées de génie que le vent emporte. Ô Mozart ! ô toi, grand Haydn ! ô vous, Beethoven ! rois de l'harmonie, qui ne chantiez que pour vous et pour les anges, vous reviendriez sur la terre pour nous demander le salaire de votre génie ! Mais, au contraire, il me semble que je les entends qui nous disent avec un sourire :

– Enfants, merci ! Vous êtes venus à nous, qui ne l'espérions plus ! Vous avez mis en honneur les trances éloquentes de notre vie mortelle et

périssable ; vous avez retrouvé dans l'infini des âges des chants que nous pensions évanouis ; merci encore ! honneur à vous ! louange à vous ! Soyez nos héritiers comme nous sommes vos maîtres ! Maintenant nous n'avons plus qu'une douleur, c'est de n'avoir pas assez chanté.

Un autre, enfin, qui est docteur en droit, et qui avait avec le plus grand sang-froid toutes ces prétentions misérables – Certes, disait-il, si vous reconnaissez la propriété littéraire pour ceux-ci, vous n'avez pas le droit de la nier à ceux-là. Si M. Ancelot, de l'Académie française, est le propriétaire, sans conteste, de son vaudeville – *Madame Du Barry*, Molière, qui n'était pas de l'Académie française, doit être reconnu le propriétaire du *Misanthrope* et du *Tartufe*. Pourquoi donc commencer par reconnaître le petit coin de salade et de laitue de celui-ci, pour dépouiller celui-là de ses vastes royaumes ? Vous demandez cinquante ans pour les héritiers du premier, accordez au moins, il en est toujours temps, cinquante ans aux héritiers du second. Molière n'a pas laissé d'héritiers, il est vrai, mais Corneille en a laissé ; on a encore des petits-enfants de Racine ; ces cinquante années, que vous donnez aux uns qui n'en jouiront pas, et pour cause, si vous les accordez aux autres qui en jouiront à coup sûr, composeront à ces derniers une grande fortune. Sinon, vous commencez votre loi nouvelle par une banqueroute. Vous faites banqueroute aux descendants de vos plus grands génies, pour ne pas ajouter cent écus de rentes aux enfants des hommes d'esprit de ce temps-ci. La loi, dites-vous, n'a pas d'effet rétroactif ; mais pensez à la loi toute récente de l'indemnité ! Or ces grands propriétaires d'autrefois n'avaient été dépouillés que de leurs terres, de leur argent, de leurs châteaux ; mais les petits-fils de Corneille, vous les laissez dépouillés chaque jour de *Cinna*, d'*Horace*, de *Polyeucte*. D'où il suit que votre loi est impossible, parce qu'elle est injuste. D'où il suit que c'est la loi suprême des hommes de génie, de travailler bien plus pour la postérité, que pour leur postérité, plus pour la gloire que pour l'argent. C'est là, au reste, une partie de leur crédit, de leur puissance, de l'estime que leur portent les hommes. D'ailleurs, comme les grandes idées sont divisibles à l'infini, comme la race des véritables inventeurs est infiniment bornée, comme l'esprit humain roule sans cesse dans le même cercle, refaisant et répétant sans relâche ce qui a été dit et fait auparavant, comme il faudrait remonter à Homère pour retrouver l'origine de tous les arts, remonter jusqu'à Aristote seulement pour retrouver le gouvernement représentatif, il arriverait que pas une de ces propriétés littéraires, pas un

de ces majorats que vous voulez constituer, ne serait exempt d'empiétements cachés ni d'invasions à force ouverte. Ainsi aux héritiers directs de Molière les héritiers directs de Plaute réclameraient *L'Avare*, pendant que les petits-fils de Racine auraient à se défendre contre les arrière-petits-fils d'Euripide et de Sophocle. Ainsi le monde littéraire, ou, pour mieux dire, le domaine littéraire, coupé, haché, divisé en cent millions de petites propriétés perdues les unes dans les autres, et privé de la prescription, cette sauvegarde des sociétés, ne serait plus qu'une arène abominable de querelles, de procès, de clameurs, d'injustices. On se dispute pour une idée, on s'égorge pour un écu ; et puis quelle ignoble bataille qu'une bataille pour de l'argent !

Un cinquième, qui n'avait pas parlé, se prit à dire qu'il avait lu les plaintes éloqu岸tes de M. Alfred de Vigny en faveur de la petite-fille de Sedaine, et qu'il n'avait pas compris qu'on pût s'attendrir à ce point, à propos de deux ou trois petites comédies que l'on ne joue plus guère, et que personne, à coup sûr, ne voudrait jouer, s'il devait en coûter le plus petit droit d'auteur. Si Sedaine n'eût pas été un poète, dites-vous, il eût été un architecte comme son père, la chose est vraie, mais l'architecte d'une maison ressemble beaucoup à l'architecte d'un poème. Quand la maison est bâtie, le public s'en empare, on entre, on sort, on vit et on meurt là-dedans, sans même demander le nom de l'artiste qui vous a construit cet asile. — Mais vous ajoutez : la maison bâtie, Sedaine l'eût gardée ; qu'en savez-vous ? La maison brûle, elle s'éteint, le feu du ciel la met en poudre, le propriétaire est volé par un ami intime, ou bien la révolution arrive qui mène le maître à l'échafaud, et qui échange la maison contre des assignats. Si la propriété ne change pas, les propriétaires changent sans fin et sans cesse par la mort, par le mariage, par survivance d'enfants, que sais-je ? Il me semble au contraire qu'une fois votre nom placé à la tête d'un bon livre, vous en resterez le maître jusqu'à la fin des siècles. Vous en touchez la gloire, sinon l'argent, et non seulement vous, mais les vôtres, et à cette curée de la gloire paternelle chaque enfant a sa bonne part, la même part. Appelez-vous Montesquieu, Diderot, d'Alembert, Buffon, Corneille, et voyez si à votre nom chacun ne va pas se retourner par un respect involontaire. Après quoi, tant pis pour vous si vous restez écrasé sous le grand nom paternel, vous êtes alors et tout à fait dans le même cas que le fils d'un millionnaire qui aurait englouti dans les mauvaises passions la fortune de son père. Lui et vous, vous êtes ruinés également, seulement

vosre perte à vous est plus grande ; il n'a perdu que de l'argent, vous, vous avez gaspillé de la gloire ou de l'honneur. Quant à s'apitoyer sur les enfants des glorieux devenus obscurs, autant vaudrait se lamenter sur les enfants du riche devenus pauvres, autant vaudrait s'apitoyer sur Chatterton, cet insensé sans esprit qui se tue après avoir couvert d'insultes ses plus excellents protecteurs. Vous criez à l'*ingratitude*, vous avez tort. La France n'est pas assez riche pour refaire toutes les fortunes dégradées, et, Dieu merci, elle compte beaucoup trop de familles illustres dans tous les arts de la paix ou de la guerre, pour revenir ainsi à chaque instant sur les services passés. Votre père a fait une jolie comédie en cinq actes, à la bonne heure ; en revanche il vous a laissé un nom plein de bons et d'élégants souvenirs : mais que dirait-on si tous les petits-enfants des soldats de la bataille de Fontenoy se récriaient sur l'ingratitude de la France, parce que la plupart d'entre eux ils sont pauvres et inconnus ? – Et nous autres ! et nous autres ! et nous autres ! répéteraient en chœur tous les fils, petits-fils et arrière-petits-fils de Wagram, de Marengo et d'Austerlitz !

Dans cette dissertation à brûle-pourpoint, notre ami, sans y prendre part, se contentait d'interrompre de temps à autre et de réclamer vivement en faveur des droits de l'écrivain. Il nous traita de barbares et d'incrédules, et se moqua de nous tous le plus agréablement du monde en nous disant, ce qui était vrai, que nous avions bien nos raisons pour ne pas vouloir être immortels ; que même pour rien, les livres que nous faisons étaient trop chers, et que véritablement nous ne courions aucun risque à les laisser exposés à la contrefaçon française et étrangère. Avec cette chaleur de cœur qui ne l'a pas quitté, et ce bon sens qui le devait quitter si tôt, il nous cita plusieurs œuvres excellentes dans la littérature de ce temps-ci ; il nous demanda pourquoi donc aujourd'hui, quand un écrivain s'était fait célèbre dans les lettres, il abandonnait ses chères occupations de chaque jour pour devenir un homme politique ? C'est que, ajoutait-il, dans le monde politique, un homme se fait une fortune ; il jette les fondements d'un avenir ; pendant que, dans votre mauvais monde littéraire, vous et moi, et nous tous, nous vivons au hasard ; nous dépensons notre esprit comme il nous vient, heure par heure, jour par jour, trop heureux et trop fiers si nos plus beaux ouvrages vivent une heure le jour de demain. Donc, mes maîtres, et il s'animait en parlant, ne vous opposez pas à ce que l'on cherche quelque moyen de donner un semblant de durée à vos œuvres ;

j'avoue que cinquante ans c'est beaucoup pour vous ; mais enfin ce n'est pas trop pour le public. Cinquante ans, cela fait bien dans une loi ; et, à tout prendre, quand vous mourrez, vous ne serez pas fâchés d'avoir cinquante ans devant vous.

Il nous quitta assez mécontent, mais toujours plein de bienveillance et de bonté. Il se promena tout le jour, regardant toutes choses à sa manière, et suivant à la piste les tableaux et les statues de l'exposition nouvelle, leur souhaitant tout bas bonne chance et ne se doutant pas qu'il usurpait ainsi le droit d'auteur des sculpteurs et des peintres de cette année. Le soir venu il s'en fut dîner avec ses amis, et ceux-ci ne remarquèrent rien d'étrange, sinon que leur convive était plus gai et plus grand parleur que de coutume. Du reste, sa gaîté était toujours affable et bonne ; il ne s'occupait qu'à combler ses amis de bienfaits imaginaires. Le repas fini, il partit en disant qu'il allait se diriger tout droit vers l'Orient, à l'endroit d'où vient le jour, et ce mot-là fut pris pour une de ses boutades accoutumées. C'était en effet son habitude de partir de temps à autre tout droit devant lui, sans même s'inquiéter de quel côté venait le vent.

— C'était un soir de carnaval, le carnaval finissait. Ces horribles boutiques remplies de danses, de mascarades et de folies de tout genre, allaient s'ouvrir : les pères de famille rentraient chez eux, les fous allaient à la fête ; dans cette hâte générale, le peuple est ainsi fait qu'il marcherait sur le corps de son père pour aller plus vite. À cette heure de désordre, chaque rue de Paris est la rue Scélérate, rien n'arrête ceux qu'appelle le bal masqué : chacun pour soi et le gendarme pour tous. — Gérard allait seul en chantant on ne sait quelle poésie mystérieuse. L'aspect de ces gens qui n'avaient ni leur habit ni leur visage de chaque jour le frappa d'épouvante, et il ne comprenait plus rien à ce qui se passait autour de lui. — Alors, pour être comme les autres, il jeta son chapeau à un pauvre qui lui tendait le sien ; — après le chapeau ce fut l'habit. — On le prit pour un masque qui allait au bal. Hélas ! hélas ! c'était le plus charmant esprit de ce temps-ci qui allait aux Petites-Maisons.

Dans ces jours abominables de la folie des jours gras tout se dénature, et même le corps-de-garde. Le soldat sous les armes est inquiet, mal à l'aise, et à force de tout surveiller il n'a plus guère de vue distincte. — Notre pauvre enfant allait toujours, laissant à chaque pas un de ses vêtements, un lambeau de sa raison. — Il était presque à demi nu lorsqu'on

lui cria : – *Qui vive ?* – Que pouvait-il répondre ? sinon : – C'est un poète qui passe, c'est un malheureux jeune homme qui s'est égaré et qui est seul ! c'est un enfant qui redemande son père et ses frères et ses amis de chaque jour ! – Comme il ne répondait pas, allant toujours tout droit devant lui vers cet Orient inconnu qui attire à soi les hommes d'élite depuis tantôt deux mille ans, le garde le saisit, non pas au collet, mais à la gorge, en disant toujours : – Où vas-tu ? – Lui alors, se sentant arrêté, et pour la première fois de sa vie trouvant un obstacle à sa rêverie du soir, il voulut se défendre. – Il se défendit comme un héros, on s'empara de lui comme d'un malfaiteur ! Il fallut le porter dans sa prison. – Que dis-je, prison ? Dans un trou, dans ce trou où le corps-de-garde jette les immondices vivantes que ramasse la patrouille. Quelle nuit ! quelle nuit pour lui qui était parti pour aller, Dieu sait où ! Alors il se mit à gémir, puis à souffrir tout bas : – seulement il se rappela le nom de deux amis de ses beaux jours et il eut encore assez de présence d'esprit pour dire qu'on les appelât. – Ils furent appelés à dix heures du matin.

Ces deux amis c'étaient deux poètes<sup>1</sup>, l'un fougueux, l'autre rêveur ; celui-ci tout passionné pour la forme extérieure, celui-là mélancolique et tendre ; l'un préoccupé de la beauté humaine à la façon de Rubens, l'autre plus porté vers les émotions timides et cachées. – Ils avaient vécu tous les trois longtemps sous le même toit, dans la même mansarde changée en palais, eux et Gérard. Vous jugez de leur trouble quand ils se virent réveillés en sursaut par un soldat ; mais jamais rien ne saurait donner une idée de leurs larmes, de leur désespoir, de leur épouvante, quand enfin, après bien des prières auprès du commissaire de police, ils purent aller tirer Gérard de son sépulcre. Ils l'appelaient par son nom ; ils lui baisaient les mains. – Écoute-nous, écoute-nous ! réponds-moi ! viens, viens, il fait un beau soleil ! Ils appelaient Dieu à leur secours, – et puis : Gérard ! Gérard ! Les soldats pleuraient et ils cherchaient dans un recoin de la prison le scélérat qu'ils croyaient avoir ramassé cette nuit-là. – Le pauvre enfant leur tendait les bras et il souriait... au soleil !

Depuis ce jour, rien n'a reparu, ni l'âme, ni l'esprit, ni le cœur, ni pas une de ces charmantes qualités qui le faisaient tant aimer, – il ne sait plus ni son nom, ni le nom de ses amis, ni le nom adoré que tout homme porte là bien caché dans l'âme, – le sourire seul est resté.

1. [Théophile Gautier et Arsène Houssaye, qui avaient partagé avec lui le temps de la Bohème du Doyenné.]

Ah ! certes, la vie littéraire est dure, cruelle, difficile à porter jusqu'au bout de la journée, mais il faut avoir vu ces misères pour savoir quel est le serpent venimeux caché sous ces belles fleurs. Pauvre public, on ne vous dit pas tout ce qui se passe dans les entrailles de la poésie ! vous n'en avez ni les angoisses, ni les douleurs, ni les misères cachées, ni les tristes coups de foudre ; vous n'en avez que les beaux et splendides produits. Quand l'un tombe, les autres se serrent pour qu'on ne le voie pas tomber ; celui qui crie et se plaint, on étouffe ses cris par de plus grandes clameurs ; celui qui meurt à la peine, on l'enterre souvent sans éloges ; celui qui devient fou, on l'emporte en silence, et c'est un crime de le dire. Et pourquoi, cependant, pourquoi tous ces mystères ? pourquoi ne sauriez-vous pas, de temps à autre, ô Athéniens ! ce qu'il en coûte pour obtenir votre suffrage ? Hélas ! si vous saviez toutes les histoires lamentables, si vous pouviez voir de près les luttes de celui qui commence, les insultes et les mensonges qui attendent celui qui arrive, le désespoir et l'isolement de celui qui finit ! – Pauvres gens ! diriez-vous, et vous les prendriez tous en pitié.

Nous cependant qui tenons la plume et qui fournissons nuit et jour à cette affreuse dépense de l'esprit de chaque jour ; nous qui suivons en haletant tout ce qui est l'ordre et la révolte, la liberté ou l'esclavage, l'oisiveté ou le travail de ce siècle ; nous les conteurs frivoles, les amuseurs sérieux, les romanciers, les critiques, les poètes, que faisons-nous en présence de tant de malheurs inexorables ? Quelles leçons en avons-nous retirées ? Que nous a rapporté la mort de celui-là, tué en duel à vingt ans sans avoir embrassé sa mère ; la mort de celui-là que la fièvre a emporté comme il venait d'annoncer la révolution de Juillet en criant : – Malheureuse France, malheureux Roi ? La mort de celui-là tué par les balles des Suisses logés aux Tuileries ; la mort de celui-là tué d'une balle dans le bois de Vincennes, – orateur qui avait à peine dit son premier mot ; – que nous a rapporté la douce folie de ce poète, resté un poète ; – et le délire de ce romancier surpris au plus fort de ses inventions ; et la folie de ce critique éperdu qui se figure que le monde est tombé sur lui, pour l'écraser ; – et la fuite des uns, – et la ruine des autres ; – et les misères de ceux-là si riches hier, qui hier encore écrasaient de leur luxe les plus magnifiques, aujourd'hui sans habit et sans pain – et les longues captivités de tant d'autres – et ces deux-là qui se sont tués de leurs mains en cadencant leur dernière stance – et le malaise de tous – que nous rapportera enfin

le malheur inexpliqué, inexplicable du meilleur, du plus aimable, du plus innocent d'entre nous ? – Dieu le sait ! mais il serait bien temps de ne pas nous briser ainsi les uns les autres, il serait bien temps de nous porter à rous et à chacun compassion et respect ; il serait bien temps de descendre dans nos consciences, dans nos vanités, dans notre doute, dans notre isolement, dans notre orgueil, de nous interroger nous-mêmes et de savoir enfin d'où vient le mal ?

Ceci fait, nous pourrons alors nous occuper, en toute liberté d'esprit, de nos œuvres, de nos salaires, de notre gloire et de notre immortalité à venir.

*Journal des Débats*, 1<sup>er</sup> mars 1841.



JULES BARBEY D'AUREVILLY

Compte rendu  
des *Illuminés*

Si Gérard de Nerval avait seulement écrit *Les Excentriques* au front du livre où sont réunis les articles faits pour les journaux ou pour des revues, ces biographies, tout au plus spirituelles, qui n'ont que l'intérêt raccourci des anecdotes et dont le titre, souvent déplacé, semblait promettre davantage, on n'aurait peut-être rien à objecter contre son titre, quoiqu'il pût trouver sans grand peine des types d'excentricités plus frappants, plus dramatiques, plus exceptionnels enfin, que les types qu'il nous a décrits. Mais tracer le mot d'*Illuminés* sur la première page d'un ouvrage, c'était promettre un travail des plus graves, car il dépend de la solution de questions qui ne sont pas résolues encore ! Quelle académie, en Europe, mettra sérieusement au concours la question de savoir si l'illumination est un développement définitif de l'être mental, ou bien si c'en est une aberration ? Sur ce point-là, comme sur tant d'autres, il y a des jugements superficiels, des préjugés, mais nulle conclusion véritablement scientifique. Positivement, on ne sait rien, et, en attendant qu'on sache quelque chose, on insulte le mysticisme, on nie les faits de l'ordre surnaturel et on mutile la faculté de connaître !

En gardant cette forme biographique, que nous aimons, du reste, parce qu'elle rend l'idée plus personnelle et plus humaine, est-ce que Gérard de Nerval pouvait se dispenser de toucher quelque part dans son livre la question de l'illumination, au double point de vue psychologique et physiologique ? Cela n'était-il pas de rigueur ?... Mais que dirait-on si on montrait que dans ce livre, intitulé *Les Illuminés*, il n'y a pas plus d'illuminés que d'illumination, et qu'excepté le récit d'une véritable *parade* chez Cagliostro et quelques mots sans aperçu et sans critique sur des hommes qu'il aurait fallu étudier il n'y a, dans le titre du livre de Gérard de Nerval,

rien de plus qu'une spéculation sur la curiosité publique, en ce moment fort excitée par tout ce qui pourrait amener un changement dans la philosophie d'un siècle dépassé en métaphysique par ceux même qui auraient dû le diriger ? Ainsi, par exemple, quel illuminé était-ce donc que cet aventurier d'abbé de Bucquoy dont Gérard de Nerval nous raconte la vie, que ce païen Quintus Aucler, plus grec et plus romain, à lui seul, que tous les révolutionnaires, et qui voulait, dans un pays chrétien de tradition séculaire, rétablir officiellement le culte de Jupiter ? Quel autre illuminé que ce Restif de la Bretonne, dont l'immoralité tua le génie en le souillant ? Étaient-ce de pareils hommes dont nous attendions les biographies, quand l'illuminisme a pour représentants dans le monde des esprits de la force de Raimond Lulle, d'Albert le Grand, de Roger Bacon, de Paracelse, de Cardan, de Van Helmont, d'Agricola, du Cosmopolite, de Price, de Swedenborg, de Bœhme, de Saint-Martin, etc., etc. ? La vie seule de Raimond Lulle est un sujet magnifique, où tout ce qui concerne cette question, obscure et brillante tout à la fois, de l'illuminisme, que la science n'a pas encore osé poser, mais qui attire et qui tourmente l'imagination moderne, trouverait aisément sa place.

Rien n'a manqué à Raimond Lulle. Chimie, physique, médecine, théologie, il a passé la main d'un maître sur tout l'écartement du clavier. À l'heure qu'il est, sa méthode étonne : « C'est lui qui chercha la pierre philosophale par la voie humide, — dit Dumas, très opposé à l'alchimie, en professeur qu'il est, — mais, en employant la distillation comme moyen, il a fixé l'attention sur les produits volatils de la décomposition des corps. » On en conviendra, quelle haute et quelle intéressante étude que celle de l'illuminisme, se produisant dans de tels cerveaux ! Nous nous étions laissé dire que Gérard de Nerval étudiait avec amour les sciences occultes et reprenait, pour savoir ce qu'elles contiennent encore, ces vieilles méthodes du Moyen Âge que Bacon et Descartes ont écrasées sous leur mépris de novateurs. Eh bien, le croira-t-on en le voyant passer de si loin et si près d'un travail qui eût également passionné l'imagination et la science ?... Et notez qu'en parlant ainsi nous ne posons ni ne pressentons même aucune conclusion à l'avance sur ce sujet, d'autant plus actuel que les questions, irrépudiables maintenant, de somnambulisme, d'électricité, de magnétisme, se nouent par plus d'une racine à la question de l'illuminisme. Tout ce que nous voulons dire, c'est qu'il y avait trois manières d'en parler et que Nerval les a manquées toutes les trois. Ou bien on croit à

l'illuminisme, on en cherche et on en montre les causes dans l'esprit humain et les traditions chez les peuples. On tente une science déjà tentée par des esprits pleins d'audace. On reprend, en la fortifiant des découvertes des sciences naturelles, la thèse spiritualiste et religieuse du Moyen Âge, qui, en face de la science de Dieu, dressait, avec sa logique catholique, la science du diable, quand la philosophie moderne a nié l'une et l'autre du même coup. Ou bien on ne croit pas à l'illuminisme, et on dit ses raisons pour n'y pas croire. On fait une œuvre de démonstration négative et non pas de négation pure et simple, ce qui est bien différent et, de plus, le procédé de l'ignorance. Alors, on se collète avec les difficultés qui subsistent. On répond aux questions qui vous pressent et auxquelles personne n'a répondu, ni les philosophes, qui n'ont pas encore écarté par une théorie le *supernaturalisme*, comme ils l'appellent, qui appuie de toutes parts sur leur malheureux cerveau révolté des faits écrasants et surnaturels, ni les historiens de la philosophie, qui ne sauraient infirmer sur ces faits les actes de tant de conciles qui les supposent ou qui les attestent ! Ou enfin, troisième partie, on ne sait qu'en penser. On s'avoue sceptique. Mais du moins il faut l'être avec une telle désinvolture, avec une telle verve, avec un tel style, que, l'œuvre d'art dominant tout, le livre ne soit plus qu'une forme, une arabesque de la pensée, une volupté littéraire, et non une prétention à la science et à l'aperçu.

Gérard de Nerval est-il un sceptique ? Sait-il ou ne sait-il pas ? Croit-il ou ne croit-il pas ? Voilà ce qu'on se demande quand on l'a lu. Mais toujours est-il que, s'il est sceptique comme le siècle dont il est le fils, il n'a pas le style qui doit embaumer cette misérable larve d'un esprit qui n'ose pas vivre, puisqu'il n'ose affirmer, et qu'il faut pourtant avoir si on est sceptique, sous peine... de n'être même pas.

On comprend Montaigne quand il doute. Il nous saisit aux cheveux de sa main inspirée et nous balance dans le vide agité de ses doutes. Le plaisir qu'on ressent est dangereux, d'autant plus dangereux qu'il est immense. Mais douter en termes d'une élégance vulgaire, c'est faire un bien petit bruit au bord du néant, pour, après, obscurément y retomber.



ALEXANDRE DUMAS

## Causerie avec mes lecteurs

Chers lecteurs,

J'ai encore du temps et j'en profite pour vous dire quelques mots.

Le Théâtre-Français ne m'a pas encore répondu.

J'ai peur qu'il n'ait peur.

Il ne faudrait pas vous étonner, cher lecteur, quand *La Jeunesse de Lauzun* serait refusée à la lecture<sup>1</sup> : peut-être, à part son mérite littéraire, y aurait-il de bonnes raisons pour cela.

Au reste, comme ce plaideur qui en appelait de Philippe endormi à Philippe éveillé, j'en appellerai du Comité à vous, et en cinq numéros la pièce passerait sous vos yeux, et je vous connais, vous, vous la receviez par acclamation.

En attendant je crois qu'on se propose de faire, rue de Richelieu, une très belle et très bonne action.

Vous connaissez de nom et d'action peut-être, car vous aurez vu représenter un drame intitulé *Leo Burkart* que nous avons fait ensemble, et vous aurez lu un *Voyage d'Orient*, qu'il a écrit tout seul, vous connaissez, dis-je, Gérard de Nerval.

C'est un esprit charmant et distingué comme vous avez pu en juger, – chez lequel, de temps en temps, un certain phénomène se produit, qui, par bonheur, nous l'espérons, n'est sérieusement inquiétant ni pour lui, ni pour ses amis ; – de temps en temps, lorsqu'un travail quelconque l'a fort préoccupé, l'imagination, cette folle du logis, en chasse

1. [Cette pièce d'Alexandre Dumas (il en avait parlé dans une précédente causerie) avait été présentée par lui au Théâtre-Français et risquait d'encourir la censure. Son rival, Édouard Gorges, auteur d'une pièce homonyme, était un ami de Nerval et avait collaboré au *Marquis de Fayolle*].

momentanément la raison, qui n'en est que la maîtresse ; alors la première reste seule, toute puissante, dans ce cerveau nourri de rêves et d'hallucinations, ni plus ni moins qu'un fumeur d'opium du Caire, ou qu'un mangeur de hachis [*sic*] d'Alger, et alors, la vagabonde qu'elle est le jette dans les théories impossibles, dans les livres infaisables ; – alors notre pauvre Gérard, pour les hommes de science, est malade et a besoin de traitement, tandis que, pour nous, il est tout simplement plus conteur, plus rêveur, plus spirituel, plus gai ou plus triste que jamais. Tantôt, il est le roi d'Orient Salomon, il a retrouvé le sceau qui évoque les esprits, il attend la Reine de Saba ; et alors, croyez-le bien, il n'est conte de fée, pas même *La Jeunesse de Pierrot*, qui vaille ce qu'il raconte à ses amis, qui ne savent s'ils doivent le plaindre ou l'envier, de l'agilité et de la puissance de ces esprits, de la beauté et de la richesse de cette reine ; tantôt il est le sultan Ghera-Gherai, comte d'Abyssinie, duc d'Égypte, baron de Smyrne, et il m'écrit, à moi, qu'il croit son suzerain, pour me demander la permission de déclarer la guerre à l'empereur Nicolas. Un autre jour il se croit fou, et il raconte comment il l'est devenu, et avec un si joyeux entrain, en passant par des péripéties si amusantes, que chacun désire le devenir pour suivre ce guide entraînant dans le pays des chimères et des hallucinations, plein d'oasis plus fraîches et plus ombreuses que celles qui s'élèvent sur la route brûlée d'Alexandrie à Hammon ; tantôt, enfin, c'est la mélancolie qui devient sa muse, et alors retenez vos larmes si vous pouvez, car jamais Werther, jamais René, jamais Antony, n'ont eu plaintes plus poignantes, sanglots plus douloureux, paroles plus sombres, cris plus poétiques.

Jugez-en. Il y a quelques jours, il passe au bureau ; nous n'y étions pas, chose rare. Il s'informe de nous, et en nous attendant il prend une plume, du papier, et nous laisse ces vers en manière de carte de visite.

#### EL DESDICHADO

Je suis le ténébreux, le veuf, l'inconsolé,  
 Le prince d'Aquitaine à la tour abolie ;  
 Ma seule étoile est morte, et mon luth constellé  
 Porte le soleil noir de la mélancolie.

2. [Le numéro du *Mousquetaire* du 10 décembre 1854 contenait aussi le début d'un conte pour enfants de Dumas portant ce titre.]

Dans la nuit du tombeau, toi qui m'as consolé,  
Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie,  
La fleur qui plaisait tant à mon cœur désolé,  
Et la treille où le pampre à la vigne s'allie.

Suis-je Amour ou Phœbus, Lusignan ou Byron ?  
Mon front est rouge encore des baisers de la reine ;  
J'ai dormi dans la grotte où verdit la sirène,

Et j'ai deux fois vivant traversé l'Achéron,  
Modulant et chantant sur la lyre d'Orphée  
Les soupirs de la sainte et les cris de la fée.

Eh bien ! voilà donc ce que le Théâtre-Français va faire.

Gérard de Nerval, à qui nous devons déjà une si excellente traduction du premier *Faust*, Gérard s'est pris à la fois, en lisant le drame de *Misanthropie et repentir* de M<sup>me</sup> Molé de Valevois<sup>3</sup> ; Gérard de Nerval, dis-je, s'est pris à la fois d'une grande gaîté et d'une grande tristesse, – d'une grande gaîté en voyant la traduction de M<sup>me</sup> Molé, – d'une grande tristesse en relisant l'original de Kotzebue, – et alors, lui, s'est mis à l'œuvre, – lui, prosateur et poète, a pris corps à corps le poète et le prosateur allemand, et *Misanthropie et repentir*, mais, vous comprenez bien, le véritable drame – a enfin vu le jour.

Eh bien ! C'est ce drame de notre bien-aimé Gérard, que sans bruit, sans fanfares, sans clairons, Houssaye<sup>4</sup>, qui lui aussi, est poète et prosateur, va substituer, dit-on, à titre de reprise, à *Misanthropie et repentir* de M<sup>me</sup> la comtesse Molé.

On dit encore que les deux principaux rôles seront joués par M<sup>lle</sup> Judith et M. Geffroy.

La présente causerie n'étant à autre fin, cher lecteur, que de vous dire ceci, et d'ajouter que n'ayant pas encore reçu de réponse du Théâtre-Français, je ne me suis pas encore mis à ma comédie, je prie Dieu qu'il vous ait dans sa sainte et digne garde.

*Le Mousquetaire*, 10 décembre 1853.

3. [Nerval avait été chargé par Arsène Houssaye de traduire et d'adapter cette pièce de l'allemand Kotzebue (1761-1819). Elle ne sera créée que le 28 juillet 1855. Mme Molé de Vallivou (et non de Valovois) en avait fait une très médiocre traduction.]

4. [Arsène Houssaye était, depuis le 15 novembre 1849, administrateur de la Comédie - Française.]



THÉOPHILE GAUTIER

*Lorely – Les Filles du Feu,*  
par M. Gérard de Nerval

*Lorely, Les Filles du Feu*, comme presque toutes les publications actuelles, sont des tableaux de voyage, des contes, de petits romans qui ont paru à diverses époques dans différents journaux et recueils. – Ces deux volumes nous serviront de prétexte pour traiter avec quelque détail la physionomie littéraire de Gérard de Nerval, un des plus aimables écrivains de ce temps-ci.

À une époque où chacun aurait voulu marcher dans les rues précédé par les clairons des renommées, où nulle affiche ne semblait assez grande, nul caractère assez voyant, où l'on écrivait volontiers sur son chapeau : « C'est moi qui suis Guillot », Gérard de Nerval cherchait l'ombre avec le soin que mettaient les autres à chercher la lumière ; nature choisie et délicate, talent fin et discret, il aimait à s'envelopper de mystère ; les journaux les moins lus étaient ceux qu'il préférait pour y insérer des articles signés d'initiales imaginaires ou de pseudonymes bientôt renouvelés, dès que l'imagination charmante et le style pur et limpide de ces travaux en avaient trahi l'auteur aux yeux attentifs. Comme Henri Beyle, mais sans aucune ironie, Gérard de Nerval semblait prendre plaisir à s'absenter de lui-même, à disparaître de son œuvre, à dérouter le lecteur. Que d'efforts il a faits pour rester inconnu ! Fritz, Aloysius Block, lui ont servi tour à tour de masque, et il les a rejetés tous deux, lorsque le secret du déguisement a été pénétré : il lui a pourtant fallu accepter la réputation qu'il fuyait ; dissimuler plus longtemps eût été de l'affectation.

Cette conduite n'était nullement, nous pouvons l'affirmer, le résultat d'un calcul pour irriter la curiosité, mais l'inspiration d'une conscience rare, d'un extrême respect de l'art. – Quelque soin qu'il mît à ses travaux, il les trouvait encore trop imparfaits, trop éloignés de l'idéal, et les marquer d'un cachet particulier lui eût semblé une vanité puérole.

Un des premiers il traduisit *Faust*, et le Jupiter de Weimar lisant cette version, qui est un chef-d'œuvre, dit que jamais il ne s'était si bien compris. — C'était une rude tâche alors de faire passer dans notre langue, rendue timide à l'excès, les bizarres et mystérieuses beautés de ce drame ultraromantique ; il y parvint cependant, et les Allemands, qui ont la prétention d'être inintelligibles, durent cette fois s'avouer vaincus : le sphinx german avait été deviné par l'Œdipe français.

De cette familiarité avec Goethe, Uhland, Burger, L. Tieck, Gérard conserva dans son talent une certaine teinte rêveuse qui put faire prendre parfois ses propres œuvres pour des traductions de poètes inconnus d'outre-Rhin. Ce germanisme n'était, du reste, que dans la pensée, car peu de littérateurs de notre temps ont une langue plus châtiée, plus nette et plus transparente. Bien qu'il ait trempé, comme tous les écrivains arrivés aujourd'hui, dans le grand mouvement dramatique de 1830, le style du XVIII<sup>e</sup> siècle lui suffit pour exprimer tout un ordre d'idées fantastiques ou singulières. — Il écrit un conte d'Hoffmann avec la plume de Cazotte, et dans ses *Femmes du Caire* on croirait entendre parler M. Galland par la bouche de Schéhérazade ; l'étrangeté la plus inouïe se revêt, chez Gérard de Nerval, de formes pour ainsi dire classiques ; il a des pâleurs tendres, des tons amortis à dessein, des teintes passées, comme dans les tapisseries de vieux châteaux, d'une harmonie et d'une douceur extrêmes, qui plaisent mieux que les dorures neuves et les enluminures criardes dont on a été si prodigue. Le détail, discrètement atténué, laisse toute la valeur à l'ensemble, et, sur ce fond de nuances neutres ou assoupies, les figures que l'auteur veut mettre en relief se détachent avec une illusion de vie magique, pareilles à ces portraits peints sur un champ d'ombres vagues qui retiennent invinciblement le regard.

Les sympathies et les études de M. Gérard de Nerval l'entraînaient naturellement vers l'Allemagne qu'il a souvent visitée, et où il a fait de fructueux séjours : l'ombre du vieux chêne teutonique a flotté plus d'une fois sur son front avec des murmures confidentiels ; il s'est promené sous les tilleuls à la feuille découpée en cœur ; il a salué au bord des fontaines l'Elfe dont la robe blanche traîne un ourlet mouillé parmi l'herbe verte, il a vu tourner les corbeaux au-dessus de la montagne de Kyffhausen ; les kobolds sont sortis devant lui des fentes de rocher du Hartz, et les sorcières du Brocken ont dansé autour du jeune poète français, qu'elles prenaient pour un étudiant d'Iéna, la grande ronde du walpurgisnachtstraum : plus

heureux que nous, il s'est accoudé sur la table d'où Méphistophélès faisait jaillir avec un foret des fusées de vins incendiaires. Il a pu descendre les degrés de cette cave de Berlin au fond de laquelle glissait trop souvent l'auteur de *La Nuit de Saint-Sylvestre* et du *Pot d'or*. D'un œil calme il a regardé quels jeux de lumière produisait le vin du Rhin dans le rœmer d'émeraude et quelles formes bizarres prenait la fumée des pipes au-dessus des dissertations hégéliennes dans les gasthaus esthétiques.

Ces excursions nous ont valu des pages d'un caprice charmant et qu'on peut mettre sans crainte à côté des meilleurs chapitres du *Voyage sentimental* de Sterne ; l'auteur, de la façon la plus imprévue, mêle la pensée au rêve, l'idéal au réel, le voyage dans le bleu à l'étape sur la grande route ; tantôt il est à cheval sur une chimère aux ailes palpitantes, tantôt sur un maigre bidet de louage, et d'un incident comique il passe à quelque extase éthérée. Il sait souffler dans le cor du postillon les mélodies enchantées d'Achim d'Arnim et de Clément Brentano, et s'il s'arrête au seuil d'une hôtellerie brodée de houblon pour boire la brune bière de Munich, la chope devient dans ses mains la coupe du roi de Thulé. — Pendant qu'il marche, des figures charmantes sourient à travers le feuillage, les jolies couleuvres de l'étudiant Anselme<sup>1</sup> dansent sur le bout de leurs queues, et les fleurs qui tapissent le revers du fossé tiennent des conversations panthéistes : la vie cachée de l'Allemagne respire dans ces promenades fantasques où la description finit en légende et l'impression personnelle en fine remarque philosophique ou littéraire. Seulement, notez-le bien, la veine française ne s'interrompt jamais à travers ces divagations germaniques.

À cette époque de la vie de l'auteur il faut rattacher le beau drame de *Léo Burckart*, joué à la Porte-Saint-Martin, et qui restera une des plus remarquables tentatives de notre temps. *Léo Burckart* est un publiciste qui, dans le journal qu'il dirige, a émis des idées politiques et des plans de réforme d'une hardiesse et d'une nouveauté à faire craindre pour lui les rigueurs du pouvoir ; mais le prince, convaincu de sa bonne foi, au lieu de le bannir, lui donne la place du ministre qu'il a critiqué, le sommant de réaliser ses théories et de mettre ses rêves en action. Léo accepte, et le voilà en contact direct avec les hommes et les choses, lui le libre rêveur qui au fond de son cabinet tenait si aisément le monde en équilibre sur le bec de sa plume. Épris d'un idéal abstrait, il veut gouverner sans les moyens de

1. [Personnage du *Pot d'or* d'Hoffmann, en butte à de perpétuelles hallucinations qui rendent double sa vie.]

gouvernement, comme un ministre de l'âge d'or, il ferme l'oreille aux chuchotements de la police, et ne sait pas que la vie du prince est menacée et que son propre honneur est compromis. Regardé comme un traître par son ancien parti, suspect au parti de la cour, faisant en personne ce qu'il devrait laisser faire à des subalternes, contrariant les intérêts par des rigorismes outrés, marchant en aveugle dans le dédale des intrigues, en quelques mois de pouvoir il perd sa popularité, ses amitiés et presque son honneur domestique et résigne sa charge, désabusé de ses rêves, ne croyant plus à son talent, doutant de l'homme et de l'humanité. Cependant ce n'est point un piège machiavélique qu'on lui a tendu : le prince s'est prêté loyalement à l'expérience ; il a apporté en toute franchise son concours au penseur.

L'impression de ce drame, d'une rare impartialité philosophique, serait triste, s'il n'était égayé par la peinture la plus exacte et la plus vivante des universités, rien n'est plus spirituellement comique que ces conspirations d'étudiants pour qui boire est la grande affaire, et qui songent à Brutus en chargeant leur pipe. Cette pièce, d'un poète enivré à la coupe capiteuse du mysticisme allemand, semble chose bizarre, l'œuvre froidement réfléchie d'un vieux diplomate rompu aux affaires et mûri par la pratique des hommes ; nulle colère, nul emportement, pas une tirade déclamatoire, mais partout une raison claire et sereine, une indulgence pleine de pitié et de compréhension.

De longs voyages en Orient succédèrent à ces travaux. *Les Femmes du Caire* et *Les Nuits du Ramazan* marquent cette nouvelle période. Passer des brumes d'Allemagne au soleil d'Égypte, la transition était brusque, et une moins heureuse nature eût pu en rester éblouie. Gérard de Nerval, dans ce livre, dont le succès grandit à chaque édition, a su éviter l'enthousiasme banal et les descriptions « d'or et d'argent plaquées » des touristes vulgaires. Il nous a introduit dans la vie même de l'Orient, si hermétiquement murée pour le voyageur, – sous un voile transparent il nous a raconté ses aventures avec ce ton modeste et cette naïveté enjouée qui font de certaines pages des *Mémoires* du Vénitien Carlo Gozzi une lecture si attrayante. L'histoire de Zeynab, la belle esclave jaune achetée au djellab dans un moment de pitié philanthropique, et qui embarrasse son voyage de tant de jolis incidents à l'orientale, est contée avec un art parfait et une discrétion du meilleur goût. Les mariages à la cophte, les noms arabes, les soirées de mangeurs d'opium, les mœurs des fellahs, tous les détails de l'existence mahométane sont rendus avec une finesse, un esprit, et une conscience d'observation rares. Le style

se réchauffe et prend des nuances plus ardentes sans rien perdre de sa clarté. – Les légendes de l'Orient ne pouvaient manquer d'exercer une grande influence sur cette imagination aisément excitée, que l'érudition sanscrite des Schlegel, *Le Divan oriental-occidental* de Goethe, les *Ghazels* de Ruckert et de Platen avaient, d'ailleurs, préparée depuis longtemps à ces magies poétiques. La *Légende du calife Hakem*, l'*Histoire de Balkis et de Salomon* montrent à quel point Gérard de Nerval s'était pénétré de l'esprit mystérieux et profond de ces récits étranges où chaque mot est un symbole ; on peut même dire qu'il en garda certains sous-entendus d'initié, certaines formules cabalistiques, certaines allures d'illuminé qui feraient croire par moments qu'il parle pour son propre compte. Nous ne serions pas très-surpris s'il avait reçu, comme l'auteur du *Diable amoureux*, la visite de quelque inconnu aux gestes maçonniques tout étonné de ne pas trouver en lui un confrère. Une préoccupation du monde invisible et des mythes cosmogoniques le fit tourner quelque temps dans le cercle de Swedenborg, de l'abbé Terrasson et de l'auteur du *Comte de Gabalis*. Mais cette tendance visionnaire est amplement contrebalancée par des études d'une réalité parfaite, telles que celles sur Spifame, Restif de la Bretonne, la plus complète, la mieux comprise que l'on ait faite sur ce Balzac du coin de la borne, étude qui a tout l'intérêt du roman le mieux conduit. *Sylvie*, l'œuvre la plus récente de l'écrivain, nous semble un morceau tout à fait irréprochable ; ce sont des souvenirs d'enfance ressaisis à travers ce gracieux paysage d'Ermenonville, sur les sentiers fleuris, le long des rives du lac, au milieu des brumes légères colorées en rose par les rougeurs du matin ; une idylle des environs de Paris, mais si pure, si fraîche, si parfumée, si humide de rosée, que l'on pense involontairement à Daphnis et Chloé, à Paul et Virginie, à ces chastes couples d'amants qui baignent leurs pieds blancs dans les fontaines ou restent assis sur les mousses aux lisières des forêts d'Arcadie ; on dirait un marbre grec légèrement teinté de pastel aux joues et aux lèvres par un caprice du sculpteur. – Dans cette rapide esquisse, nous sommes loin d'avoir indiqué toutes les œuvres de Gérard de Nerval, qui a versé, comme tout le monde, plus d'une urne dans le tonneau sans fond du journalisme ; nous avons simplement profité de l'occasion d'un livre pour tirer un léger crayon d'une figure plus connue des poètes que du public. Une amitié d'enfance nous donnait ce droit, nous en avons usé.



FÉLIX MORNAND

*Causerie littéraire*  
[Extrait]

Le niveau littéraire se ressent du manque d'encouragement et de soutien ; l'huile baisse dans la lampe ; celle-ci ne jette plus que de rares lueurs, et peut-être le jour n'est-il pas bien loin où, comme Anaxagore mourant à l'oublieux Périclès, il faudra dire, en supposant que celui-ci se souvienne : « Ô Périclès (ô public), il est bien tard ; ceux qui ont besoin d'une lumière ont soin de l'alimenter. » Mais a-t-on besoin de lumière ?

Écartons de nos yeux ces perspectives tristes. *L'in extremis* où nous tendons ne doit pas nous faire oublier qu'il reste encore en France quelques bons écrivains. De ce nombre, et au premier rang dans la fantaisie, dans la grâce, est un poète aimé, apprécié, applaudi, cent fois moins pourtant qu'il ne mérite, M. Gérard de Nerval<sup>1</sup>. Il n'est que pour les fins : aussi est-il bien moins populaire que les fabricants en perles fausses. La popularité a de singuliers écarts : pour une fois qu'elle touche juste par hasard, elle donne cent fois raison à Barbier et à Casimir Delavigne. Mais ces réputations, qui se font peu à peu et par agrégations délicates, défient le temps et les caprices de la plèbe. C'est le sort et la récompense, ce sera l'avenir, et c'est déjà le présent de l'auteur du *Voyage en Orient*, de *Lorely*, et des *Filles du Feu*, dernière œuvre de cet artiste hors ligne.

Il est toujours très difficile de définir tant soit peu sortablement un écrivain. Le talent de Gérard de Nerval échappe plus qu'aucun autre à l'analyse. Quand j'aurai dit qu'il joint à la rêverie allemande l'ironie française, mais douce, mais bienveillante, appelant le sourire aux lèvres, non le rictus

1. [Nerval remerciera Mornand d'un billet envoyé de la maison de santé de Passy et daté du mercredi [22 mars 1854] : « [...] j'intitule cela : "Apologie" », écrit-il (voir *Œuvres complètes*, éd. Jean Guillaume, Claude Pichois *et al.*, t. III, 1993, p. 848).]

sarcastique, je n'aurai rien dit du tout, et je n'aurai point rendu le charme particulier, l'originalité personnelle, que dégage, chez M. Gérard de Nerval, l'harmonie, l'étroite fusion de deux éléments si divers. Au reste, je serais bien fâché, pour le public et pour l'auteur, qu'une appréciation quelconque, en donnant le mot de l'énigme, pût dispenser le juge en dernier ressort de recourir à l'œuvre : il y perdrait trop, et bien malencontreux serait le rôle de la critique exercée à semblable fin.

S'il fallait absolument chercher une parenté littéraire à M. Gérard de Nerval, nous la retrouverions, au degré germain, chez M. Henri Heine, cet Allemand français d'un si prodigieux esprit, ce mystique rieur qui, à la harpe d'or de la philosophie et de la poésie lyrique, a attaché la corde nette et claire de la plaisanterie voltairienne, le tout indivisible et enlacé comme les voix confuses et mélodiques de l'orchestre, dans une symphonie qui ondule du tour bouffe au mode le plus pathétique, et les marie le plus souvent.

Mais, répétons-le bien, il ne s'agit ici que d'un air de famille, et il nous serait facile, après avoir constaté l'analogie, de démêler les dissemblances, souvent nombreuses et profondes. Ainsi M. Gérard de Nerval n'a pas toute l'acuité malicieuse, toute la passion surexcitée parfois jusqu'à la haine, de l'auteur des *Reisebilder*<sup>2</sup>. En revanche, il a plus de bonhomie vraie. Il n'est point un faux Candide comme Heine : s'il serait inexact et injurieux de dire qu'il trouve tout bien, du moins s'accommoda-t-il aisément de sa fortune, telle quelle, et jamais le mal le plus sensible ne l'a conduit à aucune aigreur. Il semble qu'il soit dans la vie comme un voyageur désintéressé, qui ne va point se gendarmer d'absurdités, de bizarreries malfaisantes ou ridicules, au milieu de peuples qui lui sont étrangers. Les choses en elles-mêmes lui sont indifférentes ; il ne se donne mission que de les observer en en riant, s'il y a lieu. Sa philosophie, outre qu'elle est, comme on voit, plus accommodante que celle du poète germain, est cependant moins sceptique, et on y sent passer comme une effluve du spiritualisme exalté des anciennes religions de l'Inde.

Il est inutile, pour les raisons que j'ai dites plus haut, de pousser plus avant un parallèle qui serait de peu de fruit pour le lecteur. Il vaut mieux parler du nouveau volume de nouvelles que publie aujourd'hui le char-

2. [L'auteur des *Reisebilder* [*Tableaux de voyage*] (1825-1831) est le poète lyrique Henri Heine, dont Nerval avait traduit les *Poésies*. Ces traductions, *Poèmes et Légendes*, seront publiés chez Michel Lévy en 1855 (posthume).]

mant écrivain, dont le nom, pour la première fois dans ces colonnes, vient se placer sous notre plume. *Les Filles du Feu* n'ont rien de diabolique : leur origine est la fine flamme du cœur et de l'esprit chimiquement amalgamés à hautes doses. Un petit chef-d'œuvre, *Sylvie, ou Souvenirs du Valois*, est la perle de ce recueil. Ne nous demandez pas d'en faire l'analyse : nous ne serions guère moins embarrassé s'il vous fallait fournir le livret d'un andante de Beethoven. La tendance lorelisante, ou, en d'autres termes, la propension germanique, le côté un peu nébuleux de l'auteur, s'accentue visiblement dans ce récit. C'est qu'il a précédé une de ces crises violentes à la suite desquelles le poète entreprend, comme il le dit lui-même, le voyage d'Astolphe, et va là-haut chercher cette précieuse *bouteille*, un instant détournée, dont « il fait bientôt rentrer le contenu au siège habituel de la pensée. »

Bien que point du tout fantastique, *Sylvie* est justement une de ces créations semi-aériennes qu'il faut absolument loger entre terre et lune, si l'on veut qu'elles habitent quelque part. Si l'auteur ne l'a pas rencontrée dans sa course à travers les fluides, toujours est-il qu'il la voyait au-dessus de sa tête et qu'elle a plané sur les apprêts de son voyage. C'est la fantaisie même que cette poétique et vaporeuse image, attachée cependant à la terre comme un aérostat captif, par ce qui restait de réalisme au touriste avant son dernier départ. On sent bien qu'il allait s'envoler, mais ses ailes n'étaient pas encore ouvertes ou sa nacelle prête. Aussi le trait gaulois se montre-t-il encore frais, jovial et terrestre, dans les brumes de cette aquatinte anglaise. De tout quoi résulte un indicible effet de clair-obscur et de mélancolie, brusqué de temps en temps par un franc rire.

Ce caractère à part et exquis a vivement frappé tous les lecteurs de la revue où *Sylvie* a fait, voici bientôt un an, son apparition première. M. Gérard de Nerval, n'eût-il que ce seul titre littéraire, mériterait de vivre et compterait parmi les bons écrivains et les rares humoristes de notre langue. Mais il en a bien d'autres, et depuis vingt-cinq ans qu'il laboure l'aride champ des lettres, il a déjà mis debout une demi-douzaine *au moins* d'in-dix-huit : bagage chétif, si on le compare aux *huit cents* volumes de nos Scudéry ; bagage énorme si on le pèse, et fait pour prendre place en grande partie dans le registre d'or, dans le coin d'élite consacrés aux œuvres qui ne périssent pas.

Le reste du volume a beaucoup de mérite, mais pâlit près de *Sylvie*. C'est d'abord *Angélique* de Longueval, préface à cette biographie de l'abbé

de Bucquoy que l'auteur a si longtemps cherchée par monts, vaux et bibliothèques, et a racontée d'ailleurs. Puis c'est *Jemmy* et *Octavie*, l'une Irlandaise, l'autre Anglaise, et toutes deux portant le cachet de la race ; *Isis*, voyage à travers cette théogonie orientale, qui joue un certain rôle dans les excursions ou phases lunaires de l'auteur ; *Corilla*, fantasque boléro littéraire ; et *Émilie*, dramatique et touchante protestation contre les horreurs de la guerre. Je ne consigne ici cette nomenclature insuffisante que pour prouver à l'écrivain que je n'ai rien perdu de cette rare bonne fortune d'un nouveau livre de lui, et n'en ai pas laissé échapper une ligne. On fera bien de m'imiter.

*L'Illustration*, 18 mars 1854.

CHARLES ASSELINEAU

*Les Filles du Feu*, par Gérard de Nerval

Si le choix m'était laissé d'une route sur ce terrain ingrat et pourtant fleuri que nous parcourons tous, je n'en voudrais pas d'autre que celle suivie par l'auteur des *Filles du Feu*. Je prie qu'on remarque qu'il s'agit d'un souhait et non pas du tout d'une prétention qui de ma part serait énorme. Peut-être pourrait-on souhaiter plus de fracas et de popularité autour de son nom ; mais, j'en suis certain, nulle part ailleurs on ne trouverait plus de jouissances intimes, plus de cette dignité, de cette considération interdite au vulgaire, qui me paraît être en littérature la plus solide gloire et le plus solide bonheur. L'apologue de l'homme qui court après la fortune et de l'homme qui l'attend dans son lit serait ici de mauvais goût, et d'ailleurs serait inexact. Ce n'est pas attendre la gloire dans son lit que d'avoir à la moitié de sa course produit sept à huit ouvrages tous marqués au coin d'une véritable distinction et d'une érudition pleine d'originalité. Mais il est vrai qu'il y a pour un écrivain deux façons de parvenir à ce crédit, à cette autorité sur ses contemporains qu'on appelle la réputation : l'une en se faisant le courtisan du goût du jour et en ne se permettant de rien écrire avant d'avoir pris le mot du dernier bulletin de la mode littéraire ; l'autre en restant ferme dans sa voie et en imposant, par la seule autorité de son talent, par la seule opiniâtreté de la conscience, ses inspirations au public. Dans notre époque si éminemment vouée aux vicissitudes et aux contradictions, où toutes les ressources de l'intrigue et de la coterie ont été infiniment variées et si impudemment pratiquées, M. Gérard de Nerval a eu le bien rare courage de renoncer à tous les moyens extérieurs de renommée et de n'attendre rien que de son inspiration et de son travail. À travers toutes les séductions de la Circé-réclame et de la Circé-camaraderie, il a persisté, ce qui paraîtra à bien des gens de la nonchalance, à ne s'occuper que de ce qui l'intéressait véritablement et de n'aller que

là où l'entraînait irrésistiblement, soit le tempérament de son imagination, soit la curiosité de son esprit. Tout jeune encore, son enthousiasme pour Goethe et la littérature germanique fructifiait d'une traduction du *Faust* estimée encore aujourd'hui la meilleure. Plus tard, sa prédilection pour l'étude des systèmes religieux et sociaux, un besoin de vérifier par la critique des mœurs et des idées des exégèses et les récits merveilleux des poètes le fit voyager en Orient.

Après le succès si grand et si mérité des *Femmes du Caire* dans la *Revue des deux mondes*, les plus vieux routiers, les clients les plus experts de la vogue purent se dire, non sans quelque inquiétude : – Le voilà parti ! Jamais, en effet, la popularité ne trouva plus beau clou où s'accrocher. Devenu le rédacteur privilégié d'une revue sans rivale, le *reviewer* courtisé des libraires, qui pouvait empêcher M. Gérard de Nerval de livrer sa mine à l'exploitation des collaborateurs dramatiques ou d'enfourcher à son tour le cheval efflanqué du roman feuilleton ! Y songea-t-il seulement ? – Ses derniers ouvrages sont là pour déposer du contraire. N'avait-il pas à élucider dans l'ordre du récit le plus attachant les élucubrations fantasques et la vie désordonnée du plus bizarre philosophe du dernier siècle, *Les Confidences de Nicolas* ? N'avait-il pas à compléter par de nouvelles incursions les impressions déjà recueillies sur les bords du Rhin à la poursuite de la *Lorely* ? Et puis, il y avait les souvenirs de sa province natale, les fantômes de ses chères premières amours, qui l'appelaient errant autour du château de Henri IV et sous les futaies de Châalis, dans ce charmant pays du Valois, dont il nous donne aujourd'hui la légende et la chronique.

*Les Filles du Feu* (que le lecteur me dispense de lui donner l'explication de ce titre) ne contiennent en effet, pour la plus grande partie du moins, que les souvenirs et les traditions de cette partie de l'ancienne Île-de-France, où s'est écoulée la première jeunesse de l'auteur. M. Gérard déplore l'incurie qui a laissé s'oblitérer les chansons de ce pays, le seul, dit-il, où la muse populaire ait toujours parlé le français. Les jeunes gens nés et élevés dans la campagne, j'entends par là les petites communes avoisinant les bois, les vignes, etc., conservent de leurs premières années des impressions d'un genre particulier, inconnues de ceux élevés dans les villes, eux seuls connaissent ces amours innocentes, interrompues à l'âge des études, et dont le souvenir, défloré au moment du retour par le changement inévitable des conditions, leur reste au fond du cœur avec la

volupté irritante et mélancolique d'un désir inassouvi. Cette impression est analysée et racontée dans *Sylvie*, un des plus charmants contes du nouveau recueil, avec un attrait que je n'essayerai pas d'expliquer. Le premier et le plus important, intitulé *Angélique*, est à la fois le récit d'une course bibliographique, une légende amoureuse et une satire contre le fameux amendement Riancey. Je ne dirai rien des autres : *Jemmy*, *Octavie*, *Isis*, *Corilla*, *Émilie*. Il faut les lire ; on les lira. Mais les nombreux admirateurs du talent de M. Gérard de Nerval me comprendront si je leur dis que ce nouveau volume est de tout point, comme valeur littéraire et comme intérêt, au niveau des précédents.

Certes, c'est une destinée bien digne d'envie, mais qu'il faut pourtant admirer sans jalousie comme sans espoir de la rencontrer pour soi-même (une originalité aussi accentuée ne saurait avoir d'imitateurs), que celle d'un écrivain parvenu, sans transactions, sans capitulations de conscience, à se nourrir de l'idéal préféré et à soumettre constamment son étude et son travail à la loi de sa nature propre. Si ce n'est pas là la gloire, c'est du moins la jouissance la plus élevée comme la plus vive qu'il soit donné à l'être intelligent d'atteindre et d'ambitionner.

*L'Athenæum français*, 8 avril 1854.



JOSEPH CITROUILLARD  
[JEAN-LOUIS-AUGUSTE COMMERSON]

Gérard de Nerval

Né le 21 mai 1708 [*sic*], dans la rue feu Pierre Lescot, qui, avant son événement, avoisinait le Palais-Royal, Gérard de Nerval connu à peine le baiser maternel et fut élevé par un de ses oncles dans la patrie de l'herbier du vieux Jean-Jacques.

Il allait ne pas connaître son père, quand, un beau jour d'avril, au seuil de la maison de son oncle, son auteur, homme à la figure hâlée par les combats de Montmirail, s'arrêta devant lui, jeta le manteau sous lequel se cachait son uniforme et dit en lui ouvrant les bras :

– Me reconnais-tu ?

– Oui, tu dois être mon père, bien que je ne t'aie jamais vu ! La nature a de ces révélations soudaines, et les battements de mon cœur devançant tous les discours que tu es en droit d'attendre d'un enfant de dix-huit mois ; embrasse-moi ; tu es mon père, puisque tu es officier et décoré de la légion des braves : tu sers dans les guides, sois celui de mon enfance.

Tant de précocité chez un enfant qui n'avait jamais assisté aux représentations du Cirque-Olympique, faisait présager une intelligence supérieure qui ne s'est jamais démentie.

– À propos, et ma mère ? balbutia-t-il, où est ma mère ? je n'ai jamais vu sa binette.

L'officier, sans répondre, l'étreignit plus fortement contre son cœur et le plaça sur-le-champ au collègue Charlemagne.

Il y obtint toujours les premières places en version et les dernières en thème, signe caractéristique d'un esprit supérieur, comme dit Eugène de Mirecourt.

La version vient du génie, le thème ne demande que de la patience. Il tâtonne et rétrograde, quand sa compagne audacieuse va de l'avant. Celle-ci est l'image du progrès, elle marche de conquête en conquête,

tandis que le thème ne quitte jamais son ornière. La version fait les grands hommes, le thème fait les rois citoyens, les députés du centre et les bonnetiers. Charles X était fort en thème ; Napoléon était fort en versions et en conversions. Voilà la différence.

Gérard de Nerval passait toutes ses vacances chez son oncle ; il invitait à danser les jeunes paysannes aux fêtes d'Ermenonville, sur une grande pelouse verte, encadrée d'ormes et de tilleuls.

Il y a autant de danger à danser sur une grande pelouse verte, cachée par des tilleuls, avec une paysanne d'Ermenonville, qu'à cueillir la fraise dans le bois de Boulogne avec une jeune péri de Saint-Georges-Square.

Gérard raconte dans *Sylvie* ses premières amours et cette danse sur la pelouse d'Ermenonville où il vit bondir son âme et chanceler sa vertu. — Il eut son Adrienne Lecouvreur. Cette Adrienne ressemblait à la Béatrix du Dante, qui sourit au poète errant sur la lisière des Saintes Demeures.

Ainsi chantait ce jeune homme en vacances de rhétorique, qui délaissait Sylvie pour une belle Adrienne aux cheveux d'or.

Celui de Gérard pour la blanche colombe d'Ermenonville badina, badina bien souvent dans son âme et dans ses plus beaux rêves pendant l'année scolaire, jusqu'aux vacances suivantes. — Mais hélas ! il badina impunément, comme dit Piron ; la blanche colombe allait prendre le voile.

Et son amour badinait, badinait toujours.

Le jeune homme, qui voyait s'envoler tous ses beaux rêves, ses joies et son amour, se réfugia dans l'étude pour échapper au désespoir. — Il alla cuver son amour ailleurs !

Il visita l'île de France,  
Il visita l'île d'Amour,

et but l'Hippocrène. — L'ivresse chasse l'ivresse qui étourdit le cœur : hélas ! le cœur du pauvre Gérard titubait, titubait toujours. — Adrienne n'eût-elle pas mieux fait de prendre ce cœur que le voile, en voyant Gérard si malheureux ? mais les femmes sont impitoyables — quand le sang des Valois coule dans leurs veines !...

Gérard se vengea bien noblement de cet amour dédaigné en traduisant, malgré ses dix-huit ans, le *Faust* de Goethe, qui prédit que le traducteur deviendrait l'un des plus purs et des plus élégants écrivains de France. — Si cet éloge de l'illustre écrivain a franchi les grilles de votre couvent, Adrienne, dites-nous que vous vous repentez de n'avoir point aimé le pauvre Gérard, et nous vous pardonnons le mal que vous lui avez fait !

Cet homme de tant de verve et de mélancolie se livre à la culture des vers et fait paraître successivement deux ouvrages, l'un intitulé : *Souvenirs de nos gloires*, et l'autre, *Élégies nationales*. Il passe dans le monde littéraire pour coloriste à outrance. Le bibliophile Jacob, qui dirigeait alors le *Mercur de France*, l'engagea en qualité de traducteur-solo d'ouvrages allemands.

Il se lie très-intimement avec toute la bande des littérateurs insurgés contre l'école classique ; on lui fourbit des armes pour se joindre à l'insurrection.

Gérard de Nerval forme le cercle des rugisseurs ; Victor Hugo est nommé généralissime et distribue les massues aux conjurés. Viennet perd la tête et *Arbogaste* dans la mêlée, qui devient terrible.

Ce bon Gérard, doux comme un agneau, timide comme une jeune fille, se croit le plus humble et le dernier des combattants dans cette grande arène des lettres, où tant de gens se posent en matamores ; il souffre parfois de cette guerre d'extermination ; car au fond il n'en veut pas au classique, qui ne lui a rien fait. Il profite d'un armistice pour glisser çà et là quelques pièces au théâtre. Il y fait jouer une charmante comédie en trois actes sous le titre : *Tartufe chez Molière*. Gérard faisait partie, sans s'en douter le moins du monde, de ces crapauds du Parnasse qui coassent, suivant la noble expression du nez de M. Bocage, alors directeur de l'Odéon. Gérard nage en plein journalisme ; il y fait sa planche, et obtient l'approbation de tous les maîtres nageurs de la littérature. Jules Janin ne le désavouerait pas.

Mais il n'a jamais oublié sa jolie danseuse d'Ermenonville, et s'il a beaucoup aimé ce sexe à qui il doit sa mère, soyez sûr qu'il aime encore la vierge de ses saintes amours.

Le fond est agité, mais la mer est tranquille !

Quoi qu'il fasse, Gérard l'aimera toujours !!



THÉOPHILE GAUTIER

Gérard de Nerval, 27 janvier 1855

Assez d'autres diront les détails de cette triste fin que nul ne pouvait prévoir ni empêcher, et qu'il eût peut-être été plus convenable de taire. – Une âme charmante a quitté notre planète, et poursuit son rêve dans ces mondes plus splendides et plus beaux qu'elle avait déjà tant de fois visités en esprit : nous n'en voulons pas savoir davantage.

Celui qui vient de sortir de la vie laisse plus de regrets qu'aucun personnage illustre ; des larmes bien vraies et bien sincères sont tombées sur sa froide dépouille, et nous-même, malgré tout notre empressement, à peine sommes-nous arrivé le premier. Cette nouvelle, répandue avec toute la rapidité des mauvaises nouvelles, a causé dans Paris une véritable stupeur ; Paris si distrait, si affairé, si frivole, s'est arrêté un instant pour s'enquérir de cette mort. S'il eût été maître encore de sa volonté, ce bon Gérard aurait épargné à ses amis, c'est-à-dire à tous ceux qui l'avaient vu une fois, ce chagrin, le seul qu'il leur ait causé, quelque lourd qu'il eût trouvé d'ailleurs le poids de l'existence.

Gérard de Nerval fut suivi des affections les plus constantes, les plus dévouées, les plus fidèles ; nul ne lui a manqué, ni les amis de trente ans, ni les amis d'hier, qui se retrouveront tous autour de son cercueil. Cet affreux malheur ne peut être imputé ni à lui ni aux autres, – amère consolation, mais consolation, du moins. Dans l'affliction que cause sa perte, il n'y a aucun remords, et personne n'a à se reprocher de ne pas l'avoir assez aimé.

Qu'on ne vienne pas faire sur cette tombe qui va s'ouvrir des nénies littéraires, ni évoquer les lamentables ombres de Gilbert, de Malfilâtre et d'Hégésippe Moreau ; Gérard de Nerval n'a été ni méconnu ni repoussé, il faut le dire à l'honneur du siècle, qui a bien assez de ses autres torts ; la célébrité, sinon la gloire, l'avait visité sur les bancs de la classe où l'on

nous proposait comme modèle le jeune Gérard, auteur des *Élégies nationales* et l'honneur du collègue Charlemagne. Lorsqu'à dix-huit ans il fit paraître de *Faust* une traduction devenue classique, le grand Wolfgang Goethe, qui trônait encore avec l'immobilité d'un dieu sur son Olympe de Weimar, s'émut pourtant et daigna lui écrire de sa main de marbre cette phrase dont Gérard, si modeste, d'ailleurs, s'enorgueillissait à bon droit et qu'il gardait comme un titre de noblesse : « Je ne me suis jamais si bien compris qu'en vous lisant. » Tous les théâtres, tous les journaux, ont été ouverts en tout temps à ce pur et charmant écrivain, qui, à l'esprit le plus ingénieux, au caprice le plus tendre, joignait une forme sobre, délicate et parfaite. Les revues les plus fermées et les plus dédaigneuses s'honoraient de voir son nom au bas de leurs pages, et de sa part regardaient la promesse d'un article comme une faveur ; *La Presse* l'acceptait avec joie lorsqu'il voulait bien y écrire, et si nous y faisons seul le feuilleton de théâtre, c'est que son humeur vagabonde s'est lassée bien vite de ce travail à heure fixe, insupportable pour lui, et dont cependant il venait tourner la meule à notre place, avec un dévouement amical qui ne s'est jamais démenti, lorsque notre instinct voyageur nous emportait en Espagne, en Afrique, en Italie ou ailleurs. Fraternelle alternative qu'il comparait à celle des Dioscures, dont l'un paraît quand l'autre s'en va. Hélas ! lui est parti pour ne plus revenir.

Ce que notre époque offre de ressources à tout écrivain de talent fut donc mis à sa disposition ; il fit même, il y a quelque quinze ans, un petit héritage qui dora d'un éclat passager les commencements de sa carrière ; mais l'argent était son moindre souci. Jamais l'amour de l'or, qui inspire aujourd'hui tant de fièvres malsaines, ne troubla cette âme pure qui voltigea toujours comme un oiseau sur les réalités de la vie sans s'y poser jamais. Si Gérard n'a pas été riche, c'est qu'il ne l'a pas voulu et qu'il a dédaigné de l'être. Les louis lui causaient une sorte de malaise et semblaient lui brûler les mains ; il ne redevenait tranquille qu'à la dernière pièce de cinq francs. Comme artiste, il avait bien de temps à autre quelque velléité de luxe : un lit sculpté, une console dorée, un morceau de lampas, un lustre à la Gérard Dou, le séduisaient ; il déposait ses emplettes dans une chambre ou chez un camarade, où il les oubliait ; quant au confort, il n'y tenait en aucune façon, et il était de ceux qui, en hiver, mettent leur paletot en gage pour acheter une épingle en turquoise ou un anneau cabalistique. — Quoique souvent on le rencontrât sous des apparences délabrées, il ne faudrait pas croire à une misère réelle. — Sans parler de ce que pouvait lui

produire le théâtre, le journal ou le livre, il avait à lui les maisons et la bourse bien ou mal garnie de ses amis dans les moments où son cerveau se refusait au travail. Qui de nous n'a arrangé dix fois une chambre avec l'espoir que Gérard y viendrait passer quelques jours, car nul n'osait se flatter de quelques mois, tant on lui savait le caprice errant et libre ! Comme les hirondelles, quand on laisse une fenêtre ouverte, il entraît, faisait deux ou trois tours, trouvait tout bien et tout charmant, et s'envolait pour continuer son rêve dans la rue. Ce n'était nullement insouciance ou froideur ; mais, pareil au martinet des tours, qui est apode et dont la vie est un vol perpétuel, il ne pouvait s'arrêter. Une fois que nous avions le cœur triste pour quelque absence, il vint demeurer de lui-même quinze jours avec nous, ne sortant pas, prenant tous ses repas à notre heure, et nous faisant bonne et fidèle et compagnie. Tous ceux qui le connaissent bien diront que, de sa part, c'est une des plus fortes preuves d'amitié qu'il ait données à personne. Et pourtant quelle obligeance inépuisable, quelle vivacité à rendre service, quel oubli parfait de lui dans ses relations ! Que de courses énormes il a faites à pied, par des temps horribles, pour faire insérer la réclame ou l'article d'un ami !

Le malheur de cette existence – et nous ne savons si nous avons le droit d'écrire un tel mot – a de tout autres causes que les difficultés de la vie littéraire et qu'un vulgaire dénûment d'argent. – L'envahissement progressif du rêve a rendu la vie de Gérard de Nerval peu à peu impossible dans le milieu où se meuvent les réalités. Sa connaissance de la langue allemande, ses études sur les poètes d'outre-Rhin, sa nature spiritualiste, le prédisposaient à l'illumination et à l'exaltation mystique. Ses lectures bizarres, sa vie excentrique, en dehors de presque toutes les conditions humaines, ses longues promenades solitaires, pendant lesquelles sa pensée s'excitait par la marche et quelquefois semblait l'enlever de terre comme la Madeleine dans sa Baume<sup>1</sup> ou le faisait courir à ras du sol, agitant ses bras comme des ailes, le détachaient de plus en plus de la sphère où nous restons retenus par les pesanteurs du positivisme. Un amour heureux ou malheureux, nous l'ignorons, tant sa réserve était grande, et auquel il a fait lui-même dans plusieurs de ses œuvres, des allusions pudiques et

1. [D'après la légende, sainte Marie-Madeleine, après la mort du Christ, avait pris la mer avec Marthe et Lazare. Ayant débarqué à Marseille, elle avait fondé aux environs le couvent de la Sainte-Baume.]

voilées, porta cette exaltation, jusque-là intérieure et contenue, au dernier degré du paroxysme. Gérard ne domina plus son rêve ; mais des soins persistants dissipèrent le nuage qui avait obscurci un moment cette belle intelligence, du moins au point de vue prosaïque, car jamais elle ne lança de plus vifs éclairs et ne déploya de richesses plus inouïes. Pendant de longues heures nous avons écouté le poète transformé en voyant qui nous déroulait de merveilleuses apocalypses et décrivait, avec une éloquence qui ne se retrouvera plus, des visions supérieures en éclat aux magies orientales du hatchich [*sic*].

Quel que fût l'état d'esprit où il se trouvait, jamais son sens littéraire ne fut altéré. À cette époque que nous venons d'indiquer se rapporte une suite de sonnets mystagogiques qu'il fit paraître plus tard sous le titre de *Vers dorés*, et dont l'obscurité s'illumine de soudains éclats comme une idole constellée d'escarboucles et de rubis dans l'ombre d'une crypte ; les rimes sonnent aussi bien, la phrase quoique d'un mystère à faire trouver Orphée et Lycophron limpides, est d'une langue aussi admirable que si ces vers eussent été faits par un grand poète de sang-froid.

L'Orient, après l'Allemagne, était la grande préoccupation de Gérard : du plus loin que nous le connaissons, il avait sur le chantier une certaine *Reine de Saba*, drame énorme, comparable à la *Sémiramis* trismégiste de Desjardins pour ses dimensions exagérées en dehors de tout cadre théâtral, qui, un instant, dut être mis en opéra à l'intention de Meyerbeer, et, reprenant sa forme de scénario, parut, sous le nom des *Nuits du Rhamadan*, dans *Le National*, si nous ne nous trompons.

Il put voir le Caire, la Syrie, Constantinople, et il revint de ces voyages plus imbu encore d'idées de cabale, de magisme, d'initiations mystiques ; il but de longs traits à ces coupes vertigineuses que vous présentent les sphinx dont l'indéfinissable sourire de granit rose semble railler la sagesse moderne. Les cosmogonies et les théogonies, la symbolique des sciences occultes, occupèrent son cerveau plus qu'il ne l'aurait fallu, et souvent les esprits les plus compréhensifs ne purent le suivre au faite des Babels qu'il escaladait, ou descendre avec lui dans les seringues à plusieurs étages où il s'enfonçait.

Cependant, à travers cette combustion intérieure dont la flamme n'apparaissait que rarement au dehors, il faisait des récits de voyages, des promenades humoristiques, des nouvelles, des drames, des articles de journaux d'une fantaisie charmante et mesurée, d'un style fin et doux, d'une

nuance argentée, car il s'abstint toujours des violentes colorations dont nous avons tous plus ou moins abusé, et le seul défaut qu'on puisse peut-être lui reprocher, c'est trop de sagesse.

Quel chef-d'œuvre que cette nouvelle de *Sylvie* insérée dans la *Revue des deux mondes*, et que la postérité placera à côté de *Paul et Virginie* et de *La Chaumière indienne* ! Quel mélange heureux de rêverie et de sensibilité ! Comme ces doux souvenirs d'enfance s'encadrent bien dans ce frais paysage !

*Aurélia, ou le Rêve et la Vie* montre la raison froide assise au chevet de la fièvre chaude, l'hallucination s'analysant elle-même par un suprême effort philosophique. – Nous avons retrouvé les derniers feuillets de cet étrange travail, sans exemple peut-être, dans les poches du mort. Il le portait avec lui, comptant achever la phrase interrompue... Mais la main a laissé tomber le crayon, et le rêve a tué la vie ; l'équilibre maintenu jusque-là s'était rompu ; – cet esprit si charmant, si ailé, si lumineux, si tendre, s'est évaporé à jamais ; il a secoué son enveloppe terrestre, comme un haillon dont il ne voulait plus, et il est entré dans ce monde d'élohims, d'anges, de sylphes, dans ce paradis d'ombres adorées et de visions célestes, qui lui était déjà familier.

*La Presse*, 30 janvier 1855.



FÉLIX MORNAND

« Chronique littéraire »  
[Extrait]

Cet homme, qui depuis bien du temps vivait d'une façon si bohème, si misérable et si étrange, qui errait les nuits comme un chien perdu dans les rues de la grande ville, à qui l'on ne savait d'autre bureau de travail que la table ou le comptoir des établissements publics, qui tant de fois coucha et dormit du sommeil de l'innocence dans les plus affreux taudis, côte à côte avec les hommes les plus dangereux, et qui a fini dans la rue, comme s'il n'eût pas eu même un domicile pour s'y pendre, était Gérard de Nerval, un des esprits les plus fins, les plus doctes, les plus délicatement humoristiques de la littérature de nos jours. La grâce enjouée s'alliait, dans son talent, à une sensibilité exquise. Point de manière dans le style, qui, chez lui, n'était que le vêtement exact, simple et modérément orné du fond. De temps en temps, quelques écarts de lyrisme et d'hallucination, bien vite ramenés à la raison et à la terre par le sentiment vif, piquant et pittoresque de la réalité, par une gaieté douce et honnête appelant le sourire, et non le gros rire. Si, dans de certaines pages et vers la fin surtout, il parut avoir des visées, ou plutôt des visions à la Swedenborg, il fut, par un contraste étonnant, le Brauwer, l'Ostade des moeurs particulières où, comme ces Flamands, il aimait à aller puiser ses modèles. La plupart de nos lecteurs se souviendront certainement de ces extraordinaires *Nuits de Paris* publiées il y a deux ans dans ces colonnes, et où la vigueur, le coloris d'un Téniers s'unissent au franc comique d'un Jan Steen. Il y a quelques jours encore, il racontait ici, mais déjà bien plus en rêveur qu'en artiste de genre, quelques-unes de ces pérégrinations singulières, *intra et extra muros*, qui étaient chez lui plus qu'un goût : une nécessité, une passion.

Ses écrits en divers genres se comptent. Il n'était pas grand producteur. La nature toute spontanée et tout idiosyncrasique de son talent s'y opposait. On ne voit pas que, dans son plus grand dénuement, il ait jamais consenti à faire aucun travail de commande. — Il ne saurait pas s'en tirer, disait-il aux éditeurs qui le pressaient d'accepter quelque tâche facilement lucrative, et il avait raison. Il ne lui fallait que des sujets choisis, caressés, longuement gesticulés par lui-même. Puis, il s'en allait par la ville, demandant à l'un et à l'autre quelque faible avance sur son idée en cerveau, avance que jamais personne ne songea à lui refuser, du moins on nous l'affirme, tant chacun le savait consciencieux au travail, probe comme écrivain et comme homme.

Cette bienveillance affectueuse de chacun pour lui, et qu'il rendait à tous, doit peut-être exclure, malgré la pauvreté de l'inventaire fait sur lui, l'idée qu'il ait succombé, comme Chatterton, Colton, Malfilâtre, Escousse, Lebras et tant d'autres, à la *malesuada famas*, à la pression de la misère. Une maladie cruelle, et que j'eus la douleur de voir commencer en lui il y a une quinzaine d'années, époque du commencement de notre liaison, l'avait plus d'une fois conduit, par le triste chemin de l'aliénation, ou du moins de la fièvre chaude, aux portes mêmes de la mort. Ce qui se passait alors dans sa tête est indicible, et ne sera jamais conçu que du Créateur et de lui. Les papiers couverts d'hiéroglyphes et d'énigmatiques formules qu'il rapportait de ses *voyages d'Astolphe*, comme il les appelait lui-même, confondaient par l'extrême profondeur des aperçus dans un monde qui épouvantait, la puissance d'abstraction, l'intensité de la science. Étonnamment versé dans le Moyen Âge, il s'en était assimilé surtout les idées de cabale, de transmutation et de transmigration, qu'il possédait plus à fond que les Lulle et que les Nicolas Flamel. Ces idées, qui lui arrivaient en foule dans ses jours de *crise*, et prenaient alors dans sa tête des proportions prodigieuses, demeuraient la grande affaire de sa vie, même raisonnable. Le reste, il ne s'en occupait que pour s'amuser ou pour vivre. Heureusement la nécessité, le *domi egestas*, expression impropre, car il n'avait point de logis, l'arrachait de force ou de gré à ces rêveries dangereuses, et cela est heureux pour nous, puisqu'elle nous lègue huit ou dix volumes de romans, de voyages, de tableaux de mœurs et d'ouvrages dramatiques, des plus intéressants et des plus littéraires, où il n'y a de bizarrerie que juste assez pour créer une originalité saisissante, et où la mesure parfaite, je dirais même l'extrême modestie de la forme, témoigne, sauf quelques échappées dans le *bleu*, d'un goût sûr et d'un sens droit.

Il n'était pas de même en sa personne, depuis un an ou deux surtout. Les soins mêmes dont à diverses reprises il avait fallu l'entourer, lui causaient, par le souvenir, une irritation extrême, et on remarquait de temps en temps en lui une exaltation et une loquacité voisines d'un certain délire. Cependant, dans ces derniers temps, il était calme, il travaillait, et faisait beaucoup de projets. Il ne me dit rien que de paisible et de sensé, la dernière fois que nous nous vîmes par rencontre (car il fallait le rencontrer), il y a un mois tout au plus. Peu de gens l'ont aperçu dans les trois ou quatre journées qui ont précédé sa mort. Faut-il croire qu'une rechute subite et violente, en l'armant contre lui-même, dans une action qui pourtant réclamait un si atroce sang-froid, a été l'unique cause d'une fin si prématurée, si regrettable ? Il est triste d'avoir à l'espérer. Souhaitons que l'auxiliaire du besoin et du découragement, qui suit à la fin le mal-être matériel, ne soit pas venu s'ajouter aux prédispositions que l'on croit avoir mis le funeste lacet dans la main de Gérard. Souhaitons que le martyrologe des poètes n'ait pas à enregistrer cette victime de plus. Mais pourtant il est bien difficile de ne pas supposer, qu'un peu d'aide venue à propos eût pu, sinon refréner tout ce qu'il y avait d'excentrique et d'indisciplinable en cette nature singulière, du moins contribuer à adoucir et détendre les fibres trop en jeu de cette tête malade ; et par l'introduction dans sa vie d'une certaine régularité relative, fruit d'un peu d'aïssance et de repos, ramener au logis cette folle qui le fuyait sans cesse. Gérard est un de ces hommes que leur vrai talent eût fait dix fois pensionner au temps où la vocation des gens de lettres n'était pas regardée comme un métier. Cette idée était juste, et les faits le prouvent ; mais il est regrettable que rien, ou à peu près, ne remplace, dans les conditions actuelles, une coutume qui a certainement valu plus d'un chef-d'œuvre à la France. Le pays a deux manières de reconnaître et de soutenir le mérite : l'une directe, l'autre indirecte. La première est en désuétude ; la seconde serait sans doute préférable, comme gage d'indépendance et de dignité pour l'écrivain, si les particuliers lui faisaient en détail la subvention d'autrefois ; mais c'est ce qui n'a pas lieu : on peut le dire sans déclamation ni injustice, et c'est ce qui explique comment on voit de temps en temps finir quelque rare talent à l'hospice de la Charité ou rue de la Vieille-Lanterne.

Des propositions, dit-on, furent faites dernièrement à Gérard pour la publication de ses œuvres complètes, et elles étaient de nature à lui donner précisément ce qui lui a manqué presque toute sa vie : le pain certain du lendemain, la mise et le couvert honnêtes. Elles sont malheureusement arrivées

un peu tard, et puis ce n'était qu'un projet. Je ne saurais douter, pour ma part, que, réalisées, elles n'eussent produit sur ce cerveau irrité le salutaire effet de détente dont je regrettais pour lui l'intervention tout à l'heure, et n'eussent prévenu l'extrémité terrible, consciente ou inconsciente, qui prive le public d'un bon écrivain, d'un esprit charmant, et nous tous du plus affectueux et plus excellent confrère.

Cette publication se fera peut-être, maintenant que le pauvre Gérard est mort, et je ne doute pas non plus que la spéculation ne soit excellente à qui pourra l'entreprendre. Dans tous les cas, ses livres, peu populaires encore, bien que si hautement goûtés et estimés des connaisseurs, vont, de ce triste fait, recevoir un surcroît considérable de débit. L'homme est mort, l'homme vivra ; et cette ombre d'élite, qui ici-bas ne fut rien, pas même ni surtout académicien, n'en prendra pas moins sa place, avec le temps, dans le préclarissime, dans l'illustre, dans l'immortel *quarante-et-unième fauteuil*.

Gérard a été enterré mieux, et beaucoup mieux, qu'un maréchal de France. Il n'y avait point de soldats à ses obsèques, mais seulement mille confrères affligés. Quand on a vu sortir de la Morgue ce convoi extraordinaire, l'étonnement des gens du quartier a été à son comble, et il était fort légitime. Il n'a rien manqué aux obsèques de Gérard, pas même l'oraison funèbre de rigueur. L'orateur qui a cru devoir se faire l'interprète de la douleur de tous<sup>1</sup> a été très sévère pour notre époque. Il a surtout loué Gérard d'être resté fidèle à *ses convictions*, et de n'avoir jamais cédé à *ces ambitions prosaïques* qui, à ce qu'il paraît, entraînent *tant d'artistes*. — Ces paroles ont été très vivement senties. L'antidote à cette réflexion désolante de l'orateur est que les artistes manqués et les écrivains sans valeur sont à peu près les seuls que l'on voie se livrer à ce genre de poursuite. Le fait est que Gérard n'avait ni ruban ni place, et n'avait de sa vie rien sollicité de semblable.

*L'Illustration*, 10 février 1855.

1. [Il s'agit de Francis Wey (voir *Le Mousquetaire*, 1<sup>er</sup> février 1855)].

ALFRED DELVAU

## À propos de deux plongeurs de l'océan parisien

[Extrait]

On meurt de Paris comme on meurt du poison pris à petites doses. Mithridate seul y aurait résisté, non pas parce qu'il était roi, – ce qui n'est rien, en somme, – mais parce qu'il s'était familiarisé d'une façon savante avec le poison.

Deux hommes en sont morts, – sans s'en douter.

Je veux parler de Gérard de Nerval et de Privat d'Anglemont, – deux noctambules, deux Parisiens, deux flâneurs, deux humoristes, deux bohèmes, d'un mérite différent, certes, mais d'une destinée pour ainsi dire commune.

Il faut raconter leur vie et leurs œuvres à ceux qui n'en ont nul soupçon, – cela peut être salutaire à quelqu'un ou à quelque chose. Il est bon d'apprendre aux gens « que leur grandeur attache au rivage » par quelles misères lamentables ont passé ces deux plongeurs de l'océan parisien, et quelles perles ils ont rapportées de leurs explorations au parfond de cet horrible gouffre.

Cette double biographie, je l'ai écrite à des heures différentes, – et du vivant même des biographiés. Comme je n'ai rien à y changer, et que mon opinion d'alors est encore mon opinion d'aujourd'hui, je la donne telle quelle, sans la falsifier d'un iota. « Je n'aime point à parler des vivants, – dit Jacques le Fataliste à son maître, – parce qu'on est de temps en temps exposé à rougir du bien et du mal qu'on en a dit : du bien qu'ils gâtent, du mal qu'ils réparent. » Gérard de Nerval et Privat d'Anglemont n'ont rien gâté, et n'ont eu rien à réparer. Ce que j'ai dit lorsqu'ils vivaient, je puis le dire maintenant qu'ils sont morts.

Je vais donc, si vous le permettez, commencer par Gérard de Nerval : – le maître avant le disciple !

## GÉRARD DE NERVAL

Un livre est une lettre que l'auteur adresse  
aux amis inconnus qu'il a dans le monde.

Gérard de Nerval a écrit quelques-unes de ces lettres-là à ses amis connus et inconnus. Ses livres sont de ceux qu'on relit de temps en temps, – le plus souvent qu'on peut, – dans les heures de brouillard de la vie. Chaque fois qu'on les ouvre, il s'en échappe comme un parfum tiède et mélancolique des souvenirs évanouis, – comme un écho tendre et un peu affaibli des vieilles histoires d'amour du temps où vous étiez jeune, amoureux et fou. Ce sont des livres qu'on pourrait écrire soi-même, – si l'on avait du talent, de l'esprit et du génie. Faute de pouvoir s'écrire, on se lit dans les œuvres des autres. Il y a là avantage et plaisir.

Gérard de Nerval, – qui appartient par son âge et par ses amitiés à la génération romantique, – est cependant moins connu que M. Eugène Scribe, membre de l'Académie française, je crois. M. Scribe a fait beaucoup de vaudevilles, il est vrai ; des vaudevilles à colonels et à tiroirs, où *lauriers* s'empresse de rimer avec *guerriers*, et où *succès* croirait manquer à tous ses devoirs s'il ne rimait pas avec *français* ! Ces vaudevilles-là ont fait fureur, à ce qu'on prétend, et M. Scribe est millionnaire, dit-on, – plus millionnaire que ses rimes, en tout cas.

Mais M. Scribe n'est pas un littérateur, – dans l'acception noble et grande de ce mot, – il ne l'a jamais été, il ne le sera jamais. Est-ce pour cela qu'il est académicien ?

Gérard de Nerval, lui, s'est contenté de mettre au monde, de temps en temps, des livres intéressants, attachants, spirituels, finement pensés et correctement écrits, – des livres dont quelques-uns sont des diamants de l'eau la plus pure, – et Gérard de Nerval est tout ce qu'il y a de moins millionnaire au monde, et l'Europe ne le connaît pas !

Pourquoi cela ? Ah ! je le devine bien, – mais je ne veux pas l'écrire.

Gérard de Nerval a voyagé, a rêvé, a aimé, – et il a mis en prose et en vers ses amours, ses rêves et ses voyages. Hier il était au Caire et il écrivait *Les Nuits du Rhamazan*. Aujourd'hui il est en Allemagne et il en rapporte *Lorely*, la fée du Rhin, – la muse d'Hoffmann et de Jean-Paul. Demain il ne quittera pas la France. Il ira dans le vieux pays du Valois, émietter ses souvenirs de jeunesse le long des rives verdoyantes de la Thève, devant les maisons un peu moussues du village de Loisy, et il en reviendra avec *Sylvie*, – une histoire attendrissante qu'on veut relire après qu'on l'a lue déjà plusieurs fois.

Gérard de Nerval est ce qu'on appelle un fantaisiste, un essayiste, un réaliste. Seulement il se garde bien d'être réaliste à la façon de M. Champfleury, et – pour ma part – je lui en sais gré.

Ni écrivain trop grave, – ni écrivain trop frivole. Héraclite et Démocrite pilés dans le même mortier. Il a eu le paradoxe pour parrain, et la poésie pour marraine ; avec cela on va loin, – quand on n'est pas arrêté en chemin.

Il professe, – si je ne me trompe, – la théorie de Ludwig Boerne<sup>1</sup> à l'endroit de l'art et de sa mission. « Ce n'est pas ce que l'art représente qui importe à l'art, – dit l'écrivain allemand, – c'est la manière. Une grenouille, un concombre, un gigot de mouton, un Wilhelm Meister, un Christ, tout lui est égal, pourvu que tout soit bien peint. »

Gérard de Nerval est un artiste qui peint bien, – très bien. C'est un poète qui sait mettre des clochettes d'argent au bout de ses vers et de ses phrases, – pour qu'on les entende mieux et de plus loin.

Je ne lui connais pas d'âieux. On a pu lui reprocher je ne sais où, je ne sais quand, son imitation de Diderot, qui avait imité Sterne, – lequel avait imité Swift, qui avait imité Rabelais, – lequel avait imité Merlin Coccaïe, qui avait imité Pétrone, – lequel avait imité Lucien. Et Lucien en avait imité bien d'autres, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que tout cela peut nous faire ?

« C'est imiter quelqu'un que de planter des choux ! »

Les procédés littéraires de Gérard de Nerval sont peut-être très compliqués ; en tout cas, le résultat obtenu par eux est si naturel, qu'on est fondé à les croire très simples. Aussi arrive-t-il, – précisément à cause de cette absence d'affectation et de maniérisme, – à des effets très remarquables. Il a de l'audace, et cette audace lui sert bien, parce qu'il sait bien s'en servir. Tout en n'ayant pas l'air d'*avoir le diable au corps*, suivant la recommandation de Voltaire, il l'a, et bien plus que Voltaire, – ceci soit dit sans t'offenser, vieil Arouet ! Il est poète et sait mieux qu'un autre se frayer un chemin à travers les broussailles du langage, – broussailles hercyniennes où le génie s'égaré quelquefois Il va partout où va son imagination, – partout où le conduit la folle, l'évaporée, la fantasque, la Muse en un mot ! Il revient quelquefois essoufflé et épuisé de ces courses vagabondes ; mais, – soit une larme, soit un sourire, – ce qu'il en retire est une perle.

1. [Ludwig Boerne (1786-1837), publiciste allemand, que l'on connaissait surtout pour ses *Tableaux de Paris* et *Lettres de Paris*.]

Le public n'a pas besoin d'être mis dans la confiance de ce sourire, – d'être initié à la genèse de cette larme. On la lui sert toute chaude, on le lui sert tout étincelant : pourquoi en saurait-il davantage ?

Car c'est là un des côtés remarquables et précieux du talent de Gérard de Nerval. Tout en faisant de fréquentes incursions dans le domaine de sa propre vie, tout en racontant souvent ses propres aventures, il est sobre d'éclaircissements et prodigue de délicatesses. Chez lui le *moi* est arrivé à n'être pas haïssable.

Sans doute parce qu'il n'est pas *haïssant*. Le talent de l'auteur de *Sylvie* est doublé d'une bienveillance qui se dément rarement. Il n'a point de mépris, point de haine, point de fiel. Quant à sa moquerie, elle est trop mélancolique pour être cruelle.

Ses œuvres complètes tiendraient aisément sur un rayon de bibliothèque. Elles ne forment pas de gros volumes ; mais ce petit nombre est composé d'œuvres de choix qui arriveront vite à être les œuvres de prédilection de la génération qui naît.

Aucune n'est à citer avant l'autre, – parce que toutes sont les filles heureuses d'une imagination tendre et mélancolique, poétique et forte. Toutes, de la première à la dernière, – depuis la traduction de *Faust*, faite à dix-huit ans et applaudie par Goethe, jusqu'à *Aurélie, ou la vie et le rêve*, dont la première partie a été publiée par la *Revue de Paris*, et dont les derniers feuillets ont été retrouvés l'autre jour par Théophile Gautier dans les poches de Gérard, – toutes ces œuvres témoignent d'un talent très remarquable que chaque jour mûrissait et qu'une fatalité terrible a arrêté dans son essor.

De ses voyages en Allemagne, Gérard de Nerval avait rapporté *Lorely*, un volume d'impressions où l'esprit lutte de grâce avec la rêverie, un livre à la façon de Sterne, – plus la façon de Gérard. Toutes les délicatesses du style, toutes les tendresses rêveuses de l'imagination qu'on rencontre dans *Lorely*, se retrouvent, – mais plus accentuées à cause du voisinage, – dans la traduction des œuvres d'Henri Heine, un poète d'outre-Rhin et d'outre-Seine.

De ses voyages en Orient il avait rapporté *Les Femmes du Caire* et *Les Nuits du Rhamazan*, deux toiles empourprées et dorées comme celles de Diaz, – mais Diaz vu à travers Corot. *Les Nuits du Rhamazan* sont une seconde édition, – revue et considérablement embellie, – des contes de Galland. Madame Shéhérazade contait bien, sans doute ; mais elle contait avec moins de grâce, d'entrain, d'esprit, que Gérard de Nerval, – qui avait des reflets d'Orient jusqu'au bout des ongles.

De ses voyages en France, dans la Picardie, l'Île-de-France et le Valois, il avait rapporté *Sylvie*, un livre écrit avec des souvenirs, un livre où il y a des larmes et des sourires, de grandes joies et de grosses tristesses, – plus de larmes et de tristesses que de sourires et que de joies, peut-être. Car toute sa vie tient, – frémissante et éplorée, – dans ces pages si savantes de style et si savantes de sentiment ; et, de la première page jusqu'à la dernière, on y sent palpiter, – comme autant d'oiseaux moqueurs, mais charmants, – toute la nichée des affections évanouies, et cependant toujours vivantes au cœur du poète. De l'amant, je n'en parle pas ; amant et poète, n'est-ce donc pas la même chose ? L'un ne chante-t-il pas les élégies de l'autre ?

Lisez *Sylvie*, et, quand vous l'aurez lue, relisez-la ; lisez-la encore, – lisez-la toujours. Il y a des livres qu'on doit avoir sans cesse sous les yeux et sous la main, – même lorsqu'on les a dans la mémoire. Il y a des pages immortelles qui sont des chefs-d'œuvre de style, de grâce, d'esprit et de sentiment, et qu'on doit prendre pour modèles, – sans pouvoir jamais les imiter, hélas ! *Sylvie* est de ce nombre.

Ce devait être l'œuvre bien-aimée de Gérard. On le voit marcher, en souriant doucement, dans ces rêves étoilés et perdus de sa jeunesse, – dans ces sentiers fleuris et parfumés de ses souvenirs ; on le suit à travers les méandres capricieux de son esprit et les enjambées insensées de son cœur.

Tout cela n'est ni mièvre, ni maniéré, ni malsain, ni précieux. Gérard ne porte nullement son cœur en écharpe, – comme un héros de roman bien tendre et bien ridicule. Il ne s'habille pas avec l'habit vert-pomme de Werther, il n'a pas le moindre pistolet, et la femme qu'il aime ne s'appelle pas Lolotte. Sa mélancolie est des mieux élevées et des plus décemment vêtues ; elle est douce comme un parfum et caressante comme une brise. On la respire, – elle n'asphyxie pas.

Il y a là des paysages d'une fraîcheur extrême, des tableaux d'une poésie exquise, devant lesquels on se surprend à rêver pendant des heures entières, – comme on rêve parfois devant les paysages de Claude Lorrain, ou devant les toiles de Breughel de Velours.

Il y a là des parfums et des harmonies, respirés et entendues déjà autre part, dans votre existence. C'est une évocation charmante d'un passé radieux estompé par la brume des regrets. On voit passer devant ses yeux éblouis, fascinés, apitoyés, les fantômes roses des premières années et des premières amours. On entend retentir à ses oreilles enchantées les symphonies enivrantes de la vingtième année. Ce sont des chansons à

deux voix, – commencées dans un baiser et interrompues par un soupir !... Les meilleures pages des *Confessions* de Jean-Jacques ne sont pas plus chastement passionnées que les pages de ce livre, – qui pourrait s'appeler les *Confessions* de Gérard.

Vous vous rappelez, n'est-ce pas, cette belle journée d'été qui fait battre le cœur du vieux Jean-Jacques ? Vous revoyez, – comme il les revoyait lui-même à travers ses souvenirs, – ces deux rieuses jeunes filles, M<sup>lle</sup> de Graffenried et M<sup>lle</sup> Galley, cheminant et devisant avec Rousseau pour conducteur ? Son émotion, ses tressaillements, sa joie folle d'être appelé à partager le repas improvisé par elles et assaisonné par leur gaîté, son embarras lorsqu'il se trouve seul avec l'une d'elles, – tous ces détails charmants qui revivent colorés et pittoresques sous la plume éloquent de l'auteur de *La Nouvelle Héloïse*, chacun les a lus et a voulu les relire. Ce sont ceux que l'on recherche avec le plus d'avidité dans la biographie des hommes célèbres, – surtout lorsque cette biographie a été écrite par eux-mêmes. Ils prouvent deux choses : d'abord que ces grands hommes ont été hommes ; ensuite que le meilleur et le plus doux de la vie se trouve bien décidément au commencement.

Eh bien ! ces détails racontés par Rousseau, – et d'autres que j'oublie, – ne valent pas encore pour moi ceux dont est illuminée cette autobiographie de Gérard de Nerval, qui porte pour titre un doux nom : *Sylvie* ! Je me suis senti plus remué, je l'avoue, en lisant ce simple et mélancolique récit du voyage de Gérard et de Sylvie, – deux enfants autrefois, deux amoureux !

Ils vont ensemble à Othys, voir une grand-tante qui les aime tous deux, – elle, parce qu'elle est sa petite-nièce, lui, parce qu'il aime sa petite-nièce. Ils se sont mouillé les pieds en courant le long de la Thève, à travers les prés, et le long des bois de Saint-Laurent, à travers les ruisseaux et les halliers. Ils se sont mouillé les pieds, – et aussi le cœur.

« Bonjour, la tante ! dit Sylvie. Voici vos enfants ; nous avons bien faim !... »

Alors elle embrasse la grand-tante, bien tendrement, sur les deux joues, sur ses blancs cheveux d'aïeule, lui met dans les bras l'énorme bouquet composé de grandes touffes de digitale pourprée, – qu'elle et lui ont cueillies en chemin, – puis elle songe enfin à présenter Gérard en disant :

« C'est mon amoureux ! »

Gérard embrasse à son tour la tante qui dit :

« Il est gentil... C'est donc un blond ?... Cela ne dure pas ; mais vous avez du temps devant vous, et toi qui es brune, cela s'assortit bien... »

Pendant que la vieille brave femme décroche la poêle au long manche, jette quelques fagots dans la cheminée et s'apprête à confectionner une de ces omelettes savoureuses qu'assaisonne si bien l'appétit, Sylvie et Gérard montent l'escalier de bois conduisant à la chambre de la tante.

Ô jeunesse, ô vieillesse saintes ! qui donc eût songé à ternir la pureté d'un premier amour dans ce sanctuaire des amours fidèles ? Le portrait d'un jeune homme du bon vieux temps souriait avec ses yeux noirs et sa bouche rose, dans un ovale au cadre doré, suspendu à la tête du lit rustique. Il portait l'uniforme des garde-chasses de la maison de Condé ; son attitude à demi martiale, sa figure rose et bienveillante, son front pur sous ses cheveux poudrés, relevaient ce pastel, médiocre peut-être, des grâces de la jeunesse et de la simplicité. On voyait sa femme dans un autre médaillon, attrayante, maligne, élancée dans son corsage ouvert à échelle de rubans, agaçant de sa mine retroussée un oiseau posé sur son doigt. C'était pourtant la même bonne vieille qui cuisinait en ce moment courbée sur le feu de l'âtre. Cela me fit penser aux fées des Funambules qui cachent, sous leur masque ridé, un visage attrayant qu'elles révèlent au dénouement, lorsque apparaît le temple de l'Amour et son soleil tournant qui rayonne de feux magiques. « Ô bonne tante, m'écriai-je, que vous êtes jolie ! » – « Et moi donc ? » dit Sylvie, qui était parvenue à ouvrir le fameux tiroir. Elle y avait trouvé une grande robe en taffetas flambé, qui criait du froissement de ses plis. « Je veux essayer si cela m'ira, dit-elle. Ah ! je vais avoir l'air d'une vieille fée ! » – « La fée des légendes, éternellement jeune !... » dis-je en moi-même. – Et déjà Sylvie avait dégrafé sa robe d'indienne et la laissait tomber à ses pieds...

Mais je m'arrête : j'aurais à citer tout le volume. Sylvie se transforme en accordée de village ; Gérard endosse les habits de noces du garde-chasse et se transforme en marié de l'autre siècle, et tous deux, – les bons, beaux et joyeux enfants, – descendent en se tenant par la main. À cette apparition, la tante pousse un cri. « Ô mes enfants ! » dit-elle. Et elle se met à pleurer, puis elle sourit à travers ses larmes.

N'est-ce pas une douce et ravissante histoire que celle de ces deux jeunes gens, mariés « pour tout un beau matin d'été ? » Et le cœur ne saute-t-il et ne tressaute-t-il pas à la lecture de ces confidences parfumées de tendresse et mouillées par les regrets ? Je ne sais pas vraiment si les jeunes gens de ce siècle littéraire, – ouvert par Chateaubriand, Byron, Goethe

et Victor Hugo, – ont tort de porter d'autres lunettes que celles portées par les hommes de la génération élevée à l'abri du *Sopha* de Crébillon fils et des hontes de l'abbé de Voisenon ; je ne sais pas s'il faut à notre esprit d'autres satisfactions, d'autres bonheurs, une autre pâture, – mais, je le répète, Rousseau n'a rien écrit de pareil, et le chef-d'œuvre de Gérard de Nerval vaut mieux que le chef-d'œuvre de Jean-Jacques.

Faut-il tourner le dernier feuillet de cette histoire amoureuse, raconter le dénouement de cette fraîche idylle dont la musique résonne si délicatement et avec des notes si suaves à l'oreille ? Quand l'amoureux d'autrefois, – à qui l'ont avait promis tant de choses, – revient pour prendre la place qu'il avait retenue dans le cœur de l'amoureuse, – qui a oublié tant de choses, – cette place est prise ; on ne le reconnaît presque plus ! Il est vrai qu'il est bien vieilli, bien changé ; mais Sylvie, qui est restée jeune, fraîche et jolie, est encore plus changée que lui !...

Henri Heine a raison : « Ce que sont les coups de bâton, on le sait ; mais ce qu'est l'amour, personne encore ne l'a découvert... »

Cette nouvelle, – *Sylvie*, – fait partie d'un volume qui porte pour titre *Les Filles du Feu* et qui contient plusieurs récits extrêmement attachants. Chacun de ces récits est orné d'un nom de femme : *Angélique, Jemmy, Émilie, Isis, Octavie, Sylvie, Corilla*.

Elles sont bien nommées, ces filles de son imagination et de ses souvenirs : *Les Filles du Feu* !

C'est dans *Angélique* que se trouve cette spirituelle plaisanterie de l'*Abbé de Bucquoy*, composée pour faire pièce à l'amendement Riancey sur le feuilleton-roman. C'est une plaisanterie renouvelée du *Roi de Bohême*, de Charles Nodier, – avec cette différence que ce dernier se moque un peu de ses lecteurs, et que Gérard de Nerval ne se moque que de la loi qui frappe les romans-feuilletons.

Ce fantastique *Abbé de Bucquoy*, – qui sert de cadre et de prétexte à plusieurs histoires très amusantes, – parut il y a quelques années dans le feuilleton du journal *Le National*, je crois.

Après *Lorely*, le *Voyage en Orient*, le *Faust*, après *Sylvie* et l'*Abbé de Bucquoy* viennent *Les Illuminés*.

Ce volume renferme une série d'études sur d'illustres inconnus, – grands hommes du ruisseau, de la borne, de l'hôpital, visionnaires ou prophètes, poètes ou autre chose, – *Cazotte, Cagliostro, Quintus Aucler, Raoul Spifame, l'Abbé de Bucquoy, Restif de la Bretonne*.

Ce volume est curieux et intéressant à plus d'un titre.

Ce n'est pas seulement de la libre fantaisie que fait là le poète. Il ne se contente pas d'être humoristique et saisissant, à la manière d'Hoffmann ; il veut encore être profond à la manière d'un penseur, — qu'il est. Il ne veut pas seulement raconter des histoires étranges, esquisser les biographies lamentables de pauvres fous de génie, décrire les sombres existences du coin des rues. Il veut encore, — en entrant et en faisant entrer avec lui son lecteur dans ces cerveaux fendillés, ébréchés, entrouverts, où tombe la pluie, où règne la nuit, où l'intelligence se débat haletante, désespérée, sous des toiles d'araignées immondes, — il veut encore voir et faire voir aux autres, aux sains, aux sages, aux bien-portants, le pourquoi de ces perturbations et de ces démences.

Ces recherches ont un côté vertigineux, — si elles ont un côté attrayant. Et précisément, le vertige vient de la séduction. On se sent, malgré soi, entraîné dans les profondeurs de ces abîmes, dans les immensités ténébreuses de ces cerveaux frappés de réprobation par le monde et de sarcasme par les imbéciles heureux. Les évolutions frénétiques et insensées de cette comète morale qui a nom la pensée, — à travers les espaces bleus, rouges ou noirs de la cervelle, — vous tiennent haletants, inquiets et enfiévrés de curiosité. Vous devinez bien qu'il y a là-dedans, — entre ces murailles de chair et d'os qui s'élargissent incommensurablement sous la pression terrible et formidable de la folie, — une genèse inconnue, différente de la Genèse vulgaire, pleine de mystères, pleine de choses !... Vous devinez bien que ces cervelles dédaignées, bafouées, hors la loi sociale, renferment des mondes qui dansent une ronde continuelle autour d'un soleil intérieur qui les réchauffe et les éclaire, et que leur immensité, — comme celle dont parle saint Paul, — est peuplée d'une création vivante !

On ne touche pas impunément à ces mystères ; on ne soulève pas impunément ces voiles épais qui recouvrent l'Isis symbolique de la pensée ; on ne fait pas impunément une halte, — même d'un instant, — sous les mancenilliers de ce pays étrange et maudit. Car ces arbres secouent sur vous leur torpeur et leur poison ; car le spectacle de ces excentricités sublimes, — ou de ces extravagances naïves, — trouble votre raison et fait chavirer cette pauvre petite galiote que vous avez si imprudemment aventurée sur le grand Océan. La folie est contagieuse, comme la bêtise, comme la bonté, comme le dévouement !...

Dans ce volume des *Illuminés*, il y a une étude extrêmement intéressante sur le *M. Nicolas* de Restif de la Bretonne, — un écrivain bizarre et presque

original, dont la biographie méritait d'être écrite par Honoré de Balzac ou par Gérard de Nerval. On ne sait pas assez, – dans notre France indifférente, – quels sont les pères et les grands-pères de certains systèmes, de certaines théories, de certaines doctrines. On les accepte toutes faites de la main de qui les présente comme siennes, et on ne s'inquiète que médiocrement de leur véritable origine et des événements qui ont précédé, accompagné et suivi leur enfantement. Qu'importent en effet les pères, – puisqu'il y a des parrains !

Restif de la Bretonne, esprit nouveau, talent rugueux, génie sauvage, plein des naïvetés de l'ignorance et des corruptions de la civilisation, est et restera comme un type accentué, remarquable ; et, si ses œuvres se perdent, on pourra les retrouver quelque part, – dans les œuvres d'écrivains plus contemporains. Les romanciers et les vaudevillistes se sont emparés déjà cent fois de sa *Paysanne pervertie*, et Charles Fourier, – le grand réformateur besançonais, – lui a emprunté beaucoup trop de choses.

Gérard de Nerval a tiré un très spirituel parti de cette figure accentuée à la manière de Rembrandt et de Callot. C'est une étude intéressante à plus d'un titre, je le répète, que celle qu'il en fait. On y voit une préoccupation sincère du style du XVIII<sup>e</sup> siècle, et on y rencontre des pages qu'on croirait signées de Diderot.

Gérard de Nerval a en outre travaillé pour le théâtre. Il a fait *Piquillo*, – œuvre lyrique, musique de Monpou, – en collaboration avec Alexandre Dumas ; *Léo Burkart*, drame, en collaboration avec Dumas ; *Le Chariot d'enfant* et *L'Imagier de Harlem*, en collaboration avec Méry.

Ces pièces n'ont peut-être pas eu tout le succès des drames de M. Bouchardy, toute la vogue des vaudevilles à colonels de M. Scribe, – mais ce sont, en tout cas, des pièces extrêmement littéraires et extrêmement intéressantes. Ce qui leur a nui, c'est l'esprit et la poésie que Gérard de Nerval y a semés. Que voulez-vous ! Le public raffole du strass et du cuivre ruolzé : pourquoi lui donner de l'or et des diamants ?

Je ne mentionne qu'en passant la participation de Gérard à la rédaction de plusieurs recueils littéraires, à *La Presse*, au *National*, à la *Revue des deux mondes* et ailleurs. Montaigne a raison : « La paresse est bonne couveuse. » Il n'y a rien de tel que les flâneurs pour travailler beaucoup. On croit qu'ils dorment parce qu'ils ont les yeux fermés, qu'ils sont muets parce qu'ils ne parlent pas, et voilà qu'ils se mettent à écrire des choses adorables, à enfanter des livres admirables de style et de poésie : – ils méditaient !

Le dénouement de cette mélancolique existence, on le connaît, – on l'eût deviné d'ailleurs.

Une nuit d'hiver, Gérard de Nerval avait déambulé à travers les méandres de Paris, à la pâle lueur des étoiles et sous l'aiguillon de ressouvenirs douloureux.

Peut-être songeait-il à cette chère évanouie qui avait tant de fois *illuminé* sa cervelle. Peut-être murmurait-il, comme François Villon, – le poète parisien par excellence :

Deux estions, et n'avions qu'ung cuer ;  
Morte elle est, force est que devie,  
Voire, ou que je vive sans vie,  
Comme les images par cuer,  
Morte !...

La nuit était froide et triste. Le brouillard du dehors filtra au dedans de Gérard et lui noya le cœur et l'esprit. Il descendit les deux marches d'un escalier qui conduisait dans une abominable ruelle du Moyen Âge, – la rue de la Vieille-Lanterne, – et là, dans ces ténèbres contre lesquelles les premières clartés de l'aube luttèrent en vain, il s'arrêta, prit un lacet, et jeta au vent sa guenille charnelle.

C'était le 25 janvier 1855.

*Les Dessous de Paris*, Poulet-Malassis et De Broise, 1860.



## CHARLES BAUDELAIRE

[Poe et Gérard]

La même raison qui fait une destinée malheureuse en fait une heureuse. Gérard de Nerval tirera du vagabondage, qui fut si longtemps sa grande jouissance, une mélancolie à qui le suicide apparaîtra finalement comme seul terme et seule guérison possibles. Edgar Poe, qui était un grand génie, se couchera dans le ruisseau, vaincu par l'ivresse. De longs hurlements, d'implacables malédictions, suivront ces deux morts. Chacun voudra se dispenser de la pitié et répétera le jugement précipité de l'égoïsme : pourquoi plaindre ceux qui méritent de souffrir ? D'ailleurs le siècle considère volontiers le malheureux comme un impertinent. Mais si ce malheureux unit l'esprit à la misère, s'il est, comme Gérard, doué d'une intelligence brillante, active, lumineuse, prompte à s'instruire ; s'il est, comme Poe, un vaste génie, profond comme le ciel et comme l'enfer, oh ! alors, l'impertinence du malheur devient intolérable. Ne dirait-on pas que le génie est un reproche et une insulte pour la foule ! Mais s'il n'y a dans le malheureux ni génie ni savoir, si l'on ne peut trouver en lui rien de supérieur, rien d'impertinent, rien qui empêche la foule de se mettre de niveau avec lui et de le traiter conséquemment de pair à compagnon, dans ce cas-là constatons que le malheur et même le vice peuvent devenir une immense source de gloire.

Gérard a fait des livres nombreux, voyages ou nouvelles, tous marqués par le goût. Poe a produit au moins soixante-douze nouvelles, dont une aussi longue qu'un roman ; des poèmes exquis d'un style prodigieusement original et parfaitement correct, au moins huit cents pages de mélanges critiques, et enfin un livre de haute philosophie. Tous les deux, Poe et Gérard, étaient, en somme, malgré le vice de leur conduite, d'excellents hommes de lettres, dans l'acception la plus large et la plus délicate du mot, se courbant humblement sous la loi inévitable, travaillant, il est vrai,

à leurs heures, à leur guise, selon une méthode plus ou moins mystérieuse, mais actifs, industriels, utilisant leurs rêveries ou leurs méditations ; bref, exerçant allégrement leur profession.

Extrait de « Hégésippe Moreau » [1861], notice pour *Les Poètes français*, anthologie dirigée par Eugène Crépet ; écartée par Crépet et publiée dans *L'Art romantique* (posth.), Michel Lévy, 1869.

## CHAMPFLEURY

### Gérard de Nerval [Extrait]

Je le rencontrai [Gérard de Nerval] à la fin de décembre 1854 dans les bureaux de la *Revue de Paris*, où il apportait les épreuves de la première partie du *Rêve et la Vie*, dont la fin fut trouvée dans sa poche après son suicide. Sa conversation était pénible ; il rêvait une grande fortune, disait avoir autant de génie des affaires que M. de Girardin, et cherchait de l'argent pour fonder à Saint-Germain un journal intitulé : *Le Mousquetaire noir*.

Quelques jours auparavant, il était allé à la *Revue des deux mondes*, et par une malice de collégien, ne trouvant pas la cuisinière dans la cuisine, il avait ouvert tous les robinets des fontaines et s'en était allé, joyeux de cette force. La fortune des directeurs de *La Presse* et de la *Revue des deux mondes* le tracassait comme la réputation de M. Dumas père. Il avait travaillé pour les trois entreprises, et un secret sentiment de jalousie faisait qu'il se demandait : pourquoi ne suis-je pas aussi riche et aussi puissant que ces hommes ? D'où la gaminerie des robinets lâchés.

Il y a beaucoup à écrire sur la vie de Gérard, son talent, ses habitudes, son côté sain et français ; ses amis le feront certainement un jour. Je n'ai voulu indiquer que le désordre des dernières années, car je n'ai connu Gérard que dans les dix dernières années de sa vie coupée par les voyages et la maladie ; mais une observation générale résulte de ses œuvres et de ses lettres.

Gérard ne savait que s'observer lui-même ; c'est un petit bagage qui a son prix aux yeux de la postérité, mais qui n'a guère son prix marchand. Que serait devenu Xavier de Maistre obligé de vivre avec le *Voyage autour de ma chambre* ? Le journal eût dévoré ce léger pastel en deux bouchées. Gérard a de la parenté avec Xavier de Maistre. Les journaux et les revues lui demandaient de la copie, mais il sentait bien qu'il n'était pas taillé

pour notre époque, qui veut que l'écrivain travaille sans cesse, empilant livres sur livres, et toujours, sans s'arrêter. Gérard, qui n'a pas beaucoup écrit, a trop écrit encore. Mais il fallait vivre. *Les Filles de Feu*, et particulièrement la nouvelle intitulée *Sylvie*, resteront avec les *Scènes de la vie orientale* comme les titres d'un esprit original cultivant les lettres au milieu d'une société préoccupée de besoins matériels.

Les lettrés l'avaient en grande estime, mais il aspirait à devenir populaire ; il avait approché de trop près certains hommes qui, comme M. Dumas père, le grisaient par leur réputation. Pauvre Gérard ! Il avait assez de bon sens pour comprendre que la *Sylvie* de quelques pages vivrait encore quand les cent mille volumes de M. Dumas père et compagnie seraient oubliés à jamais. Il voulut produire aussi !

Quand l'opinion publique commença à se prononcer sur l'avenir de quelques jeunes gens qui faisaient une percée dans les lettres et les arts, Gérard s'écria : « Le réalisme a du bon. » Dans son volume intitulé : *La Bohème galante*, composé de divers morceaux de littérature, il en est un, *Les Nuits d'octobre*, embrassant Paris, Pantin, Meaux, petites villes que Gérard affectionnait. Le chapitre premier a pour sous-titre : *Le Réalisme*.

Qu'ils sont heureux, les Anglais, dit Gérard, de pouvoir écrire et lire des chapitres d'observation dénués de tout alliage d'invention romanesque ! À Paris, on nous demanderait que cela fût semé d'anecdotes et d'histoires sentimentales, – se terminant soit par une mort, soit par un mariage. L'intelligence réaliste de nos voisins se contente du vrai absolu. En effet, le roman rendra-t-il jamais l'effet des combinaisons bizarres de la vie ? Vous inventez l'homme, ne sachant pas l'observer. Quels sont les romans préférables aux histoires comiques, ou tragiques d'un journal de tribunaux ?

Cicéron critiquait un orateur prolix qui, ayant à dire que son client s'était embarqué, s'exprimait ainsi : « Il se lève, – il s'habille, – il ouvre sa porte, – il met le pied hors du seuil, – il suit à droite la voie Flaminia, – pour gagner la place des Thermes » etc., etc.

On se demande si ce voyageur arrivera jamais au port, – mais déjà il vous intéresse, et, loin de trouver l'avocat prolix, j'aurais exigé le portrait du client, la description de sa maison et la physionomie des rues, j'aurais voulu connaître même l'heure du jour et le temps qu'il faisait. – Mais Cicéron était l'orateur de convention, et l'autre n'était pas assez l'orateur vrai.

Gérard se crut sauvé par les tendances nouvelles d'un art que la critique appelait le *réalisme* ; le réalisme ne pouvait lui tendre la perche. Les petits

morceaux humoristiques, d'un style sobre, que Gérard a appelés : *Mes Prisons, Les Nuits d'octobre, Promenades et souvenirs*, ne suffisent pas à montrer un homme. On les lit, parce qu'ils sortent de la plume d'un écrivain qui a donné le *Voyage en Orient*, mais ils ne sauraient satisfaire les partisans de la réalité. Leur brièveté a quelque chose de fatigant. Ce sont des articles de journal ou de revue. Il y manque un drame quelconque. Le *réalisme* (puisque le mot est tout à fait consacré) n'a éloigné jusqu'ici que les inventions romanesques et le trop beau langage d'auteur. Pour parler de l'Angleterre où Gérard se place, il se trompait en disant que « l'intelligence réaliste de nos voisins se contente du *vrai absolu*. » Dickens et Thackeray mêlent fortement l'élément romanesque à la réalité. Le beau livre de *Jane Eyre* tient à la fois des *mémoires autobiographiques* et du mélodrame. En Allemagne, le remarquable roman de Freytag, *Doit et avoir*, indique une intelligence positive, mais qui est en même temps *créatrice*. L'observation pure serait d'une platitude absolue, et on aurait raison de la traiter de *daguerrotypage*, comme on l'a fait souvent. Mais l'*induction* et l'*intuition* se vendent-elles avec les produits chimiques qu'achète le photographe ?

En voyant certains murs de maisons, ma pensée les escalade et me rapporte ce qu'elle a vu dans l'intérieur, comme mon œil saisit le moral d'un individu rien qu'à l'inspection de sa physionomie. Si une œuvre prend un grand accent de réalité, soyez certain qu'elle le doit à de certaines combinaisons qui ne s'apprennent pas. Cette aspiration au Vrai dans l'art peut conduire à de grandes fautes dans l'ensemble qui souffre de l'accumulation des détails. C'est que la pondération des différents matériaux n'a pas été suffisamment équilibrée ; la recherche de la réalité n'en souffrira pas et attendra toujours l'homme qui saura la faire briller dans tout son éclat. Il y a un choix à faire dans la nature, mais on ne saurait priver l'artiste du laid ou du grotesque ; il suffit que la laideur, le grotesque soient mis à leur point et présentés dans des proportions assez fortes pour être aussi visibles qu'un bas-relief au fronton d'un monument. Là est le secret d'un art difficile qui a trouvé d'autant plus de détracteurs qu'il exige de puissants efforts, une volonté robuste, de nombreuses qualités lentes à acquérir, et qu'il chasse les mensonges de la forme, le factice, le convenu, le faux, le précieux et les mille ingrédients falsifiés qui ont l'apparence d'esprit, d'invention, et qui laissent l'esprit creux.

Gérard était trop fatigué pour profiter de cette tendance au réel : l'invention dans l'enchaînement des faits et dans les caractères commençait

à lui manquer. Il pouvait encore donner aux gazettes quelques-uns de ces petits récits de promenades humoristiques aux alentours de Paris, mais il avait assez d'intelligence pour comprendre combien le fond lui manquait, et les broderies à jeter sur ce fond.

Il regardait dans son cerveau et le trouvait rempli de visions obscures et troublantes que rien ne pouvait chasser. Cependant il voulait gagner sa vie ! De ces images, il tira *Le Rêve et la Vie*, sorte de fantaisie trouble qui dut le faire souffrir horriblement. Le poète a une secrète conscience de ce qu'il écrit. Quand il trouve au bout de sa plume une belle page, il est certain que sa page sera belle pour tous, amis et ennemis. Il en a la conscience et c'est de là que lui vient sa plus douce récompense. Mais quand il faut écrire pour gagner quelque argent et que la pensée se révolte contre la plume et semble l'avertir de se reposer, malheur à l'artiste qui veut continuer d'écrire ! Il écrit péniblement et il a honte de ce qu'il écrit ; il se fait horreur à lui-même comme s'il avait insulté son père ; il sort d'un travail d'une heure plus brisé que s'il avait passé deux jours et deux nuits sur une œuvre qui coule de source. Devant son bureau se tient le public, ce monstre à mille yeux, la bouche dédaigneuse et fronçant le sourcil. Ce que j'écris est mauvais, se dit l'écrivain. Suis-je devenu impuissant ? Désespéré, il quitte sa table de travail et parcourt la ville, la conscience bourrelée de remords et d'inquiétude.

Ronsard, dans l'épître à Pierre Lescot, a bien défini les tourments que donnent les lettres :

Pour elles à trente ans j'avais le chef grison,  
 Maigre, pâle, défait, enclos à la prison  
 D'une mélancolique et rhumatique estude,  
 Renfrogné, mal courtois, sombre, pensif et rude,  
 Afin qu'en me tuant je pense recevoir  
 Quelque peu de renom pour un peu de sçavoir.

Parties d'un esprit sain, ces plaintes montrent quelles lamentations lugubres tintaient dans l'esprit de Gérard, peu de jours avant sa mort, et qui sans doute la hâtèrent.

Obligé de travailler pour vivre, n'aimant pas à demander, il se voyait forcé de tirer de son cerveau des troubles malsains dont il comprenait mieux que personne le mauvais effet auprès du public. Il lui restait assez d'intelligence pour se sentir fou et il savait que le public ne goûterait pas ses visions.

Doutant de sa guérison, forcé d'opter entre le rêve ou la vie, Gérard s'endormit dans le rêve. J'étais à cette époque pris d'une grave maladie ; on me cacha longtemps cette mort, mais j'en appris bientôt les fatales circonstances.

Si le vieux Paris des ruelles, des impasses et des culs-de-sac n'avait point disparu, depuis quelques années, sous un marteau niveleur, Gérard eût laissé une légende sinistre dans le quartier de l'Hôtel-de-Ville. Le pèlerinage qu'a attiré sa mort, les artistes qui dessinaient le funèbre décor, les nombreux curieux qui demandaient à voir *l'endroit où s'était pendu le poète*, eussent contribué à ajouter au nom significatif de la rue de la *Vieille-Lanterne* un souvenir à jamais ineffaçable.

Les peintres ont dessiné des fusains bizarres d'après cette rue sinistre ; il existe une lithographie romantique qui représente la fin de l'écrivain entouré des personnages symboliques de ses romans, planant au-dessus de lui. Un énorme corbeau, sautillant (le corbeau est historique, tous les curieux l'ont vu), examine, avec l'air froid d'un magistrat, l'égout souterrain dont les marches se perdent dans de noires vapeurs ; mais les peintures, les crayons et les symboles ne donneront jamais une idée aussi précise de la rue de la *Vieille-Lanterne* qu'un écrivain neuchâtelois, M. Olivier<sup>1</sup>, qui en a écrit une description très exacte :

Le vieux Paris, avec ses rues étroites, sales et sombres, d'un aspect sinistre et d'un cours parfois tortueux, tombe et s'en va rapidement sous le marteau des démolitions, qui font place à des quartiers réguliers où circulent du moins l'air et le jour. Il en reste pourtant encore çà et là plus d'un vestige, momentanément oublié entre des décombres. C'est ainsi qu'entre les quais et la nouvelle rue de Rivoli, si élégante, il existe une rue auprès de laquelle il ne faut plus parler de la fameuse rue aux Fèves des *Mystères de Paris*. Celle-ci, même dans son état primitif, était un boudoir en comparaison de ce cloaque. Elle s'appelle la rue de la *Vieille-Lanterne*. Du quai on y arrive par la rue Saint-Jérôme, qui la coupe à angle droit. Là, dans sa propre direction, elle fait face à une seconde rue, d'un nom encore plus lugubre que le sien, mais assez large et propre dans sa courte étendue, la rue de la *Tuerie*, qui aboutit à la place du Châtelet. Quant à la rue de la *Vieille-Lanterne*, voici ce que c'est. À son ouverture de ce côté, ouverture déjà fort étroite, elle présente aussitôt une sorte de bifurcation, dont l'une

1. [Il s'agit de Juste Olivier, qui avait tenu la chronique parisienne dans la *Revue suisse*, de 1845 à 1860.]

des branches, de quelques pas seulement en longueur et large de deux ou trois pieds, forme comme une galerie rustique ou un mauvais balcon de plain-pied ; il conduit à la porte de la première maison, dont l'entrée est plus relevée que celle des autres et de niveau avec les rues voisines. Cette espèce de passage ou de pont ne va pas plus loin ; mais tout à côté (et c'est, si l'on veut, la seconde et la principale de nos deux branches), descend obliquement un raide escalier de quelques marches, dont les dernières arrivent sous cette espèce de pont ou de galerie rustique que nous tâchons d'indiquer au lecteur. C'est seulement arrivé au bas qu'on se trouve réellement dans la rue de la Vieille-Lanterne ; le rez-de-chaussée de toutes ses maisons, sauf la première, est ainsi d'un étage au-dessous des rues avoisinantes. On voit donc qu'il faut la chercher pour la voir, et encore savoir bien où la chercher.

Un de nos amis que ses affaires appellent fréquemment dans tous ces quartiers du vieux Paris, disait comme nous : il ne l'avait jamais vue et n'avait pas l'idée de rien de pareil. Ce n'est qu'un long couloir sombre, formé par des maisons très hautes, mal hantées, cela va sans dire, et entre lesquelles une petite charrette ou deux à trois hommes de front peuvent à peine passer.

L'escalier qui de ce côté lui sert de passage, car de l'autre côté elle débouche directement, tourne un peu, avons-nous dit, sous cette galerie ou entrée supérieure de la première maison, en sorte qu'arrivé au bas, dans la vraie rue, on se trouve sous cette galerie comme sous une espèce d'auvent. Là, le mur est percé d'une assez grande fenêtre cintrée, comme celle d'une boutique, et munie de forts barreaux de fer. En face, chose horrible ! s'ouvre un couloir encore plus étroit que la rue ; ce couloir est un des principaux égouts de la grande ville, dont il conduit les immondices à la Seine, qui est à deux pas. C'est là, dans cette horrible impasse, d'où l'on ne peut sortir qu'en gravissant un mauvais escalier, c'est dans cet endroit perdu, affreux, désolé, en face de ce cloaque sans lequel il est déjà un cloaque lui-même, c'est sous ce lugubre auvent, c'est à ces noirs barreaux à peine visibles dans l'ombre, que l'on trouva Gérard de Nerval pendu, le vendredi matin, quand il fit jour.

Était-il arrivé à ce triste lieu par hasard ? L'avait-il cherché ? S'y était-il réfugié, faute de mieux, pendant cette glaciale nuit ? La maîtresse d'un logis à la nuit, situé dans la rue ou tout auprès, aurait dit, prétend-on, qu'elle avait entendu frapper à sa porte vers les trois heures du matin ; et, quoique tous ses lits fussent occupés, qu'elle avait eu comme un regret de n'avoir pas ouvert. Est-ce vrai ? était-ce lui ? Sa terrible résolution lui est-elle venue tout d'un coup, ou bien en avait-il médité l'exécution et le plan longtemps d'avance ? La faim, le froid, l'ont-ils décidé subitement ? A-t-il pris la menace de l'officier de

police au sérieux ? A-t-il eu quelque hallucination ? A-t-il cru voir l'étoile d'Aurélia qui l'appelait, et le jour de sa mort a-t-il coïncidé par sa volonté ou par hasard avec l'anniversaire, comme quelques-uns le disent, de la mort ou de la naissance de cette femme devenue pour lui un être mystérieux ? Questions insolubles : on est même réduit à des conjectures sur la manière dont il a exécuté son sinistre dessein. Ou bien, en montant sur les marches de l'oblique escalier, et s'y exhaussant peut-être encore d'un pavé, qu'il aurait ensuite repoussé du pied, pour s'ôter toute tentation de reprendre à la vie ; ou bien, tout simplement en s'accrochant aux barreaux et grimpant sur l'étroit rebord de la fenêtre, il atteignit la hauteur qu'il voulait, prit dans sa poche, non, comme le bruit s'en était aussi répandu, la fameuse jarretière de la duchesse de Longueville, mais une corde, ou plutôt, selon la version de *L'Indépendance belge*, un cordon de tablier, et s'élançant dans le vide, quoiqu'à une faible distance du sol, tout a été fini pour lui ici-bas.

Il avait gardé son chapeau sur la tête ; sa figure était souriante, et semblait ainsi témoigner qu'il avait peu souffert. On veut que lorsqu'on coupa la corde il ait encore respiré ; mais les voisins avaient perdu du temps à se consulter, à aller chercher la garde, et quand celle-ci l'eut porté au poste, il était mort.

On trouva dans sa poche un passeport pour l'Orient, une lettre, une carte de visite, et ce qu'il avait ébauché de la fin de son dernier roman.

Le corbeau battant de l'aile devant les visiteurs, sautillant sur les marches de l'égout, a surtout frappé les esprits avides de merveilleux ; mais à deux pas de là sur la place du Châtelet, une Renommée, du haut de la colonne, tend dans les airs une couronne d'Immortalité que Gérard a peut-être mélancoliquement contemplée dans la nuit funeste du 29 janvier 1855.

*Grandes figures d'hier et d'aujourd'hui* (Balzac, Gérard de Nerval, Wagner, Courbet), Poulet-Malassis et De Broise, 1861.

2. [La date du 26 janvier reste pourtant peu significative lorsqu'on observe les dates de naissance ou de décès de Jenny Colon, de Marie Pleyel (qui mourra en 1875), et de la femme d'Arsène Houssaye, Stéphanie Houssaye, née Bourgeois.]



CHARLES ASSELINEAU

Gérard de Nerval

À Théophile Gautier

À vous, mon cher ami, ces pages écrites  
en l'honneur de celui que vous avez tant aimé

Ch. Asselineau.

I

À présent que le silence s'est fait autour de sa tombe, et que la rumeur soulevée par la curiosité et par l'indiscrétion s'est peu à peu apaisée, le moment est venu pour ceux qui l'ont vraiment aimé et respecté, comme il méritait de l'être, de parler avec calme de son œuvre et de son talent. Il eût été à désirer que chacun, en cette circonstance, imitât la réserve si honorable de M. Théophile Gautier, et nous pensons comme lui (feuilleton de *La Presse* du 27 janvier 1855) « qu'il eût été plus convenable de taire les détails de cette triste fin », et de ne pas livrer aux commentaires de la malveillance le secret d'une âme si précieuse. Il est vrai que cette réserve était difficile à obtenir dans un temps où trente plumes altérées attendent chaque matin la moindre aventure comme la rosée ; mais encore pouvait-on souhaiter qu'on mît plus de ménagement dans le récit d'un événement si douloureux, et qu'à propos de la mort d'un écrivain à jamais regrettable, il ne fût question que de littérature. L'homme lui-même était, dans cette circonstance, un exemple. Qui jamais eut plus que Gérard de Nerval la pudeur de la vie privée ? Je n'en veux pour preuve que le secret qu'il garda constamment sur cet amour qui paraît avoir été le seul de sa vie. Dès le lendemain de sa mort, ce nom

qu'il n'avait jamais prononcé était publié et commenté dans vingt journaux. Des hommes qui n'étaient rien moins que ses amis ni ses pairs interrogeaient brutalement ses habitudes intimes pour en tirer l'explication d'une catastrophe qui ne s'expliquait que trop d'elle-même. Et, à quelque temps de là, le rédacteur en chef de *L'Univers*, en verve de gausseries contre ses confrères, évoquait pour les besoins de sa cause ce pénible souvenir et en faisait le texte d'un grossier calembour ! Pourtant M. Veuillot, qui avait connu personnellement Gérard, ne pouvait se tromper sur sa valeur. Les prières de l'Église prononcées sur sa tombe auraient dû l'amener à des sentiments plus graves et plus charitables, sinon plus respectueux. Quand donc comprendra-t-on qu'un écrivain, qu'un homme célèbre appartient au public par les services qu'il lui rend et par les jouissances qu'il lui donne, et non par ses malheurs ni même par ses fautes ? Entendrait-on, au prix d'une conduite plus régulière, plus conforme à la morale vulgaire et bourgeoise, se priver des enseignements de la science et des enchantements du génie ? Qui sait, comme dit un beau vers de Lamartine,

si le génie,  
N'est pas une de leurs vertus ?

Malheureusement, la vie de Gérard de Nerval, sa vie et sa mort n'ont pas seules été *romancisées* dans ces commentaires improvisés ; sa pensée et son œuvre ont subi des métamorphoses, des torsions étranges de la part de gens qui, ne l'ayant ni connu ni lu, ou du moins compris, se creusaient la tête tous les soirs pour se tenir à la hauteur de la curiosité publique, en parant à l'envi le phénomène et en embrouillant l'énigme à qui mieux mieux. À force de représenter Gérard rêvant à la lune, tantôt bercé par les Walkyries, tantôt causant avec les Sphinx, peut-être a-t-on fini par persuader au public que ce malheureux homme n'avait rien d'humain. Volontiers en eût-on fait un personnage fantastique, un vampire bon à effrayer les femmes et à donner le vertige aux bons esprits. N'était-ce point assez du malheur qui a affligé sa vie, sans en faire tomber le contre-coup sur son œuvre ? Grâce à Dieu, les qualités du talent de Gérard de Nerval étaient tout l'opposé : ses douleurs n'ont été que pour lui ; ses écrits sont sains. C'était un esprit merveilleusement net et délié, se servant avec un art infini d'une langue claire et rigoureuse, et qui, même dans ses écarts de raisonnement, n'était jamais obscur.

Il eût été facile cependant, sans tant d'efforts de fantasmagorie, de dire que Gérard était tout simplement – un poète.

Un poète en qui le poète absorbait tout : le voyageur, l'historien, le romancier, le dramaturge, le critique et le savant même. Quels poèmes et quelles poésies charmantes que ses études sur l'Orient, *Les Femmes du Caire* et *Les Nuits du Rhamazan* ! Quelles idylles, quelles églogues, souvent terribles à la façon de *La Magicienne* de Théocrite, que ces nouvelles qu'il a si bien intitulées *Les Filles du Feu* et qui en effet n'étaient que les flammes d'un foyer toujours flamboyant : *Sylvie*, *Isis*, *Octavie*, *Aurélia*, *Corilla*, *les Amours de Vienne* ! Examinez ses drames : *Le Chariot d'enfant*, *L'Imagier de Harlem*, et même *Léo Burckart*, ce duel mystérieux à la manière de l'auteur de *Faust*, où l'Oromaze et l'Ahriman des sociétés modernes, le *Pouvoir* et l'*Opposition*, ou, si vous l'aimez mieux, l'Idéal et la Nécessité n'entrent en action que pour évoquer une séance de la Tugendbund, et dites si ce ne sont pas là surtout des rêves de poète ? Ses opéras-comiques même, *Piquillo* et *Les Monténégrins*, sont des légendes. *Le Voyageur enthousiaste* ! c'est ainsi qu'il a signé les relations merveilleuses de ses excursions en Allemagne et en Hollande ; et ce qu'il était sur les bords du Rhin et de l'Escaut, il l'était encore aux environs de Paris : à Saint-Germain, à Meaux, à Ermenonville et dans tout ce charmant pays du Valois où il était né, et dont il a fait à travers les brumes de l'automne et les prismes du souvenir tant de charmantes peintures, pareilles à des paysages de Watteau. Il l'était encore au cœur de Paris même, dans ses expéditions nocturnes, où il évoquait, comme en un Walpurgis, les fantômes des temps anciens, les mythes de la société moderne. Ce qui l'attirait dans les littératures étrangères, c'était la légende, le mystère, le charme poétique et surnaturel. Il savait par cœur *La Symbolique* de Kreutzer et les lettres de Jacobi, et il ne les traduisait pas ; il traduisait le *Faust* de Goethe et les ballades de Bürger et de Koerner. Il possédait sa *Bibliothèque orientale* et eût pu facilement prétendre à la réputation d'érudit profond dans les lettres orientales et hébraïques ; il préférait traduire Calidasa et le *Cantique des cantiques*. Cazotte, Cagliostro, Spifame, Quintus Aucler, Restif de La Bretonne, héros de sa fantaisie plutôt que sujets de ses études historiques ! études dont il nous a livré la méthode au premier chapitre de ses *Filles du Feu*, dans le récit contrasté des amours d'*Angélique* et de la poursuite accidentée des *Mémoires de l'abbé de Bucquoy*.

C'est peut-être ici le lieu d'examiner pourquoi cet esprit si éminemment, si essentiellement poétique a laissé si peu de vers, comparativement au nombre de ses écrits en prose. Je crois que Gérard écrivait difficilement

en vers, et que cette difficulté tenait à sa première éducation littéraire. Quoiqu'il eût, dès 1828, communiqué avec la nouvelle école, Gérard était, comme forme et comme idées, un fils du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il a raconté lui-même, en divers endroits de ses œuvres (*V. Aurélia, ou le Rêve et la Vie, La Bohème galante* et *Les Filles du Feu*), quelles influences avaient agi sur son enfance. Il parle, dans *Aurélia*, d'un vieil oncle philosophe et archéologue, dont le cabinet était rempli de figures païennes, « que son admiration lui faisait vénérer », et dont il absorba tout jeune la bibliothèque formée de livres athées et mystiques, publiés à l'époque de la Révolution. Un jour, l'enfant demande à cet oncle : – Qu'est-ce que Dieu ? Et le vieillard lui répond : – Dieu, c'est le soleil ! – Gérard, c'est un fait dont il faut tenir compte en le lisant, avait commencé le catalogue des religions et des philosophies par l'article *Curiosités*. Il avoue que, plus avancé dans la vie, son jugement a eu à se défendre contre ces impressions primitives.

Ses premières idées en poésie sont de la même date. Il parvint plus tard (voir *Les Filles du Feu*) à la facture savante et régulière de l'école moderne<sup>1</sup>. Mais ses premiers vers, publiés en 1826 et 1827, sont, comme ton et comme style, dans la manière des poètes de l'école *libérale* d'alors, tous plus ou moins imitateurs de Casimir Delavigne et de Béranger. Gérard garda toute sa vie un *faible* pour Casimir Delavigne, qu'il considérait comme le dernier représentant de l'inspiration et du goût français en vers, par opposition à M. de Lamartine, qu'il appelait un *lakiste*, et à Victor Hugo, qu'il appelait un Espagnol. On reconnaît là le goût d'un Français du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'un poète qui avait eu pour premiers modèles les *Stances à M<sup>me</sup> du Châtelet* et *La Confession de Zulmé*. Les mélancolies vagues de Lamartine, les outrances passionnées de Victor Hugo l'inquiétaient, le troublaient. Non pas qu'il détestât la subtilité, ni le vaporeux dans la pensée ; mais il aimait la netteté et, si j'ose dire, le positif dans l'expression.

1. Il y a dès à présent de l'intérêt à indiquer les premières publications de Gérard de Nerval ; la première a pour titre : *Napoléon, ou la France guerrière, élégies nationales*, par Gérard Labrunie ; Paris, Ladvocat, 1826, in-8 mss., et contient quatre morceaux (sans table) : *La Russie, Waterloo, Les Étrangers à Paris* et *La Mort de l'exilé*. – L'année suivante, parurent les *Élégies nationales, suivies de Poésies diverses et de Satires politiques* ; Paris, chez les libraires du Palais-Royal, in-8 de 130 pages. Quoique cette brochure porte en sous-titre : *seconde édition*, pas une des pièces publiées l'année précédente ne se retrouve dans le nouveau recueil. M. Théophile Gautier, qui avait été le disciple de Gérard, a dit dans le feuillet de *La Presse* déjà cité : « La célébrité, sinon la gloire, l'avait visité sur les bancs de la classe où l'on nous proposait « comme modèle le jeune Gérard, auteur des *Élégies nationales* et l'honneur du collègue Charlemagne. »

Ses premières odelettes, réimprimées dans *La Bohème galante*, ont une grâce molle, un style tempéré, qui se prêtent également aux sourires et aux larmes, mais aussi éloignés de la passion exaltée que de l'ironie violente. M. Théophile Gautier a fort bien remarqué que Gérard s'était toujours tenu, en écrivant, dans une gamme de tons doux et argentins, et qu'il s'abstint toujours des violentes colorations dont tout le monde en ce temps-là a plus ou moins abusé. Le poète, pour être franchement poète, a besoin de ne jamais douter de la passion qui l'émeut ; Gérard, fils d'un siècle douteur et toujours en crainte du ridicule, n'aurait jamais osé se permettre une exagération. Plus d'une fois, il lui est arrivé de se moquer de lui-même en vers, et d'atténuer par une plaisanterie l'expansion d'un sentiment intime ; c'était une nature pudique à la façon allemande.

Gérard avait d'ailleurs des idées particulières sur la poétique. Il s'inquiétait beaucoup de la prosodie des peuples étrangers, de ceux surtout qui ont une langue accentuée, notée, comme les Allemands, les Arabes, etc. L'application de la poésie à la musique le tourmentait aussi beaucoup. Les vers chantés dans ses opéras-comiques sont très-travaillés. Toutefois on peut conclure du soin avec lequel il recueillait les chants populaires de sa province (le Valois), tous ces petits poèmes où les soldats, les forestiers, les matelots ont exprimé leurs passions ou leurs rêves, qu'il faisait plus de cas en poésie du *sentiment* que de l'art. Il prétendait que l'assonance peut suppléer la rime. Il a même écrit que la rime – la rime riche surtout – était un *grand obstacle à la popularité des poésies, en ce qu'elle rendait le récit poétique lourd et ennuyeux.*

Gérard a eu besoin, pour oser être vraiment poète, de l'exaltation fébrile de la maladie. Les sonnets mystiques qu'il composa dans les dernières années de sa vie, obscurs pour qui n'en a pas la clef, sont d'une plénitude, d'une richesse de forme incomparable. « Leur obscurité, a dit Théophile Gautier, s'illumine de soudains éclats, comme une idole constellée d'escarboucles et de rubis dans l'ombre d'une crypte. »

## II

Essayons cependant d'aider par nos souvenirs personnels au commentaire de cette vie et de cette œuvre, qu'on n'aura pas de sitôt fini d'élucider et d'accorder entre elles.

Je n'ai connu Gérard de Nerval qu'assez tard, vers 1849 ou 1850. À cette époque, Gérard était en pleine possession de lui-même et de la

réputation. Le succès franc et incontesté des *Scènes de la vie orientale* (*Les Femmes du Caire* et *Les Nuits du Rhamazan*) lui avait conquis une de ces places décisives et d'où l'on ne descend plus.

Gérard recueillait alors le bénéfice de vingt ans de travaux qui, bien qu'assidus, sincères et bien appréciés de ses confrères, n'avaient pourtant pu jusque-là l'accréditer dans le public. Une réputation littéraire se bâtit comme un pont : il y en a autant sous l'eau qu'au-dessus ; et il faut un long et opiniâtre travail dans l'obscurité avant de faire saillir la première pierre au-dessus du niveau. Gérard, esprit indépendant et de libre humeur, ne travaillait qu'à ses heures et selon son goût. Il changeait fréquemment de rôle et passait d'un journal à un autre, suivant les convenances du sujet à traiter ; mais, en changeant de journal et de rôle, il changeait en même temps de lecteurs, et sa signature éparpillée échappait à la mémoire du public, qui tient surtout compte de la spécialité et de la répétition. Les *Scènes de la vie orientale*, un vrai livre et un beau livre, publiées dans une revue bien acclimentée, avaient été pour lui le flot puissant qui pousse toutes les épaves au rivage.

Les qualités de l'homme avaient, dans cette circonstance, aidé au succès de l'écrivain. Gérard, écrivain indépendant, honnête, sans ambitions et ne faisant entrave à personne dans sa libre allure, ne comptait que des amis parmi ses confrères. Dans toute réunion de littérateurs où il se présentait, il trouvait toutes les mains ouvertes ; ses camarades lui faisaient fête, les plus jeunes l'entouraient. Il était accueilli comme dans une assemblée de famille, en parent aimable et peu gênant, *qu'on a toujours du plaisir à revoir*. J'ai entendu certains écrivains prétendre que cette extrême bienveillance de Gérard lui faisait tort, et qu'une réserve diplomatique l'aurait mieux servi. Il faudrait d'abord admettre que cette bienveillance fût un calcul. Or, Gérard était aimable et cordial naturellement. Quiconque l'écoutait et lui donnait la réplique était son ami. Il avait en cela l'esprit de société et de conversation du XVIII<sup>e</sup> siècle, auquel, comme je l'ai déjà dit, il tenait par tant de côtés. Que quelques sots impertinents aient abusé de sa facilité au point d'oublier le peu qu'ils étaient devant lui, il n'en était pas responsable, et il ne faudrait pas croire qu'il n'en ait jamais souffert. Je l'ai vu plus d'une fois remettre avec humeur dans sa poche la main qu'un butor venait de secouer avec une familiarité indiscreète ; et plus d'une fois aussi les importunités de ces vaniteux imbéciles qui espèrent passer pour quelqu'un en affectant des airs d'intimité avec un homme

distingué, lui ont fait quitter la place, en prenant le bras d'un ami pour mieux se dérober à toute poursuite.

La conversation de Gérard, quand il se sentait entouré d'auditeurs amis et sympathiques, mériterait une étude spéciale. Sa mémoire prodigieuse, nourrie de lectures inouïes, chargée d'anecdotes incroyables et de souvenirs de voyage dans les pays les plus divers ; sa gaîté abondante en rapprochements bizarres et en malices innocentes, tenaient attentifs pendant des heures l'auditoire le plus impatient et le plus rétif. Au reste, on aurait eu grand tort de prendre ce désir de converser pour une marque d'amitié ou d'estime ; il était de ces causeurs-orateurs comme nous en avons beaucoup connu, pour qui tout auditeur et tout interlocuteur sont bons. Je l'ai entendu souvent exposer les thèses les plus périlleuses sur la philosophie de l'histoire ou la théologie devant de braves cabaretières de la halle, qui l'écoutaient d'un œil, assoupies, les bras croisés, dans leur comptoir et se berçant à sa parole. Le discours fini, Gérard sortait de la boutique avec dignité, comme un avocat certain d'avoir convaincu sa partie.

Pour ces natures d'esprit, et en général pour tous les écrivains soigneux qui n'aiment à prendre la plume qu'en parfaite connaissance de leur sujet, la conversation, ou plutôt *la parole*, n'est qu'un travail préparatoire, et comme un moyen de disposer et de digérer les éléments. J'ai souvent trouvé, dans les articles imprimés de Gérard, des pages entières qui n'étaient, mot pour mot, que le texte de conversations précédentes.

Gérard de Nerval est, parmi les auteurs contemporains, un de ceux dont j'avais le plus ardemment désiré de faire la connaissance. Épris de très-bonne heure d'admiration pour la littérature et la poésie allemandes, je m'étais naturellement pris de sympathie pour un écrivain qui avait traduit *Faust* à quinze ans, et qui, dans ses articles de critique et dans ses relations de voyage, mêlait à un enthousiasme sincère, quoique sobre et pudique dans la forme, la malice insinuante de Henri Heine, de Hoffmann et du bonhomme Wieland. Cette connaissance fut retardée par un sentiment qu'on peut avouer aujourd'hui, la timidité et le respect que m'inspirait la réputation d'un homme supérieur.

Notre première rencontre se fit, un soir, au divan Lepelletier, dont Gérard était un des orateurs les plus écoutés. Il parla beaucoup de l'Orient qu'il regrettait, et où, disait-il, il serait retourné avec *bien du plaisir*. Il dût y retourner, en effet, dans la dernière année de sa vie : la maladie l'en empêcha.

Une fois qu'il eut reconnu en moi un auditeur attentif et dévoué, toute barrière fut rompue entre nous. J'ai fait plus d'une fois avec lui ce pèlerinage nocturne dont il a résumé les impressions dans son charmant récit des *Nuits d'octobre*, et qui commençait invariablement à la boutique du rôtisseur de la rue Saint-Honoré, pour s'achever à travers les halles. C'est de cette habitude de promenade nocturne à travers les quartiers populaires que M. Louis Veuillot est parti pour insinuer que la maladie de Gérard avait eu pour cause l'abus des liqueurs fortes. Cela n'est pas vrai ; et je laisse chacun juge de la dignité de cette insinuation. Comme tous les hommes affectés de maladies cérébrales où le système nerveux est fréquemment affaibli, Gérard croyait parfois retrouver un éclair de force, un excitant, un soulagement dans l'alcool ; et bien des gens pourraient attester combien il lui en fallait peu prendre pour éprouver des effets funestes. J'ai fréquemment accompagné Gérard dans de longues promenades et chez des amis communs où nous étions invités à dîner, et je l'ai toujours vu suivre scrupuleusement son régime : boire de l'eau rougie et refuser, au dessert, la tasse de café et le verre de liqueur, dont il avait eu longtemps l'habitude, permise à tout le monde. Dans toutes nos excursions je ne l'ai jamais vu prendre, hors les repas, que de la bière. Mais je n'ai insisté sur ce point que pour détruire une imputation odieuse, dont tous les amis de Gérard de Nerval ont déjà fait justice.

L'affaiblissement du système nerveux était notoire dans les derniers mois de la vie de Gérard de Nerval : un affaiblissement non pas constant, mais intermittent, car Gérard n'a pas cessé de travailler jusqu'à la fin ; et ses dernières œuvres, celles des derniers jours, *Promenades et souvenirs*, sous presse à *L'Illustration*, lorsqu'il mourut, et qui parurent huit ou quinze jours après, n'offrent aucune trace de faiblesse ou de décadence. Le style en est, au contraire, merveilleusement net et lucide. On croit avoir devant les yeux une de ces douces peintures des Flamands naturalistes du XVII<sup>e</sup> siècle, Dujardin ou Berghem, par exemple, où les indications fermes et précises du dessin sont comme noyées dans une lumière tendre et un peu grise. Les rêveries de l'*homme sensible* et la fine raillerie du philosophe sceptique s'entremêlent sans rupture de ton et s'harmonisent avec la mélancolie des paysages de Saint-Germain et du Valois, légèrement estompés par les brumes de l'automne. Gérard me semble avoir atteint, dans ses derniers récits, à la perfection du genre personnel, au grand art de Diderot dans *Ceci n'est pas un conte*, et de Charles Nodier dans ses *Souvenirs de jeunesse*.

*Aurélia ou le Rêve et la Vie* est le seul ouvrage de Gérard où se trahisse le désordre d'un esprit malade, et encore ce désordre n'est-il apparent qu'à la fin de la seconde partie, évidemment troublée par l'invasion de la folie et du désespoir. Je reviendrai tout à l'heure sur cet ouvrage, dont j'ai essayé autrefois de donner une analyse, malgré les affirmations de ceux qui prétendaient n'y voir que la lutte suprême de la folie et de la raison, lutte dans laquelle cette dernière succombait. Tout ce que je veux constater pour le moment, c'est que la folie de Gérard, il faut bien prononcer ce douloureux mot, n'a jamais déteint sur ses écrits. Depuis la première atteinte, vers 1840, jusqu'à sa mort, que d'œuvres, que d'articles, romans, contes, drames, relations de voyage, traductions, études de critique et de biographie, où toujours se retrouve le même esprit lucide et sûr, la même précision de langage, la même netteté d'idées. Je n'ai jamais surpris Gérard en accès de démence, et j'avoue que pendant plusieurs années j'ai répugné à croire qu'il fût véritablement fou. Quel phénomène surprenant et terrible que cette maladie, s'arrêtant pour ainsi dire elle-même et laissant, pendant de longues périodes de temps, le cerveau sain et maître de ses impressions ; car, pour la clarté et la précision du style, Gérard en remonterait à bon nombre de philosophes positifs et de logiciens brevetés, dont les écrits sont des logoglyphes et des poèmes de Lycophron, comparés à ceux du pensionnaire du docteur Blanche ; et pourtant le témoignage de ses amis intimes, celui du praticien éprouvé sont concluants sur ce point : Gérard avait été fou et quelquefois fou jusqu'à la fureur. Il faudrait donc supposer deux existences parallèles, ou du moins intermittentes, et se succédant l'une à l'autre ; le combat de deux éléments, l'un sain, l'autre morbide, vainqueurs et vaincus tour à tour, et dont l'un ne devait envahir l'autre qu'après une victoire décisive. La conversation de Gérard, dans ses moments de santé, ne se ressentait en rien de la maladie. Bien des gens se sont trompés à l'étrangeté d'allégations dont ils n'avaient pas la clef, et de raisonnements dont ils n'avaient pas le fil. Le *discours* de Gérard était plein d'ellipses et de sous-entendus volontaires, que l'habitude de causer avec lui faisait aisément comprendre ; et quelquefois aussi la forme paradoxale dans laquelle il s'énonçait n'était qu'un piège tendu à la candeur de son auditoire, un moyen de provoquer l'étonnement et la curiosité.

M. Champfleury, qui a consacré à Gérard de Nerval une assez longue étude, morale et psychologique, a présenté comme preuves de démence deux anecdotes sur le sens desquelles il s'est innocemment mépris.

« Il me disait un jour (c'est M. Champfleury qui parle) que le meilleur moyen de placer son argent serait d'acheter de temps en temps, quand on recevrait quelque somme, *un poisson de plomb*. On louerait une cave, un hangar, pour y déposer son plomb, et à la fin de l'année on se verrait à la tête d'une certaine quantité de poissons de plomb<sup>2</sup>. »

*Poisson*, d'abord, n'est pas le mot propre, et il fallait au moins prévenir le lecteur que le plomb se débite sous la forme de lingots allongés, qu'on appelle en argot de commerce des *saumons*. Voici le vrai sens de cette anecdote, que Gérard avait tant de fois contée, à moi comme à d'autres, qu'il croyait pouvoir légitimement en supprimer le commentaire. Gérard, dans sa jeunesse, avait fait un héritage qu'il dissipa promptement en babioles et en fantaisies, avec l'imprévoyance d'un jeune homme et d'un poète qu'il était. Un jour, son propriétaire (il logeait alors, je crois, rue du Chevalier-du-Guet), son propriétaire, facteur à la Halle, avec qui il était en retard d'un terme, s'avisa de le questionner sur ses ressources. Gérard avoua naïvement qu'il avait dissipé la plus grande partie de son patrimoine, et qu'il ne lui en restait plus qu'une petite somme.

– Combien ?

– Dix mille francs.

– Eh bien ! dit le propriétaire, associons-nous, le prix du plomb, à Paris, varie suivant les époques de l'année. Il se vend fort cher pendant la saison des travaux de plombage, et tombe ensuite à bas prix pendant la morte-saison. *Je vous achèterai* pour dix mille francs de plomb dans le moment où il est à bon marché, et nous réaliserons un joli bénéfice à l'époque de la reprise des travaux.

En continuant ainsi tous les ans, on devait finir par faire fortune.

Cette proposition de se faire marchand de plomb avait excessivement égayé le poète, et c'était un des souvenirs de sa jeunesse qu'il aimait le mieux à raconter ; seulement, pour bien comprendre la plaisanterie, il fallait en savoir l'origine.

L'autre anecdote est relative à une promenade au jardin des Tuileries, où Gérard aurait dit à M. Champfleury, en lui indiquant un arbre de la grande allée, *qu'il y avait là un trésor enfoui au temps des Médicis*. – C'était le feu follet qui revenait, ajoute M. Champfleury. – Pas le moins du

2. Champfleury, *Grandes figures d'hier et d'aujourd'hui*, Poulet-Malassis et De Broise, 1861.

monde ! Ces bruits de trésors enfouis dans les Tuileries ont beaucoup circulé sous la Restauration ; et il est très naturel que l'imagination de Gérard, enfant à cette époque, en ait été frappé de façon à l'en faire souvenir plus tard quand il passait par là. M. Champfleury aura été trompé par le ton d'affirmation avec lequel Gérard lui a présenté le fait, au lieu de le lui conter comme une simple tradition, ainsi qu'il l'avait fait à d'autres. Cette façon d'affirmer les choses même les plus douteuses, mais qui plaisent à croire, est au surplus habituelle à tous les esprits poétiques et imaginatifs. M. de Balzac voulait *que l'on crût* qu'il avait une fortune dans le fameux noyer de sa propriété des Jardies, et l'on sait ce que valent les raisons qu'il en donnait. Charles Nodier prétendait sérieusement avoir inventé un insecte. Cazotte voulait absolument avoir connu Marion Delorme.

Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce que Gérard, nourri de littérature orientale et des mythologies antiques, prétendit que les perroquets étaient des hommes enchantés, et que les poissons rouges du bassin d'un jardin public lui adressaient des invitations au nom de la Reine de Saba, dont la légende avait tant préoccupé son imagination poétique ? La reine de Saba ! mais il la connaissait, il savait de quelle couleur était sa robe, de quelle grandeur étaient ses yeux ; il avouait modestement qu'il était dans ses bonnes grâces, et dissimulait son bonheur pour ménager la jalousie du roi Salomon ! Et quel poète n'a pas ainsi porté, vivante et parlante dans son esprit, quelque création préférée ? Gérard avait voulu faire autrefois de cette merveilleuse légende de la Huppe un opéra pour Meyerbeer : il l'a plus tard racontée dans ses *Nuits du Rhamazan*.

J'ai entendu citer parmi ses *folies* qu'il disait avoir vu une sirène à Amsterdam ; et tout le monde sait que l'on conserve dans le musée de cette ville une espèce de phoque desséché et inscrit sous cette étiquette. À ce compte-là, il en aurait dit bien d'autres ! Il assurait un jour à notre ami Nadar qu'un chien qu'il avait connu blanc autrefois était devenu noir, et que cette métamorphose avait beaucoup changé son caractère et sa *conversation* !

Sa mémoire, imbue de toutes les superstitions anciennes, lui suggérait mille scrupules à l'endroit des limaçons, des chats, des araignées, des nombres et des lettres de l'alphabet ; mais le plus souvent, pour comprendre le sens de ses plaisanteries, il aurait fallu être au niveau de ses études et de son érudition.

Jusques aux derniers mois de sa dernière année, je n'ai jamais surpris, dans la conversation de Gérard, d'excentricité qui ne pût s'expliquer par ses lectures ou par les occupations habituelles de son esprit.

Vers ce temps-là, la victoire imminente du mal était devenue évidente, à l'incohérence du langage, à la fixité du regard, à l'altération fréquente de la physionomie. Gérard commença alors à se plaindre de l'oblitération de certaines facultés de son esprit. Sa mémoire lui manquait ; il perdait le sens de la liaison et de la relation des idées et des choses. Il fut pris alors subitement de la manie des vieillards et des moribonds, la crainte du lendemain. Lui, cet homme qui n'avait jamais eu peur de la pauvreté et qui vivait tranquille à cinq cents lieues de son pays avec trois cents francs d'avance dans sa malle, il s'effraya tout à coup d'être pauvre. Se sentant menacé d'incapacité de travail, il rêvait de se créer une petite rente au moyen de la réimpression de tout ce qu'il avait publié dans sa vie. Il voulait faire volume de tout. Il recherchait avidement, lui qui tant de fois avait donné sa copie *pour rien* à des journaux dirigés par ses amis, toute page imprimée signée de son nom. Il demandait à tout venant : — N'avez-vous pas la collection de tel journal ? Ne pourriez-vous pas me retrouver tel numéro ? — À la vérité, le nombre d'articles éparpillés par Gérard dans les journaux est incroyable. Et chacun de nous en pourrait indiquer beaucoup à l'éditeur qui tenterait de les réimprimer. Il me montra vers ce temps-là la première feuille d'un livre qu'il faisait imprimer chez Beau, à Saint-Germain, où il habitait alors. Je ne puis plus me rappeler quel était ce livre ; mais Gérard était très fier de la beauté du papier et du bel *œil* du caractère, qu'il avait, disait-il, choisis lui-même. Il voulait faire de ce volume le spécimen de l'édition de ses œuvres complètes.

### III

Ma dernière entrevue avec Gérard de Nerval m'a laissé des impressions ineffaçables et, sur le moment, cruelles.

C'était trois ou quatre jours avant sa mort, et par conséquent le vingt-un ou le vingt-deux janvier d'un des hivers les plus froids dont on ait mémoire à Paris.

Je m'habillais vers dix heures du matin, pour aller déjeuner dans le voisinage, lorsque je vis entrer Gérard, souriant et guilleret comme à son ordinaire. Il était nu-tête et en habit, et je crus qu'il avait laissé chapeau et pardessus dans l'antichambre.

Je le reçus comme on le recevait toujours, c'est-à-dire comme une bénédiction, et je lui proposai de venir déjeuner avec moi.

En passant dans l'antichambre, je ne lui vis prendre que son chapeau.

– Quoi ! lui dis-je, vous sortez sans paletot par le froid qu'il fait ?

Il me répondit, avec un sourire embarrassé, qu'il avait *oublié* son paletot quelque part.

– Par un temps pareil ? mais c'est insensé ! Allons toujours déjeuner, et nous verrons après à retrouver votre paletot.

Après déjeuner, nous revînmes chez moi, où nous restâmes environ trois heures à causer. Je l'avais tout de suite averti qu'on le faisait chercher de tous côtés depuis quelques jours, pour avoir la seconde partie d'*Aurélia*, dont le commencement avait déjà paru dans la *Revue de Paris*.

Il m'avoua alors qu'il avait, depuis une quinzaine, quitté son domicile, un hôtel garni de la rue Neuve-des-Bons-Enfants.

Comme tous les malades qui ont été une fois enfermés, et plus qu'aucun autre peut-être, Gérard avait horreur de la maison de santé, où pourtant le docteur Blanche le traitait en ami. Lorsqu'il pressentait les approches du *mal*, l'appréhension d'être reconduit à Passy par ses amis le faisait fuir et se cacher le mieux qu'il pouvait.

Le plus souvent, dans cet état, il entreprenait de longues marches dans la campagne, espérant vaincre le mal par la fatigue physique ; et plus d'une fois, me dit-il, il y avait réussi.

Il s'était, dernièrement, senti malade ; et voilà pourquoi il était parti brusquement, sans rien dire à personne.

Il tira de sa poche les épreuves de cette seconde partie d'*Aurélia* à laquelle il avait beaucoup à ajouter. Il se plaignit alors, avec un air d'abattement qui me frappa, du défaut de sa mémoire. Il avait imaginé pour la seconde partie deux ou trois *visions* nouvelles qui devaient faire suite aux précédentes, et ne pouvait plus se les rappeler.

Dans cette seconde partie se trouve la description d'une chambre encombrée plutôt que garnie de meubles d'art, de tableaux, de livres, et d'objets de curiosité apportés d'Orient et d'Allemagne. Gérard m'apprit que c'était la description de la chambre qu'il occupait chez le docteur Blanche.

– Et tout cela est à vous ? Mais, mon bon Gérard, vous avez là de quoi vous meubler un petit logement. Cela vaudrait mieux pour vous que d'habiter à l'hôtel garni.

Gérard me répondit qu'il avait bien en effet l'intention de louer un logement et de *se mettre dans ses meubles*, mais qu'il lui fallait pour cela *un peu d'argent*. Il ajouta vivement qu'il en aurait bientôt ; il en attendait, disait-il, de divers endroits, de tel libraire, de tel journal ; il espérait aussi en avoir au théâtre de la Porte-Saint-Martin, pour lequel il écrivait avec M. Maquet un drame intitulé *La Belle Gabrielle*, qui, je crois, a été terminé sans lui.

La conversation n'avait pas uniquement roulé sur ces détails intimes. Gérard avait trouvé sur ma table les œuvres d'un poète peu connu du seizième siècle, qu'il s'était mis à lire avec curiosité. Nous avions parlé de la poésie de cette époque, qu'il avait, comme on le sait, beaucoup étudiée ; et il m'avait paru très fier de pouvoir citer de mémoire de longs fragments des épîtres de Ronsard.

Après ces deux ou trois heures de conversation, il parla de me quitter pour *aller travailler* dans un cabinet de lecture.

— Pourquoi, lui dis-je, ne restez-vous pas plutôt ici ? Je vais sortir : vous serez donc seul et comme chez vous. Faites-vous bon feu. Voilà du papier, des plumes, du tabac. Ne serez-vous pas mieux ici qu'au cabinet de lecture ?

Il refusa : peut-être redoutait-il la solitude. N'ayant pu tirer de lui la vérité au sujet du paletot *oublié*, je lui offris de l'argent. Il ne voulut pas accepter plus de cinq francs, prétendant que c'était tout ce qu'il lui fallait.

Je le vis partir avec regret, malgré sa promesse de revenir très-prochainement. Pour l'y engager mieux, je lui fis mettre dans sa poche ma carte de visite. Cette carte, trouvée sur lui après sa mort, fut cause que je fus appelé un des premiers pour le reconnaître.

J'avais, ce jour-là, passé la matinée avec Philoxène Boyer ; et je n'oublierai jamais la secousse que nous causa à tous deux l'avis laconique de l'officier de police :

*Prière à M. Asselineau de passer à la Morgue pour reconnaître un corps que l'on croit être celui de M. Gérard Labrunie, dit de Nerval, homme de lettres.*

Nous ne pensâmes ni l'un ni l'autre à un suicide. Gérard aimait la vie ; il se savait aimé ; et rien dans son dernier entretien ne m'avait fait appréhender une résolution funeste. Nous crûmes à un accident de voiture, à une chute ; nous espérions encore une erreur.

Quand nous arrivâmes, *le corps* était déjà reconnu, le même avis ayant sans doute été adressé à la fois à plusieurs personnes. Nous trouvâmes

chez le commissaire de police, où l'on nous renvoya, MM. Théophile Gautier et Arsène Houssaye, les deux plus anciens amis de Gérard, et M. Michel Lévy, son éditeur.

Ce fut Théophile Gautier qui nous indiqua la rue de la Vieille-Lanterne.

Je renonce à rendre ce que j'éprouvai à la vue de ce cloaque, de cet égout sinistre d'où venait de s'exhaler l'âme d'un poète.

Charles Monselet nous raconta plus tard que, dans une de ces excursions nocturnes où il aimait à entraîner ses amis, Gérard l'avait autrefois amené là, et lui avait dit : « Si jamais on voulait se pendre, c'est ici qu'il faudrait venir, la nuit ; on serait sûr de n'être décroché que le lendemain matin. »

Hélas ! il avait dit vrai.

On s'est livré à force conjectures sur la résolution fatale de Gérard. Certaines personnes ont été jusqu'à supposer un assassinat auquel on aurait donné ensuite l'apparence d'un suicide.

L'explication n'est malheureusement que trop facile.

Depuis le jour où il était sorti de chez moi, Gérard avait constamment erré dans Paris, traînant d'une table banale à une autre, dans les cabinets de lecture et dans les cafés, son manuscrit qu'il ne pouvait achever. Un ami qui le rencontra voulut lui prêter de l'argent ; il ne voulut jamais accepter plus de cinq francs ; c'était apparemment le taux de ses emprunts.

Le soir du vingt-cinq janvier, fatigué, glacé, n'ayant plus que quelques sous, il se réfugia dans un de ces cabarets des quartiers pauvres où l'on obtient l'hospitalité d'une nuit pour le prix d'un verre de vin.

Au petit jour, conformément aux règlements de police, on le mit dehors. Il alla frapper à la porte d'un petit hôtel garni où il était connu ; l'hôtesse, dont tous les lits étaient occupés, ne jugea pas à propos de se déranger pour aller ouvrir.

Alors, seul, épuisé, souffrant, mal vêtu par un froid de quinze degrés, brisé par la fatigue de ses nuits sans sommeil, perdu au milieu de cette ville endormie où à cette heure et par cette saison portes et fenêtres sont rigoureusement fermées, il put sonder la profondeur de son désespoir et de sa misère. Sans doute il pouvait encore aller éveiller quelque ami qui eût été heureux de l'accueillir. Il n'avait que deux ponts à traverser pour retrouver cette hospitalité qu'il avait refusée trois jours auparavant.

Le froid, le silence de la nuit le vainquirent ; il jugea qu'il valait mieux en finir, et il en finit.

Une heure plus tard Paris s'ébranlait, les voitures d'approvisionnement commençaient à circuler, les ouvriers se rendaient à l'ouvrage ; le bruit, la vue de visages humains, la clarté du jour que, comme l'a dit Jean-Jacques Rousseau, l'homme ne revoit jamais sans plaisir, eussent peut-être fait diversion à son désespoir et dissipé les esprits malfaisants qui lui parlaient dans les ténèbres.

À quoi pensa-t-il, quels funèbres assauts se livrèrent dans sa cervelle malade pendant cette nuit fatale passée sur une mauvaise chaise, dans un bouge ignoble et peuplé d'êtres repoussants ? Peut-être les craintes dont il était saisi depuis quelque temps l'assaillirent-elles plus fortement que jamais. Peut-être fut-il pris d'une défiance suprême des forces de son esprit. Gérard avait quarante-sept ans : quarante-sept ans, c'est l'âge du loisir, du travail paisible et régulier. Le loisir n'était pas venu pour lui ; et peut-être entrevit-il une vieillesse misérable et besogneuse dans l'impuissance du travail. J'ai dit que Gérard se savait aimé : sans doute il n'en était pas à compter les mains tendues vers lui et les portes prêtes à s'ouvrir pour le recevoir ; mais Gérard avait l'âme fière, et le secours répugnait non pas à son orgueil, mais à sa délicatesse. On sait que, détourné par les avis de son médecin du second *Voyage en Orient* qu'il était au moment d'entreprendre, il reporta au ministère de l'instruction publique la somme qui lui avait été allouée pour frais de mission et qu'on lui conseillait de garder à titre d'indemnité littéraire. On le vit plus d'une fois perdre une journée pour aller rendre cinq francs prêtés par un ami. Avec de tels scrupules, le besoin d'un secours permanent dut lui paraître intolérable. Peut-être, dans ce moment de désespoir suprême, a-t-il joué sa vie sur un hasard, et la première porte à laquelle il frappa étant restée fermée, se sera-t-il dit : — J'ai perdu !

Cette mort mystérieuse et sinistre d'un homme universellement aimé, jeta l'épouvante dans Paris. Quiconque l'avait connu, chéri ou admiré, se sentit douloureusement atteint par ce dénoûment tragique qui lui enlevait inopinément, injustement, un ami et un poète. Ceux qui le connaissaient le moins et qui n'avaient d'autres liens avec lui que ceux de la sympathie littéraire, se plainquirent de cette brutale intervention de la mort comme d'une lecture interrompue. Ses amis, consternés par ce départ sans adieux, se demandèrent avec angoisses : que lui avions-nous fait ?

Pendant assez longtemps, mon esprit frappé s'obstina à rapprocher de cet événement cruel un autre événement non moins déplorable, la mort d'Armand Carrel.

La mort de Carrel, n'était-ce point l'ancien journalisme, le journalisme à principes et à convictions vaincu, et tué par la presse nouvelle, le journalisme industriel, le journal de l'annonce et de la réclame ? Gérard mourant, n'était-ce pas la littérature artiste, la littérature inspirée et dévote à elle-même, se confessant impuissante à vivre en face du mercantilisme littéraire et de la loi de la production forcée ?

Peu de temps après, la seconde partie d'*Aurélia* parut, telle que Gérard l'avait laissée, avec les lacunes et les interruptions qu'il avait si amèrement regrettées.

J'ai dit que j'avais autrefois essayé l'analyse de ce livre étrange. Je reproduirai ici cet essai en y ajoutant quelques documents nouveaux.

#### IV

On a dit qu'*Aurélia ou le Rêve et la Vie* était le poème de la Folie se racontant elle-même ; et l'on a dit juste, si l'on tient compte du phénomène que j'ai indiqué plus haut, de deux principes intermittents se surveillant l'un l'autre. Gérard avait, dans l'état de santé, un souvenir parfait des idées qui l'avaient agité pendant les accès de la maladie, et qui n'étaient que la réflexion exagérée de ses préoccupations habituelles.

Gérard s'expliquait sans embarras sur sa folie : il l'a fait notamment dans la préface des *Filles du Feu* (1854), dédiée à Alexandre Dumas, qui, à propos de son dernier accès, avait parlé affectueusement de lui dans son journal :

Je vous dédie ce livre, mon cher maître, comme j'ai dédié *Lorely* à Jules Janin. J'avais à le remercier au même titre que vous. Il y a quelques années, on m'avait cru mort, et il avait écrit ma biographie. Il y a quelques jours, on m'a cru fou, et vous avez consacré quelques-unes de vos lignes les plus charmantes à l'épithaphe de mon esprit. Voilà bien de la gloire qui m'est échue en avancement d'hoirie. Comment oser, de mon vivant, porter au front ces brillantes couronnes ? Je dois afficher un air modeste et prier le public de rabattre beaucoup de tant d'éloges accordés à mes cendres ou au vague contenu de cette bouteille, que je suis allé chercher dans la lune, à l'imitation d'Astolfe, et que j'ai fait rentrer, j'espère, au siège habituel de la pensée. — Or, maintenant que je ne suis plus sur l'hippogriffe, et qu'aux yeux des mortels j'ai recouvré ce qu'on appelle vulgairement la raison, — raisonnons.

Il explique alors avec beaucoup de calme, à M. Dumas, comment, de la sympathie pour un personnage quasi historique, il est arrivé par degrés

à la possession, au point de prendre ce personnage pour sa dernière incarnation à travers les âges :

Une fois maître de la série de toutes mes existences antérieures, il ne m'en coûtait pas plus d'avoir été prince, roi, mage, ou même Dieu ; la chaîne était brisée et marquait des heures pour des minutes. Ce serait le songe de Scipion, la vision du Tasse ou *La Divine Comédie* du Dante, si j'étais parvenu à concentrer mes souvenirs en un chef-d'œuvre. Renonçant désormais à la renommée d'inspiré, d'illuminé ou de prophète, je n'ai à vous offrir que ce que vous appelez si justement des théories impossibles, un livre *infaisable...* ; une fois persuadé que j'écrivais ma propre histoire, je me suis mis à traduire tous mes rêves, toutes mes émotions...

Et il ajoute : « Quelque jour j'écrirai l'histoire de *cette descente aux enfers.* » – Cette histoire, c'est *Aurélia*.

L'invasion de la folie, ou du désespoir, est en effet flagrante dans cet ouvrage, mais seulement vers la fin de la seconde partie. La première dénote évidemment un plan longuement conçu et les intentions les plus littéraires. Théophile Gautier disait à Gérard que cette première partie d'*Aurélia* était une des plus belles choses qu'il eût écrites ; et, en effet, il s'est tiré en grand artiste de la difficulté de fixer le vague et de donner de la clarté à des choses confuses et obscures. Les descriptions des pays et des villes entrevues en rêve sont d'une réalité, d'une couleur, d'une richesse qui accusent la puissance d'un style profondément travaillé et réfléchi.

*Aurélia* n'était, dans l'esprit de son auteur, ni une conception récente, ni un caprice accidentel. C'est le résultat autour duquel tournaient depuis longtemps ses pensées, et auquel l'amenaient graduellement ses derniers ouvrages. L'étude sur Cazotte, celle sur Quintus Aucler (voyez *Les Illuminés*), le chapitre d'*Isis* dans *Les Filles du Feu*, et le drame de *L'Imagier de Harlem*, sont les étages de cette spirale. Le thème fondamental n'est autre que ce problème qui a tenté plus d'un grand esprit parmi les littérateurs modernes étrangers, et auquel Goethe, en dernier lieu, a appliqué dans l'épopée de *Faust* les forces de sa puissante intelligence : – la combinaison du naturel et du surnaturel dans la vie humaine. Seulement là où Goethe, en vertu de la nature *panoramique* de son esprit, avait appelé à lui tout le prestige de la légende, et, pour ainsi dire, la mise en scène de l'histoire universelle, Gérard, plus modestement si l'on veut, mais plus courageusement peut-être, s'était placé en pleine civilisation moderne, en plein monde contemporain.

Un homme envahi par la passion exaltée, implacable de l'amour malheureux, après avoir essayé pour s'en guérir de la diversion des voyages et de la distraction des plaisirs, perd tout à coup celle qu'il aime. Au milieu de l'accablement de cette perte, ruine de ses derniers espoirs et de ses dernières illusions, il se rappelle certains signes, certains accidents dont l'analogie le frappe, et qu'il aurait dû, pense-t-il, considérer comme autant de présages ou d'avertissements qui le pressaient d'aller revoir une dernière fois celle qu'il a perdue. C'est la rencontre d'une femme hâve et maigre dont les traits présentaient quelque ressemblance avec ceux de sa maîtresse, et qui lui est apparue un soir, vers minuit, sous le porche d'une maison dont le numéro indiquait exactement le chiffre de son âge ; c'est l'apparition d'une étoile à laquelle il attribue une influence sur sa vie ; c'est un rêve fait quelques jours avant l'événement et dont le sens lui paraît alors significatif. Dès lors l'âme de cet homme désespéré est possédée de la maladie du pressentiment ; bizarre état où une cloche qui sonne, un oiseau qui se perche ou s'envole, une rencontre imprévue, un faux pas, un songe, étreignent le cœur et le remplissent de terreur et d'inquiétude. Son existence naturelle se double d'une autre vie, vie mystérieuse, absconse, toute pleine d'incertitude et d'angoisse, et dont les phases règlent, contrarient ou suspendent l'exercice de la première. Cette femme, dont le visage et la démarche le frappent par une vague ressemblance, n'est-ce point une incarnation de sa maîtresse qui lui apparaît pour le consoler, pour le maudire peut-être ? Ce convoi se dirigeant vers le cimetière, n'est-ce point un appel de son amie, qui le somme de se joindre à elle ? Mais il ne peut retrouver sa tombe : évidemment *Elle* le fuit, il est indigne d'*Elle* ! Pour l'apaiser, il brûle les lettres, le bouquet, les reliques qu'il a conservées. Mais, la nuit suivante, un cri de femme, un cri déchirant le réveille ; c'est sa voix ! c'est *Elle* ! En détruisant ces derniers témoins de son amour, il s'est séparé d'elle une seconde fois : « Perdue, perdue pour toujours ! » – Maintenant ajoutez aux angoisses de la sensibilité l'anxiété d'un esprit troublé par des sciences contradictoires. Supposez cet homme initié aux correspondances de la mystique, aux subtilités de la gnose ; donnez-lui la connaissance du Magisme et de la Kabbale ; nous franchissons un pas. L'angoisse, l'inquiétude devient systématique ; c'est au nom d'une doctrine qu'il se trouble, au nom d'une doctrine qu'il espère. L'apparition de cette étoile n'est plus un accident fortuit, car il en connaît la conjonction et l'influence ; ce chiffre aperçu dans un moment solennel n'est plus un

signe arbitraire ou équivoque, car il sait la puissance et la signification du nombre. Le rêve, il en connaît les correspondances mystérieuses, et Gérard, qui avait lu Swedenborg, intercale dans son récit, à l'exemple des *Memorabilia*, la description minutieuse des visions de son héros. L'esprit de cet homme, en un mot, devient un champ de bataille de systèmes, de même que son cœur est un champ de bataille de désirs et de craintes. Par là le livre de Gérard grandit. Il devient quelque chose comme une épopée de l'illuminisme, et l'idée-mère qui s'en dégage, c'est le duel du pressentiment et de la volonté. On voit si j'avais tort d'y signaler de hautes et fortes pensées.

Pendant toute la première partie on suit, à travers le parallélisme du naturel et du surnaturel, la marche fatale, ascendante de la possession. Toutefois, l'art et la clarté avec lesquels elle est écrite prouvent que l'auteur y était parfaitement maître de sa pensée. Le désespoir y éclate à la fin, lorsque le héros croit avoir perdu tout espoir de se réunir à la maîtresse qu'il pleure.

En entrant dans la seconde partie, l'émotion devient de l'accablement : on sent que cet homme est frappé, qu'il n'a plus ni espoir ni crainte. Il se traîne encore d'un système à l'autre, demandant à chacun une superstition, une hypothèse à laquelle il puisse rattacher sa dernière illusion. Mais son esprit n'a plus désormais le pouvoir de les recueillir. Il a gardé le désir, mais il a perdu le flambeau.

C'est dans cette partie aussi, comme je l'ai annoncé, que se manifeste cette hâte, ce besoin halérant d'en finir, déjà saisissable pour moi dans certaines œuvres précédentes, dans *Sylvie*, par exemple, et dans *Octavie*, et que causait à Gérard la conscience d'un épuisement prochain.

Est-ce pour parer au défaut de sa mémoire que Gérard introduisit dans cette seconde partie les faits journaliers de sa vie, ses conversations de la veille, ses rencontres du matin, et jusqu'aux détails de ses embarras d'argent et de ses démêlés avec les libraires ? Cette invasion du journal dans le livre est-elle, comme on l'a cru, le fait du désordre de l'esprit de l'auteur, ou bien un effet voulu par lui pour peindre une phase particulière de l'esprit de son héros ? Je me demande, en effet, s'il n'a pas pu entrer dans le plan général du livre que le héros devînt *halluciné* après avoir été *illuminé* ; si cette folie momentanée n'était pas une gradation nécessaire, un passage fatal à une nouvelle transformation que nous ne pouvons que conjecturer.

Nous voyons cet homme, une première fois abattu par une séparation funeste, renaître à l'espoir d'une union mystique dans un monde ultérieur ; puis, convaincu par ses pressentiments, par les révélations des sciences auxquelles il a foi, que cet espoir est perdu pour lui, il entre dans la nuit du doute et du désespoir. Détaché de toute croyance régulière, il n'ose plus se défendre d'aucune superstition ; il s'abandonne au hasard à la foi du moindre présage, à l'empire d'un talisman ; il identifie le monde extérieur à l'état de son âme, et cherche dans l'événement le plus éloigné un rapport direct à ses mouvements intérieurs. Enfin il devient fou, si toutefois la folie est appréciable dans un état de croyance extrême ou de doute absolu. Mais peut-être cet engourdissement de l'esprit n'est-il qu'une crise définitive à l'approche d'une lumière nouvelle.

La fatalité s'est chargée du dénouement. Elle a tué du même coup l'auteur et le héros ; et le suicide du poète est en quelque sorte pour le livre une conclusion naturelle : le héros succombe à la folie, il désespère de la vie... et meurt.

Quelle fin cependant Gérard méditait-il de donner à son œuvre ? Son héros, après avoir expérimenté toutes les doctrines surnaturelles, devait-il expérimenter à leur tour les philosophies positives ? Mais Gérard ne croyait pas aux philosophies.

Lorsque l'âme, dit-il, flotte incertaine entre la vie et le rêve, entre le désordre de l'esprit et le retour de la froide réflexion, c'est dans la pensée religieuse que l'on doit chercher des secours ; je n'en ai jamais pu trouver dans cette philosophie, qui ne nous présente que des maximes d'égoïsme, ou tout au plus de réciprocité, une expérience vaine, des doutes amers ; — elle lutte contre les douleurs morales en anéantisant la sensibilité ; pareille à la chirurgie, elle ne sait que retrancher l'organe qui fait souffrir.

Devait-il donc renaître à la paix par l'humilité, ou peut-être quelque conciliation imprévue s'opérait-elle entre ses aspirations et sa raison ? Il serait certainement fort téméraire de prétendre donner le dernier mot d'un ouvrage inachevé et dont on ne peut même préjuger l'étendue. Et cependant, dans cette seconde partie si confuse, si désordonnée, se rencontrent cinq ou six passages dont la corrélation frappe l'esprit, et auxquels je suis revenu plus d'une fois en cherchant à ressaisir la pensée destinée à porter les développements ultérieurs. La première lueur de cette lumière, trompeuse peut-être, éclate dès les deux premières lignes de la seconde partie. C'est le moment où, foudroyé par la révélation qui lui

apprend que sa maîtresse est à jamais perdue, le héros, si l'on veut, l'autobiographe, s'abandonne tout à coup à une crédulité désespérée, et se réfugie aveuglément, indistinctement, du confessionnal catholique dans la kabbale, de la kabbale dans les superstitions islamiques, etc. Je cite, pour économiser l'espace :

Une seconde fois perdue ! Tout est fini, tout est passé ! C'est moi maintenant qui dois mourir et mourir sans espoir. – Qu'est-ce donc que la mort ? Si c'était le néant..., plût à Dieu ! Mais Dieu lui-même ne peut faire que la mort soit le néant. Pourquoi donc est-ce la première fois depuis si longtemps que je pense à *Lui* ! Le système fatal qui s'était créé dans mon esprit n'admettait pas cette royauté solitaire... ou plutôt elle s'absorbait dans la somme des êtres : c'était le Dieu de Lucretius, impuissant et perdu dans son immensité. *Elle*, pourtant, croyait à Dieu, etc., etc.

Quelques pages plus loin, je lis :

Je veux expliquer comment, éloigné longtemps de la vraie route, je m'y suis senti ramené par le souvenir chéri d'une personne morte, et comment le besoin de croire qu'elle existait toujours a fait rentrer dans mon esprit le sentiment précis des diverses vérités que je n'avais pas assez fermement recueillies en mon âme. Le désespoir et le suicide sont le résultat de certaines situations fatales pour qui n'a pas foi dans l'immortalité, dans ses peines et dans ses joies ; je croirais avoir fait quelque chose de bon et d'utile en énonçant naïvement la succession des idées sur lesquelles j'ai trouvé le repos et une force nouvelle à opposer aux malheurs futurs de la vie.

Enfin un peu plus bas :

Je me dis : J'ai bien mal usé de la vie ; mais si les morts pardonnent, c'est sans doute à condition que l'on s'abstiendra à jamais du mal et qu'on réparera tout celui qu'on a fait. Cela se peut-il?... Dès ce moment, essayons de ne plus mal faire, et rendons l'équivalent de tout ce que nous pouvons devoir. – J'avais un tort récent envers une personne ; ce n'était qu'une négligence ; mais je commençai par m'en aller excuser. La joie que j'ai reçue de cette réparation me fit un bien extrême ; j'avais un motif de vivre et d'agir désormais, je reprenais intérêt au monde.

Je prie encore qu'on me permette de citer la page suivante, une des plus remarquables du livre, et qui peut servir de préface aux réflexions précédentes :

Mes premières années ont été trop imprégnées des idées issues de la Révolution, mon éducation a été trop libre, ma vie trop errante, pour que j'accepte facilement un joug qui, sur bien des points, offenserait encore ma raison. Je frémis en songeant quel chrétien je ferais si certains principes empruntés au libre examen des deux derniers siècles, si l'étude encore des diverses religions ne m'arrêtaient sur cette pente. – [...] Le pays où je fus élevé était plein de légendes étranges et de superstitions bizarres. Un de mes oncles, qui eut la plus grande influence sur ma première éducation, s'occupait, pour se distraire, d'antiquités romaines et celtiques. Il trouvait parfois dans son champ ou aux environs des images de dieux et d'empereurs que son admiration de savant me faisait vénérer et dont ses livres m'apprenaient l'histoire. Un certain Mars en bronze doré, une Pallas ou Vénus armée, un Neptune et une Amphitrite sculptés au-dessus de la fontaine du hameau, et surtout la bonne grosse figure barbue d'un dieu Pan souriant à l'entrée d'une grotte, parmi les festons de l'aristoloche et du lierre, étaient les dieux domestiques et protecteurs de cette retraite. J'avoue qu'ils m'inspiraient alors plus de vénération que les pauvres images chrétiennes de l'Église... Embarrassé au milieu de ces divers symboles, je demandai un jour à mon oncle ce que c'était que Dieu. « Dieu, c'est le soleil, » me dit-il. C'était la pensée intime d'un honnête homme qui avait vécu en chrétien toute sa vie, mais qui avait traversé la Révolution, et qui était d'une contrée où plusieurs avaient la même idée de la Divinité. Cela n'empêchait pas que les femmes et les enfants n'allassent à l'église ; et je dus à l'une de mes tantes quelques instructions qui me firent comprendre les beautés et les grandeurs du christianisme. Après 1815, un Anglais qui se trouvait dans le pays me fit apprendre le Sermon sur la montagne, et me donna un Nouveau Testament. – Je ne cite ces détails que pour indiquer les causes d'une certaine irrésolution qui s'est souvent unie chez moi à l'esprit religieux le plus prononcé.

Je suis bien loin de croire assurément qu'il faille conclure de ces citations que Gérard inclinât vers l'orthodoxie catholique ; la contradiction serait trop facile et les objections trop nombreuses. Néanmoins ces différents passages, ce besoin d'une philosophie pratique, ce jugement porté sur son éducation, pourraient bien indiquer dans les idées de l'auteur, surtout pour ceux qui l'ont connu, une évolution assez grave : ce sentiment d'inquiétude et peut-être de regret sur la direction donnée à ses premières études se retrouve dans plus d'un endroit, non seulement du livre qui nous occupe, mais de quelques ouvrages précédents, notamment dans deux passages de *Sylvie* et d'*Isis*, que je n'ai pas la place de citer, et auxquels

je renvoie les lecteurs que ces études intéressent<sup>3</sup>. Gérard avait commencé la vie par où on la finit ordinairement ; il avait été savant, archéologue, mythologue, avant d'être philosophe ou chrétien. Il avait renversé la méthode commune, qui veut que l'on parte du simple pour arriver au complexe. Il serait possible que l'expérience de la vie l'eût amené au besoin d'une philosophie plus applicable et de sentiments plus modernes. Au surplus, je ne livre cette induction que sous toutes réserves.

Je ne crains pas que l'on me reproche de m'être trop longuement étendu sur ce livre, œuvre remarquable d'un esprit distingué, qui désormais ne donnera plus, par malheur, de nouvelle besogne à la critique.

« Parlons de Balzac, cela fait du bien, » a dit un jour Gérard, dans le feuilleton de *La Presse*, pendant un de ces interims que lui laissait l'humeur voyageuse de son ami M. Théophile Gautier. — J'applique ce sentiment à Gérard lui-même. Oui, cela fait du bien, et cela est d'un bon exemple de parler de ces hommes rares qui ont constamment respecté l'art auquel ils avaient voué leur vie, qui ont placé au-dessus de tout l'amour de ces grandes choses, la poésie, la science, la philosophie, le beau langage. Et si, contre cette apologie de la vie de Gérard de Nerval, on m'objectait la catastrophe qui l'a terminée, je répondrais : Ne vous alarmez pas trop vite ; Gérard, tant qu'il vécut, préféra la médiocrité au luxe, et l'estime de quelques esprits choisis au prestige de la popularité ; si, pour mourir comme il est mort, il faut avoir vécu comme il l'a fait, l'exemple, de nos jours, ne saurait être contagieux.

*Revue fantaisiste*, 15 septembre 1861.

3. Voyez, dans *Les Filles du Feu*, les nouvelles de *Sylvie* et d'*Isis*.

THÉOPHILE GAUTIER

## Gérard de Nerval

### I

« Les morts vont vite par le frais ! » dit Bürger dans sa ballade de *Lenore*, si bien traduite par Gérard de Nerval ; mais ils ne vont pas tellement vite, les morts aimés, qu'on ne se souvienne longtemps de leur passage à l'horizon, où, sur la lune large et ronde, se dessinait fantastiquement leur fugitive silhouette noire.

Voilà bientôt douze ans que, par un triste matin de janvier, se répandit dans Paris la sinistre nouvelle. Aux premières lueurs d'une aube grise et froide, un corps avait été trouvé, rue de la Vieille-Lanterne, pendu aux barreaux d'un soupirail, devant la grille d'un égout, sur les marches d'un escalier où sautillait lugubrement un corbeau familial qui semblait croasser, comme le corbeau d'Edgar Poe : *Never, oh ! never more !* Ce corps, c'était celui de Gérard de Nerval, notre ami d'enfance et de collègue, notre collaborateur à *La Presse* et le compagnon fidèle de nos bons et surtout de nos mauvais jours, qu'il nous fallut, éperdu, les yeux troublés de larmes, aller reconnaître sur la dalle visqueuse dans l'arrière-chambre de la Morgue. Nous étions aussi pâle que le cadavre, et, au simple souvenir de cette entrevue funèbre, le frisson nous court encore sur la peau.

Le pic des démolisseurs a fait justice de cet endroit infâme qui appelait l'assassinat et le suicide. La rue de la Vieille-Lanterne n'existe plus que dans le dessin de Gustave Doré et la lithographie de Célestin Nanteuil, noir chef-d'œuvre qui ferait dire : « L'horrible est beau » ; mais la perte douloureuse est restée dans toutes les mémoires, et nul n'a oublié ce bon Gérard, comme chacun le nommait, qui n'a causé d'autre chagrin à ses amis que celui de sa mort.

Un immense cortège suivit le cercueil de la Morgue à Notre-Dame, – car l'Église ne refusa pas ses prières à cette belle âme inconsciente qui

avait changé le rêve de la vie pour le rêve de l'éternité, — et de Notre-Dame au cimetière du Père-Lachaise, où une fosse l'attendait non loin de celle de Balzac, et que recouvrit une large dalle de granit portant son nom pour épitaphe. Hélas ! beaucoup de ceux qui marchaient derrière le corbillard ont fait le même voyage funèbre et ne sont pas redescendus vers la ville ; mais ceux qui restent pensent souvent à cette triste journée ; plus d'un sent qu'il lui manque quelque chose, éprouve un vague ennui dont il ne se rend pas compte, et se promène mélancoliquement sur le boulevard, auquel il ne trouve plus son ancien charme, et souffre comme si une ancienne blessure se rouvrait ; c'est l'absence de Gérard qui fait cela. Sa mort a causé un vide qui n'est pas comblé encore.

On était si bien accoutumé à le voir apparaître dans une courte visite, familier et sauvage comme une hirondelle qui se pose un instant et reprend son vol après un petit cri joyeux ! On le suivait avec tant de plaisir dans ses courses vagabondes d'un bout de la ville à l'autre pour profiter de sa conversation charmante, car demeurer en place était pour lui un supplice ! Son esprit ailé entraînait son corps, qui semblait raser la terre.

On eût dit qu'il voltigeait au-dessus de la réalité, soutenu par son rêve.

Nous l'avions connu à Charlemagne, déjà célèbre sur les bancs du collège comme auteur des *Élégies nationales*, qui promettaient, disaient les professeurs, un émule à Casimir Delavigne, la grande gloire du moment. C'était alors un jeune homme doux et modeste, rougissant comme une jeune fille, se déroband volontiers à la curiosité admirative de ses condisciples, tout fiers d'avoir un camarade imprimé et dont on parlait dans les journaux. Il avait le visage d'un blanc rosé, animé d'yeux gris où l'esprit mettait son étincelle dans une douceur inaltérable. Son front, que laissaient voir très haut de jolis cheveux blonds d'une finesse extrême et pareils à une fumée d'or, était d'une admirable coupe, poli comme de l'ivoire et brillant comme de la porcelaine. Jamais voûte mieux arrondie, plus noble et plus vaste ne fut préparée par la nature pour la pensée humaine ; et cependant les idées y bourdonnèrent si nombreuses, tant de connaissances et de systèmes s'y logèrent, tant de théogonies, de philosophies et d'esthétiques y prirent place, que ce panthéon devint un capharnaüm et que la coupole se fêla. Le nez était fin, de forme légèrement aquiline, la bouche gracieuse avec la lèvre inférieure un peu épaisse, signe de bonté ; le menton bien accusé et frappé d'une fossette. Tel le représente, mais plus viril déjà, un médaillon de Jean Duseigneur — on disait alors :

Jehan Duseigneur – daté de 1831. Ce médaillon, devenu très rare, est le seul portrait de Gérard à cette époque que nous connaissions. Il était habituellement vêtu d'une sorte de redingote d'étoffe noire brillante, aux vastes poches, où, comme le Schaunard de *La Vie de bohème*, il enfouissait une bibliothèque de bouquins récoltés çà et là, cinq ou six carnets de notes et tout un monde de petits papiers sur lesquels il écrivait d'une écriture fine et serrée les idées qu'il prenait au vol pendant ses longues promenades. Qu'on nous pardonne ces détails ; ils commencent à être rares, ceux qui ont vu Gérard tout jeune et avant la révolution de Juillet, et nous fixons, nous qui allons bientôt partir à notre tour, ces traits d'un ami disparu que la génération actuelle n'a pas connu sous cet aspect.

Gérard, comme toute la jeunesse du temps, se rattacha au grand mouvement romantique qui agitait alors la littérature. Il en était certes par le fond et la nouveauté des idées, par un certain germanisme intellectuel puisé dans la familiarité de Goethe et de Schiller, d'Uhland et de Tieck, qu'il lisait en la langue originale ; mais il était, pour la forme, un disciple du XVIII<sup>e</sup> siècle. Lorsque chacun cherchait les tournures excentriques et les couleurs violentes et se fût volontiers peint de vert et de rouge comme un Ioway partant pour la guerre, des plumes d'aigle sur la tête, des colliers de griffes d'ours au bas du col, des scalps, ou plutôt des perruques de classiques à la ceinture, pour avoir l'air plus étrange et plus formidable, lui se plaisait dans les gammes tendres, les pâleurs délicates et les gris de perle chers à l'école française de l'autre siècle. S'il admirait Hugo, il aimait Béranger ; il était ce qu'on appelait alors libéral et, de plus, impérialiste, deux nuances qui se fondaient dans une commune haine des Bourbons. Cette opinion chez lui se comprenait, car il était fils d'un ancien chirurgien-major des armées napoléoniennes. Ce culte de l'empereur n'était cependant pas aveugle, car, dans une de ses odes, Gérard reproche au grand capitaine

D'avoir répudié deux épouses sublimes :  
Joséphine et la Liberté !

Cette préoccupation politique ne l'empêchait pas de marcher avec l'école dont la devise était : « La liberté dans l'art », et d'être un chef de bande menant une escouade aux représentations d'*Hernani*. Il installait ses hommes, applaudissait consciencieusement et se retirait pour aller présenter ses devoirs à son père, qui se couchait à neuf heures, déférence filiale dont il ne se départit jamais, même plus tard, lorsqu'on joua ses propres pièces.

Sa traduction de *Faust* lui avait valu, du demi-dieu de Weimar, une lettre qu'il gardait précieusement et qui contenait ces mots : « Je ne me suis jamais mieux compris qu'en vous lisant. » Ce n'était pas là une vaine formule complimenteuse. Le style de Gérard était une lampe qui apportait la lumière dans les ténèbres de la pensée et du mot. Avec lui, l'allemand, sans rien perdre de sa couleur ni de sa profondeur, devenait français par la clarté.

C'est aux années qui suivirent immédiatement 1830 qu'il faut reporter les plus anciennes de ces petites pièces de vers charmantes qu'on a recueillies plus tard dans *La Bohème galante*, où l'odelette se marie au lied, et Ronsard à Uhland, dans une proportion exquise. Tout le monde, du moins parmi les lettres, sait par cœur ces mignons chefs-d'œuvre qui ne dépassent guère une douzaine de vers d'un sentiment si tendre, d'une forme si discrète et si sobre, mais par malheur peu nombreux. Si la première manière du poète avait été féconde et relativement facile, la seconde, bien supérieure, le fut beaucoup moins. Il semblerait que la muse un peu timide de Gérard fût effrayée, tout en les admirant, des grands coups d'aile et du fracas de rimes du lyrisme romantique. On peut supposer que là n'était pas son secret idéal, et qu'il eût préféré une poésie plus naïve et plus simple, moins artiste en un mot, et se rapprochant des légendes ou des chansons populaires, qu'il recherchait déjà dans ses promenades à pied à travers les campagnes et dont il a recueilli quelques-unes. Il aurait au besoin admis l'assonance pour alléger la rime trop lourde à l'oreille, selon lui, à cause de cette monotonie ennuyeuse reprochée souvent à la versification française. Ces idées, que Gérard ne mit pas en pratique, étaient aussi celles de Gozlan, qui fit, dans *L'Europe littéraire*, une sorte de poésie assonante sur un coucou de village avec son cadran verni, son oiseau battant des ailes et ses poids suspendus qui tentent la patte des chats.

## II

Puisque maintenant on recherche les moindres pages de Gérard, et qu'on essaye de lui créer toute une série d'œuvres posthumes qu'il renierait assurément, – car ce charmant paresseux, qui fit dans sa vie une si large part à la fantaisie, au rêve et au loisir, ne voudrait pas avoir tant travaillé après sa mort – il ne serait pas hors de propos d'indiquer d'après nos souvenirs, des œuvres plus réelles et plus authentiques qui semblent perdues ou ignorées, car nous ne les avons vues reproduites nulle part :

une comédie en un acte, en vers, où figuraient Molière et sa servante Laforêt ; un mystère ou diablerie en vers de huit pieds, *Le Prince des sots*, dont nous avons fait le prologue et qui avait pour acteurs principaux Satan et un ange jouant ensemble des âmes aux dés ; un drame en prose, *Nicolas Flamel*, dont quelques scènes, se passant sur la tour Saint-Jacques, ont été insérées dans le *Mercur* de l'époque ; plus, un autre drame en vers, *la Dame de Carouge*, en collaboration avec nous-même, qui était basé sur cette idée d'un esclave sarrasin ramené des croisades et introduisant dans le donjon féodal les passions farouches de l'Orient. *La Dame de Carouge* ne fut pas jouée, et ce que le manuscrit est devenu, nous l'ignorons. Gérard le trimballa longtemps dans ses poches, où tout entrait, mais d'où rien ne sortait, comme ce tiroir du diable où Goethe serrait ses vers et qui garda si longtemps le second *Faust*. Notre Sarrasin Hafiz était le précurseur d'Yaqoub, mais il ne lui fut pas donné de montrer aux feux de la rampe sa figure teintée de jus de réglisse comme celle d'Othello.

Dès cette époque, Gérard commençait à rouler dans son esprit deux grands drames, l'un moderne, philosophique, l'autre oriental, biblique et social.

Le personnage principal du drame moderne était un médecin ambitieux qui dans son art trouvait de terribles ressources pour arriver à ses fins. C'était une sorte de Borgia en habit noir et en cravate blanche, et, en outre, un assassin scientifique comme Eugène Azam, qui sacrifiait des victimes à l'éclaircissement de quelque point obscur de son art. Il avait aimé, étant pauvre, une femme qui l'avait repoussé, et, à la scène de séparation, résolu à devenir riche, il lui disait cette phrase restée dans notre mémoire : « Cet or, comment vous le faut-il ? taché de sang ou taché de boue ? » Cette pièce, pleine de scènes remarquables, a-t-elle jamais été finie ? Nous n'en connaissons que des fragments et le scénario que nous raconta Gérard, qui essayait volontiers ses idées dans la causerie, et, pour cet usage, on peut dire qu'il ne regardait pas beaucoup au choix de l'auditeur. Il parlait devant le premier venu, comme il eût fait devant Victor Hugo, Sainte-Beuve ou Balzac. Il éprouvait le besoin d'ébaucher sa pensée avant de l'écrire, et d'en faire l'épreuve sur un être quelconque, même *in anima vili*.

Le second drame était *La Reine de Saba*. On ne saurait imaginer ce que Gérard lut de livres, prit de notes et de renseignements pour cette pièce. La Bible, le Talmud, Sanchoniathon, Bérose, Hermès, George le Syncelle,

toute la bibliothèque orientale de d'Herbelot y passèrent ; tout fut consulté, jusqu'à l'histoire des soixante-dix rois préadamites et à la biographie de la dive Lilith, première femme d'Adam, pour bien prendre la couleur locale du sujet. Tout ce que les poètes persans ont raconté du Hudhad, l'oiseau merveilleux, Gérard le savait, et nous ne serions pas surpris qu'il eût entendu le langage de la huppe. Le Sir-Hasirim lui donnait le ton pour les scènes d'amour, et, afin de ne pas être pris au dépourvu quand il faudrait exprimer les magnificences du palais et du trône de Salomon, de la parure et du cortège de la Reine de Saba venant d'Ophir, le pays de l'or et des perles, il avait dressé un catalogue de toutes les pierres précieuses fantastiques et réelles, depuis l'escarboucle du Giamschid jusqu'à l'azerodrach dont les bohémiennes se font des colliers. Ce qu'il avait entassé de notes et apporté de matériaux pour bâtir son monument était vraiment prodigieux. *La Reine de Saba* ne fit pas un heureux voyage et se perdit dans le désert avec sa suite bizarrement chamarrée d'or.

Écrite d'abord en prose, elle tenta un instant Meyerbeer, que venait de révéler, sous sa forme nouvelle, l'éclatant succès de *Robert le Diable*, et qui voyait avec raison dans ce sujet la matière d'un magnifique opéra. La collaboration de Meyerbeer n'était pas à dédaigner, et Gérard se mit, non sans pousser plus d'un soupir, à tailler son drame en scénario. L'illustre compositeur parut ravi, demanda quelques modifications, quelques retouches, garda l'ouvrage plusieurs années, souriant toujours aux visites de Gérard avec cette exquise urbanité qui le caractérisait ; mais, selon son habitude d'éternelle hésitation, il ne fit rien. Au fond, il n'avait confiance qu'en M. Scribe et ses livrets. La pauvre Balkis, ainsi retenue, se fanait tristement dans l'ombre et la poussière d'un carton. Gérard l'en tira, arrangea les scènes en chapitres et en fit un roman qui parut, si nous ne nous trompons, dans *Le National*. Plus tard, il reprit cette légende et l'inséra, sous forme de récit, dans *Les Nuits du Ramazan*. Ainsi finit la caravane de la reine Balkis, cette vision d'Orient qui préoccupa Gérard autant que le jeune charpentier de *La Fée aux miettes*, et finit par l'amener comme lui dans la maison des lunatiques. Mais, moins heureuse que l'ami de la Fée aux miettes, Gérard ne trouva pas la mandragore qui chante, et un vaisseau à la poupe dorée, aux huit mâts grésés de voiles de pourpre et de cordages de soie, ne vint pas le prendre chez le docteur Blanche pour le mener vers la mystérieuse Ophir, où l'attendait la belle reine, objet de son amour.

Malgré tous ces travaux, Gérard n'était pas connu hors du cercle littéraire où on l'estimait à sa juste valeur ; car, malgré l'envie dont on le accuse, les virtuoses de chaque art apprécient très bien la force respective de leurs confrères et les mettent à leur vraie place. À une époque où chacun aurait voulu marcher dans les rues précédé par les clairons de la Renommée, sur un char d'or à quatre chevaux blancs, pour mieux attirer les regards de la foule, Gérard cherchait l'ombre avec le soin que les autres mettaient à chercher la lumière. Nature choisie et délicate, talent fin et discret, il aimait à s'envelopper de mystère. Les journaux les moins lus étaient ceux qu'il préférait pour y insérer des articles signés d'initiales imaginaires ou de pseudonymes bientôt renouvelés, dès que l'imagination charmante et le style pur et limpide de ces travaux en avaient trahi l'auteur aux yeux attentifs. Comme Henri Beyle, mais sans aucune ironie, Gérard semblait prendre plaisir à s'absenter de lui-même, à disparaître de son œuvre, à dérouter le lecteur. Que d'efforts il a faits pour rester inconnu ! Fritz, Aloysius Block lui ont servi tour à tour de masque, et pourtant il lui fallut plus tard accepter la réputation qu'il fuyait. Dissimuler plus longtemps eût été de l'affectation.

Cette conduite n'était nullement, nous pouvons l'affirmer, le résultat d'un calcul pour irriter la curiosité, c'était l'inspiration d'une conscience rare, d'un extrême respect de l'art. Quelque soin qu'il mît à ses travaux, il les trouvait encore trop imparfaits, trop éloignés de l'idéal ; et les marquer d'un cachet particulier lui eût semblé une vanité puérile<sup>1</sup>.

Nous habitons alors impasse du Doyenné. Camille Rogier avait un appartement assez vaste, dans une vieille maison tout près d'une église en ruine, dont un reste de voûte faisait un assez bel effet au clair de lune, et dont les fenêtres donnaient sur des terrains vagues encombrés de pierres de taille entre lesquelles verdissaient les orties, et que la galerie du Louvre baignait de son ombre froide. Arsène Houssaye et Gérard demeuraient avec Camille et faisaient ménage commun. Nous occupions tout seul, dans la même rue, un petit logement où nous ne rentrions guère que la nuit ; car nous passions les journées avec les camarades dans le grand salon de Rogier, vaste pièce aux boiseries tarabiscotées et ornées de rocaille, aux glaces d'un cristal louche surmontées d'impostes, aux étroites fenêtres

1. [Gautier reprend ici (de « À une époque » à « puérile ») un passage de son article du 25 février 1854.]

vitrées de petits carreaux à la mode de l'autre siècle. Comme une ombre des marquises d'autrefois, errait dans ce logis fantastique, avec un œil de poudre sur ses blonds cheveux et une rose pompon à la main, cette jolie et délicate Cidalise, pastel sans cadre que devait effacer, au sortir du bal, un aigre souffle de bise.

Ce fut dans cet appartement qu'eut lieu cette fête où, selon le conseil de Gérard, les rafraîchissements furent remplacés par des fresques barbouillées sur les vieilles boiseries grises, au grand effroi du propriétaire, qui considérait les peintures comme des taches. Corot, Adolphe Leleux, Célestin Nanteuil, Camille Rogier, Lorentz, Théodore Chassériau, alors bien jeunes, exercèrent leurs brosses et improvisèrent des fantaisies charmantes.

Rogier, qui dessinait de très fines illustrations pour les *Contes* d'Hoffmann, et gagnait assez d'argent pour s'acheter des bottes à l'écuyère et des habits de velours nacarat, sur lesquels s'étalait sa magnifique barbe rousse, objet de notre envie, ayant à faire des dessins pour *Les Mille Et Une Nuits*, partit en Orient, où il resta, et devint directeur des postes à Beyrouth. Réduite à trois, l'association se transporta rue Saint-Germain-des-Prés. Nous faisons notre cuisine nous-mêmes. Arsène Houssaye excellait dans la panade ; nous, dans la confection du macaroni. Gérard allait, avec l'aplomb le plus majestueux, chercher de la galantine, des saucisses ou des côtelettes de porc frais aux cornichons chez le charcutier voisin, car on s'imagine bien que notre livrée n'était pas nombreuse. Nous vivions ainsi de la façon la plus amicale, et ce sont les plus belles années de notre vie. Gérard, qui dormait très peu, lisait fort avant dans la nuit, et il avait trouvé un singulier mode d'éclairage : il posait en équilibre sur sa tête un de ces larges chandeliers de cuivre qu'on appelle martinet, et la lueur se projetait sur les pages ouvertes ; mais quelquefois le sommeil le gagnait et le chandelier tombait, au risque de mettre le feu au lit. Michel-Ange et Girodet peignaient nocturnement de la sorte avec des bougies sur la tête, comme les Turcs du *Bourgeois gentilhomme*.

### III

Ce fut à peu près vers cette époque qu'on nous confia le feuilleton dramatique de *La Presse*, avec Gérard pour collaborateur. Nous signions G.-G. par imitation du J.-J. des *Débats* ; mais nous ne pesions pas à nous deux la monnaie de celui qu'on nommait déjà le prince des critiques. On

trouverait sous cette double signature, facilement reconnaissables, les morceaux qui appartiennent en propre à Gérard. Nous étions d'humeur fort vagabonde, et chacun de nous venait tourner la meule du journal lorsque l'autre, emporté par son instinct voyageur, parcourait l'Espagne, l'Allemagne, l'Italie, ou l'Afrique. Fraternelle alternative que Gérard comparait à celle des Dioscures, dont l'un paraît quand l'autre s'en va. Hélas ! il est parti pour ne plus revenir<sup>2</sup>.

Mais bientôt ce travail à heure fixe, bien qu'allégé par la collaboration et de nombreuses vacances lui devint insupportable, et nous dûmes continuer seul la fastidieuse besogne d'analyser les vaudevilles et les mélodrames.

On s'est attendri fort mal à propos sur la misère de Gérard, et l'on a voulu y voir une des causes de sa triste fin. Les journaux lui furent toujours ouverts, et chaque article qu'il présentait à un directeur était le bienvenu. Les ressources que l'époque offrait aux écrivains étaient à sa disposition, et sa connaissance de l'allemand, lorsqu'il n'était pas en train d'inventer, lui fournissait un facile moyen de travail. Il était juste aussi riche ou, si l'on veut, aussi pauvre que nous. Il fit même, vers ce temps-là, un petit héritage d'une quarantaine de mille francs qui dora les commencements de sa carrière, et lui permit l'accomplissement de quelque fantaisie, par exemple la fondation d'un journal, *Le Monde théâtral*, dont le but était de faire valoir une actrice dans laquelle il croyait avoir trouvé la réalisation de son idéal. Au reste, l'argent était son moindre souci. Jamais l'amour de l'or, qui cause aujourd'hui tant de fièvres malsaines, ne troubla cette âme pure et vraiment antique. La richesse lui semblait un embarras, et, comme Diogène voyant un jeune berger puiser de l'eau dans sa main, il eût volontiers rejeté sa coupe inutile. Mais ne croyez pas, d'après cela, à un bohème, à un cynique ; personne n'eut des manières plus polies, un ton meilleur, un langage plus réservé, et ne se montra plus parfait gentleman. Seulement, les louis lui causaient une sorte de malaise et semblaient lui brûler les mains ; il ne redevenait tranquille qu'à la dernière pièce de cinq francs.

Nous avons tout à l'heure touché en passant un point délicat de la vie de Gérard sur lequel, malgré son amitié pour nous, il ne s'expliqua jamais

2. [Gautier reprend ici (de « Nous étions » à « revenir ») un passage de son article du 30 janvier 1855.]

formellement ; car c'était une âme discrète et pudique, rougissant comme Psyché, et, à la moindre approche de l'amour, se renfermant sous ses voiles. Nous voulons parler de sa passion pour une cantatrice célèbre alors dont nous taisons le nom, puisque son adorateur ne l'a jamais écrit. Cette passion très réelle a passé pour chimérique. Beaucoup d'entre nous en ont douté, car Gérard était un étrange amoureux. Nous l'avions parfois doucement raillé sur ses caprices soudains à l'endroit de femmes aperçues de loin et dont il évitait même de se rapprocher, pour ne pas détruire son illusion, disait-il. Le reproche lui était resté sur le cœur, et, dans son *Voyage en Orient*, il semble y répondre par ces lignes, auxquelles sa fin douloureuse prête une signification sinistre :

« J'ai entendu des gens graves plaisanter sur l'amour que l'on conçoit pour des actrices, pour des reines, pour des femmes poètes, pour tout ce qui, selon eux, agite l'imagination plus que le cœur : et pourtant, avec de si folles amours, on aboutit au délire, à la mort ou à des sacrifices inouïs de temps, de fortune ou d'intelligence. Ah ! je crois être amoureux ? ah ! je crois être malade, n'est-ce pas ? Mais, si je crois l'être, je le suis. »

Lorsque cette passion l'envahit soudainement et s'empara pour jamais de son âme, de son intelligence et de sa volonté, car « le coup de foudre » dont on a fait tant de railleries est un effet de l'amour plus fréquent qu'on ne le pense, Gérard de Nerval, franchissant en idée toutes les phases intermédiaires d'une liaison qui n'était même pas commencée, car il n'avait pas encore adressé la parole à l'objet de sa flamme, regarda son désir comme accompli déjà et se mit à chercher dans les magasins de bric-à-brac un lit magnifique et digne de ces amours imaginaires ; il en trouva un du temps de la Renaissance, portant dans ses sculptures vraies ou fausses la salamandre de François I<sup>er</sup>, qu'il fit restaurer à grands frais et monter sur une estrade que devait recouvrir un splendide tapis. Ce lit monumental, qui embarrassait beaucoup la vie nomade de Gérard, resta longtemps chez nous, car nous possédions seul une chambre assez vaste pour qu'il y pût tenir. Nous devions nous éclipser au moment solennel ; mais la divinité pour laquelle ce temple avait été bâti n'y descendit jamais. Balzac admirait beaucoup cet élan sublime d'imagination qui supprimait la réalité et arrivait droit à sa chimère sans tenir compte du temps ni des obstacles. Ce n'était pas chez Gérard fatuité, certitude du triomphe, confiance outrée en ses moyens de séduction ; personne ne fut plus humble, plus timide, moins ravi de soi-même ; c'était la force de projection du rêve,

cette puissance de créer hors du temps et du possible, une vision presque palpable, pour ainsi dire, et qui devait fatalement aboutir à l'hallucination malade.

En ces jours d'excentricité littéraire, parmi les originalités, les paroxysmes et les outrances volontaires ou involontaires, il était bien difficile de paraître extravagant ; toute folie semblait plausible, et le plus sage d'entre nous eût paru digne des Petites-Maisons. Le plaisir de contrarier les philistins nous poussait, comme les étudiants allemands, à des bizarreries concertées du goût le plus douteux. Il y avait longtemps sans doute, que l'équilibre mental était dérangé chez Gérard avant qu'aucun de nous s'en fût aperçu. Cela était d'autant plus difficile à deviner, que jamais style ne fut plus clair, plus limpide, plus raisonnable, en un mot, que celui de Gérard ; même lorsque la maladie eut atteint incontestablement son cerveau, il conserva intactes toutes les qualités de son intelligence. Aucune faute, aucune erreur, aucune incorrection ne trahit le désordre de ses facultés intellectuelles. Jusqu'au bout, il resta impeccable.

Probablement, quand il se sentait plus exalté que de coutume, il faisait quelque petit voyage où la solitude, l'air frais des champs et les distractions de la route lui rendaient le calme. Il put ainsi cacher longtemps un état que nul ne soupçonnait. Quelques propos étranges nous faisaient bien ouvrir de grands yeux ; mais il les expliquait d'une façon si ingénieuse, si savante et si profonde, que notre admiration pour lui en augmentait. Il eût fallu, du reste, de terribles paradoxes pour nous étonner. Cependant, il est certain que, dès lors, comme le vase de cristal qui a inspiré à Sully Prudhomme une si charmante pièce de vers, le cœur de Gérard avait reçu d'un coup d'éventail cette invisible fêlure par où s'écoulent l'âme et la raison d'un homme. L'histoire de ses amours resta toujours obscure ; il fonda un journal, il fit des pièces pour se rapprocher de son idole, il écrivit des lettres passionnées et charmantes qu'il mit sans doute à la poste dans sa poche, car celle à qui elles s'adressaient en eût été touchée. Déclara-t-il jamais formellement son amour ? Nous l'ignorons. Mais, dans sa nouvelle d'*Aurélie* [sic], qui est comme une sorte d'histoire voilée de sa passion, il semble s'accuser d'un tort imaginaire ou réel qui lui aurait valu les rigueurs méritées de l'objet adoré. À la séparation dans cette vie s'ajoute la séparation dans l'autre. Croyant se soustraire à l'obsession d'un trop cher souvenir, il a brûlé les lettres et les frêles reliques d'amour laissées par Aurélie après sa mort, et cet holocauste réduit en cendres ses espérances de réunion

extra-mondaine. Jamais il ne reverra l'uniquement aimée. Cette idée le pousse au plus sombre et au plus morne désespoir.

Dans le temps où tout lui souriait encore, il nous avait prié de faire des sonnets en l'honneur de sa maîtresse. Il trouvait que cela sentait son Valois d'avoir un Ronsard rimant sur le thème donné et pour le compte de son maître. Nous nous prêtions volontiers à cette fantaisie à laquelle de plus grands poètes que nous ont obéi autrefois. Il nous commanda aussi un portrait de la dame de ses pensées, qui fut inséré dans *Les Belles Femmes de Paris*, une publication que dirigeait Alphonse Esquiros. Nous étions bien loin de prévoir quelles tristes conséquences devait avoir cet amour qui nous semblait un peu chimérique, et tout d'imagination.

Mais bientôt les bizarreries s'accusèrent davantage, et il devenait parfois difficile de les excuser, car elles sortaient du domaine de la pensée pour entrer dans le domaine de l'action. Des soins éclairés devinrent nécessaires, à la grande indignation de Gérard, car il ne concevait pas que des médecins s'occupassent de lui parce qu'il s'était promené dans le Palais-Royal, traînant un homard en vie au bout d'une faveur bleue. « En quoi, disait-il, un homard est-il plus ridicule qu'un chien, qu'un chat, qu'une gazelle, qu'un lion ou toute autre bête dont on se fait suivre ? J'ai le goût des homards, qui sont tranquilles, sérieux, savent les secrets de la mer, n'aboient pas et n'avalent pas la monade des gens comme les chiens, si antipathiques à Goethe, lequel pourtant n'était pas fou. » Et mille autres raisons plus ingénieuses les unes que les autres.

L'accès passé, il rentrait dans la pleine possession de lui-même, et racontait, avec une éloquence et une poésie merveilleuses, ce qu'il avait vu dans ces hallucinations, mille fois supérieures aux fantasmagories du haschich et de l'opium. Il est bien regrettable qu'un sténographe n'ait pas reproduit ces étonnants récits, qu'on eût pris plutôt pour les rêves cosmogoniques d'un dieu ivre de nectar que pour les confessions et les réminiscences du délire.

Nous l'avons déjà dit et nous ne saurions trop le redire, quel que fût l'état d'esprit où il se trouvait, jamais son sens littéraire ne fut altéré. À cette époque que nous venons d'indiquer se rapporte une suite de sonnets mystagogiques qu'il fit paraître plus tard sous le titre de *Vers dorés*, et dont l'obscurité s'illumine de soudains éclairs comme une idole constellée d'escarboucles et de rubis dans l'ombre d'une crypte. Les rimes sonnent comme des timbres d'or ; la phrase, quoique d'un mystère à faire trouver

Orphée ou Lycophron limpides<sup>3</sup>, a la plus magnifique tournure et la solennité la plus grandiose. On dirait les oracles d'un dieu inconnu.

IV<sup>4</sup>

Mais laissons ces souvenirs personnels dont le charme nous entraîne, et quittons l'homme pour le littérateur. Dans sa première jeunesse, presque enfant, Gérard avait traduit *Faust*, et ses sympathies le poussaient naturellement vers l'Allemagne, qu'il a souvent visitée et où il a fait de fructueux séjours. L'ombre du vieux chêne teutonique a flotté plus d'une fois sur son front avec des murmures confidentiels ; il s'est promené sous les tilleuls à la feuille découpée en cœur ; il a salué au bord des fontaines l'elfe dont la robe blanche traîne un ourlet mouillé parmi l'herbe verte ; il a vu tourner les corbeaux au-dessus de la montagne de Kyffhausen ; les kobolds sont sortis devant lui des fentes de rocher du Harz, et les sorcières du Brocken ont dansé autour du jeune poète français, qu'elles prenaient pour un étudiant d'Iéna, la grande ronde du walpurgisnachtstraum : plus heureux que nous, il s'est accoudé sur la table d'où Méphistophélès faisait jaillir avec un foret des fusées de vins incendiaires. Il a pu descendre les degrés de cette cave de Berlin au fond de laquelle glissait trop souvent l'auteur de *La Nuit de Saint-Sylvestre* et du *Pot d'or*. D'un œil calme, il a regardé quels jeux de lumière produisait le vin du Rhin dans le rœmer d'émeraude, et quelles formes bizarres prenait la fumée des pipes au-dessus des dissertations hégéliennes dans les gasthaus esthétiques.

Ces excursions nous ont valu des pages d'un caprice charmant et qu'on peut mettre sans crainte à côté des meilleurs chapitres du *Voyage sentimental* de Sterne ; l'auteur, de la façon la plus imprévue, mêle la pensée au rêve, l'idéal au réel, le voyage dans le bleu à l'étape sur la grande route ; tantôt il est à cheval sur une chimère aux ailes palpitantes, tantôt sur un maigre bidet de louage, et, d'un incident comique, il passe à quelque extase éthérée. Il sait souffler dans le cor du postillon les mélodies enchantées d'Achim d'Arnim et de Clément Brentano, et, s'il s'arrête au seuil d'une hôtellerie brodée de houblon pour boire la brune bière de Munich, la chope devient dans ses mains la coupe du roi de Thulé. — Pendant qu'il marche, des figures charmantes sourient à travers le feuillage, les jolies

3. [De « quel que fût » à « limpides », reprise de l'article du 30 janvier 1855.]

4 [Cette IV<sup>e</sup> partie reprend un extrait de l'article du 25 février 1854, auquel Gautier se contente d'ajouter un dernier paragraphe.]

couleuvres de l'étudiant Anselme dansent sur le bout de leur queue, et les fleurs qui tapissent le revers du fossé tiennent des conversations panthéistes : la vie cachée de l'Allemagne respire dans ces promenades fantasques où la description finit en légende et l'impression personnelle en fine remarque philosophique ou littéraire. Seulement, notez-le bien, la veine française ne s'interrompt jamais à travers ces divagations germaniques.

À cette époque de la vie de l'auteur, il faut rattacher le beau drame de *Léo Burckart*, joué à la Porte-Saint-Martin, et qui restera une des plus remarquables tentatives de notre temps. *Léo Burckart* est un publiciste qui, dans le journal qu'il dirige, a émis des idées politiques et des plans de réforme d'une hardiesse et d'une nouveauté à faire craindre pour lui les rigueurs du pouvoir ; mais le prince, convaincu de sa bonne foi, au lieu de le bannir, lui donne la place du ministre qu'il a critiqué, le sommant de réaliser ses théories et de mettre ses rêves en action. Léo accepte, et le voilà en contact direct avec les hommes et les choses, lui, libre rêveur qui, au fond de son cabinet, tenait si aisément le monde en équilibre sur le bec de sa plume. Épris d'un idéal abstrait, il veut gouverner sans les moyens de gouvernement ; comme un ministre de l'âge d'or, il ferme l'oreille aux chuchotements de la police, et ne sait pas que la vie du prince est menacée et que son propre honneur est compromis. Regardé comme un traître par son ancien parti, suspect au parti de la cour, faisant en personne ce qu'il devrait laisser faire à des subalternes, contrariant les intérêts par des rigorismes outrés, marchant en aveugle dans le dédale des intrigues, en quelques mois de pouvoir il perd sa popularité, ses amitiés et presque son honneur domestique, et résigne sa charge, désabusé de ses rêves, ne croyant plus à son talent, doutant de l'homme et de l'humanité. Cependant, ce n'est point un piège machiavélique qu'on lui a tendu : le prince s'est prêté loyalement à l'expérience ; il a apporté en toute franchise son concours au penseur.

L'impression de ce drame, d'une rare impartialité philosophique, serait triste, s'il n'était égayé par la peinture la plus exacte et la plus vivante des universités. Rien n'est plus spirituellement comique que ces conspirations d'étudiants pour qui boire est la grande affaire, et qui songent à Brutus en chargeant leur pipe. Cette pièce, d'un poète enivré à la coupe capiteuse du mysticisme allemand, semble, chose bizarre, l'œuvre froidement réfléchie d'un vieux diplomate rompu aux affaires et mûri par la pratique des hommes ; nulle colère, nul emportement, pas une tirade déclamatoire, mais partout une raison claire et sereine, une indulgence pleine de pitié et de compréhension.

De longs voyages en Orient succédèrent à ces travaux. *Les Femmes du Caire* et *Les Nuits du Ramazan* marquent cette nouvelle période. Passer des brumes d'Allemagne au soleil d'Égypte, la transition était brusque, et une moins heureuse nature eût pu en rester ébloui. Gérard de Nerval, dans ce livre, dont le succès grandit à chaque édition, a su éviter l'enthousiasme banal et les descriptions « d'or et d'argent plaqués » des touristes vulgaires. Il nous a introduits dans la vie même de l'Orient, si hermétiquement murée pour le voyageur rapide. — Sous un voile transparent, il nous a raconté ses aventures avec ce don modeste et cette naïveté enjouée qui font de certaines pages des *Mémoires* du Vénitien Carlo Gozzi une lecture si attrayante. L'histoire de Zeynab, la belle esclave jaune achetée au djellab dans un moment de pitié philanthropique, et qui embarrasse son voyage de tant de jolis incidents à l'orientale, est contée avec un art parfait et une discrétion du meilleur goût. Les mariages à la cophite, les noces arabes, les soirées de mangeurs d'opium, les mœurs des fellahs, tous les détails de l'existence mahométane sont rendus avec une finesse, un esprit et une conscience d'observation rares. Le style se réchauffe et prend des nuances plus ardentes sans rien perdre de sa clarté.

Les légendes de l'Orient ne pouvaient manquer d'exercer une grande influence sur cette imagination aisément excitée, que l'érudition sanscrite des Schlegel, *Le Divan oriental-occidental* de Goethe, les *ghazels* de Ruckert et de Platen avaient, d'ailleurs, préparée depuis longtemps à ces magies poétiques. *La Légende du calife Hakem*, *l'Histoire de Balkis et de Salomon* montrent à quel point Gérard de Nerval s'était pénétré de l'esprit mystérieux et profond de ces récits étranges où chaque mot est un symbole ; on peut même dire qu'il en garde certains sous-entendus d'initié, certaines formules cabalistiques, certaines allures d'illuminé qui feraient croire par moments qu'il parle pour son propre compte. Nous ne serions pas très surpris s'il avait reçu, comme l'auteur du *Diable amoureux*, la visite de quelque inconnu aux gestes maçonniques, tout étonné de ne pas trouver en lui un confrère. Une préoccupation du monde invisible et des mythes cosmogoniques le fit tourner quelque temps dans le cercle de Swedenborg, de l'abbé Terrasson et de l'auteur du *Comte de Gabalis*. Mais cette tendance visionnaire est amplement contrebalancée par des études d'une réalité parfaite, telles que celles sur Spifame, Restif de la Bretonne, la plus complète, la mieux comprise que l'on ait faite sur ce Balzac du coin de la borne, étude qui a tout l'intérêt du roman le mieux conduit.

*Sylvie*, l'œuvre la plus récente de l'écrivain, nous semble un morceau tout à fait irréprochable ; ce sont des souvenirs d'enfance ressaisis à travers ce gracieux paysage d'Ermenonville, sur les sentiers fleuris, le long des rives du lac, au milieu des brumes légères colorées en rose par les rougeurs du matin ; une idylle des environs de Paris, mais si pure, si fraîche, si parfumée, si humide de rosée, que l'on pense involontairement à Daphnis et Chloé, à Paul et Virginie, à ces chastes couples d'amants qui baignent leurs pieds blancs dans les fontaines ou restent assis sur les mousses aux lisières des forêts d'Arcadie ; on dirait un marbre grec légèrement teinté de pastel aux joues et aux lèvres par un caprice du sculpteur.

Nous n'avons pas la place pour analyser *Le Chariot d'enfant*, drame étrange traduit du roi Soudraka, le poète aux oreilles d'éléphant, que Gérard fit avec Méry, si expert dans les choses de l'Inde, que personne n'a voulu croire qu'il n'y fût point allé. Gérard prétendait que Méry n'était qu'un ancien mouni de Bénarès, faisant son cinquième avatar dans la peau d'un Marseillais. Cette idée de la continuation des types à travers diverses formes s'accuse clairement dans le beau drame de *L'Imagier de Harlem*, dont les personnages semblent avoir existé de tout temps et se prolonger en ondulations toujours plus grandes vers l'océan des âges. Aspasia y figure en plein Moyen Âge, comme Hélène paraît dans le donjon féodal du second *Faust* de Goethe.

## V

Dans la dernière partie de son *Voyage en Orient*, Gérard – après avoir mis en pension chez madame Carlès, Zeynab, l'esclave couleur d'or aux cheveux bleus et à la poitrine tatouée de soleils, dont il était si embarrassé, qu'il voulait nous en faire cadeau, sachant nos idées turques à l'endroit des femmes – partit de Beyrouth et se dirigea vers ce Liban où croissent les cèdres qui fournissent des poutres au temple et au palais de Salomon, où dans les grottes semble se tordre encore le dragon que transperça de sa lance Monsieur saint Georges, le bon chevalier, et où l'on croit entendre Vénus pleurer sur le corps d'Adonis. Il visita les châteaux des chefs druses et maronites, semblables à des burgs du XIII<sup>e</sup> siècle. Ce n'était pas seulement l'amour du pittoresque et de la couleur locale qui l'entraînait dans ces hautes et sauvages montagnes, c'était aussi le désir de se renseigner sur la doctrine secrète des Druses, religion étrange, la seule qui ne se recrute pas, qui n'admette pas de néophyte, car on est Druse de toute éternité et l'on ne saurait le devenir.

Sans être bien nettement d'aucune religion, Gérard avait la curiosité et le respect de toutes, même de celles qui sont tombées. S'il était poli pour Jéhovah et pour Allah, il avait de bonnes paroles pour Jupiter et les autres Olympiens, « car, disait-il, on ne sait pas ce qui peut arriver ». Un jour, à la place Royale, debout devant la grande cheminée du salon de Victor Hugo, Gérard dissertait sur son sujet favori, mélangeant les paradis et les enfers des différents cultes avec une impartialité telle, qu'un des assistants lui dit : « Mais, Gérard, vous n'avez aucune religion ! » Il toisa dédaigneusement l'interlocuteur, et, fixant sur lui ses yeux gris étoilés d'une scintillation étrange : « Moi, pas de religion ? J'en ai dix-sept... au moins. » On pense bien qu'une pareille profession de foi termina la discussion. Personne dans l'assemblée ne pouvait déployer un tel luxe de croyances.

La religion des Druses est la dernière révélée. Son dieu Hakem, dont le nom mystique est Albar, se manifesta à lui-même et se reconnut. C'était, du reste, un personnage aussi puissant sur terre qu'il pouvait l'être au ciel. Cette éclosion de la divinité s'opérait dans le corps du calife Hakem, commandeur des croyants et régnant au Caire quatre cents ans environ après l'hégire. Cette croyance n'admet pas les renégats d'un autre culte. Comme dit la loi : « La porte est fermée, l'affaire est finie, la plume est émoussée. » Hamza fut le prophète de Hakem, qui eut quelque peine à se faire admettre comme dieu, quoiqu'il eût la face d'un lion, une voix de tonnerre et des yeux de saphir. Hakem est un dieu à la façon de Bouddha ; il apparut au monde sous plusieurs formes et s'est incarné dix fois en différents lieux de la terre, dans l'Inde d'abord, en Perse plus tard, dans l'Yémen, à Tunis, et ailleurs encore. C'est ce qu'on appelle les *stations*. Hakem doit se montrer encore une fois sous le nom du Madhi, et lady Esther Stanhope, qui, pendant son long séjour au Liban s'était infatuée des idées des Druses, lui tenait dans sa cour un cheval tout préparé. Toutes ces mystagogies plaisaient fort à Gérard ; mais, quand il alla rendre visite, dans la montagne, au cheik Saïd-Escherazy, ce n'était plus le désir de pénétrer les arcanes de la religion druse qui lui faisait donner de l'éperon à son grand cheval blanc. Il se souciait assez peu de la pierre noire et de la plante aliledji. Un nouvel amour était né dans son cœur, et il demandait au chef druse stupéfait la main de sa fille, l'attaké Siti-Saléma, qu'il avait entrevue en compagnie de Zeynab, chez madame Carlès.

N'allez pas croire que cet amour fût une infidélité à la chère mémoire. Ce type de beauté n'était pas une révélation, c'était un souvenir. À travers

cette jeune fille ressuscitée et rajeunie apparaissait l'ancien amour, dont il était allé chercher l'oubli en Orient. Ces cheveux blonds, cette blancheur lactée, ce nez aquilin d'une fierté presque royale, ce sourire tendre et sérieux, il les avait déjà vus ailleurs, et, devant cette beauté connue, son cœur à peine cicatrisé se rouvrait et versait des larmes rouges. Le hasard ou la fatalité, pour nous servir d'une expression plus turque, le ramenait vers celle qu'il fuyait, et, tout joyeux de sentir battre ce cœur qu'il croyait mort, il s'écrie dans une effusion lyrique :

En quittant la maison de madame Carlès, j'ai emporté mon amour comme une proie dans la solitude. Oh ! que j'étais heureux de me voir une idée, un but, une volonté, quelque chose à rêver, à tâcher d'atteindre. Ce pays qui a ranimé toutes les forces et toutes les aspirations de ma jeunesse, ne me devait pas moins sans doute. J'avais bien senti déjà qu'en mettant le pied sur cette terre maternelle, en me replongeant aux sources vénérées de notre histoire et de nos croyances, j'allais arrêter le cours de mes ans, que je me refaisais enfant au berceau du monde, jeune encore au sein de cette jeunesse éternelle !

Ces rêves de bonheur furent un peu tempérés par la rencontre qu'il fit sur la route d'un escarbot pareil à ces scarabées égyptiens qui portent le globe sur leur tête, lequel poussait péniblement dans la poussière une boule de fiente plus lourde que lui. Gérard vit là un présage de contrariété, de malheur, d'obstacles invincibles. Initié aux mythologies et aux superstitions de tous les peuples, chaque chose devenait pour lui un augure et prenait des sens inconnus au vulgaire. Les nombres, les étoiles, les vols d'oiseaux, les traversées fortuites d'un animal sur le chemin influaient sur ses résolutions. Comme Carlo Gozzi, le charmant auteur des *Contre-Temps*, il voyait dans les plus minimes accidents de la vie le travail d'esprits taquins et malicieux. Il avait lu les *Memorabilia* de Swedenborg et il connaissait les correspondances mystérieuses des rêves. Personne plus que lui ne mélangeait nos deux existences diurne et nocturne, et pour lui le songe ne différait pas de l'action. Ce fut ainsi qu'il perdit la notion du chimérique et du réel, et passa de la raison à ce que les hommes appellent folie, et qui n'est peut-être qu'un état où l'âme, plus exaltée et plus subtile, perçoit des rapports invisibles, des coïncidences non remarquées et jouit de spectacles échappant aux yeux matériels.

Quoi qu'il en soit, le présage de l'escarbot était vrai. Le Cheik Saïd-Escherazy accorda bien sa fille, l'attaké Siti-Saléma, à Gérard de Nerval ; la jeune fille lui donna une tulipe rouge et planta un petit arbre qui devait croître avec leurs amours ; mais le mariage ne se fit pas. Une de ces

pernicieuses fièvres du Hauran si funestes aux voyageurs attaqua Gérard et le força de changer d'air. Il quitta le Liban pour Constantinople, où l'air est meilleur, et, de là, voyant dans cette maladie un avertissement des puissances supérieures, il écrivit au cheik pour dégager sa parole.

— Et Zeynab, que devint-elle ? se demande le lecteur. Elle resta dans le Liban avec Siti-Saléma, qui l'avait prise en amitié.

Ainsi finit ce petit roman oriental, moitié réel, moitié imaginaire, comme toute la vie et toute l'œuvre de Gérard. Notre poète regretta-t-il beaucoup Saléma ? Nous en doutons. Sans se l'avouer, il pensait, comme Chamfort, qu'il n'y a en amour que des commencements. Il se plaisait à disposer sa vie comme un drame. Il provoquait les aventures, arrangeait les situations, se passionnait pour l'héroïne, déployait beaucoup de ressources et d'éloquence, et, au dénouement, il s'esquiva, soit timidité, soit lassitude, ou vague crainte de voir son désir accompli. Sans posséder l'objet aimé, il avait obtenu ce qu'il cherchait : l'émotion, l'enthousiasme, le déplacement du but de l'existence, et surtout un motif de rêverie amoureuse. Cette rêverie était tellement intense, que la réalisation n'y eût rien ajouté.

Revenu à Paris, Gérard eût bien voulu retourner en Orient ; mais sa santé morale, profondément altérée, et dont il avait conscience, l'empêchait de se hasarder dans un lointain voyage, et, avec la probité délicate et scrupuleuse qui le caractérisait, il crut devoir rendre l'argent qu'il avait reçu d'un ministère pour une mission en Syrie, qu'il ne se sentait plus capable de remplir.

C'est alors qu'il entreprit d'écrire un livre qui, depuis longtemps, roulait dans sa pensée et qui semblait se refuser à toute condensation littéraire. Nous voulons parler d'*Aurélia, ou le Rêve et la Vie*, une des plus étranges productions qui soient sorties d'une plume humaine. On a dit d'*Aurélia* que c'était le poème de la Folie se racontant elle-même. Il eût été plus juste encore de l'appeler la Raison écrivant les mémoires de la Folie sous sa dictée. Le philosophe y assiste avec sang-froid aux visions de l'halluciné. Il ne les dément pas, il ne les combat pas ; il les explique, il en montre le point de départ, il en suit la filiation, il en détermine les rapports avec les milieux, les circonstances, les accidents, les antériorités et les souvenirs de la veille ou du rêve. On y voit, à propos d'un amour malheureux, la lutte du pressentiment et de la volonté, de la fatalité et du libre arbitre. Les ressorts que fait mouvoir le hasard sont mis à nu, et la

moindre action prend une importance énorme, car un seul mouvement peut ébranler jusqu'à ses dernières limites le monde des esprits et des choses. Aux rêveries platoniques se mêlent les mystères de la cabale ; aux tableaux du *Songe de Poliphile*, les visions de la *Vita nuova*, Creuzer avec sa *Symbolique* y coudoie le comte de Gabalis, et le Cazotte du *Diable amoureux* y tient la plume.

Mais, vers la fin de la seconde partie, dont on a trouvé les dernières pages inachevées dans la poche du mort, la raison se trouble, le rêve se change en cauchemar. Les anges blancs de Swedenborg s'envolent pour faire place aux anges noirs et aux djinns de la démonologie orientale. La mélancolie tourne au désespoir, la fatigue à l'accablement. On entre dans cette période que les illuminés appellent le capharnaüm. La lampe, près de s'éteindre, ne jette plus que des lueurs intermittentes, éclairant à demi des fantômes grimaçants et des chimères monstrueuses qui, d'un ton somnolent, murmurent des choses oubliées, incompréhensibles ou vaguement effrayantes. On sent que le dénouement approche et que ce dénouement sera fatal.

En effet, avec un cordon qu'il prétendait avoir été la propre jarretière de la Reine de Saba, le malheureux Gérard de Nerval termina ses angoisses, et le dernier objet qu'entrevoient ses yeux mourants fut ce corbeau qui lui était déjà apparu sur le pont du navire, quand il allait de Beyrouth à Saint-Jean d'Acre pour demander la rentrée en grâce du père de l'attaké Siti-Saléma. Peut-être, avant d'exécuter sa triste résolution, la maxime druse, avec son inflexible rigueur, lui était-elle revenue à l'esprit :

« La porte est fermée, l'affaire est finie, la plume est émoussée. »

2 novembre 1867, jour des Morts.

*L'Univers illustré*, novembre-décembre 1867.

JULES BARBEY D'AUREVILLY

## Gérard de Nerval

### I

Maintenant, excepté les vers, tout est publié de cet écrivain, que l'on peut, par conséquent, juger, et c'est l'heure, en effet. Elle est enfin venue. Jusqu'ici on n'a fait que trois choses : on l'a aimé, on l'a vanté, et on l'a plaint. Il avait été de la première réquisition romantique ; il avait fait partie des vélites de 1830. Ses amis de ce temps-là, devenus maintenant ce que Balzac, qui agrandissait tout, appelait des maréchaux littéraires, se sont souvenus et ont parlé de lui comme de vieux maréchaux de l'Empire auraient pu parler du jeune Marceau, quoiqu'il ne fût, ni par le mérite ni par la jeunesse, un Marceau littéraire quand il mourut. Sa mort, qui n'a que faire ici, sa mort, on le sait, fut tragique. Mais c'est toujours un profit que la mort. Il gagna à si tragiquement mourir. Parée déjà des illusions de l'amitié, sa mémoire se para encore de mélancolie. Pendant tout le temps qui nous en sépare, on eût passé pour un cœur bien dur si on avait dit, sans précaution, la vérité sur Gérard de Nerval, et le sentiment, cette niaiserie toujours triomphante dans les choses de l'esprit, se serait révolté, comme une femme à qui l'on dit des indécentes. Aujourd'hui, après tant d'années, quand ceux qui lui firent politesse et lui versèrent l'éloge sans doses, parce que peut-être ils ne le craignaient plus, sont endurcis, ou du moins endormis dans l'indifférence de la vieillesse, dans l'égoïsme des derniers jours, il nous sera permis, j'imagine, de juger froidement, sans faire crier et clabauder personne, ce surfait du compagnonnage et de la pitié, et d'en donner exactement la mesure pour que désormais l'opinion ne l'exagère plus.

## II

J'ai dit : du compagnonnage. Je n'ai pas dit : de la camaraderie. La camaraderie est une bien vilaine chose, mais elle commence par une bien jolie : le compagnonnage. Le compagnonnage, qui à la pureté de ses pensées se croit parfois de l'amitié, est naïf, spontané, ému, sympathique, sans retour sur lui-même ; tandis que la camaraderie est réfléchie, retorse, égoïste, ne comptant les autres qu'au prorata des services qu'ils peuvent rendre. L'un est la jeunesse dans sa fraîcheur d'impression première ; l'autre peut être la jeunesse encore, mais déjà mûrie au feu des besoins ou des intérêts, et cachant les rides hypocrites de la spéculation dans le plus suspect des sourires. Cette distinction, qu'il faut savoir faire, entre le compagnonnage et la camaraderie, va nous éclairer Gérard de Nerval. Il ne fut toute sa vie qu'un compagnon littéraire, qui mourut avant de devenir cette odieuse chose fausse qui vous serre la main en vous appelant : « mon vieux camarade ! » ce qu'il serait devenu peut-être s'il avait vécu, comme tant d'autres qui ont commencé par le compagnonnage aimable et désintéressé, pour finir par la camaraderie.

Des jeunes gens, ainsi que lui sans renommée alors, ayant comme lui toute leur vie devant eux et sans autre existence que l'avenir, se réunirent, un jour, à l'allemande, au fond d'une vieille maison de la vieille rue du Doyenné, maintenant détruite, dans un but d'amusement, de rêverie, d'art facile et de libre littérature. Les uns étaient des peintres et des sculpteurs, les autres des écrivains et des poètes. C'est de ce groupe obscur de jeunes hommes, dont plusieurs sont devenus célèbres à des degrés différents, que Gérard de Nerval est sorti.

La chose, qui nous a été si souvent contée, n'importe guère ! Mais nous sommes tellement enfants qu'il y a toujours bénéfice pour Gérard de Nerval à raconter ses premiers temps. Cela met du romanesque dans une gloire qui n'est elle-même qu'un roman. Gérard n'était pas, de sa nature, assez fort pour avoir le goût de cette volupté amère de la solitude, le plus fier plaisir des âmes fortes. Non ! il avait besoin de compagnons pour appuyer sa faiblesse, et il les trouva. Et même quand il les eut quittés, ils ne lui ont jamais manqué. Points d'appui purement intellectuels, du reste. Gérard de Nerval, qui fut un bohème, dans le temps qui inventa le bohème, — on ne connaissait jusque-là que les Bohémiens, — n'en fut point un à la manière de Murger, par exemple. Il était riche, ou du moins il avait assez pour ne pas craindre ce cruel baiser de la misère qui est une morsure

dont les faibles meurent, mais qui fait regimber jusqu'au ciel un homme vraiment fort ! Gérard de Nerval, le rêveur, put se mettre, dans la réalité toujours, à la chasse de son rêve, ce qui n'est permis qu'aux heureux. Il fut le bohème amateur, le bohème fantaisiste, le bohème dilettante. Homme d'imagination plus savante que dévorante, il aimait les choses d'art, les belles étoffes, les armes, les camées, les urnes antiques, tout le bric-à-brac des civilisations lointaines et disparues, qui donnaient à son imagination l'élan fécond qu'elle n'avait pas naturellement. Il avait les goûts de Rembrandt et de Goethe, de Walter Scott et de Hugo ; mais il n'en avait que les goûts. Un jour Hugo, qui n'était pas alors républicain, acheta un dais, un dais royal, pour dresser dessous sa tête orgueilleuse. Gérard, lui (grâce à ses compagnons cette histoire est devenue légendaire), acheta un jour aussi un lit superbe, historique, digne d'une reine, pour y coucher, disait-il, ses amours. Et le lit resta toujours vide... Symbole charmant de son intellectuelle destinée ! Son érudition, ses goûts d'antiquaire, son instinct de connaisseur et d'artiste, ses souvenirs rapportés de voyage, tout était le bois sculpté, comme un autel, du lit dressé par lui à la grande Inspiration qu'il attendait, et qu'on ne vit jamais y monter ni en descendre !

Et les livres qu'il a laissés l'attestent, ces livres qui vont répondre à ceux qui ont fait de Gérard de Nerval ce que réellement il n'était pas. Ces livres, les voici. Ils sont présentement au nombre de cinq volumes, de plus de cinq cents pages<sup>1</sup>.

Ouvrons-les et examinons. Il y a bien des choses diverses en ces volumes. Il y a du roman, des voyages, presque de l'histoire, de la biographie, de la critique, de la correspondance... C'est assez de sujets et d'espace pour mettre beaucoup de talent, si véritablement on en a.

### III

Eh bien, qui le croira sans l'avoir soi-même constaté, avec la réputation que le compagnonnage a faite à Gérard de Nerval ? ce qui vaut le mieux en ces cinq volumes, c'est encore le *Voyage d'Orient* [sic], c'est-à-dire un livre de faits et d'observation, tout simplement, et une étude assez étendue sur Rétif de la Bretonne, où le critique double le biographe. Singulier résultat, n'est-ce pas ? Le fantaisiste Gérard de Nerval, ce poète du temps

1. *Œuvres complètes*, Michel Lévy.

de la poésie *échevelée*, ce romantique de la meilleure époque, est, avant tout, dans ce livre : le meilleur de ses livres, un esprit calme, impartial, exact, voyant les faits et les exprimant dans un style élégant, précis, d'un coloris tempéré et certainement plus classique que romantique, mais d'un classique teinté d'une couleur sobrement éclatante que Fontanes aurait admirée ! Tout ce qui est de regard et de récit dans ce *Voyage d'Orient* [sic] est à étonner de bon sens, de bonne humeur et de bon ton, toutes choses rares dans l'école romantique ; et s'il s'y rencontre des parties inférieures, ce sont les pages que l'auteur a voulu faire poétiques, comme la légende de la *Reine de Saba*, qu'il prétend avoir entendu raconter par un conteur de café, en Égypte, et que, pour cette raison, je ne mettrai point à sa charge. Dans le *Restif de la Bretonne*, même clarté d'expression et d'exposition, même santé de style, même intérêt de notions acquises ; et si le critique ne vaut pas là le voyageur, c'est que le critique doit avoir des principes au nom desquels il juge et les œuvres et les hommes, et que Gérard de Nerval, romantique en ceci, n'en a pas...

Telle est, en ses œuvres, la supériorité relative de Gérard de Nerval. Certes ! comme voyageur qui regarde et comme peintre de ce qu'il a vu, ce n'est pas un homme de l'acuité de regard et de la puissance pittoresque du marquis de Custine, un voyageur à peu près du même temps. Si vous les mettez à côté l'un de l'autre, certainement Gérard de Nerval ne va pas à l'épaule de Custine ; mais enfin, il a, pour sa part, des qualités de voyageur, et les qualités les plus inattendues, celles-là qu'on n'aurait jamais soupçonnées dans ce rêveur. Autre étonnement : après le voyageur et le biographe, c'est le traducteur qu'il faut compter dans Gérard de Nerval. Il a laborieusement traduit le *Faust* de Goethe, voire l'incompréhensible (le second), et même il l'a si bien traduit qu'il dit ne l'avoir pas compris. Et il ne s'est pas contenté de ce rude travail : il a traduit, de plus, beaucoup de pièces lyriques de poètes allemands comme Klopstock, Goethe (encore !), Bürger et Heine, – le plus grand de tous les poètes de l'Allemagne et de l'Europe, depuis Byron.

C'est à Gérard de Nerval que nous avons dû, nous autres Français, de connaître Heine. Il a pu rendre cette grâce fluide et rayonnante dans la précision de la langue française : chose difficile ! Il a cohabité avec Heine et il a fini par s'imprégner de Heine, comme l'incolore papillon qui emporte de la poussière d'or à ses ailes pour être longtemps resté dans le calice d'un lys.

Car il a du Heine, Gérard de Nerval, du Heine adouci, diminué, effacé, une brume de cette poudre rose, comme il a du Sterne, comme il a du Janin, comme il a du Théophile Gautier (un de ses compagnons), comme il a même de l'Arsène Houssaye (qui en fut un autre). Il a de la poussière d'eux tous sur l'imagination. Il s'est imprégné d'eux tous, et s'ils l'ont tant loué, s'ils l'ont trouvé si poétique et si agréable, c'est peut-être parce qu'il avait quelque chose d'eux ! Ils l'ont aimé comme on aime un parent qui vous ressemble... Son originalité est de n'en avoir aucune... par lui-même, mais de réfléchir celle des autres avec des irisations, une mesure et une harmonie qui sont, à lui, son genre d'originalité. Né compagnon, quoique rêveur, fait pour aller en troupe, Gérard de Nerval ne fut point un talent solitaire, et il n'y a jamais de grand et de beau que les talents solitaires ! Il s'associait encore par le souvenir, et son imagination était surtout de la mémoire. Prenez ses œuvres d'imagination : *Les Filles de Feu*, *Loreley*, *La Bohême galante*, et comptez les réminiscences ! Dans les *Faux-Sauniers*, que, sur le titre, on prend pour un roman et qui n'en est que l'ombre, — l'ombre d'un roman qui se dérobe et vous fuit toujours, — l'imitation de *Tristram Shandy* est presque grossière, tant elle est évidente ! Mais la plume qui se la permet n'est pas une plume vulgaire. Il y en a beaucoup au-dessous... C'est une plume d'une distinction littéraire incontestable ; mais qui a plus d'acquis que de vie par elle-même et que de spontanéité. Dans les diverses tendances de sa pensée, dans les nombreuses vibrations de son genre de talent, dont aucune ne fut jamais assez retentissante pour l'emporter sur les autres et signifier la vocation, Gérard de Nerval m'apparaît plus fait pour l'érudition que pour toute autre chose. Seulement, en raison de sa nature impressive, éclectique et syncrétique tout à la fois, sa capacité d'érudition est offusquée de fantaisie et va au bizarre, comme elle y allait chez Edgar Poe, un esprit d'une bien autre puissance ! Gérard de Nerval, comme Edgar Poe, aimait les livres singuliers, bizarres, biscornus même à force de bizarrerie, les livres qui troublent l'entendement plus qu'ils ne l'éclairent, et qu'une raison forte laissera toujours à ses pieds.

Ces compositions hybrides et morbides, mystérieuses, mystagogiques, qui traitent de magie et de surnaturalités et charrient dans leur flot noir ou brumeux toutes les superstitions et tous les songes de l'humanité, l'auteur des *Illuminés* les avait lues, et peut-être y avait-il cru, le temps de les lire ; car il n'était préservé par rien, ce sceptique à impression, qui

se teignait pour une minute de tous les milieux par lesquels il passait, et qui nous a avoué quelque part qu'il avait été chrétien, polythéiste, mahométan, bouddhiste, enfin de *dix-sept* religions, tour à tour. Cette érudition si particulière et si malsaine, Edgar Poe, le tempérament américain, le puffiste immense dans l'ordre de l'imagination, le visionnaire qui fit entrer dans les constructions de la plus idéale ou de la plus sombre fantaisie une force de calcul digne de Pascal, en fut certainement moins victime que de l'ivrognerie, son vice favori, qui le tua ! Mais Gérard, lui, le blond et délicat Gérard, dupe de cette érudition funeste, et qui n'avait que de jolies facultés ordinaires pour se défendre, n'y put résister. La coupe de porcelaine fine et transparente se fêla sous l'action des substances empoisonnées qu'on y verse... Gérard, fou un instant, et qui nous a donné, dans *Le Rêve et la Vie*, une photographie de son état de fou, enlevée par un procédé de mémoire rétrospective sur lequel on peut juger de ce qu'était en lui la faculté de la mémoire, retomba fou, après avoir guéri une première fois.

Le rêve avait emporté le rêveur.

#### IV

C'est que le rêve était plus fort que le rêveur, – ce qui n'arrive jamais chez les vrais poètes. Le vrai poète, lui, est toujours le maître de son rêve. Il le monte et il le domine comme Roger, dans l'Arioste, le chevalier aux armes vertes, de ses genoux tout puissants, montait et dominait l'Hippogriffe. Méfions-nous, d'ailleurs, des facultés qui tournent si vite à la maladie. Fou comme le Tasse, sans que l'amour y fût pour rien et sans avoir créé Armide et Clorinde, la folie de Gérard ne fut pas une force égarée. Dans l'ordre intellectuel, il ne fut réellement rien de fort ni même d'assez charmant pour faire oublier son manque de force. Il fit des vers et de la prose, comme on en faisait de son temps et comme il en eût fait au XVIII<sup>e</sup> siècle, dans une autre modulation. Écho de l'époque, ce n'était pas en lui la personnalité qui chantait. Ni charmant poète, ni charmant prosateur, – comme on l'a trop dit, – il fut dans l'entre-deux... et encore pas dans l'entre-deux des premiers ! Il a cependant des qualités poétiques et prosaïques ; mais dans un médium fort modeste. Ourliac<sup>2</sup>, dont on n'a

2. [Édouard Ourliac (1813-1848) avait vécu avec Nerval les beaux temps de la Bohème du Doyenné. Journaliste, il fut également romancier : *L'Archevêque et la Protestante* (1832), *Jeanne la Noire* (1832), *Les Confessions de Nazarille* (1840), pastiche de Scarron et de Swift.]

pas tant parlé, le valait bien, et Hégésippe Moreau valait bien mieux ! Il n'y avait pas à s'extasier. Il n'y avait pas à dire, comme Jules Janin, que Gérard de Nerval était non pas seulement un poète, mais la poésie elle-même, – la pure essence de la poésie. Qu'aurait-il dit de plus d'Alfred de Musset ?... Il n'y avait pas à dire non plus, comme Théophile Gautier, que le talent de Gérard était « un marbre grec légèrement teinté de pastel aux joues et aux lèvres par un caprice du sculpteur ». Ce n'est point là de la critique, c'est de la poésie dans les mots. Ce sont des sonnettes de sonnet... La critique qui vient tard, mais qui vient, et qui doit dire sur un homme des choses justes et définitives, ne se paie point de ces mièvreries. Elle sourit un peu de cette réputation de Gérard de Nerval, à laquelle tout le monde a travaillé, et qu'on lui a brodée comme une pantoufle. Elle ne demande pas contre ce *pauvre jeune homme*, qui est mort homme, le coup de colère d'une réaction. Non pas ! Seulement, après y avoir regardé, elle ne trouve dans ce Gérard de Nerval, exagéré par ses compagnons de jeunesse, que des qualités secondaires, – que (tout au plus !) *l'aurea mediocritas* intellectuelle qui suffit dans la vie pour être heureux, disait Horace, et qui suffit aussi, à ce qu'il paraît, pour être heureux en fait de renommée, – et, naturellement, elle le dit.

Et nous croyons, en finissant, devoir insister. Nous savons combien, dans cette époque ramollie, il est facile et accoutumé d'introduire l'attendrissement dans toutes les questions... Nous savons la force des pleurards. Que Gérard de Nerval ait été un aimable garçon ; qu'il ait offert à ses contemporains le phénomène que nous offre Monselet en ce moment de n'avoir pas eu un ennemi, – ce qui put lui être agréable pendant sa vie, et ce qui lui est, comme vous le voyez, utile encore après sa mort ; qu'il ait été bambin avec des célèbres et qu'il ait joué aux petits jeux de l'amour et de la poésie avec des gens qui ont fait là-dessus leurs Poésies de jeunesse et qui vont faire maintenant là-dessus leurs Poésies de vieillesse, – car les choses sont plus belles quand on se retourne, et les lointains, à mesure qu'ils s'éloignent, se veloutent d'un si joli bleu ! qu'enfin Gérard de Nerval ait eu toutes les qualités du cœur, et que des docteurs en pureté, à qui je crois pourtant la manche un peu large, affirment la sienne et fassent de lui – comme disait si drôlement Charles Fourier – le vestal<sup>3</sup> de la littérature, qu'est-ce que cela fait à la critique

3. [Dans le système de Fourier, corps de jeunes gens et de jeunes filles vierges.]

littéraire ?... Pour elle, il ne s'agissait ici que de littérature. Pour elle, il ne s'agissait que de déterminer, une fois pour toutes, la valeur littéraire d'un homme sur lequel on a brouillé le sens public, et de planter là le *bon Gérard*, – dont on nous a tant rebattu les oreilles, – pour s'occuper de Gérard l'écrivain, qui, comme écrivain, n'était pas si bon !

*Le Constitutionnel*, 20 août 1868.

MAXIME DU CAMP

Les Illuminés  
[Extrait]

Gérard de Nerval ne partageait pas les préventions de ces illuminés ; il avait découvert chez moi une ménagère pivotante à trois plateaux superposés, faite sous Louis XVI, et qui avait appartenu à ma grand-mère ; les esprits aimaient ce meuble de salle à manger, ils y logeaient et y prononçaient des discours. La douce folie de Gérard s'en réjouissait et je me gardais bien de n'être pas de son avis. Le personnage qu'il appelait et qui ne manquait jamais d'accourir était Adam ; non pas l'Adam de l'aurore du monde, immaculé, marchant dans le Paradis et dormant le front appuyé sur le flanc des panthères ; mais l'Adam prévaricateur, chassé du paradis de délices, tombé sur la montagne de Sérendib, se désespérant et recevant de Dieu, en guise de consolation, le livre de la Kabbale à l'aide duquel Moïse, Josué, Hélié et Jésus ont fait leurs miracles. Or ce livre est perdu : Toth hiérogammate est le dernier qui en ait eu connaissance, et c'est pourquoi il est devenu immortel. Il s'agissait de le faire dicter à Adam, qui s'y prêtait avec plus de bon vouloir que de clarté. J'aidais Gérard, que j'aimais beaucoup et dont l'étrangeté m'intéressait.

Nous commençons par des objurgations, car il était important que les esprits inférieurs ne vissent pas troubler les confidences du père des hommes. Gérard de Nerval, tourné vers l'est, dans la direction du pays des Hémiarites, où fut enterré le bâton des patriarches, criait d'une voix lamentable et je répétais après lui : « Va-t'en, Lilith ! laisse-nous, Nahéma ! – Non, Moloch ! non, tu n'auras pas nos enfants à dévorer ! » Une fois, pour mieux neutraliser le mauvais vouloir des larves et des homoncules, il avait apporté de l'*assa foetida* ; Rabelais eût dit : « Ça puait bien comme cinq cents charretées de diables », et la maison en fut empestée. Dans les grandes circonstances, Gérard dansait la danse de la déesse Dercéto, qui

fut l'Astarté pisciforme ; pour être liturgique, j'aurais dû lui faire vis-à-vis et danser la danse de Dag, qui était le dragon à queue de serpent ; mais j'y étais malhabile. Un jour, Gérard, en exécutant le pas d'exaltation de Dercéto vers Tanit qui est la lune, se heurta la tête contre l'angle d'une bibliothèque ; cette contusion modéra ses élans de chorégraphie mystique.

Gérard s'appelait en réalité Labrunie et avait pris le pseudonyme de Nerval, qu'il a rendu célèbre. Il était fou ; sa folie intermittente lui laissait, dans les moments de calme, de l'originalité et bien du décousu dans l'existence. Lorsque la crise, devenant aiguë, le rendait dangereux aux autres et à lui-même, on le transportait à Passy, dans l'ancienne maison du duc de Penthièvre, qui est aujourd'hui une maison de santé dirigée par le docteur Blanche. Gérard y trouvait une hospitalité prévoyante et les soins d'une amitié qui ne s'est jamais démentie. Ses accès, qui tantôt le déprimaient jusqu'au coma et tantôt le surexcitaient jusqu'à la fureur, ne duraient guère plus de six mois ; il en sortait lentement, comme un homme mal éveillé qui est encore sous l'impression du rêve. Bien souvent j'ai été le voir dans l'asile où on lui rendait la raison ; un jour, il me dit : « C'est aimable à vous de venir ; ce pauvre Blanche est fou ; il croit qu'il est à la tête d'une maison de santé et nous faisons semblant d'être des aliénés pour lui être agréables ; vous allez me remplacer, parce qu'il faut que j'aïlle demain matin à Chantilly pour épouser M<sup>me</sup> de Feuchères. » M<sup>me</sup> de Feuchères, on se le rappelle, avait été liée avec le dernier prince de la maison de Condé et surtout avec un jeune peintre que l'on nommait Ladurner et qui partit pour la Russie vers 1831.

Une autre fois, et pendant une autre crise, Gérard avait découvert, dans le pavillon qu'il habitait, un aliéné qui offrait un cas de pathologie mentale assez rare. C'était un absorbé, avec impulsion à la pyromanie. Il ne disait jamais un mot, n'ouvrait pas la bouche et se refusait à prendre toute nourriture ; pendant six mois le docteur Blanche l'alimenta à l'aide de la sonde œsophagique. Gérard s'était imaginé que son compagnon était gelé et me disait : « Il est comme cela depuis le passage de la Bérésina. Blanche m'a chargé de le dégeler. » Alors il frottait son nez contre celui de ce malheureux et lui soufflait son haleine au visage. L'aliéné se reculait un peu, faisait : « P'hou ! » mais ne résistait pas. Cela dura jusqu'au jour où l'absorbé voulut étrangler Gérard, qui renonça à combattre la congélation.

Il avait tracé sur une feuille de papier des dessins très compliqués, qu'il avait coloriés avec des suc de fleurs, auxquels il avait ajouté des

notes explicatives. Ce dessin, que je garde précieusement et qui est le plus intéressant spécimen d'iconographie démente que je connaisse, ce dessin était destiné à faire connaître et à commenter ses idées cosmogoniques. C'est un mélange de littérature, de magie et de kabbale qui est indéchiffrable. Tout gravite autour d'une femme géante, nimbée de sept étoiles, qui appuie ses pieds sur le globe, où rampe le dragon et qui symbolise à la fois Diane, sainte Rosalie et Jenny Colon. Cette confusion était devenue naturelle chez Gérard, pour qui le souvenir de Jenny Colon avait pris les proportions d'une hallucination permanente. On a dit que l'amour toujours dédaigné qu'il éprouva pour elle l'avait conduit d'abord à la ruine et ensuite à la folie. Ceci est une légende, et comme c'est Nerval lui-même qui l'a créée, il n'est pas surprenant qu'elle ait été adoptée et répétée par ses amis, dont le nombre fut considérable, car il était de grande douceur et d'un commerce sûr. La vérité est plus simple et l'on peut dire qu'elle est exclusivement pathologique.

Gérard de Nerval n'a jamais été indemne du cerveau ; lorsqu'il suivait, en qualité d'externe libre, les cours de seconde et de rhétorique au collègue Charlemagne, il se rendait parfois dans l'île Louvier, qui existait encore et qui était couverte de chantiers. À l'aide des bûches et des cotrets, il s'y construisait une hutte, dans laquelle il vivait plusieurs jours de suite, allant acheter sa nourriture chez les fruitières du voisinage et courant le long des piles de bois, sans en être empêché par les ouvriers, auxquels il « payait à boire ». Plus tard, il partagea l'existence d'Arsène Houssaye, de Camille Rogier, de Théophile Gautier dans la vieille maison de l'impasse du Doyenné ; cette période de sa vie, il l'a racontée lui-même sous le titre de : *La Bohème rose* [sic]. Un jour, au coucher du soleil, à Montmartre, sur la terrasse d'une maison à l'italienne, il vit une apparition et entendit une voix qui l'appelait. Il s'élança, tomba et resta évanoui du choc, qui aurait pu le tuer. On le conduisit chez le docteur Blanche ; ce fut son premier accès caractérisé : hallucination du sens de l'ouïe et du sens de la vue. Dès lors son âme ne lui offrit plus aucune sécurité ; elle s'endormait, s'égarait, se réveillait au hasard des impulsions d'un système nerveux qui a toujours manqué d'équilibre.

Ce petit homme inculte et dépenaillé, auquel nous n'avons connu qu'un aspect délabré, eut ses jours d'élégance. Il avait hérité d'une cinquantaine de mille francs ; il eut des gants jaunes et des vêtements de raffiné. Il s'était épris de Jenny Colon, actrice blanche, grassouillette, à

chevelure d'un blond douteux, de distinction peu apparente, qui eut quelques succès sur les scènes du Vaudeville et de l'Opéra-Comique. Gérard l'adora, mais à distance, comme les nerveux atteints d'érotomanie, dons Quichottes de l'aliénation douce, auxquels suffit la contemplation de l'être aimé. Il avait loué une stalle d'orchestre permanente au théâtre où jouait cette Dulcinée, dont le Toboso n'était pas un royaume inaccessible. Chaque soir, il lui envoyait un bouquet de chez M<sup>me</sup> Prévot, la fleuriste en renom ; pour mieux la voir, il achetait toute sorte de lorgnettes ; pour mieux l'applaudir, il avait des cannes richement montées, dont il frappait le plancher à coups redoublés. Je disais à Théophile Gautier : « Comment donc s'est ruiné Gérard ? » Il me répondit : « En faisant des excès de cannes et des débauches de lorgnettes. » En outre, ayant découvert chez un marchand de bric-à-brac un très beau lit renaissance, il en avait fait l'acquisition, pensant que peut-être un jour Jenny Colon y reposerait. Pour loger ce lit, il loua un appartement qu'il meubla de vieux bahuts, de chaises gothiques, de stalles épiscopales et de prie-Dieu Moyen Âge.

Quand la misère vint, les meubles furent vendus l'un après l'autre, seul le lit fut conservé ; pour le remiser, Gérard loua d'abord un appartement plus petit, puis une chambre, enfin un grenier. Ce lit seul lui assurait un asile pour la nuit. Lorsque le lit s'en alla chez un brocanteur, Gérard devint errant. Il passait la nuit sur un banc, aux Halles, dans le cabaret de Paul Niquet et dans ces maisons peu douteuses sur lesquelles on lit : « Ici on loge à la nuit. » La police des garnis le connut. Un jour, sur le boulevard, au coin de la rue de la Michodière, Gérard était arrêté à causer avec deux ou trois de ses amis. Un sergent de ville s'approcha et lui demanda ses papiers. Où travaillait-il ? Partout, chez Gautier, chez moi, dans les cafés borgnes, où il ne lui déplaisait pas d'aller, dans la rue, sous les arbres des Tuileries, aux bibliothèques publiques, dans les cabinets de lecture, sous les portes cochères, partout enfin, excepté dans son domicile, car il n'en avait pas. Il écrivait sur des bouts de papier, sur des dos d'enveloppes, sur des bandes de journal, à l'encre, au crayon ; ses manuscrits étaient extraordinaires et suffisaient à démontrer son instabilité mentale. Son talent n'en était pas moins très fin, très vif, avec une fleur de distinction qui jamais n'y fait défaut.

Dès qu'il cessa de voir Jenny Colon, elle devint pour lui une sorte d'apparition interne avec laquelle il vécut. Troublé par ses idées de kabbale et de magie, il la confondit avec les déesses, avec les saintes, avec les

étoiles ; un jour, il s'avisa qu'elle ne pouvait être que l'incarnation de sainte Thérèse. Eut-elle connaissance de cet amour extatique dont Gérard avait chastement brûlé pour elle ? Longtemps après, un soir, à Bruxelles, Théophile Gautier lui en parla ; elle répondit : « Je l'ai vu une seule fois, lorsqu'il est venu m'offrir d'écrire pour moi un opéra, *La Reine de Saba*, dont Meyerbeer devait faire la musique ; je recevais les bouquets sans trop savoir d'où ils venaient ; j'ai entendu bavarder de cette histoire dans les coulisses, je n'y ai pas attaché d'importance. Ne m'accusez pas de l'avoir fait souffrir : quand celui qui aime est muet, celle qui est aimée est sourde. Dites à votre ami Gérard de Nerval que je suis innocente du mal qu'on m'attribue. » Gautier, de qui je tiens l'anecdote, raconta cette conversation à Gérard, dont la réponse fut étrange : « À quoi cela aurait-il servi qu'elle m'aimât ? » Puis il récita en allemand la strophe d'Henri Heine : « Celui qui aime sans espoir pour la seconde fois est un fou ; moi je suis ce fou. Le ciel, le soleil, les étoiles en rient. Moi aussi j'en ris, j'en ris et j'en meurs ! » Gautier ajoutait : « Il a toujours été fou ! » C'est mon avis, et c'est aussi l'avis des aliénistes.

En décembre 1854, il ne fut pas difficile de constater que les symptômes de folie reparaissaient. Gérard devenait incohérent ; la kabbale et le dogme de l'Immaculée Conception se heurtaient dans sa tête et produisaient des idées où le délire dominait. Lui, si doux, si enfantin d'habitude, il avait des accès de méchanceté, il les prévoyait et sentait qu'il n'était plus le maître de les dompter. On avait essayé de le ramener chez le docteur Blanche, où l'accueil le meilleur l'attendait toujours ; il s'échappa et disparut pendant deux semaines. Où alla-t-il ? On ne le sut pas ; nous apprîmes plus tard qu'à cette époque il avait été vu à Creil, où il était resté deux jours dans un « bouchon » fréquenté par les ouvriers. Quand il revint, il était d'attitude plus calme ; cependant on lui enleva un couteau, — un couteau de treize sous, — à manche en os, à lame droite, effilée, à virole, qui était une arme dangereuse et dont il avait menacé un de ses amis. Dès qu'il avait quelque argent, il parcourait les quais, fouillant les boîtes des marchands de métaux et de médailles ; il achetait toutes les monnaies qu'il découvrait au type de Nerva, disant qu'il ne voulait pas que les portraits d'un de ses ancêtres traînaient dans le commerce. L'argent ne lui fit jamais complètement défaut : dans trois endroits, il était toujours certain d'en trouver ; de plus, comme il était discret et qu'il ne demandait jamais plus de vingt francs à la fois, il n'avait pas de refus à redouter.

La dernière fois que je le vis, ce fut le samedi 20 janvier 1855. La neige couvrait Paris, qui était lugubre. Théophile Gautier était venu au bureau de la *Revue de Paris* pour causer avec nous du *Capitaine Fracasse*, qu'il avait alors quelques velléités de commencer. Gérard entra ; il portait un habit noir si chétif que j'eus le frisson en le voyant. Je lui dis : « vous êtes bien peu vêtu pour affronter un froid pareil. » Il me répondit : « mais non, j'ai deux chemises ; rien n'est plus chaud. » Gautier, que sa qualité de vieil ami de collègue et de lettres autorisait à avoir plus de franc-parler que moi, lui dit : « Il tombe des pleurésies et il souffle des angines ; il y a ici des gens qui ont plusieurs paletots et qui seraient enchantés de t'en prêter un jusqu'à ton dernier jour. » Gérard répliqua : « non, le froid est tonique ; les Lapons ne sont jamais malades. »

Il nous parla de Foulques Nerra, dont il voulait écrire l'histoire parce qu'il en descendait directement. Du reste, les mâles de sa famille étaient reconnaissables à ce fait surnaturel qu'ils naissaient avec le tétragramme de Salomon tracé sur la poitrine, à gauche, un peu au-dessous du cœur. Puis, brisant tout à coup la conversation, il me dit : « J'ai acheté un objet très rare ; mais les marchands sont si bêtes qu'ils ne savent pas ce qu'ils vendent ; je vais vous le montrer : c'est la ceinture que portait M<sup>me</sup> de Maintenon quand elle faisait jouer *Esther* à Saint-Cyr. » Et dépliant avec soin un papier fripé, il en tira un cordon de tablier de cuisine, cordon étroit, en fil écru, assez résistant et qui paraissait neuf. Gautier et moi, nous échangeâmes un coup d'œil. Nous sortîmes tous les trois ; le temps était dur, la roue des voitures geignait, écrasant la neige. Gautier dit : « Gérard, viens dîner avec moi, je te ferai manger un risotto. » Gérard refusa ; je lui dis : « Il fait bien froid ; j'ai une chambre pour vous à la maison. » Il tira de sa poche une pièce de vingt francs qu'on venait de lui donner, que je vois encore, – c'était un Louis XVIII habillé, de 1814, – et me répondit : « Merci, je n'ai besoin de rien, j'ai ma semaine. » Et redoutant notre insistance, il nous quitta. Je ne le revis que dans la salle intérieure de la Morgue, couché nu sous un couvercle de zinc.

Le vendredi 26 janvier, de très bonne heure, on vint m'avertir de la part de Théophile Gautier que Gérard avait été trouvé pendu rue de la Vieille-Lanterne. Un commissaire de police nommé Blanchet, qui avait été pion de garde aux arrêts du collège Saint-Louis lorsque je m'en évadai, avait fait enlever le corps et avait envoyé chercher Gautier et Arsène Houssaye pour constater l'identité. Gautier, qui avait une vive affection

pour Gérard, était extrêmement ému. Le cadavre avait été transporté à la Morgue ; il me fut facile de l'y voir. Le pauvre Gérard était étendu sur le dos, les yeux fermés, la langue affleurant les lèvres entrouvertes, les doigts des mains infléchis en dedans, le visage calme, la tête légèrement inclinée sur l'épaule gauche, la pointe des pieds très en dehors. Nulle trace de violence, nulle ecchymose, nulle confusion ; autour du cou, un sillon brun plutôt que rouge indiquait la pression du cordon, du cordon de tablier de cuisine qu'il m'avait montré six jours auparavant et que sa folie prenait pour la ceinture de la marquise de Maintenon.

Le doute n'était pas possible, Gérard s'était suicidé ; l'hypothèse d'un meurtre ne fut admise ni par le commissaire de police, ni par les hommes fort experts de la Morgue, ni par le médecin légiste qui examina le corps. Le mot d'assassinat fut cependant immédiatement prononcé, mais dans des circonstances particulières qu'il faut rappeler pour lui enlever l'importance que l'on a cherché à lui donner. Lorsque l'on alla commander le service religieux à Notre-Dame, ce fut un cas de conscience de déclarer que le corps pour lequel on réclamait les prières de l'Église était celui d'un suicidé. Le vicaire de service à la sacristie demanda des détails, qui lui furent donnés. Il les écouta avec attention, puis il dit : « quelqu'un a-t-il vu ce malheureux se pendre ? – Non, personne. – Alors, reprit le vicaire, notre devoir est de supposer qu'il a été victime d'un crime. » L'enterrement eut lieu le 30 janvier ; la foule y était grande. Gautier, souffrant d'un abcès à la gorge, était venu, la tête enveloppée d'un châle jaune qui faisait ressortir la pâleur mate de son visage décomposé par la douleur.

À cette époque, bien des bruits ont couru que la banalité publique accepta sans contrôle ; récemment on a essayé de les faire revivre et l'on a dit que Gérard avait été tué, dépouillé par des malfaiteurs qui avaient accroché son cadavre à une grille pour faire croire à un suicide. C'est une erreur : Gérard s'est pendu ; il s'est pendu parce qu'il était fou et qu'il n'y a pas un fou, si tranquille, si apaisé, si « gai » qu'il soit, qui, à un moment donné, sous une impulsion que l'on ne peut prévoir, ne cherche à se donner la mort. C'est là un fait que la science aliéniste ne permet pas de contester. Une enquête sérieuse a été faite ; on a reconstitué l'emploi de la soirée et de la nuit de Gérard jusqu'à trois heures du matin ; cette enquête a été résumée dans un rapport que l'on eut raison de ne pas faire connaître ; j'ai eu ce rapport entre les mains, treize ans plus tard ; il a été

détruit lors des incendies allumés par la Commune. L'enquête prenait Gérard à cinq heures et demie du soir, dans un cabaret des Halles, où il dîna ; au cours de la soirée, il fut vu dans trois maisons différentes ; vers deux heures du matin, il échangea quelques paroles avec une ronde de police qui traversait la place Baudoyer ; il était vêtu de l'habit noir que je lui avais vu, et était coiffé d'un chapeau de haute forme. Cette nuit-là, il a gelé à dix-huit degrés ; la fatigue le prit, et, pour dormir, il se rendit rue de la Vieille-Lanterne, où il connaissait un garni dans lequel il pouvait coucher : droit à la paille, dix centimes.

La rue de la Vieille-Lanterne, aujourd'hui détruite, était une ruelle du Moyen Âge semblable à celles qui longent les murailles de Saint-Jean-d'Acrc. C'était un ruisseau à ciel ouvert, prenant naissance à la rue de la Planche-Mibray, se creusant et restant en contre-bas de la rue de la Tuerie, par laquelle elle communiquait avec la place du Châtelet, à l'aide d'un escalier de six marches. Sur l'escalier, un corbeau apprivoisé se tenait tout le jour et disait : « J'ai soif ! » Un égout partant du marché de Saint-Jacques-la-Boucherie et se dégorgeant dans la Seine au quai de Gesvres, s'ouvrait dans la rue de la Vieille-Lanterne par deux poternes, l'une à droite, l'autre à gauche, se faisant face et fermées par une forte grille en fer. C'était un lieu sinistre d'aspect, à la fois sentine et coupe-gorge ; en 1848, un des chefs de l'insurrection de juin y avait établi son quartier général. Au-dessus de la baie formée par les murailles rapprochées, on apercevait la Victoire dorée de la colonne du Châtelet, qui apparaissait comme une divinité s'envolant hors de cette sentine. Dans toute la rue, une seule maison, cabaret, garni, bouge et le reste : Ici on loge à la nuit.

Gérard de Nerval frappa à la porte vers trois heures du matin ; les gens dormaient, engourdis par la chaleur ; dehors le froid était excessif : personne ne bougea. Longtemps – pendant plus d'un quart d'heure, disait le rapport, – Gérard heurta ; la porte inhospitalière resta close ; nul ne consenti à se déranger pour ouvrir au pauvre homme qui fuyait l'obscurité glaciale et dont la lassitude appelait le sommeil. Il se découragea ; il alla s'asseoir sur l'escalier que dominait la rue de la Tuerie ; probablement il s'y endormit. Que se passa-t-il en lui lorsqu'il se réveilla ? Il a emporté son secret. Une vision lui montra-t-elle sa misère, son affaiblissement, l'instabilité de son existence toujours menacée par la folie et par la pauvreté ? alors se résolut-il à en finir ? Sa surexcitation intellectuelle, rendue plus vive encore par l'abus de l'alcool, lui fit-elle apercevoir, à l'issue de cette

vie, les félicités que la magie promet à ses adeptes ? implora-t-il Trismégiste ? évoqua-t-il l'âme universelle dans laquelle il voulait s'absorber ? Je l'ignore.

Il prit son cordon, l'attacha au barreau transversal de la grille, y passa le cou, rabattit son chapeau sur ses yeux et se laissa aller. L'extrémité de ses pieds rasait le pavé. La mort, ou du moins la syncope, dut être très rapide, car nulle crispation n'avait déformé le visage. Un phénomène physiologique constaté démontra que la mort avait eu lieu par strangulation. Un chiffonnier l'aperçut au moment où le jour commençait à paraître et alla prévenir le commissaire de police. Dans les poches du vêtement on trouva des papiers d'identité et les deux sous qu'il avait conservés pour dormir à l'abri.

Malgré sa vie vagabonde, sans asile, sans but et sans mesure, Gérard de Nerval était un homme d'une délicatesse rare ; c'est pour lui que semble avoir été écrite la phrase de Diderot : « c'était une âme charmante. » Quand la folie se reposait de lui, elle ne lui laissait qu'une rêverie dont l'expression était touchante. Même dans son état mental le plus parfait, c'était un illuminé. S'il n'avait mis fin à son existence, il serait sans doute devenu un paralysé général ; déjà les idées de grandeur l'avaient saisi, il parlait des châteaux qu'il voulait se faire bâtir à Ermenonville ; il s'enquêrait du prix du domaine de Mortefontaine et, une quinzaine de jours avant sa mort, il me disait que les infirmiers de la maison du docteur Blanche étaient émerveillés de sa beauté lorsqu'ils le mettaient au bain. Monomanie des grandeurs, orgueil de soi-même, ce sont là les prodromes de la paralysie générale. Le jour où Eugène Forcade m'a expliqué une opération de Bourse qui devait lui rapporter sept millions en vingt-quatre heures, j'ai compris qu'il était perdu.

Né le 21 mai 1808, Gérard n'avait pas encore quarante-sept ans lorsqu'il mourut ; il en paraissait plus de soixante, tant son mal et l'existence disloquée qui en était la conséquence l'avaient harassé. Timide et déférent dans ses jours de calme, il était hardi, agressif et parfois querelleur, lorsque son âme oscillait sans rencontrer son point d'appui. Un jour que j'étais chez Gautier, il y arriva très courroucé : « Adieu, je pars pour Guernesey et je vais dire son fait à Hugo ; il nous a tous déshonorés, et je viens de m'en apercevoir. » Rien ne put l'apaiser. « Hier, j'ai relu le *Pas d'armes du roi Jean* ; il y dit :

Force aïeules  
Portant gueules  
Sur azur.

Ne sait-il donc pas qu'en blason il est interdit de placer émail sur émail, métal sur métal, fourrure sur fourrure, si ce n'est dans les armes à enquerir. C'est une honte pour l'école romantique, il m'appartient de la venger. Dès que j'aurai réuni trois cents francs, je m'embarque à Granville et je vais provoquer cet Olympio. » Les trois cents francs ne se trouvèrent pas et Gérard oublia sa colère.

Gérard avait laissé une partie de ses papiers chez le docteur Blanche ; Arsène Houssaye, Gautier et moi, nous les examinâmes, afin de reconnaître s'il y avait lieu d'en publier quelques-uns. C'était un fatras qui ne contenait rien d'inédit : des vers pour *Piquillo*, des fragments d'articles parus dans la *Revue des deux mondes*, dans *L'Artiste* et le manuscrit des *Nuits du Ramazan*, long roman oriental et féérique que *Le National* avait inséré en 1850. Nous fûmes très surpris en constatant qu'un tiers du manuscrit environ n'était pas de l'écriture de Gérard, mais bien de celle de Francis Wey. Gérard, entraîné par le décousu de sa vie, ne parvenait que difficilement à remplir sa tâche quotidienne, car il faisait des feuilletons au fur et à mesure des exigences du journal. Il parla de son embarras à Francis Wey, qui se mit à sa disposition avec une complaisance et une discrétion absolues. Donner son argent, c'est facile ; mais donner son travail, n'en retirer ni le bénéfice matériel ni le bénéfice moral, c'est là un fait rare, que nous aurions toujours ignoré si l'original même des *Nuits du Ramazan* n'avait passé sous nos yeux ; ce fait m'a paru trop honorable pour n'être pas dévoilé<sup>1</sup>.

Gérard de Nerval a beaucoup produit, avec les intermittences que lui imposait sa maladie ; mais dans ses œuvres il en est une qui a une valeur exceptionnelle, et cette valeur est exclusivement scientifique. Peu de temps avant de mourir, il a écrit une nouvelle intitulée : *Aurélia, ou Le Rêve et la Vie*, qui est une sorte de testament légué aux méditation des aliénistes. C'est la folie prise sur le fait, racontée par un fou dans un moment de lucidité ; c'est une confession sincère, où la génération des conceptions délirantes est expliquée avec une clarté extraordinaire. Dans la folie, surtout dans la folie absorbante qui fut souvent le cas de Gérard, les drames les plus extravagants se nouent, s'enchevêtrent, mêlant le rêve à la réalité, décomposant les sensations pour en faire des sentiments,

1. Francis Wey est mort à Paris, le 9 mars 1882, à l'âge de soixante-neuf ans.

confondant les idées avec les actes, et arrivent à un degré d'acuité si intense que l'on ne peut comprendre que l'âme ne succombe pas aux émotions qui l'assaillent. Ces drames dont le malade a seul conscience et que nul n'est assez habile pour deviner, Gérard les a mis en lumière.

Tout aliéniste qui voudra connaître le mode de production des phénomènes morbides dont le cerveau des fous est travaillé devra lire, devra étudier ce livre. C'est une analyse psychologique de premier ordre ; c'est mieux que cela : c'est l'autopsie d'une âme qui ne s'appartient plus, c'est la dissection des fantômes qui la tourmentent, c'est la cristallisation du nuage, la prise de possession de l'insaisissable. J'ai lu plus d'un livre par lequel le mystère de la folie peut être pénétré : les *Dialogues* de Jean-Jacques Rousseau, les *Reliquiæ* du docteur Charles Lefebvre, *Ma Loi d'avenir*, testament de Claire Desmare, une saint-simonienne qui, en 1832, se tua avec son amant ; mais nul n'est comparable à ce volume, où la pathologie mentale trouvera des notions qui semblent parfois lui faire défaut. Ce n'est pas une œuvre d'imagination : c'est l'imagination elle-même qui apparaît au milieu des troubles où elle perd sa conscience et sa responsabilité.



GUSTAVE KAHN

## Gérard de Nerval

### I

Tel prophète qui, le long des murs attristés de Jérusalem, allait lamentant, tel conteur doux et double du XVIII<sup>e</sup> siècle imprégnant de magie l'histoire de ses déconvenues, tel rêveur et distrait jongleur, stylite d'amour et des années rythmant les charmes d'une, tel un Dante sans colère, comme un Hoffmann plein de tact, aussi comme un yoghi dont l'âme perdue dans les contemplations d'une âme unique aux peu nombreuses incarnations, laisserait son corps vaguer aux affaires quotidiennes, comme celui qui est dans la vie, la vivant pire et la rêvant meilleure, en de simultanés somnambulismes, tel Gérard de Nerval ; – aussi le charmeur qui dans un palais d'Orient endort la frilosité de sa douleur, aussi l'enfant déçu qui raconte à sa poupée les garrulements pâmés de Bulbul, et les merveilleuses histoires du grand roi Salomon, et d'Hakem qui subit la passion, et la divertissante histoire d'Eustache Bouteroue qui fut pendu pour n'avoir pas payé ses dettes<sup>1</sup> ; aussi le songe-creux dont la cervelle telle qu'un ciel contient en de vagues couchants les royaumes pourpres de Cappadoce et les châteaux des Lusignan se mirant en des lacs attirants et fleuris de roses surhumaines ; aussi le triste qui vit la seconde vie, et de l'Eurydice perdue érige l'éternelle Aurélia, fin des mystères et but des propos.

Pour la plèbe, c'était un distrait, compliqué de religions, un peu hindou, un peu arabe, plus que sémite, très chrétien, sans compter d'antithétiques paganismes, une grande foi à Peau d'Âne, et des idées de

1. [Bouteroue est le jeune héros falot et coléreux de *La Main enchantée* (d'abord publié en 1832 sous le titre *La Main de gloire*), recueilli dans *Contes et Facéties* (1852). Il finit pendu en public sur la place des Augustins.]

derrière la tête vers une religion évolutive et métempsychoïque [sic] : c'était un homme qui partait sans but, soit le jour, soit la nuit, pour les Halles ou pour le Caire ; un artiste ému et sincère qui néanmoins faisait de la copie et des besognes, un arlequin de varès<sup>2</sup> et de journaliste, assez peu soucieux de réconcilier les extrêmes et les laissant librement cohabiter, le plus attendri des sceptiques, le plus sceptique des fous enamorés, lui-même Hakem, Soliman, Adoniram, El Desdichado, Léo Burkhart, une cervelle en Djinnistan où babillait l'essaim des mauvais songes et des cohortes d'aubes en rêve.

Intuitif surtout et haschichin de l'absolu, dans la contemplation et des essentielles réfractions de la vérité dans les métaphysiques et des frivoles et profondes aberrations de l'apparence en l'amour. Ce singulier amour de Gérard, encore quasi embrumé de mysticisme, peu net à travers les œuvres transfiguratrices, qui le couvrent tour à tour des vêtements de la féerie intime, ou l'enclorent dans des temples reculés aux Isis voilées de rêves et de civilisations lointaines, cet amour aussi peu défini au courant de banales anecdotes sur ce silencieux et qui paraît être le fonds de vie et le fonds de l'œuvre chez Gérard, contribue à délimiter plus exactement cette un peu discrète figure. Le texte banal : qu'une actrice entrevue, peut-être connue, peut-être seulement camaradante, fut le prisme frêle où le poète irisa ses rêves ; la vérité supérieure, que, quelle que fût la femme qui inspira cet amour, n'y eut-il pas de femme, et cet amour pouvant être réduit à comme une faim d'aimer qui se satisferait en elle-même, Gérard apportait dans le monde de la passion écrite et peut-être en celui de la passion ressentie une note encore inouïe, en tout cas depuis longtemps inédite.

Car si pour tels amours courants il est bon d'admettre l'aphorisme de Chamfort, si pour tels autres les sagaces maximes de La Rochefoucauld sont suffisants miroirs, si des phénomènes exacts de conscience se révèlent aux histoires passionnelles réelles et faciles à ressusciter que facticement hausse la majesté du théâtre classique, si des contemporains de Gérard décrivent les affres d'amour heureux ou malheureux, on ne voit nulle part ce culte de l'amour aimé pour l'amour, conçu comme la base et le but de tout ésotérisme et contrarié par les ambiances, que, si heureusement, aux bons jours traduisit et retraduisit Nerval. Car certes tout est là, si vous décomposez les œuvres de Nerval vous trouverez *Le Rêve et la Vie*,

2. [Mot latin désignant un poète inspiré et prophète.]

Angélique, de douces et douloureuses histoires d'amour, des sonnets mystiques, hyperesthésiés d'amour, des noctambulismes inspirés par l'échec de l'idée maîtresse, de longs voyages entrepris pour tromper cette faim de passion, voyages aboutissant à de jolies amourettes si finement racontées et à des contes d'amour si joliment murmurés dans leur grâce tragique et la lucidité de leurs mystères. Mais avant d'aller plus avant, étudions cette essence même d'amour un peu particulière à Nerval, plus fréquente en la suite des temps, mais alors, répétons-le, quasi neuve.

En sa forme simple et les espèces les plus communes, l'amour se trouve être ou l'échange de deux caprices ou le violent désir d'une femme pour un homme auquel l'homme se prête par la satiété de défaites précédentes (car en amour est-il d'autres victoires que des victoires à la Pyrrhus ? et ce mot victoire indique l'idée de lutte, cette atroce lutte qui déprime nos sociétés, lutte entre les égoïsmes, lutte entre les dissimulations, lutte aussi contre de normales et banales mésintelligences, même antinomies) : ou l'homme aime la femme, qui le trouvant plus doux et plus aimable que d'autres (encore aussi peut-être par la cuisante rancune de défaites précédentes) se laisse aimer, ne rendant guère que de l'affection aux fièvres qui l'entourent et l'assiège et sans démanteler sa petite tenue de vie ; négligeons les mariages où les êtres s'usent l'un contre l'autre et finissent par pacifiquement se supporter, négligeons les vols de virginités entre les deux sexes et les sots entêtements, les amours durant par timidité, etc., les nombreuses comédies qui se jouent sur ce sentiment.

Tout amour, sauf en le premier des cas énoncé (cas arrivant entre gens préoccupés, affairés et plus soucieux de l'idée d'avoir toujours un amour en train, que de vivre en le sens même de ce sentiment), tout amour se réduit aux deux autres cas ; mettons comme correctif qu'à certaine période du début de la passion, les amants croient s'accorder et se jugent et sont parfaitement heureux ; mais cette période, généralement courte, épuisée, l'un des deux amants se trouve en infériorité, c'est-à-dire que l'un (celui qui se croit en supériorité) ne connaît plus de l'amour que ses petites accoutumances gaies ou sinistres et se repose avec une orgueilleuse nonchalance sur un cœur épris, l'autre (l'inférieur au sens humain) vit encore dans les rais et les pourpres du pur amour, et perçoit des arrêts et des raccourcis de l'infini. Ce patient, après des périodes de lyrisme, qu'il sache ou non les traduire, tombe par contraste à de violentes navrances, il connaît la déplorable géhenne de l'indécision, et comme une vallée de

Josaphat, dolente de pierres vives et d'humaine désolation, son cœur est plein d'espoirs morts, éphémères un instant partis, drapés de tout le luxe des Orientes vers des printemps purs, pour s'affaisser dans la poussière immédiate d'un terne automne. C'est à ce patient que s'applique ce théorème que j'énonçais dans une antérieure chronique : « l'amour est une hypnoptisation devant une idée fixe, qui rend l'homme inutile et comme homme intérieur et comme homme extérieur ». Ce patient, ce possédé, pour comble de malheur est plus dépourvu que tout autre des moyens de se faire aimer complètement ou follement, si tant est que jamais ce soit follement que... car avec des ressauts perpétuels, son habitude de parcourir tout le cycle des sensations amoureuses, sa promptitude à se croire et se penser trahi, inopportunistement, à se croire et se vivre heureux aussi inopportunistement, avec son habitude de disséquer et de ramener aux objets principaux de sa rêverie (la conservation de l'essence du pur amour entre lui ou elle, et le partenaire) les paroles, les menus actes et les gestes de la femme (car décidément prenons pour thème le mâle bien plus sujet que la femelle à concevoir ce pur amour blanc et métaphysique, pur à force d'être entier, grave, de la gravité des malheurs), ce patient, cherchant plus haut, visant plus haut que la cervelle de sa compagne, manque le but. Il le manque aussi par l'ampleur de son désir, car chez un homme vraiment digne de ce vocable, la grandeur d'un sentiment exclut tout cabotinage, et presque toujours les femmes se grisent à des cabotinages, quand ce n'est pas aux passequilles et aux soutaches de l'habit, et aux pires monnaies de l'esprit qui court les carrefours ; cette passion grande comporte aussi certaine discrétion en l'expression et le geste, que bien rarement la femme comprendra seule. Puis, bien vraiment, le réel passionné n'aime point tant la femme qui est sa contingence que l'état idéal qu'il a fait selon son image propre et selon son modèle, une fiction fantôme avec quelques apparences de réel, des apparences qui sont des prétextes. De là autant d'anormalités chez l'amant, au sens féminin, autant d'absorptions reçues d'un air et d'une âme étonnés ; — disons plus : les amants ne s'aiment pas eux-mêmes, ils aiment comme un masque à deux faces qui entre eux s'incite et se développe ; chacun aux heures seules, dans la perpétuelle heure seule, modèle à lui seul le masque, le dote de qualités et de défauts, le perpétue de sa propre allure personnelle, le dote de ses souvenirs évoqués par de naturelles et nécessaires comparaisons ; chacun des amants finit en somme par vivre avec un autre lui-même, et, ainsi, dans un malentendu

presque consenti ; quelque jalousie, quelque incertitude amène comme un déchirement du voile, brise les pieds de l'idole commune et bilatéralement aimée ; aucun des contractants ne reconnaît, dans la paroi gisant à ses pieds, les formes de l'ancien rêve. En ce réveil la désillusion, la mort de l'apparence laisse pénétrer l'indécision qui intronise le doute de soi, si terrible en amour ; puis en cette période se crée comme un deuxième amour ; plus de rêve et tout ensemble plus réel, car au lieu de reposer sur la simple transfiguration de l'aimée, il est le cerveau lui-même, sa joute habituelle, le terrain de ses châteaux de cartes, le but de ses flâneries ; et flâneries combien nombreuses, car peu d'hommes ont le courage, après un désastre d'amour, de se remettre immédiatement à quelque attachant travail, ou quelque occupation qui les guérisse du mal de pensée ; de plus, les plus intelligents, quand ils se sentent frappés de hantise et terrassés d'habitudes, sentent leur cerveau plus faible, et, doutant et du concept et de l'exécution, se taisent. Aussi le découragement de l'échec, aussi la peur du travail qui peut, au lieu d'une idée ou de quelque corollaire ouvrable, instaurer tyranniquement en la cervelle la sinistre ressouvenance. L'être d'élite, alors, se trouve seul, sans abri occasionnel, sans facilité de travail, livré au besoin d'oublier ; or, tout moyen d'oublier étant ressouvenance est souffrance ; souffrance plus perpétuelle, plus absolue, à mesure qu'elle monte dans l'intellectualité et que le type souffrant appartient à une meilleure espèce d'intellect, de moins en moins décorateur et cabotin et illusionniste dans le sens bas des prestidigitateurs. Et tous ces états d'âme sinistres et compliqués, ils ne s'intronisent pas seulement en l'âme de l'artiste, après des ruptures ; ils peuvent admirablement coexister avec les apparences et la tenue de l'amour heureux, car qui peut définir avec certitude, même les amants, de quelle heure date l'imperceptible et définitive brisure de leur bonheur ?

Cet amour aigu, douloureux, mysticisme de l'amour, léthargie de l'acte, hyperesthésie de l'âme, maladie plutôt qu'amour, plus que tout autre Gérard de Nerval en gravit le chemin de croix. Ne nous arrêtons pas aux anecdotes qui peuvent être défigurées et en tout cas sont écho mal compris d'un drame humain et conscienciel qui ne regardait personne ; c'est dans l'œuvre de Nerval que nous trouverons l'exode de cette passion tranquillement dévoratrice, l'histoire de ce spectre intime. Ce martyr des antinomies par contrastes et par poèmes sut dire toute cette affreuse mélancolie de l'amour, et, comme écrit Baudelaire, ses fioles de poisons, ses larmes.

## II

Eurydice, Eurydice, deux fois perdue...<sup>1</sup> et ceci coupe court aux racontars, et tend à faire penser que cette femme aimée, Gérard en connut les joies, car les passionnés de cette manière ont cette fortune (fortune au sens bien banal et si l'on veut) que la femme qu'ils aiment quand elle a suffisamment aheurté sa tête de linotte aux barreaux de cage de son impossible, vient vers eux comme à la rade pour se retremper en leur douceur pour de nouvelles aventures. Mais s'il l'eut, en quelle désillusion ! et quel peu de goût des joies réelles, parées dès longtemps des arabesques énamourées, de ce boudoir en luxe que tout vrai poète porte en soi ! et après la désillusion, peut-être immédiate, frappant sur le métal solide de cet amour sans l'ébrécher, quelle identité et quelle inutilité de tout, en toute occasionnelle occurrence !

La treizième revient, c'est encore la première,  
Et c'est toujours la seule et c'est le seul moment.

Vers divins, des seuls vrais lyriques compris dans ses deux sens, le premier si charmant « rien que toi, et sans lassitude et malgré toi, et malgré tout » et le second si fier : – tout est identique en la commune erreur de la recherche des sexes.

Et encore « Rose au cœur violet – tout parfum dans le deuil, seul de soi ou de lui ? »

Et encore... il faudrait tout citer chez cet amant triste et qui cherche ses consolations en les naïves joies et les naïves plaintes, qui se délecte à cette chanson :

Y avait dix filles dans un pré,  
Toutes les dix à marier,  
Y avait Dine,  
Y avait Chine,  
Y avait Suzette et Martine,  
Ah ! ah ! Catherinette et Catherina,  
Y avait la jeune Lison,  
La comtesse de Montbazon,  
Y avait Madeleine,  
Et puis la Dumaine.

Toutes les dix à marier.  
 Le fils du roi vint à passer,  
 Regarde Dine,  
 Regarde Chine,  
 Regarde Suzette et Martine,  
 Ah ! ah ! Catherinette et Catherina,  
 Regarde la jeune Lison,  
 La comtesse de Montbazou,  
 Sourir à la Dumaine.

Etc... et tant d'autres que la mémoire consolatrice des légendes lui dictait en viatique et adoucissement. Vers bien d'autres chansons populaires, alors inconnues, Nerval s'est incliné et cueillait, comme il se distraitait à courir les nuits de Paris et narrer comme d'un ton reconnaissant l'ambiance qui le dérobaux intimes et bourrelles préoccupations.

Destin de l'autocrate puissant à qui rien n'a manqué que la joie en l'essence de celle qui aurait pu être toute sa joie, piteux échec et fin commune presque à tous ceux qui hors de l'ordinaire veulent vivre. Telle fut sans doute la première Reine de Saba que put rêver Nerval, et puis il dédoublâ, il devint Adoniram qu'on aime et qui souffre des fatalités, comme il fut Hakem le Khalife et l'haschichin, qui souffre d'une impossible et fatale passion et qui se meurt.

Toute légende attire Nerval ; après qu'il a raconté les chansons de France, traduit la mélancolie de Heine, si parente aux siennes, les évocations de Goethe, il va dans le choix de sa curiosité et de sa dilection aussi, plus loin, vers l'Orient ; vers l'Orient il s'enfuyait, Orient du rêve, levant de la légende, Orient plus doux à se vêtir de neuves étoffes, de neuves chairs d'aimées, et comme d'une étoile de soleil et de calme, vers cet Orient il allait – voyez dans *Aurélia* – en une gamme de cette surexcitation dite folie, heureuse folie, folie géniale et découvratrice des mondes en puissance, c'est vers l'Orient qu'il va, et physiquement c'est à l'Orient qu'il demanda la guérison de la perpétuelle plaie, l'oubli de son insuffisance, l'Aimée ; et dans la quiétude des larges soleils aux traînes micacées de poudre d'or, vers les jardins rouges de caroubiers, verts célestes de figuiers, ambrés des dattes aux palmiers, près des ruisseaux entrelacés de lauriers roses, vers les havres minuscules d'oasis où les bergeronnettes viennent boire sous les vols de tourterelles, Gérard a pu rêver plus douce la souffrance passée, la souffrance présente, quoique passée, vivante et mouvante et dévoratrice. Il essaya la femme d'autres teintes et d'autres climats ; déçu de la belle civilisée, il tenta

d'apprivoiser la belle exotique, bizarre et plus infantile ; ce fut en vain, mais il rencontra en rêve la Reine de Saba, et sa caravane prestigieuse.

Ah ! cette Reine de Saba où s'endorment tous les rêveurs, Cléopâtre avec tout le lointain des âges et des parcours et le recul, fleur humaine des hymens douloureux et doux, par les luttes d'esclaves et les galopants parcours des Israélites, perpétuel idéal de l'Israélite, dissonance en sa race, presque ses traits plus mats et tout son idéal moins sec, école buissonnière hors la règle, cette Reine de Saba, Balkis reine des merveilles, – et Nerval la vécut. Que c'est peu la fantomale caricature qui offre à saint Antoine le bouclier de Dgian ben Dgian, le cassiteros de Tartessus et tant de choses dont il n'a que faire, mais qui dit si exquisément : Salut à toi, beau Simorg-Anka, toi qui as découvert l'amoureux ! et combien plus près de la légende vraie, c'est-à-dire de l'immanente réalité, de la femme du Cantique des Cantiques, qui fut aussi la source de l'Ecclésiaste ! désespérance des désespérances qu'il ne sort rien en la plus belle, en la plus pure, et que vers elle échoue le plus mystique amour, le plus charnel amour et tout amour, et navrement à de bizarres et quasi légendaires cervelles, les illuminés, comme il les dénomme !

Ces illuminés, c'est Raoul Spifame, un malheureux fou, physiquement une effigie d'Henri II, alors régnant, et chez le pauvre être dont la cervelle est atteinte, ce rêve d'être le roi et l'innocente manie de haranguer les foules et d'écrire un recueil d'ordonnances qui sont aussi sages ou plus sages que celles de son royal Ferouer. C'est Restif de la Bretonne, qui dut tenter Gérard par sa curiosité de l'amour, son indifférence pour les circonstances ambiantes de l'amour, par sa dilection de la rue avec ses menues aventures et ses petites joies ; aussi peut-être Gérard goûtait-il la complète irrégularité, et la différence d'avec ses glorieux contemporains, et cette vie de publiciste à outrance de Restif. Il portait, et longuement, Cazotte, attiré par cette cervelle de doux, ému de grises et profondes demi-teintes de sentimentalisme, aussi bien différent des journalistes et des penseurs de ce XVIII<sup>e</sup> siècle qui s'est cru si parfait et si en droit d'opérer en pleine lumière et de se jouer dans la certitude, Cazotte l'auteur de tant de choses d'un rococo assez charmant, et du *Diable amoureux*, un conte bleu d'amour et de magie, encore vivant, et bizarre avec ses dénouements *ad libitum* ; Gérard fait revivre un dolent bonhomme assombri, mystique préoccupé de futuritions, écho sérieux, et non sans tendresse, de tout ce vague mysticisme philosophique, que pratiquaient au XVIII<sup>e</sup> siècle des

minorités groupées en petites églises ; un Cazotte qui fut, comme lui, un doux, un voyant, un taciturne, et comme le dit Nerval, un illuminé. Il faudrait admettre que si cette série d'illuminés se borna à quelques effigies, c'est que le temps manqua à Gérard ou qu'il crut suffisant d'indiquer quelques physionomies, qui lui semblèrent modèles principaux ; car l'illuminisme est un pur phénomène de contraste. Dans une société tyranniquement écrasante, soit par ses lois, soit par ses préjugés, soit par une oligarchie d'hérédité ou de finances, très aisément et très fréquemment éclosent ces cervelles plus frêles, ténues et délicates, plus puissantes en compréhension et en rendu que les grosses natures aux aspects de puissance exagérant les muscles. En toute période les opprimés laissèrent filtrer de vagues et berçantes chansons, ou, dans un rêve d'âge d'or, dédaigneux des probabilités immédiates et des possibilités pratiques, synthétiquement érigeant les palais de vastes théories pour y loger le bonheur du monde ; d'autres dévoyés furent les fureteurs, les embrancheurs de routes courtes où fleurissaient quelques rameaux d'extase ou de souffrance encore inviolés ; d'autres plus faibles franchirent l'étroite démarcation entre la santé et la maladie et furent les fous. Des tisserands des Flandres, des artisans du Moyen Âge en foule ont émergé, et des poètes et des maçons doués, et des moines à parole ardente, et des extatiques aux bénignes consolations ; êtres pour la plupart incomplets, car ce renoncement obligé à l'acte exténué chez les rêveurs de cette tribu d'âme un peu du principe mâle ou générateur, comme en leurs coups de folie d'action, pas assez préparés, pas assez soutenus par une habitude patiente de l'acte pertinace, trop tôt les violences et les fièvres viennent troubler la pensée directrice et annihilent la première impulsion en général juste ; mais ces êtres sont doués autant que leurs antithétiques, les humains purement rationnels, car à ceux-là, en revanche de cette force passagère de leur maturité, manque cette senteur de tristesse et ce parfum de souffrance et cette plainte comme lointaine d'humanité, qui dote de supériorité et d'exquisité les œuvres d'un Villon ou d'un Nerval ou les actes d'un François d'Assise et d'un Savonarole. — Encore de ces contrastes résulte une de ces antinomies, formes de la perception de l'homme, impossibilités saisissables à sa conscience qui peut les étudier et les connaître, mais irréductibles à sa volonté. Le lot de l'écrivain sera, ou cette exquisité douloureuse, qui lui permettra d'ouvrir des coffrets pour les futurs rêveurs et d'entrevoir et dire, sous des voiles imposés par l'incertitude, des vérités que les sens des générations suivantes percevront

et que leur science codifiera, ou bien, par de grosses et lourdes machines, dépourvues de délicatesse, dénuées de charme, mais appuyées sur de solides piliers et utilisant les moyens d'intérêt reconnu par ses contemporains, il étonnera et remuera une génération ; cette génération morte, les poursuivants la laisseront vieillir seul, ou, s'il dure un peu, comme un lourd sommeil d'oubli s'abattra sur sa mémoire, et il ne sera plus qu'un outil de réaction on qu'un document pour servir à l'histoire, façade triste et oubliée que seuls iront considérer des archéologues. Parfois une admiration s'impose comme une institution ; on la sacre, on la sanctifie du consentement universel, on l'authentique de statues, on la munit de subventions d'État ; elle n'en est pas moins, cette gloire, comme une pierre de touche à distinguer les cerveaux gros qu'elle attire, et les cerveaux fins qu'elle éloigne.

Parfois par une de ces lois difficiles à fixer, des phénomènes de contrastes, il arrive que tel aristocratique et affiné penseur trouve les cordes violentes ou ironiques, et les manie. Edgar Poe a pu créer des effigies pâles, et aussi des canards aigus, et aussi des frissons. Mais n'en faut-il pas penser que l'exagération de la recherche inquiète et de la fièvre arrive par contraste à créer les courants brefs mais intenses d'unité cérébrale, où l'écrivain, dans toute l'apparence de santé parfaite, avec tout le répertoire des sensations aiguës que son anormalité habituelle lui impose, écrit des pages calmes et des pages fortes, bien mieux que les ordinaires équilibrés ; aussi cela est vrai pour Nerval ; mais sur ceux-là la vie se venge.

### III

Ces deux principes générateurs de l'œuvre de Nerval, un amour d'une essence un peu spéciale, un état nerveux et cérébral penchant vers la douceur et la contemplation, on n'en pourrait pas absolument délimiter le point de départ. Il faudrait, croyons-nous, rejeter les légendes faisant provenir Nerval d'une origine semi-napoléonienne. Aussi sait-on peu de chose sur ses atavismes et sur sa jeunesse : qu'il fut un enfant à succès, au lycée, mais un enfant prodige ne signifie guère ; que ses premières affections furent pour d'assez indignes modèles, des Béranger ou des Delavigne, c'est encore peu ; même ce premier recueil de vers, où les déclamations libérales revêtent une forme absolument quelconque ne signifie rien, Gérard pouvant être à ce moment très entraîné par un rythme général d'idées qui ne lui permettaient pas de s'arrêter aux détails, si importants qu'ils aient été, si colossaux et étonnants qu'ils paraissent à distance. L'auteur d'*Aurélia* élève

de Béranger, cela paraît en nos temps énorme, et c'est peu, si l'on songe qu'un certain nombre de productions de ce pire poète avaient à ce moment valeur de *Marseillaise*, et qu'en ces choses l'accent était tout, non pas même un accent quelconque de poète, une ambiance ou une marge de puissance autour de ses strophes débiles ; mais ces chansons banales, ces prétendues odelettes, ranimaient des réalités de souvenir, les gloires abaissées et aussi des réalités de présence, l'établissement d'un état de choses qui déplaisait aux jeunes cervelles, une gérontocratie, non seulement des hommes mais des faits. Gérard vécut toutes ces impressions et les écrivit, mais sans les ressentir fondamentalement. Bien entendu, sa bonne foi n'étant douteuse en rien, il crut vivement les éprouver, mais ce fut passager engouement, éphémère élan sur les choses pratiques, et illusion de la dix-septième année, où la voix s'essaie à porter sans trop se soucier du sens des paroles qu'elle charrie, et Gérard abandonna vite la lyre nationale.

Il faudrait aussi, au rang de ses menues productions, placer son essai sur la poésie du XVI<sup>e</sup> siècle, à un temps où selon sa parole il ronsardisait, comme tout le monde, son théâtre hollandais, espagnol, vehmique, monténégrin, etc., théâtre vêtu à la mode baroque de travestis, qui est la gloire du vrai romantisme.

D'où date donc ce grand développement du rêve, ou mieux, cette ascension vers l'âme qui émane de ses grandes œuvres et de ses vers définitifs ? Certes le milieu ambiant n'y fut pour rien : ce milieu, *La Bohème galante* nous le raconte ; on y voit des peintres qui finirent receveurs des postes, des écrivains qui aboutirent au roman-Dentu<sup>4</sup>, des sculpteurs qui moururent jeunes ; en toute intelligence supérieure, on perçoit Théophile Gautier ; et malgré l'intimité de Gautier et de Nerval on peut préjuger que Gautier n'exerça sur son génial ami aucune influence ; en nulle part de l'œuvre de Nerval ne se retrouve la phrase damasquinée, trop close et résonante de son ami ; nulle part des idées à la Gautier ; l'influence d'Hugo ne se perçoit même pas comme on l'a dit dans *Le Prince des sots*. À cette heure le Moyen Âge était attirance commune, et on oublie trop que le principat d'Hugo, qu'il fut et est peut-être encore de mode d'accepter en bloc, fut plus une survivance qu'une hégémonie. Donc Nerval se développa seul en dehors du milieu et en dehors de l'exemple ; c'est d'ailleurs une des caractéristiques de ces doux, de passer

4. [Type de roman populaire publié par l'éditeur Dentu.]

sans fracas, mais n'agissant que selon leur conscience qu'ils savent consulter, ne disant que très peu leur mépris pour les choses contemporaines, parfois même ne les méprisant pas et trouvant drôles les coups de voix et les poses en capitain, dont ils pressentent le creux et l'inutile, car qui trompet-on, sauf de distraits passants, et quelle finalité pour une conscience ! Mais on peut croire, en cet éloignement du bruit et cet hermétisme de conscience que confessait Nerval, qu'il goûtait peu les procédés des écrivains qui considèrent leur évolution littéraire comme une série de tableaux à spectacle avec réclames dans les journaux et tapages aux premières représentations, devant aboutir sur le théâtricule de leur gloire à une apothéose ornée de feux de Bengale et de couronnements de bustes ; s'il n'eût ainsi pensé, il eût autrement agi ; il faut donc le comprendre très persuadé de la vérité de sa manière de concevoir, très sûr de sa supériorité d'érudition, d'élégance et de vraie force poétique sur ceux de son âge, mais assez dédaigneux de se répandre en parades sur un foirail et indifférent à ces classifications de premier, de second, de maîtres et d'élèves, qui sont la joie des badauds de tous les temps, le but de leur intelligence et le plus clair de leur acquis. Nerval était un intérieur et un silencieux ; arrivé à un bel état de conscience, de conscience propre, il se tenait et laissait dire. Son état d'âme et ses maximes de vie le distançaient loin du gros succès qui s'use et lui préparaient les temps à venir avec sa place dans la série des grands poètes se mouvant comme un nirvana douloureux et une contemplation des antinomies.

Donc pas de concessions au succès, pas d'imitation volontaire, et, par nature d'âme, une impossibilité à accueillir des influences ; faudrait-il admettre que la traduction de *Faust*, que ses rapports avec Heine, que son concept du germanisme eussent filtré lentement dans son cerveau ? n'est-il plus aisément croyable, que la traduction des poètes allemands fut, entre des besognes, la plus volontiers acceptée. Les rapports avec Heine durent aller plus loin en l'intimité des deux poètes ; mais il y avait parenté intime et antérieure des deux cerveaux. De plus, ces deux écrivains, les plus grands de leur temps, l'un exilé de son pays natal, l'autre exilé en lui hors son pays de rêves, devaient aimer à se trouver et converser, et devaient rester très eux-mêmes en d'alternés monologues.

Il existe chez Heine un prime-saut moqueur, une facilité à recevoir des blessures nouvelles, les vite fermer en conservant une cicatrice qui à quelques heures se rouvre un peu, bien distante du mal chronique de

Gérard, de cette impossibilité à concevoir la vie bienfaisante, autrement que pour plus tard ou dans des mondes autres. Heine est surtout l'homme doué de tendresse et de prévisions d'un devenir meilleur, malheureux, et furieux de ne point voir réaliser ce devenir ni cette tendresse évoquée de dignes retours ; il est encore en lui un coin d'homme d'action, un regard presque universel sur les phénomènes des sentiments de socialisme. C'est un prêtre pour lequel n'est pas d'autel, mais avec la croyance que les temps sont proches, car l'idéal d'Henri Heine est non seulement en l'élévation de son individu, mais dans un progrès de la conscience humaine, conçu en étapes de progrès sociaux. Gérard plus inclus en lui, ne concevant que des représentations en lui, sait la partie perdue pour sa temporaire existence, et se borne à éprouver un rêve de beauté contenu en lui, obsédé de ce peut-être qu'il n'est jalon pour rien, et n'est qu'une beauté d'art, presque plutôt une preuve de l'existence, à telle époque, de telle conscience, qu'une beauté d'art. Donc pas d'influence de Heine sur Nerval, ni réciproquement, à cause de leurs profonds contrastes en une parenté parce qu'ils étaient trop près l'un de l'autre en l'humanité ; pas plus qu'ils n'ont influé tous deux sur Baudelaire autrement qu'en infusant à cette autre âme prête leur essence générale de scepticisme et une tendance à la douleur. Donc nulle influence, ni de milieu, ni de contemporains, ne sensibilisa Gérard, et la vie seule fut son dur maître.

Il faut noter aussi que, contrairement au plus grand nombre des écrivains, Gérard possédait une érudition rare et variée ; il sait des langues orientales, il est instruit du Moyen Âge autant qu'on pouvait l'être en ce temps ; il participe en témoin renseigné au renouveau historique de son temps, et ses légendes sont mieux choisies que celles des autres romantiques. Il n'y a nul intérêt à ce qu'il ait, comme le dit Théophile Gautier, dressé un catalogue des diverses espèces de pierres précieuses, exactes et imaginaires ; s'il le fit, il eut tort, car cette scolastique du mot rare qui ne sert à rien en général, était surtout inutile pour lui, dont la langue est un clair revêtement de pensée ; il savait des choses plus essentielles, c'était le sens de lointains passages et l'intelligence de civilisations périmées. Il avait compris cette vérité que l'homme, sous des décors variés en des entrelacs d'actions et de rites dissemblables, est en somme analogue, et que, si les plèbes qui ne vivent que par reflets et costumes offrent aux diverses époques de profondes variétés en les mêmes variations de direction, l'élite se modifie moins et obéit aux identiques mobiles. Cette conception de l'analogie des

mobiles et de la différence des entrelacs de pensées et de rites, lui permet d'ériger par comparaison avec lui-même des héros légendaires, imbus d'une humanité essentielle, sans les compliquer de décors en paillon. Sa juste intelligence du plaisir et de la souffrance lui permet de comprendre les responsabilités, et de construire des personnages en réelle existence d'âme ; mais, le plus souvent, un seul personnage est en scène, Gérard lui-même, non pas un pantin agissant en son lieu et place, mais lui, parlant en son nom et purement narrateur de ce qui se passe en lui.

*La Revue indépendante*, novembre 1888.

REMY DE GOURMONT

Préface à : *Les Chimères et les Cydalises*

« Celle que j'aimai seul m'aime encor tendrement. »

*Artémis*

Nous sommes trop exigeants pour les poètes d'un passé récent. Leur langue est la nôtre, mais les beautés de leur langue ne sont plus les nôtres.

La gloire passe d'un front à un autre front ; les couronnes comme à un jeu de cerceaux vont en deçà ou au-delà : il faut être tout jeune ou tout vieux pour être aimé des vivants.

Vieillir, c'est la même chose que rajeunir ; et alors voici que l'heure est venue où tout ce qu'il y avait de pur en Gérard de Nerval va être senti ; son génie va être compris.

Ce qui nous avait semblé des taches dans son style, dans sa pensée, dans ses goûts, devient la marque évidente d'une originalité ; ce qui s'offrait risible ou nul aux malveillants nous paraît l'aveu devancé de nos rêves et de nos inquiétudes ; et son goût de cacher un sens mystérieux sous d'humbles mots, l'essai d'une esthétique.

Voici qu'après cinquante ans, le pauvre Gérard est plus jeune et plus aimé qu'au temps de sa jeunesse ou qu'au temps de sa folie.

Fou, – non pas, mais sa tête était une auberge trop étroite pour abriter toutes les idées qui venaient y loger ; et les idées se battaient, et Gérard souffrait : ensuite il racontait la bataille des idées. Il écrivit *Aurélia*, il écrivit *Les Chimères*.

Ces périodes de résipiscence furent des nuits de génie : des sonnets comme *Artémis*, *El Desdichado* (Le Malheureux), *Horus*, et tous font de Gérard l'un des poètes de l'âme, frère de Baudelaire, de Verlaine, de Mallarmé.

Rose au cœur violet, fleur de sainte Gudule

Gérard

Tout son col secouera cette blanche agonie

Mallarmé

Beauté des femmes, leur faiblesse et ces mains pâles

Verlaine

Entends, ma chère, entends, la douce Nuit qui marche

Baudelaire<sup>1</sup>.

Par quel miracle un poète ne peut-il lire sans émotion ces vers aux syllabes les plus simples ? Nous n'en savons rien. Peut-être parce qu'elles disent l'ineffable ? Oui, c'est cela.

Les derniers poèmes de Gérard de Nerval, et surtout alors *Le Christ aux Oliviers*, sont aussi une des plus belles manifestations de la poésie ésotérique. Quelques vers défailent, mais jamais la pensée. Il faut lire cinq ou six fois ces sonnets dont le premier aspect est négatif : on vogue vers les abîmes, porté par un Géryon dont le maître d'une heure est un Dante hégélien et spinoziste. Là-bas tout au fond du monde, il y a une Pensée éternellement mourante qui se dévore elle-même...

Qu'il rentre donc parmi nous, le pauvre Gérard, âme charmante et génie princier – pareil désormais, selon son vœu,

Au bel Athis meurtri que Cybèle ranime.

*Les Chimères et les Cydalises* de Gérard de Nerval, préface de Remy de Gourmont, Mercure de France, 1897.

1. [Ces quatre vers viennent respectivement d'un sonnet des *Chimères*, *Artémis* ; d'un sonnet de Mallarmé publié dans la *Revue indépendante* en mars 1885, « Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui » ; d'un sonnet de *Sagesse*, I,5, de Verlaine (1881) et d'un sonnet de Baudelaire, *Recueillement*, publié dans l'édition posthume des *Fleurs du Mal*, en 1868.]

## ARVÈDE BARINE

### Gérard de Nerval

#### I

La première fois que Gérard de Nerval aperçut son *double*, il fut saisi d'une grande angoisse. C'était la nuit, au poste. Deux amis étaient venus le réclamer, l'avaient emmené – il s'était vu les suivant – et il s'était néanmoins retrouvé sur son lit de camp. « Je frémis, dit-il, en me rappelant une tradition bien connue en Allemagne, qui dit que chaque homme a un double, et que, lorsqu'il le voit, la mort est proche. » Il ne mourut pourtant pas, rencontra de nouveau cet étranger « qui était lui-même », et se demanda avec un mélange de terreur et de colère : « Quel était donc cet esprit qui était moi et en dehors de moi ? » L'idée lui vint qu'au lieu d'être le double des légendes, cet autre Gérard de Nerval pourrait bien être le « frère mystique » des traditions orientales. Il n'explique pas autrement ce qu'il faut entendre par cette expression ; mais, à ne la prendre que pour une image, elle est, en ce qui le concerne, d'une justesse frappante. Gérard de Nerval a toujours eu deux *moi*, bien qu'il ne s'en soit pas toujours rendu compte. Il a toujours été sujet à des phénomènes anormaux qui offrent des analogies avec ceux que la psychologie moderne étudie scientifiquement sous le nom de dédoublement de la personnalité. Cette espèce de dualité est la clef de son talent comme de son caractère, de l'œuvre comme de l'homme ; il ne faut jamais la perdre de vue.

Son *moi* normal, très doux et très serein, ennemi de toute violence et de toute exagération, tenait la plume lorsqu'il écrivait, et la garda jusqu'aux derniers jours. C'est à lui qu'appartenaient le style limpide que les cénacles trouvaient trop « raisonnable, » et l'esprit gracieux, mais à fleur de terre, qui avait fait prononcer le mot de « Sterne français ». Malheureusement,

ou heureusement, le *moi* normal avait un « frère mystique » qui lui suggérait ses idées, l'entraînait dans l'irréel et était cause que l'honnête Gérard s'arrêtait au milieu d'un souvenir personnel en se demandant s'il n'inventait pas. C'était ce second *moi*, déséquilibré, mais d'essence supérieure, – dût cet aveu scandaliser ou chagriner le lecteur, – qui avait une vision délicate du monde, qui percevait le sens symbolique de la réalité, et qui, d'autre part, avait fait de Gérard de Nerval un chemineau de lettres payant des verjus aux vieilles chiffonnières et traversant l'Allemagne à pied, sans argent, ni bagages, ni chapeau, ni rien du tout. C'était lui qui le plantait au coin des rues dans des attitudes extatiques ; c'est lui qui l'a précipité dans la folie et le suicide par le vertige du mystère et de l'inconnu. Mais, sans lui, Gérard de Nerval n'aurait pas senti, deux ou trois fois dans sa vie, passer sur sa tête le véritable souffle poétique, et il n'aurait pas écrit *Sylvie*, l'un des petits chefs-d'œuvre de la prose française. Tant pis pour celui qui n'a pas eu son « frère mystique », au moins par hasard et en passant ; il a de grandes chances de ne pas appartenir à l'humanité supérieure. Malheur à qui se laisse devenir son esclave !

Les œuvres de Gérard de Nerval qui méritent de survivre ont été écrites, à peu d'exceptions près, à la fin de sa carrière littéraire, entre les accès de folie. Elles se placent ainsi au moment où il semble que ses facultés auraient dû être en décadence. Nous allons passer rapidement sur celles des premières années.

La jeunesse de 1830 avait l'esprit tourné vers le théâtre, et Théophile Gautier en donne la raison : « Le roman-feuilleton des journaux n'était pas inventé. Le théâtre était donc le seul balcon d'où le poète pût se montrer à la foule. » Gérard de Nerval subit l'entraînement universel et fut un dramaturge d'autant de souplesse que de fécondité. Il fit de la comédie, des livrets d'opéra, des drames historiques ou sociaux, une *Diablerie* en vers imitée du Moyen Âge, et peut-être encore toutes sortes d'autres pièces appartenant à toutes sortes d'autres genres<sup>1</sup> : comment le savoir, puisqu'il les perdait à mesure ? Il les lisait à ses amis, qui en admiraient « la puissance », ou « l'esprit », et puis il les mettait dans ses grandes poches avec le reste de sa bibliothèque et les traînait en visite, en voyage, chez les directeurs de théâtres, dans les bouibouis des boulevards

1. Il existe dans ses papiers (collection Henry Houssaye) le début de quelque chose qui a tout l'air d'une imitation des tragédies de Racine.

extérieurs et dans les carrières de Montmartre ou de Clignancourt, jusqu'à ce qu'elle eussent disparu inexplicablement. Il n'y eut de sauvé que des débris : six pages de la *Diablerie*, une vingtaine de *Nicolas Flamel* ou bien des œuvres pour lesquelles Gérard de Nerval avait eu des collaborateurs qui veillaient sur les manuscrits, et la postérité ne s'est pas trouvée beaucoup plus avancée dans un cas que dans l'autre : personne ne sait plus quelle part revenait à Méry et à Bernard Lopez dans le drame-légende de *L'Imagier de Harlem*<sup>2</sup>, ou aux frères Cogniard dans *Pruneau de Tours*, vaudeville joué et imprimé sous leur nom (1850) en vertu de mœurs littéraires qui sont de tous les temps, comme la faim et la soif. Un jour de gêne, Gérard de Nerval avait vendu le manuscrit de *Pruneau de Tours* à un agent théâtral. Celui-ci le revendit aux frères Cogniard, qui le signèrent après des remaniemens dont eux seuls auraient pu dire l'importance<sup>3</sup>. Tout ce qu'il est permis d'affirmer, c'est que *Pruneau de Tours* est inepte sous sa forme actuelle

Une seule pièce, parmi celles qui se sont conservées, porte d'un bout à l'autre la marque de Gérard de Nerval, malgré la collaboration, aisément envahissante, d'Alexandre Dumas. C'est un drame en cinq actes, *Léo Burckart*, qui fut joué à la Porte-Saint-Martin, en 1839, pour boucher un trou. Harel, le directeur, avait dit à Gérard : « J'attends un éléphant ; la pièce n'aura donc qu'un nombre limité de représentations. » Elle en eut trente, grâce à un retard de l'éléphant.

Le sujet du drame appartient sans le moindre doute à Gérard de Nerval ; il répond à l'une des grandes préoccupations de sa vie entière, celle d'apprendre à la France à connaître l'Allemagne. S'il est un domaine de la pensée où il ait exercé une influence, c'est celui-là. Nul, en France, n'a plus aimé l'Allemagne, à une époque où les sympathies étaient pourtant nombreuses et vives, parmi nos écrivains et nos lettrés, pour la pensée et la littérature germaniques, et aussi pour l'âme germanique, qui n'avait encore découvert à nos yeux que sa face mystique et attendrie. Ces sympathies pouvaient alors se donner libre carrière ; rien ne s'y opposait, ni les événements politiques, ni l'entrée en scène de l'Allemagne militaire et utilitaire, dont le seul aspect aurait mis Gérard de Nerval en fuite, car tout en elle lui aurait fait horreur, ses qualités plus encore que ses défauts. Il ne soupçonna même pas qu'elle pût jamais être possible, et il contribua

2. Joué à la Porte-Saint-Martin le 27 décembre 1851.

3. Maurice Tourneux, *Gérard de Nerval*.

par là, inconsciemment et innocemment, à empêcher ses lecteurs de la pressentir. En cela il ne fut ni plus ni moins aveugle que les autres écrivains français du même temps qui travaillaient aussi à nous initier à la poésie allemande<sup>4</sup>, aux mœurs allemandes, et qui ne nous ont jamais montré que les côtés rêveurs et spéculatifs, ou la sentimentalité un peu puérole, d'une race trop vigoureuse, et composée d'éléments trop variés, pour se laisser emprisonner dans trois ou quatre formules.

*Léo Burckart* a pour objet de rendre sensible au spectateur français la puissante fermentation laissée dans l'âme germanique par la guerre de libération : « C'est à Heidelberg, dit Gérard de Nerval dans la préface de la pièce, au milieu des étudiants, que j'essayai de peindre le mouvement parfois grand et généreux, parfois imprudent et tumultueux, de cette jeunesse toute frémissante encore du vieux levain de 1813. » Son héros est un publiciste aux idées révolutionnaires, à la plume hardie, que sa femme s'attend tous les jours à voir arrêter. Au lieu de la police, c'est « le Prince » qui arrive chez eux. Il vient sommer Burckart de prendre la place du ministre qu'il attaque dans son journal, et de réaliser les théories avec lesquelles il met le feu aux imaginations. L'imprudent accepte, et gouverne comme pouvaient gouverner les cerveaux chimériques dont l'Allemagne était farcie il y a trois quarts de siècle, rêveurs obstinés qui vivaient enfermés dans leur cabinet, sans contact avec les hommes, et qui résolvaient les problèmes politiques ou sociaux d'après leur système particulier sur les relations du moi avec le non-moi. C'est une espèce disparue ; autant rechercher sur les bords de la Sprée les animaux antédiluviens de Cuvier ; mais il en restait encore des spécimens il y a trente ou quarante ans, et il saute aux yeux de quiconque a eu l'occasion d'en observer que ces gens-là étaient faits pour s'entendre avec Gérard de Nerval sur les questions pratiques. Nous devons admirer ce dernier d'avoir permis, pour l'amour de la vraisemblance, qu'il arrivât des malheurs à un héros aussi parfaitement selon son cœur que *Léo Burckart*. Il n'en fut pas récompensé. Les Parisiens baillèrent aux dévoires de cette vieille corneille germanique qui abat des noix creuses cinq actes durant, et il était grand temps, pour Harel et sa caisse, que l'éléphant arrivât : « Au bout de trente soirées d'été, dit Gérard

4. Gérard de Nerval a publié, en 1830, un volume de *Poésies allemandes, morceaux choisis et traduits*. Il a été depuis l'un des principaux et des meilleurs traducteurs des poésies d'Henri Heine, sur lequel il donna ici-même deux articles (15 juillet et 15 septembre 1848).

de Nerval avec sa mansuétude accoutumée, je vis avec intérêt cet animal succéder aux représentations du drame. »

Le reste de son théâtre ne vaut pas qu'on en parle<sup>5</sup> et ses grands romans méritent encore moins que ses pièces de nous retenir. Il les perdait aussi, ou il ne les finissait point, et ce n'est certes pas pour sa plus grande gloire que deux de ces ébauches ont été ramassées et utilisées après sa mort, *Le Marquis de Fayolle*<sup>6</sup> par Ed. Gorges, qui en usa librement avec le texte et prodigua les banalités sur un canevas naturellement incolore ; *Le Prince des sots*<sup>7</sup> par Louis Ulbach, qui avait acheté je ne sais où, à je ne sais qui, à cause des corrections dont on avait reconnu l'écriture, un vieux cahier d'une autre main en ayant toute la mine de sortir de la hotte d'un chiffonnier, et qui l'imprima par « ambition de servir la renommée littéraire de Gérard ». Il en fut pour ses bonnes intentions.

Gérard de Nerval avait une certaine peine à perdre les articles de journaux écrits dans une salle de rédaction, sous l'œil du directeur et du metteur en page. On croit cependant qu'il a réussi à en faire disparaître un nombre considérable, moyennant des ruses qui rappellent les parents du *Petit Poucet* menant perdre leurs enfants dans les bois. Il les mettait dans des feuilles inconnues, sous des signatures quelconques, et se frottait les mains à l'idée que personne n'irait jamais les y déterrer. Ce qui est arrivé en effet. L'ogre les a mangés, autrement dit l'oubli. Devant ce jeu de cache-cache perpétuel, on se demande pourquoi cet homme écrivait.

Les articles signés de son nom, ou qu'on sait être de lui, sont tantôt de la critique et tantôt de la fantaisie. La critique de Gérard de Nerval, sauf les cas où l'amitié porte la parole, est toujours de la partie raisonnable de son esprit, et il se montre alors bien peu romantique dans ses admirations et ses préférences. Voltaire dramaturge lui paraît un grand méconnu : « Nous ne sommes pas, écrivait-il, de ceux qui font peu de cas du talent dramatique de Voltaire. Voltaire, avec un génie incontestable, a été une des victimes de la convention et du parti pris littéraire<sup>8</sup>. » Il n'allait pas

5. Deux opéras-comiques : *Piquillo* (1837) et *Les Monténégrins* (1849) ce dernier en collaboration avec Alboize ; quelques traductions ou adaptations : *Misanthropie et repentir*, de Kotzebue ; *Le Chariot d'enfant*, drame indien du roi Sondraka (en collaboration avec Méry) ; *Jodelet ou l'Héritier ridicule*, d'après Scarron, etc.

6. 1856, Michel Lévy. J'ai sous les yeux un exemplaire appartenant à M. de Spœlberch et corrigé d'après le texte original et incomplet publié en 1849 par le journal *Le Temps*. Les différences sont considérables.

7. 1888, Calmann-Lévy.

8. *L'Artiste*, 13 juillet 1845.

jusqu'à trouver du génie à Scribe ; mais il écrivait, à propos de la pénurie d'auteurs comiques : « *Bertrand et Raton* et peut-être *La Camaraderie*, sont encore ce que nous avons de mieux depuis Beaumarchais<sup>9</sup>. » Il parlait sans respect du drame romantique et en sonnait déjà le glas il y a plus d'un demi-siècle. Latour de Saint-Ybars venait de donner sa *Virginie* à la Comédie-Française. Gérard de Nerval fut de l'avis du public, qui avait trouvé la pièce mauvaise ; mais il n'en dissimula point son regret : « Nous voudrions de tout notre cœur, disait-il, admirer ce qu'on nous présente comme une restauration de la tragédie après les saturnales du drame, et nous admettons volontiers qu'on soit aujourd'hui fatigué du Moyen Âge et de l'histoire moderne, comme on l'était il y a quinze ans des Grecs et des Romains<sup>10</sup>. »

Les articles de fantaisie sont très supérieurs aux articles de critique. Quelques-uns sont exquis<sup>11</sup>, et ont pu être rapprochés des *Rêveries du promeneur solitaire* sans être trop écrasés sous la comparaison. Tous émanent du Gérard de Nerval poète et bohème, et sont remplis de lui, et de ce que le « frère mystique » lui chuchotait à l'oreille pendant leurs courses solitaires. Ils nous disent à bâtons rompus, dans un désordre où s'enchevêtrent la poésie et la vérité, comme elles s'entremêlaient dans l'esprit de l'auteur, le conte bleu que fut sa propre existence, et le seul qu'il ait jamais su inventer. En effet, ses œuvres nous le montrent incapable d'inventer le roman des autres<sup>12</sup>, comme s'il avait dépensé toute son imagination à créer le sien. C'est une manière, qui en vaut une autre, d'entendre l'art du romancier.

Plus encore que ses pièces, que ses romans, que ses articles, Gérard de Nerval perdait ses vers. Cela lui était d'autant plus aisé, que, le plus souvent, il ne les écrivait même pas. On n'a trouvé dans les carnets tombés de ses poches que des matériaux poétiques tels que rimes, hémistiches, fragments de vers ou vers isolés. On sait pourtant par lui-même qu'il avait composé un nombre énorme de poésies, à tout propos. Il avait recours à la langue des dieux pour rendre tous les sentiments violents de son âme, qu'ils fussent

9. *La Presse*, 10 août 1845. Gérard de Nerval faisait le feuilleton dramatique à *La Presse* pendant les absences du titulaire, Théophile Gautier.

10. *La Presse*, 13 avril 1845.

11. *Les Nuits d'octobre, Promenades et souvenirs*. Ce sont des souvenirs personnels. Les *Petits châteaux de Bohême, Mes Prisons* et *Angélique* sont également des réminiscences. *Octavie ou l'illusion* est un souvenir de voyage.

12. Voir *Jemmy, Emilie, La Main enchantée*, et en général toutes les nouvelles qui ne sont pas des mémoires plus ou moins déguisés.

de joie ou de douleur : « J'ai fait, disait-il sur la fin de sa vie, mes premiers vers par enthousiasme de jeunesse, les seconds par amour, les derniers par désespoir. La Muse est entrée dans mon cœur comme une déesse aux paroles dorées ; elle s'en est échappée comme une Pythie en jetant des cris de douleur<sup>13</sup>. » On sait déjà ce qu'il faut penser des vers de jeunesse, quelle en est la banalité, quelle la platitude. Des vers d'amour et de désespoir, il subsiste deux *odelettes* dont nous avons cité la plus jolie : « Il est un air... » ; et une série intitulée *Les Chimères*, dix pages en tout, mais dix pages à donner de grands regrets de la perte du reste.

*Les Chimères* n'avaient pas subi, elles non plus, – ou bien peu, – l'influence des cénacles ; elles sont d'un précurseur et non d'un imitateur. Le sonnet panthéiste intitulé *Vers dorés* donne l'exemple de cette imprécision de la pensée, si recherchée de nos jours, qui ouvre au rêve des horizons sans limites. C'était alors une nouveauté en France, et des plus heureuses, des plus fécondes en attendant que l'abus de l'obscurité transformât la poésie en devinettes rimées.

*Eh quoi ! tout est sensible !*

Pythagore.

Homme, libre penseur ! te crois-tu seul pensant  
 Dans ce monde où la vie éclate en toute chose ?  
 Des forces que tu tiens ta liberté dispose,  
 Mais de tous tes conseils l'univers est absent.

Respecte dans la bête un esprit agissant :  
 Chaque fleur est une âme à la nature éclose ;  
 Un mystère d'amour dans le métal repose ;  
 « Tout est sensible ! » Et tout sur ton être est puissant.

Crains, dans le mur aveugle, un regard qui t'épie :  
 À la matière même un verbe est attaché...  
 Ne la fais pas servir à quelque usage impie !

Souvent dans l'être obscur habite un dieu caché ;  
 Et, comme un œil naissant couvert par ses paupières,  
 Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres !

1845.

13. Voyez la *Revue* du 15 octobre [Arvède Barine renvoie au n° précédent de la *Revue des deux mondes*, où est publié le début de son étude sur Nerval.].

En l'absence de preuves, il ne faut pas se fier à la date de 1845. Les *Vers dorés* formaient une suite de « sonnets mystagogiques » composés aux approches ou au sortir du premier accès de folie de Gérard de Nerval, en 1841, et exposés en conséquence à de nombreux hasards. Il en écrivit une seconde série, encore plus fumeuse, dans les intervalles de ses derniers accès, ceux de 1853 et 1854. Je ne saurais dire avec certitude à laquelle des deux appartient le beau sonnet qu'on vient de lire, non plus que celui qui va suivre.

#### HORUS

Le Dieu Kneph en tremblant ébranlait l'univers.  
 Isis, la mère, alors se leva sur sa couche,  
 Fit un geste de haine à son époux farouche,  
 Et l'ardeur d'autrefois brilla dans ses yeux verts.

« Le voyez-vous, dit-elle, il meurt, ce vieux pervers,  
 Tous les frimas du monde ont passé par sa bouche,  
 Attachez son pied tors, éteignez son œil louche,  
 C'est le dieu des volcans et le roi des hivers !

L'aigle a déjà passé, l'esprit nouveau m'appelle,  
 J'ai revêtu pour lui la robe de Cybèle...  
 C'est l'enfant bien-aimé d'Hermès et d'Osiris ! »

La déesse avait fui sur sa conque dorée,  
 La mer nous renvoyait son image adorée,  
 Et les cieux rayonnaient sous l'écharpe d'Iris.

Gérard de Nerval savait parfaitement qu'il n'avait été l'ombre d'un grand poète que dans *Les Chimères*, et grâce à ce qu'il appelait ses « descentes aux enfers. » Il dit dans la préface des *Filles du Feu*<sup>14</sup>, écrite en 1854 et adressée à Alexandre Dumas : « Et, puisque vous avez eu l'imprudence de citer un des sonnets composés dans cet état de rêverie *super-naturaliste*, comme diraient les Allemands, il faudra que vous les entendiez tous... Ils ne sont guère plus obscurs que la métaphysique d'Hegel ou les *Mémoires* de Swedenborg, et perdraient de leur charme à être expliqués, si la chose était possible ; concédez-moi du moins le mérite de l'expression ; – la

14. Il avait réuni, sous ce titre, *Sylvie*, trois petites nouvelles et un essai sur le culte d'Isis (1854).

dernière folie qui me restera probablement, ce sera de me croire poète... »

Je ne voudrais pas qu'on m'accusât d'identifier le génie avec la folie ; mais les faits sont les faits, et les chiffres sont les chiffres. Les séjours de Gérard de Nerval dans des maisons de santé<sup>15</sup> obligent à reconnaître, quelque répugnance qu'on y ait, qu'il était presque complètement fou quand il a écrit ses meilleurs vers, et qu'il n'a possédé le don de l'expression poétique que dans ces seuls moments. C'est pourquoi, avec le sens littéraire qui ne l'abandonnait jamais tant qu'il lui restait une lueur de raison, il se demandait après les accès s'il n'avait pas subi quelque déchéance en recouvrant « ce qu'on appelle vulgairement la raison ».

Le reste de son œuvre est trop intimement lié à sa biographie pour pouvoir en être séparé. Nous en parlerons au fur et à mesure des événements. Il faut convenir que, jusqu'ici, nous sommes en face d'un fantôme d'écrivain plutôt que d'un écrivain ; ses ouvrages s'évanouissent dès qu'on approche. Chose bizarre, il semble que la folie grandissante les ait protégés, et que nous lui devions, avec le meilleur du talent de Gérard de Nerval, de posséder de lui plus que des miettes.

## II

L'« Introduction » du *Voyage en Orient* contient six lignes très obscures, que rien n'amenait et que rien ne vient expliquer : « Ne suis-je pas toujours, hélas ! le fils d'un siècle déshérité d'illusions, qui a besoin de toucher pour croire, et de rêver le passé... sur ses débris ? Il ne m'a pas suffi de mettre au tombeau mes amours de chair et de cendre, pour bien m'assurer que c'est nous, vivants, qui marchons dans un monde de fantômes. » Gérard de Nerval fait allusion dans ce passage à la grande tourmente du milieu de sa vie, qui emporta une première fois sa raison et après laquelle il n'eut plus que des répit.

Chaque nouvelle année l'avait trouvé plus âprement possédé de son étrange passion pour l'âme de femme qu'il poursuivait, avec la foi d'un occultiste sincère, dans ses migrations mystérieuses à travers les corps, et

15. J'en dois le relevé à l'obligeance du Dr Meuriot, successeur du Dr Blanche. Gérard de Nerval est entré le 21 mars 1841 dans la maison du Dr Blanche père, rue de Norvins, à Montmartre, et en est ressorti le 21 novembre de la même année. Il a séjourné dans la maison de Passy, dirigée par le Dr Blanche fils, du 27 août 1853 au 27 mai 1854, et du 8 août 1854 au 19 octobre suivant. Gérard de Nerval a aussi passé deux mois à la maison Dubois en 1853, au printemps.

qu'il avait reconnue en dernier lieu sous les traits de M<sup>lle</sup> Jenny Colon, actrice dans un petit théâtre. À en juger par de nombreux exemples, la foi à l'occultisme est avant tout une question de tempérament ; on la subit, plutôt qu'on ne se la donne. Hoffmann, Poe et De Quincey étaient des névrosés. Gérard de Nerval avait été prédestiné dès le berceau, de par sa pauvre machine mal réglée, à croire à tous les phénomènes « supernaturalistes. » Il excédait de ses divagations charmantes, beaucoup trop poétiques pour elle, la malheureuse comédienne qui s'obstinait à n'avoir été ni religieuse, ni Reine de Saba, dans d'autres existences. Lui-même s'usait dans sa lutte désespérée pour obtenir « l'épanchement du rêve dans la vie réelle. » Il en négligeait son travail, et constatait avec douleur qu'il était moins avancé dans sa carrière que dix ans auparavant, alors que son jeune nom volait sur les lèvres des hommes accouplé à celui du glorieux auteur de *Faust* : « Je vous envoie, écrivait-il à M<sup>lle</sup> Jenny Colon, mon médaillon en bronze... Il date déjà, comme vous pouvez voir, de l'an 1831, où il eut les honneurs du Musée. Ah ! j'ai été l'une de nos célébrités parisiennes, et je remonterais encore aujourd'hui à cette place que j'ai négligée pour vous, si vous me donniez lieu de chercher à vous rendre fière de moi. Vous vous plaignez de quelques heures que je vous ai fait perdre, mais mon amour m'a fait perdre des années, et pourtant je les rattraperais bien vite si vous vouliez<sup>16</sup> !... »

M<sup>lle</sup> Colon finit par n'y plus tenir ; elle n'avait pas assez de fantaisie pour s'accommoder d'un amoureux qui la voyait tout de bon surnaturelle et la traitait en conséquence. Elle épousa un flûtiste et passa avec lui à l'étranger, après une querelle dans laquelle Gérard de Nerval assure avoir été bien coupable. Voici son récit :

Une dame que j'avais aimée longtemps et que j'appellerai du nom d'Aurélia<sup>17</sup> était perdue pour moi. Peu importent les circonstances de cet événement, qui devait avoir une si grande influence sur ma vie. Chacun peut chercher dans ses souvenirs l'émotion la plus navrante, le coup le plus terrible frappé sur l'âme par le destin ; il faut alors se résoudre à mourir ou à vivre : — je dirai plus tard pourquoi je n'ai pas choisi la mort. Condamné par celle que j'aimais, coupable d'une

16. D'après l'original ; collection de M. de Spælberch de Lovenjoul. Cette lettre a été imprimée à la suite d'*Aurélia*, mais avec des inexactitudes. Bien qu'elle ne soit point datée, on peut, je crois, la placer en 1837 ou 1838.

17. *Le Rêve et la vie*, ou *Aurélia*. Gérard de Nerval n'appelle jamais M<sup>lle</sup> Jenny Colon autrement qu'Aurélia.

faute dont je n'espérais plus le pardon, il ne me restait qu'à me jeter dans les enivrements vulgaires ; j'affectai la joie et l'insouciance, je courus le monde... Quelle folie, me disais-je, d'aimer ainsi d'un amour platonique une femme qui ne vous aime plus ! Ceci est la faute de mes lectures ; j'ai pris au sérieux les inventions des poètes et je me suis fait une Laure ou une Béatrix d'une personne ordinaire de notre siècle.

Il eut beau se raisonner et travailler à s'étourdir, l'ébranlement avait été trop fort pour une raison déjà vacillante. Ses vœux imprudents furent exaucés. Le rêve s'épancha dans la vie réelle, et ce fut d'abord une ivresse radieuse, une victoire éclatante de l'esprit sur la matière. La maladie l'avait transformé en voyant ; toutes ses visions étaient heureuses autant qu'éblouissantes, et il trouvait pour les décrire des accents d'une telle éloquence, que ses amis troublés se demandaient, en l'écoutant dérouler se merveilleuses apocalypses, s'ils devaient le plaindre ou l'envier, et si l'état que les hommes appellent folie ne serait point, peut-être, « un état où l'âme, plus exaltée et plus subtile, perçoit des rapports invisibles, des coïncidences non remarquées, et jouit de spectacles échappant aux yeux matériels<sup>18</sup>. » Un autre poète, Charles Lamb<sup>19</sup>, avait déclaré quelques années auparavant qu'il fallait lui envier les jours passés dans une maison de fous ; on lit dans une de ses lettres à Coleridge : « Parfois, je jette en arrière, sur l'état où je me suis trouvé, un regard d'envie, car, tant qu'il a duré, j'ai eu beaucoup d'heures de pur bonheur. Ne croyez pas, Coleridge, avoir goûté toute la grandeur et tout l'emportement de la fantaisie, si vous n'avez pas été fou. Tout, maintenant, me semble insipide en comparaison. » Tel, Gérard de Nerval, dans les commencements, endurait avec peine, l'accès passé, la privation de ce « qu'on eût pris plutôt, disait un de ses auditeurs ordinaires, pour les rêves cosmogoniques d'un dieu ivre de nectar, que pour les confessions et les réminiscences du délire ».

C'était la lune de miel de la folie, et elle est fragile comme toutes les autres. Gérard de Nerval passa bientôt des bizarreries de la pensée à celles des actes, et sa conduite de voyant devint difficile à faire accepter du public. On se décida à le faire soigner un jour qu'on l'avait trouvé au Palais-Royal

18. Théophile Gautier, *Notice*.

19. [Charles Lamb (1775-1834), conteur, poète, dramaturge et critique anglais, ami de Coleridge, écrivit avec sa sœur Mary, elle-même atteinte de folie, un certain nombre d'ouvrages comme les *Contes tirés de Shakespeare* (1807). Il montra un humour particulier dans ses *Essais d'Elia* (1823).]

traînant un homard vivant au bout d'un ruban bleu. Malgré sa douceur, il se fâcha. Il ne concevait pas que les médecins eussent à intervenir parce qu'il avait promené un homard : « En quoi, disait-il, un homard est-il plus ridicule qu'un chien, qu'un chat, qu'une gazelle, qu'un lion ou toute autre bête dont on se fait suivre ? J'ai le goût des homards, qui sont tranquilles, sérieux, savent les secrets de la mer, n'aboient pas et n'avalent pas la monade des gens comme les chiens, si antipathiques à Goethe, lequel pourtant n'était pas fou. » Ses amis le conduisirent dans la maison du docteur Esprit Blanche, à Montmartre ; il y entra le 21 mars 1841.

Une lettre qu'il y reçut de Francis Wey indique que cette première crise fut, en somme, assez douce :

J'ai appris par Théophile que ta santé est bien meilleure et j'en suis aussi joyeux, mon bon Gérard, que j'avais été affligé de ta maladie... Puisque tu as le bonheur de jouir, pour quelques jours encore, d'un repos élyséen, je me chargerai, si tu le veux, moi qui patauge dans la boue des affaires courantes, de tes commissions dont je te rendrai compte avec exactitude. Tu n'as qu'à parler... Je désire, mon cher ami, que tu me donnes de tes nouvelles directement. Tu dois avoir du temps à perdre, et des revanches de bavardage à prendre ; ainsi, fais-moi le plaisir de me gribouiller un peu ce papier et de me dire tout ce qui te passera par la tête. J'irai te voir quand tu voudras ; car je sais que le convalescent est friand de visites. Après cela, je te plains assez peu. D'abord tu n'as rien à faire ; puis tu es chauffé, nourri et paisible comme un gentilhomme campagnard. Tu vis au milieu d'un tas d'arbres, comme une fauvette. — On dit que tu manges comme un corbeau — et voici que le printemps survenant à point nommé, tandis que tu es *dans tes terres*, va t'environner de verdure et de parfums. Reste là jusqu'aux premières fleurs ; tu nous y recevras et nous irons jaser sous l'orme et dans les lilas<sup>20</sup>...

Le printemps l'environna en effet de verdure et de parfums, et la splendeur du monde lui parut encore plus merveilleuse que par le passé : « La maison où je me trouvais, écrivait-il plus tard, située sur une hauteur, avait un vaste jardin planté d'arbres précieux. L'air pur de la colline où elle était située, les premières haleines du printemps, les douceurs d'une société toute sympathique, m'apportaient de longs jours de calme. Les premières feuilles des sycomores me ravissaient par la vivacité de leurs

20. Publiée par M. Louis de Barre dans la *Nouvelle Revue internationale* du 15 juin 1894.

couleurs, semblables aux panaches des coqs de Pharaon. La vue, qui s'étendait au-dessus de la plaine, présentait du matin au soir des horizons charmants, dont les teintes graduées plaisaient à mon imagination. Je peuplais les coteaux et les nuages de figure divines dont il me semblait voir distinctement les formes. » La nuit, des songes venaient éclairer et préciser ces ébauches, et l'énigme de l'univers se découvrait à ses regards éblouis. Tantôt il assistait à la création. Les premiers germes s'entrouvraient à la surface du globe, et, « du sein de l'argile encore molle s'élevaient des palmiers gigantesques, des euphorbes vénéneux et des acanthes tortillées autour des cactus ; les figures arides des rochers s'élançaient comme des squelettes de cette ébauche de création, et de hideux reptiles serpentaient, s'élargissaient ou s'arrondissaient au milieu de l'inextricable réseau d'une végétation sauvage. La pâle lumière des astres éclairait seule les perspectives bleuâtres de cet étrange horizon. » Tantôt les âmes des morts s'entretenaient avec lui, non point comme s'entretiennent les vivants, mais par une « sorte de communication » qu'il est impossible d'expliquer, et il leur disait avec ravissement : « Cela est donc vrai ! Nous sommes immortels et nous conservons ici les images du monde que nous avons habité. Quel bonheur de songer que tout ce que nous avons aimé existera toujours autour de nous !... J'étais bien fatigué de la vie ! » L'un de ces « esprits » le conduisit dans une cité lumineuse où il faisait sa demeure avec d'autres esprits. De belles jeunes filles dont l'âme transparaisait à travers leurs formes délicates regardèrent l'étranger avec des yeux souriants, et leur aspect lui remplit l'âme de regrets : « Je me mis à pleurer à chaudes larmes, comme au souvenir d'un paradis perdu. Là, je sentis amèrement que j'étais un passant dans ce monde à la fois étranger et chéri, et je frémis à la pensée que je devais retourner dans la vie. »

Une autre fois, il se promenait dans un jardin abandonné avec une jeune femme d'une taille élancée, comme l'Adrienne de ses jeux d'enfant. Sa compagne se mit tout à coup « à grandir sous un clair rayon de lumière », et à « s'évanouir dans sa propre grandeur. » Il reconnut Aurélia, autrement dit Jenny Colon, et, en même temps, le jardin prit l'aspect d'un cimetière : « Ce rêve... me jeta dans une grande perplexité. Que signifiait-il ? Je ne le sus que plus tard. Aurélia était morte. – Je n'eus d'abord que la nouvelle de sa maladie. Par suite de l'état de mon esprit, je ne ressentis qu'un vague chagrin mêlé d'espoir. Je croyais moi-même n'avoir que peu de temps à vivre, et j'étais désormais assuré de l'existence d'un monde où les

cœurs aimants se retrouvent. D'ailleurs, elle m'appartenait bien plus dans sa mort que dans sa vie. » Il ne s'affligea donc point en se figurant que M<sup>lle</sup> Colon était morte ; l'âme qu'il aimait transmigrerait une fois de plus ; voilà tout.

Les seuls moments pénibles de ce premier internement, les seuls du moins dont il eût gardé la mémoire, Gérard de Nerval les dut à des visions sanglantes et hideuses par lesquelles lui furent révélés des événements très anciens, ignorés jusque-là de toutes les histoires. Mais c'étaient des éclairs de souffrance, compensés et au delà par de longues joies surhumaines. Il passait des heures exquises à pétrir avec de la terre l'effigie de celle qu'il croyait morte : « Tous les matins, ajoute-t-il, mon travail était à refaire, car les fous, jaloux de mon bonheur, se plaisaient à en détruire l'image. »

Il ne sortit de chez le docteur Blanche qu'au bout de huit mois, le 21 novembre 1841. Une lettre de lui à M<sup>me</sup> Alexandre Dumas nous apprend pourquoi on l'avait gardé si longtemps, et ce qu'il pensait des jugements du monde ou de la science sur son état :

Le 9 novembre<sup>21</sup>. — Ma chère madame, j'ai rencontré hier Dumas, qui vous écrit aujourd'hui. Il vous dira que j'ai recouvré ce que l'on est convenu d'appeler raison, mais n'en croyez rien. Je suis toujours et j'ai toujours été le même, et je m'étonne seulement que l'on m'ait trouvé *changé* pendant quelques jours du printemps dernier.

L'illusion, le paradoxe, la présomption sont toutes choses ennemies du bon sens dont je n'ai jamais manqué ! Au fond, j'ai fait un rêve très amusant et je le regrette ; j'en suis même à me demander s'il n'était pas plus *vrai* que ce qui me semble seul explicable et naturel aujourd'hui, mais comme il y a ici des médecins et des commissaires qui veillent à ce qu'on n'étende pas le champ de la poésie aux dépens de la voie publique, on ne m'a laissé sortir et vaquer définitivement parmi les gens raisonnables que lorsque je suis convenu bien formellement d'*avoir été malade*, ce qui coûtait beaucoup à mon amour-propre, et même à ma véracité. — Avoue ! avoue ! me criaient-ils, comme on faisait jadis aux sorciers et aux hérétiques, et pour en finir, je suis convenu de me laisser classer dans une *affection* définie par les docteurs, et appelée indifféremment Théomanie ou Démonomanie dans le dictionnaire médical. À l'aide des définitions incluses dans ces deux

21. Cette date est inconciliable avec celle du 21 novembre, qui a été relevée par les soins du Dr Meurior sur le livre même du Dr Esprit Blanche. Avec Gérard de Nerval, il faut prendre son parti des dates fausses ou incertaines, soit qu'il se trompât effectivement, soit que les copistes et les imprimeurs n'aient pu déchiffrer son écriture, qui est tantôt très belle, et tantôt illisible.

articles, la science a le droit d'escamoter ou réduire au silence tous les prophètes et voyants prédits par l'Apocalypse, dont je me flattais d'être l'un. Mais je me résigne à mon sort, et, si je manque à ma prédestination, j'accuserai le docteur Blanche d'avoir subtilisé l'esprit Divin.

[...] Je me trouve tout désorienté et tout confus en retombant du ciel où je marchais de plain-pied, il y a quelques mois. Quel malheur qu'à défaut de gloire, la société actuelle ne veuille pas toutefois nous permettre l'illusion d'un rêve continu. Il me sera resté du moins la conviction de la vie future et de la sympathie immortelle des esprits qui se sont choisis ici-bas...

Quels que fussent les torts de la société, Gérard de Nerval sentait toute l'étendue de son malheur. Il savait qu'il n'en est pas de plus grand pour un homme que d'avoir passé pour fou, à tort ou à raison. Puis donc qu'il n'était pas permis aux élus d'avouer qu'ils fréquentaient dans l'invisible et l'au-delà, il fallait se dire guéri et le faire accroire au monde. Gérard de Nerval eut plus que jamais une existence en partie double, correspondant à ses deux personnalités, et dont il dissimulait avec application ce qui aurait pu choquer le matérialisme des médecins aliénistes et des commissaires de police. Il ne lui était plus possible d'empêcher le « frère mystique » de faire des siennes, il n'en était plus maître ; mais le *moi* normal fut aux aguets pour expliquer les extravagances du *moi* malade par toutes sortes de raisons ingénieuses. Craignait-il une crise trop forte, il partait, disparaissait pendant des semaines ou des mois, jusqu'à ce qu'il se sentît plus calme. C'est pendant une de ces fugues qu'il nota sur son carnet : « Ce que c'est que les choses déplacées ! – On ne me trouve pas fou en Allemagne. »

Il se dédommageait, loin des regards importuns, de sa dure contrainte. La seconde vie à laquelle il s'abandonnait dans la solitude avait acquis une intensité joyeuse et terrible. Il était celui qui sait, qui voit de ses yeux et entend de ses oreilles ce que la foule ne connaîtra que dans la mort. Les choses lui avaient révélé leur sens symbolique, les rêves leurs correspondances mystérieuses, et il déchiffrait couramment les augures qui sont tout autour de nous, dans les nombres, dans les étoiles, dans les caprices apparents des animaux, les coïncidences attribuées au hasard. Très grand travailleur, en dépit de son existence décousue, il avait fait son étude particulière des religions, des doctrines secrètes, des sociétés secrètes, des superstitions, et il marchait dans un monde dont nous n'avons aucun

soupçon, nous autres gens d'esprit rassis et terre à terre, un monde spiritualisé, pour ainsi dire, où toutes les énergies, toutes les formes de la matière sont des esprits, des êtres ayant vie et volonté. Un séjour qu'il fit en Orient le confirma dans ses idées.

Il avait entrepris ce voyage pour prouver au public qu'il avait recouvré la santé ; il écrivait à son père, de sa première étape<sup>22</sup> : « *Lyon, le 25 décembre 1842...* – L'hiver dernier a été pour moi déplorable, l'abattement m'ôtait les forces, l'ennui du peu que je faisais me gagnait de plus en plus et le sentiment de ne pouvoir exciter que la pitié à la suite de ma terrible maladie m'ôtait même le plaisir de la société. Il fallait sortir de là par une grande entreprise qui effaçât le souvenir de tout cela et me donnât aux yeux des gens une physionomie nouvelle... » La même préoccupation se fait jour dans la suite de sa correspondance. Il ne se lasse pas d'insister sur sa belle santé. – « *Constantinople, ce 19 août [1843]...* Ni la mer, ni les chaleurs, ni le désert n'ont pu interrompre cette belle santé dont mes amis se défiaient tant avant mon départ. Ce voyage me servira toujours à démontrer aux gens que je n'ai été victime, il y a deux ans, que d'un accident bien isolé. Je me suis remis à travailler, et j'attends ici la réponse d'un libraire avec qui j'avais pris des arrangements pour mon voyage... Le meilleur, c'est que j'ai acquis de la besogne pour longtemps et me suis créé, comme on dit, une spécialité. J'ai fait oublier ma maladie par un voyage, je me suis instruit, je me suis même amusé... » Au même, sans date (M. Labrunie a écrit au verso de la lettre : *reçue le 25 octobre 1843*) : « *à Constantinople...* – L'amabilité de Théophile en me dédiant, pour ainsi dire, son ballet et en entretenant le public de mon voyage m'a été d'autant plus sensible, que depuis ma maladie trop connue, il importait que mon retour à la santé fût constaté bien publiquement, et rien ne devait mieux le prouver qu'un voyage pénible dans les pays chauds ; ce n'a pas été l'un des moindres motifs de me le faire entreprendre<sup>23</sup>. » Hors ce sujet qui lui tient au cœur, ses lettres ne contiennent guère que des récits de voyage. Il semble n'avoir d'yeux et de pensées que pour les scènes pittoresques qui défilent devant lui. Annonçant à son père qu'il a renoncé, sans aucun regret, à visiter les ruines de Thèbes, il ajoute : « Les mœurs des villes vivantes sont plus curieuses à observer que les restes des cités

22. « Les Oubliés » (*Nouvelle Revue internationale*, 30 juin 1895).

23. Collection Arsène Houssaye.

mortes<sup>24</sup>. » Les détails qu'il donna au public, à son retour<sup>25</sup>, sur les harems et les marchés d'esclaves, ne témoignaient pas non plus d'un esprit tourmenté par des idées abstruses. Ils sont d'un conteur spirituel et gai, qui n'annonce les Fromentin et les Loti ni par la couleur du style, ni par l'intuition des sentiments exotiques, et qui demeure à la surface des choses. On ne devine le cours souterrain de sa pensée qu'en arrivant aux chapitres sur les Druses et les Maronites.

En réalité, tandis qu'on le croyait tout occupé de sa femme jaune<sup>26</sup> et autres incidents futiles, il ne songeait qu'à de nouvelles initiations, à de nouveaux arcanes. Il absorbait avidement tout ce que l'Orient, qui en est si riche, lui fournissait d'idées cabalistiques et de légendes surnaturelles, et achevait de se troubler la cervelle au contact de sectes mystérieuses et malsaines. Ce n'était pas vaine curiosité. Une force invincible le poussait à se perfectionner dans les sciences occultes ; il lui semblait que c'était l'unique moyen de réparer, si toutefois elle était réparable, la plus cruelle aberration de sa vie, l'erreur qui transformait insensiblement ses jouissances de voyant en rongements d'esprits. Théophile Gautier nous a révélé la faute que son ami se reprochait si amèrement. Dans l'année qui avait suivi la sortie de Gérard de Nerval de chez le docteur Blanche, Jenny Colon était morte<sup>27</sup>, réellement morte, ce qui était plutôt un bonheur, puisque vivante elle le fuyait, tandis que morte, il savait combien il lui serait facile de rentrer en communication avec elle. C'était toutefois à une condition : il ne pouvait la retrouver qu'au moyen d'objets lui ayant appartenu ; ainsi le voulait la doctrine à laquelle il s'était rangé ; et il avait tout brûlé, dans une minute de criminel égarement, pour se soustraire « à l'obsession d'un trop cher souvenir »<sup>28</sup> ! L'obsession n'en avait pas moins persisté, et le pauvre Gérard de Nerval s'abîmait dans un morne désespoir en songeant qu'il ne verrait plus « l'uniquement aimée », et que c'était sa faute.

L'Orient le récompensa de sa grande foi. En quittant l'Égypte, il s'était rendu en Syrie, où il avait obtenu d'être instruit dans la religion des Druses, fort mal connue comme l'on sait. Il y avait retrouvé sa doctrine de la transmigration des âmes : « On ne dit pas d'un Druse qu'il est mort,

24. *La Presse*, 2 décembre 1862.

25. *Les Scènes de la vie orientale* ont paru d'abord dans la *Revue de deux mondes* (1846 et 1847)

26. [Zeynab, la Javanaise (en réalité, indienne) du *Voyage en Orient*].

27. Le 5 juin 1842.

28. Théophile Gautier, *Notice*.

écrivait-il, on dit qu'il s'est transmigré. » Le courant d'idées dans lequel il vivait lui rendit courage et confiance, et le résultat ne se fit pas attendre. Gérard de Nerval rencontra par hasard, dans une maison européenne, une jeune Druse, fille d'un cheik du Liban. Elle avait des cheveux d'or, « des traits où la blancheur européenne s'alliait au dessin pur de ce type aquilin qui, en Asie comme chez nous, a quelque chose de royal. Un air de fierté, tempéré par la grâce, répandait sur son visage quelque chose d'intelligent, et son sérieux habituel donnait du prix au sourire qu'elle m'adressa lorsque je l'eus saluée. » C'était elle, « l'uniquement aimée », et non plus sous la forme épaissie qu'elle avait revêtue en devenant M<sup>lle</sup> Colon, mais délicate, mais légère, telle enfin qu'il l'avait vue sur la grande place verte, le soir où il l'avait couronnée de laurier et où elle s'appelait Adrienne. Gérard de Nerval la contempla longuement, et sortit sans avoir essayé de lui parler : « En quittant la maison de M<sup>me</sup> Carlès, j'ai emporté mon amour comme une proie dans la solitude. Oh ! que j'étais heureux de me voir une idée, un but, une volonté, quelque chose à rêver, à tâcher d'atteindre ! Ce pays qui a ranimé toutes les forces et les inspirations de ma jeunesse ne me devait pas moins sans doute ; j'avais bien senti déjà qu'en mettant le pied sur cette terre maternelle, en me replongeant aux sources vénérées de notre histoire et de nos croyances, j'allais arrêter le cours de mes ans, que je me refaisais enfant à ce berceau du monde, jeune encore au sein de cette jeunesse éternelle. »

Il sentait « que l'aiguille de sa destinée avait changé de place tout à coup ; il fallait... chercher les moyens de la fixer... » Son parti fut pris aussitôt : « La femme idéale que chacun poursuit dans ses rêves s'était réalisée » pour lui, elle passait derechef à sa portée : il ne commettrait pas la faute de la laisser échapper une fois de plus.

Il alla trouver le cheik druse et lui demanda sa fille Saléma en mariage. Le cheik se frappa le front du doigt et dit : « Es-tu fou ? » Son interlocuteur ne se laissa point démonter. La différence des religions était le principal obstacle. Or, Gérard de Nerval était fils de franc-maçon, et de ceux pour qui la franc-maçonnerie est l'héritière de la doctrine des Templiers. Il avait découvert, d'autre part, que les Druses sont les descendants spirituels de ces mêmes Templiers, qui ont occupé leurs montagnes au temps des Croisades. Il était donc coreligionnaire, approximativement, du père de Saléma. Il le lui persuada, tira d'une de ses poches un diplôme maçonnique couvert de signes cabalistiques, et fit si bien que le cheik lui accorda sa fille.

Celle-ci donna une tulipe rouge à son fiancé et planta dans le jardin un petit acacia qui devait croître avec leurs amours. Il ne restait plus qu'à fixer le jour des noces.

Un fou complètement fou serait allé jusqu'au bout et aurait épousé Saléma. Un demi-fou se donne au dernier moment des prétextes pour reculer. Gérard de Nerval fut détourné de son mariage par des augures. Les puissances supérieures lui envoyèrent plusieurs avertissements, dont le premier fut un escarbot, le dernier une fièvre qui l'obligea à changer d'air. Il écrivit de Constantinople au cheik pour dégager sa parole.

Il va de soi qu'à peine libre, il fut repris du regret d'avoir perdu « l'uniquement aimée. » Il lui arrivait encore, de temps à autre, de se dire : « C'est elle ! » mais il n'en était plus bien sûr. La dernière fois qu'il crut deviner Adrienne sous une forme inconnue, il dîna avec un ami sous une treille, dans un petit village des environs de Paris : « Une femme vint chanter près de notre table, et je ne sais quoi, dans sa voix usée, mais sympathique, me rappela celle d'Aurélia. Je la regardai : ses traits mêmes n'étaient pas sans ressemblance avec ceux que j'avais aimés. On la renvoya, et je n'osai la retenir, mais je me disais : — Qui sait si son *esprit* n'est pas dans cette femme ? — Et je me sentis heureux de l'aumône que j'avais faite. » Cela se passait dans les dernières années de sa vie.

### III

Il était revenu d'Orient vers la fin de 1843<sup>29</sup>, plus charmant que jamais, plus bizarre encore qu'il n'était parti. « Gérard de Nerval, dit un contemporain<sup>30</sup>, avait alors une tête admirable et par la douceur du regard et par l'expression intelligente de la physionomie. Le soleil d'Orient avait légèrement hâlé la peau. Le teint était d'une pâleur mate. Les cheveux se faisaient déjà rares, et une courte barbe descendait en pointe jusque sous le menton. » Son front chauve, dit un autre contemporain, paraissait « lumineux ». Il avait traversé toutes les fournaises sans y rien laisser de l'élégance de ses manières. Mais les signes avant-coureurs de la démence éclataient dans toute sa personne. Des lueurs inquiétantes passaient dans ses yeux gris. Il ne marchait plus, il volait ou, plus exactement, il s'essayait à voler ; on le voyait « courir à ras du sol, agitant ses bras comme des ailes »,

29. Selon d'autres, dans les premiers mois de 1844. [En décembre 1843, en réalité].

30. Georges Bell, *Gérard de Nerval*.

et il a conté lui-même qu'une nuit, dans une rue de Paris, il avait été ramassé par une patrouille au moment où il attendait, les bras étendus, que son âme montât dans une étoile, parce qu'il s'était préparé à cette ascension en « quittant ses habits terrestres ». Il n'était plus heureux que dans la liberté du rêve, loin des visages connus et des questions irritantes, « songeant tout haut, rêvant les yeux ouverts, attentif à la chute d'une feuille, au vol d'un insecte, au passage d'un oiseau, à la forme d'un nuage, au jeu d'un rayon, à tout ce qui passe par les airs de vague et de ravissant »<sup>31</sup>.

Il avait toujours soutenu que chaque religion contient une part de la vérité, celles qui sont mortes comme les autres, de façon que l'humanité ne possède jamais que des débris du grand mystère. Un jour qu'il en discourait chez Victor Hugo, place Royale, debout devant la grande cheminée du salon, quelqu'un lui dit : « Mais, Gérard, vous n'avez aucune religion ! – Moi, pas de religion ? j'en ai dix-sept... au moins. » Dix-sept n'était pas encore assez dire, dans les dernières années de sa vie. Les démons du Talmud et les génies des *Mille Et Une Nuits* avaient tenu dans sa tête d'étranges congrès avec les fées du Rhin et les trois Vénus de l'île de Cythère, et il était sorti de leur délibérations un Gérard de Nerval mage et cabaliste, païen et chrétien, tireur d'horoscopes et fabricant de talismans, également versé dans *La Symbolique* de Creuzer et dans les contes de bonnes femmes, et attachant la même valeur aux uns et à l'autre. Il avait déniché dans la salle à manger de Maxime Du Camp un meuble aimé des esprits, qui s'y logeaient et y prononçaient des discours. Gérard de Nerval venait les évoquer avec des rites qui l'auraient fait brûler au Moyen Âge, dans l'espoir d'obliger Adam à lui dicter un livre de Kabbale que notre premier père avait reçu en présent des mains du Seigneur, et qui s'est perdu dans la suite des siècles. Adam accourait sans se faire prier et dictait ; mais c'était toujours inintelligible. Une divinité découverte sur le boulevard extérieur, entre la barrière des Martyrs et la barrière Rochechouart, était aussi l'objet de ses attentions ; pendant longtemps, il vint chaque matin lui rendre un culte, lui qui ne pouvait s'astreindre à rien de régulier. Ce dieu était une canne, taillée dans une racine de vigne et représentant une figure fantastique, aux yeux d'émail enchâssés dans le bois. Elle figurait avec beaucoup d'autres, également contournées et grimaçantes, à la devanture d'un affreux petit cabaret, obscur et lépreux,

31. Paul de Saint-Victor, préface de *La Bohème galante*.

situé en contre-bas du boulevard. Gérard de Nerval faisait de longues stations dans cette cave pour jouir de la contemplation de la canne, et il avalait pendant ces séances d'horribles mixtures qui ne lui étaient assurément pas salutaires.

Il était tombé au dernier degré du désordre et de l'incurie. Champfleury, qui ne l'a connu que vers 1845, fut si frappé de sa façon de vivre qu'il prit des notes dont voici des échantillons :

*Mars 1849.* – J'ai vu Gérard de Nerval à *L'Artiste* ; il n'a pas dépensé cinquante francs en deux mois. – Vous avez donc crédit quelque part, Gérard ? – Non, je mange une flûte pour mon déjeuner, et je dépense douze sous pour mon dîner. – Il prétend que cette nourriture lui donne un bon sommeil, des rêves agréables, et que la nuit lui sert de jour...

Il entraîne un ami chez sa blanchisseuse : – Je voudrais mon linge, dit-il. – *Son* linge se composait d'une chemise. Gérard avec son ami passe dans une chambre voisine afin de changer de linge. L'ami remarque avec étonnement que la chemise que porte Gérard n'a pas de col, qu'une des manches est déchirée du haut en bas. – Tu donnes ça, lui dit-il, à la blanchisseuse ? – Oh ! dit Gérard, cette chemise a l'air en mauvais état. Eh bien ! la blanchisseuse me respecte beaucoup à cause de cette chemise... Elle est en toile... J'aurais une douzaine de chemises en calicot neuf qu'on n'aurait pas les mêmes égards pour moi<sup>32</sup>...

Il avait loué un logis à Montmartre pour fuir les importuns, mais il n'y habitait pas plus que dans les mansardes de l'intérieur de Paris où les souris grignotaient en paix ses bibelots. Son agitation avait encore augmenté. Il lui arrivait de passer trois jours et trois nuits de suite aux Halles, dormant sur les détritiques de légumes et ne sortant que lorsqu'il ne lui restait plus un sou. Toutes les fois qu'il touchait de l'argent, il faisait une de ces expéditions. Il n'avait pas de repos qu'il n'eût tout dépensé, et les Halles lui étaient commodes pour vider ses poches. Il s'y approvisionnait de cadeaux qu'il allait déposer aux portes de ses amis. L'un recevait une couronne de fleurs, l'autre une perruche, un troisième un homard vivant, un quatrième voyait arriver Gérard de Nerval en personne, qui venait, le gousset vide, lui emprunter vingt francs en attendant la prochaine échéance.

Il était incapable, comme Thomas De Quincey, de l'opération financière la plus simple. Un jour qu'un libraire s'était acquitté envers lui en billets,

32. *Grandes figures d'hier et d'aujourd'hui*, 1861.

il se prit à songer qu'il ne saurait jamais se les faire payer. Son visage soucieux s'éclaira tout à coup d'un sourire : « Je sais, dit-il à Champfleury, un moyen certain d'être payé. Je connais un fort de la halle, un homme de six pieds et quelque chose, qui a les épaules carrées et l'air farouche. Je vais lui donner le billet... je suis certain que, présenté par un fort de la halle, il sera payé immédiatement... Ces gros hommes ont une façon terrible de présenter les billets à ordre. » Un autre jour, il prit la résolution de se ranger et de placer son argent, mais il ne lui fallait pas les valeurs de tout le monde. Il décida d'acheter un « saumon de plomb » toutes les fois qu'il recevrait de l'argent : « On louerait une cave, disait-il, un hangar, pour y déposer son plomb, et, à la fin de l'année, on se verrait à la tête d'une certaine quantité de poissons de plomb. » Il va sans dire que ce projet n'eut pas de suite. Gérard de Nerval aurait eu trop grand honte d'être capitaliste :

Je me rappelle, écrivait Hetzel après sa mort<sup>33</sup>, qu'un jour, un petit journal avait raconté (cela en valait bien la peine) que, M. Hetzel étant l'homme de Paris qui rentrait le plus tard se coucher, et que, Gérard de Nerval étant celui qui sortait le plus tôt de chez lui, il leur arrivait souvent de se rencontrer à deux ou trois heures du matin sur le boulevard. On nous prêtait alors cette intéressante conversation. *Moi* : – Où diable vas-tu, mon bon Gérard ? – Et Gérard me répondait : – Voilà. (Te rappelles-tu son *Voilà* ?) J'ai acheté du mou pour mon chat, et à présent je vais chercher mon chat pour lui donner ce mou. Cela lui fera plaisir. Je répondais à Gérard : – C'est d'un bon cœur. Gérard, ayant lu cette *piquante* révélation, me dit quelques jours après : – Quelles bêtises on écrit, pourtant ! Si j'avais un chat, est-ce qu'il aurait eu du mou ? J'ai donc l'air d'un capitaliste ? On me croit donc établi ou portier ?

L'hiver parisien est inclément aux noctambules. Quand le froid ou la pluie obligeaient Gérard de Nerval à chercher un abri, il redoutait de rentrer chez lui, à cause de son portier ; il avait toujours eu peur des portiers. La police des garnis eut l'œil sur lui, à force de le rencontrer, en compagnie des escarpes, dans les lieux où l'on couche à deux sols la nuit ; un sergent de ville lui infligea l'humiliation de lui demander ses papiers sur le boulevard des Italiens, au moment où il était arrêté à causer avec des amis. De leur côté, les habitués des cabarets de barrière guettaient ce

33. Lettre à Arsène Houssaye, du 30 septembre 1855.

monsieur en redingote, qu'ils prenaient pour un mouchard, et le menaçaient de lui faire un mauvais parti. Ses amis s'étaient efforcés inutilement de l'arracher à ces milieux dangereux. Il avait fallu y renoncer.

Qui de nous, écrivait Gautier, n'a arrangé dix fois une chambre avec l'espoir que Gérard y viendrait passer quelques jours, car nul n'osait se flatter de quelques mois, tant on lui savait le caprice errant et libre ? Comme les hirondelles, quand on laisse une fenêtre ouverte, il entrait, faisait deux ou trois tours, trouvait tout bien et tout charmant, et s'en-volait pour continuer son rêve dans la rue. Ce n'était nullement insouciance ou froideur ; mais, pareil au martinet des tours, qui est apode et dont la vie est un vol perpétuel, il ne pouvait s'arrêter. Une fois que nous avions le cœur triste pour quelque absence, il vint demeurer de lui-même quinze jours avec nous, ne sortant pas, prenant tous ses repas à notre heure, et nous faisant bonne et fidèle compagnie. Tous ceux qui le connaissent bien diront que, de sa part, c'est une des plus fortes preuves d'amitié qu'il ait données à personne.

Il en donnait de non moins fortes quand il s'assujettissait à remplacer Gautier à *La Presse*, pendant les voyages de son ami ; Gérard de Nerval ne l'aurait fait pour aucun autre.

Tandis qu'une de ses personnalités menait cette existence de détraqué, l'autre continuait à couler des jours paisibles, parallèlement à la première ; et c'est la persistance de ce phénomène durant toute une vie humaine qui rend son cas si curieux. L'autre homme qui était en lui, le *moi* sain et bien équilibré, ne cessa jamais, durant ces années orageuses et troublées, d'avoir son domaine à part, où il se conduisait avec un bon sens et une lucidité qu'il est rare de prendre en défaut. Dans ses relations avec le monde des vivants, par exemple, son jugement n'avait subi aucune altération. Il existe quantité de billets de sa main, écrits entre 1843 et 1853, à propos des menus détails de la vie quotidienne. Qu'il s'agisse d'un rendez-vous, d'une invitation, d'une affaire d'argent, d'un coupon de loge à demander, tout est clair, net, bref ; on ne trouverait pas un mot faisant soupçonner que c'est la correspondance d'un fou. Les lettres plus développées sont gaies et spirituelles, ou mieux encore. Celle que voici, merveille de grâce et d'émotion discrète, a été adressée à M<sup>me</sup> de Solms le 2 janvier 1853, quelques mois seulement avant le second séjour de Gérard de Nerval chez le docteur Blanche<sup>34</sup> :

34. *La Petite Presse*, 26 octobre 1866. *La Petite Presse* l'avait elle-même empruntée au *Sport*. [Lettre non reprise dans les éditions de la correspondance de Nerval et probablement apocryphe].

Ne me donnez pas, chère fée bienfaisante, le beau livre que vous m'avez promis pour mes étrennes ; je les convoitais depuis bien longtemps, ces beaux volumes dorés sur tranche, cette édition unique. Mais ils coûteront très cher, et j'ai quelque chose de mieux à vous proposer : une bonne action. Je vous sens tressaillir de joie, vous dont le cœur est si chercheur ! Eh bien ! voici, ma belle amie, de quoi l'occuper pendant toute une semaine ! Rue Saint-Jacques, n° 7, au cinquième étage, crouissent dans une affreuse misère – une misère sans nom – le père, la mère, sept enfants, sans travail, sans feu, sans pain, sans lumière.

Deux des enfants sont à moitié morts de faim. Un de ces hasards qui me conduisent souvent m'a porté là hier. Je leur ai donné tout ce que je possédais : mon manteau et quarante centimes. Ô misère ! Puis, je leur ai dit qu'une grande dame, une fée, une reine de dix-sept ans, viendrait dans leur taudis avec tout plein de pièces d'or, de couvertures, de pains pour les enfants. Ils m'ont regardé comme un fou. Je crois vraiment que je leur ai promis des rubis et des diamants, et, ces pauvres gens, ils n'ont pas bien compris, mais ils se sont mis à sourire et à pleurer.

Ah ! si vous aviez vu ! Vite donc, accourez, avec vos grands yeux si doux, qui leur feront croire à l'apparition d'un ange, réaliser ce que votre pauvre poète a promis en votre nom. Donnez à cette bonne œuvre le prix de mes étrennes, car je veux absolument y concourir, ou plutôt remettez à D... les quatre-vingts francs que devait coûter le chef-d'œuvre auquel je ne veux plus penser, et je cours au Temple et chez le père Verdureau acheter tout un aménagement de prince russe en vacances.

Ce sera beau, vous verrez ! Vous serez éblouie ! Je cours quêter chez Béranger. Au revoir, petite reine, à bientôt, au grenier de nos pauvres. Nos pauvres ! Je suis fier en écrivant ces mots. Il y a donc quelqu'un de plus pauvre que moi – de par ce monde ! N'oubliez pas le numéro. Au cinquième, second couloir, la porte à gauche.

Adieu, Mignon, chère Mignon, douce Mignon, providence des affligés, mignonne Mignon, si douce et si fine, si peu fière et si gentille ! Mettez votre robe à grande queue et vos souliers à talons ! Je leur ai promis, gros comme le bras, une grande princesse, plus puissante que tous les puissans de la terre. Ils n'y croiront plus quand ils verront vos dix-sept ans et votre frais sourire. Mais je bavarde, je bavarde ; adieu mignonne, encore adieu. – Pardon, Madame.

Il ne lui suffisait pas de donner du pain à ces pauvres gens : il tenait à leur donner aussi de la poésie. C'est peut-être une idée de fou, mais elle est bien jolie.

D'autres lettres sont pénibles à lire : *À M. Perrot, chef du bureau des théâtres, au ministère de l'intérieur* : «... J'ai écrit avant-hier à M. Cavé.

Je lui ai dit qu'une somme de 300 francs pourrait me suffire pour traverser l'hiver ; s'il était possible d'obtenir 125 francs par mois, de décembre à mars, cela suffirait absolument à ma dépense et me permettrait de faire tranquillement quelque ouvrage dont je trouverais ensuite les produits », etc.<sup>35</sup>. N'insistons pas ; ce sont les rançons de la vie de bohème.

Pas plus que ses lettres familières, ses articles ne trahissaient le désordre d'une portion de son cerveau. Il n'avait jamais été plus abondant, ni aussi goûté du public ; revues et journaux lui étaient grands ouverts, et il y semait à pleines mains les fragments qui ont été se grouper sous divers titres dans les éditions de ses œuvres<sup>36</sup>. Un seul volume, dans cette gracieuse floraison, se rattache directement aux préoccupations du Gérard de Nerval mage et voyant ; c'est celui qu'il a intitulé *Les Illuminés*, et qui est tout entier à la gloire de l'occultisme. L'auteur le montre jetant de profondes racines dans notre XVIII<sup>e</sup> siècle incrédule et raisonneur, et agissant fortement sur la grande révolution par l'entremise de personnages qui n'étaient que les instruments des sectes d'illuminés. Sous prétexte de raconter la vie et d'exposer les théories des Cazotte et des Restif de la Bretonne, il esquisse le plan d'une histoire de l'Europe au XIX<sup>e</sup> siècle où l'on verrait les rois recevoir les ordres des sociétés secrètes, et les événements obéir, en dernière analyse, à des influences mystiques. Quand Gérard de Nerval porta à la *Revue des deux mondes* le manuscrit des chapitres sur Restif de la Bretonne<sup>37</sup>, M. Buloz exigea des coupures, à cause, disait-il, des tendances socialistes de certains passages. Pour la première fois de sa vie, le doux Gérard se fâcha, et cette discussion lui resta sur le cœur ; quatre ans plus tard, alors qu'il devenait dangereux, il se glissa dans la cuisine de M. Buloz à un moment où il n'y avait personne, ouvrit tous les robinets et se sauva, enchanté de son exploit.

#### IV

Le printemps de 1853 fut mauvais pour lui. Aux visions ailées et souriantes avaient succédé de lourds cauchemars qui lui rendaient le travail impossible. Un dimanche soir qu'il se trouvait sur la place de la Concorde,

35. *Le Livre moderne*, 10 septembre 1891. La lettre n'est datée que par le timbre de la poste : 20 novembre 1851. La suite du texte indique que Gérard de Nerval venait d'être malade.

36. *Voyage en Orient* (1851) ; *Les Illuminés* (1852) ; *Petits châteaux de Bohême* (1852) ; *Lorely* (1853) ; *Les Filles du Feu* (1854) ; *La Bohème galante* (1855), etc. Les livres de Gérard de Nerval ont été remaniés ou fondus ensemble au fur et à mesure des réimpressions.

37. *Revue* des 15 août, 1<sup>er</sup> et 15 septembre 1850.

après une journée d'hallucinations angoissantes, il résolut d'en finir : « À plusieurs reprises, je me dirigeai vers la Seine, mais quelque chose m'empêchait d'accomplir mon dessein. Les étoiles brillaient dans le firmament. Tout à coup, il me sembla qu'elles venaient de s'éteindre à la fois... Je crus que les temps étaient accomplis, et que nous touchions à la fin du monde annoncée par l'Apocalypse de saint Jean. Je croyais voir un soleil noir dans le ciel désert, et un globe rouge de sang au-dessus des Tuileries. Je me dis : – La nuit éternelle commence, et elle va être terrible. Que va-t-il arriver quand les hommes s'apercevront qu'il n'y a plus de soleil ? » Il alla prendre la rue Saint-Honoré et gagna le Louvre : « Là, un spectacle étrange m'attendait. A travers des nuages rapidement chassés par le vent, je vis plusieurs lunes qui passaient avec une grande rapidité. Je pensai que la terre était sortie de son orbite et qu'elle errait dans le firmament comme un vaisseau démâté, se rapprochant ou s'éloignant des étoiles, qui grandissaient ou diminuaient tour à tour<sup>38</sup>. » Il ne lui restait plus qu'une idée nette : Henri Heine l'avait chargé d'une traduction et l'avait payé d'avance ; il fallait rendre l'argent, puisqu'il ne pourrait pas faire le travail. Si c'était à cause de la fin du monde ou parce qu'il se sentait malade, personne ne l'a su. Le lendemain, Gérard de Nerval se rendit chez Henri Heine et lui tint des discours incohérents. M<sup>me</sup> Heine envoya chercher un fiacre et le fit conduire à la maison Dubois. Des amis qui l'y visitèrent rapportent qu'il fut soigné pour un transport au cerveau.

Au bout d'un mois, il reprit sa vie accoutumée : « Je composai une de mes meilleures nouvelles. Toutefois, je l'écrivis péniblement, presque toujours au crayon, sur des feuilles détachées, suivant le hasard de ma rêverie ou de ma promenade. » Cette nouvelle était *Sylvie*, son chef-d'œuvre. Nous l'avons citée souvent à propos d'Adrienne, de Jenny Colon et de la jolie dentellière qui lisait Rousseau. *Sylvie* est plus et moins qu'un rêve, qu'une autobiographie, qu'un roman ; c'est tout cela et c'est encore autre chose, quelque chose d'à part et de parfait. Toutefois, l'autobiographie domine. On voit au dénouement comment Gérard de Nerval était retourné une dernière fois chez Sylvie, la petite amie d'enfance qui avait représenté « la douce réalité » de l'amour pour son imagination d'adolescent timide. Sylvie avait épousé le « grand frisé » et s'était établie pâtissière dans un gros village du Valois. Elle avait complètement dépouillé la paysanne, et

38. *Le Rêve et la Vie*.

ses airs d'héroïne de ballade populaire s'en étaient allés avec ses sabots. À l'entrée de Gérard, elle échangea avec lui « les coups de poing amicaux de l'enfance », puis ils allèrent promener les enfants tandis que le « grand frisé » faisait le déjeuner. Ils lurent des vers à l'ombre d'une ruine, et il l'appela Lolotte, et elle lui assura qu'il ressemblait à Werther ; mais la poésie prise dans les livres remplace mal celle qui émane des choses. L'ancienne Sylvie était bien morte, et il n'était que temps de tourner le dernier feuillet du chaste roman de leurs jeunes années.

La *Revue des deux mondes* publia *Sylvie* le 15 août 1853. Le 26, Gérard de Nerval se livra dans la rue à de telles excentricités, que la foule s'attroupa et faillit l'étouffer. Des amis le menèrent à l'hôpital de la Charité, où il fallut lui mettre la camisole de force :

Pendant la nuit, dit-il, le délire augmenta, surtout le matin, lorsque je m'aperçus que j'étais attaché. Je parvins à me débarrasser de la camisole de force, et, vers le matin, je me promenai dans les salles. L'idée que j'étais devenu semblable à un dieu et que j'avais le pouvoir de guérir me fit imposer les mains à quelques malades, et, m'approchant d'une statue de la Vierge, j'enlevai la couronne de fleurs artificielles pour appuyer le pouvoir que je me croyais. Je marchai à grands pas, parlant avec animation de l'ignorance des hommes qui croyaient pouvoir guérir avec la science seule, et, voyant sur la table un flacon d'éther, je l'avalai d'une gorgée. Un interne, d'une figure que je comparais à celle des anges, voulut m'arrêter, mais la force nerveuse me soutenait, et, prêt à le renverser, je m'arrêtai, lui disant qu'il ne comprenait pas ma mission.

On le transporta dans la maison du docteur Blanche fils, à Passy, où la crise continua. Il se croyait une influence sur la marche de la lune, un autre pensionnaire étant chargé de régler celle du soleil, et il attribuait un sens mystique aux conversations des gardiens et des fous : « Les objets sans forme et sans vie se prêtaient eux-mêmes aux calculs de mon esprit ; – des combinaisons de cailloux, des figures d'angles, de fentes ou d'ouvertures, des découpures de feuilles, des couleurs, des odeurs et des sons, je voyais ressortir des harmonies jusqu'alors inconnues ! » Et, tandis que son *moi* malade, son *moi* fou, perdait la notion du temps, voyait des Walkyries dans la vapeur de son bain et prenait ses compagnons pour des fantômes, le *moi* normal, encore intact, bien que réduit le plus souvent au silence et à l'impuissance, observait l'*autre* avec une vive curiosité, prenait note de ses sensations, de ses idées, de ses extravagances, et amassait les matériaux

du livre que Gérard de Nerval allait écrire quelques mois après sous ce titre : *Le Rêve et la Vie, Aurélia*. Presque toutes les lettres de cette époque témoignent de la netteté d'esprit que peut conserver un fou en dehors de ses manies. À son père : « Mon cher papa, tu sais, la dernière fois que je t'ai vu, combien j'étais heureux d'une affaire qui venait de se terminer favorablement pour moi. La joie m'a donné un peu d'excitation, et je suis à Passy, chez des amis, dans une maison superbe et dans de beaux jardins. Ne te tourmente pas au sujet de cette campagne où il faut que je passe quelques jours. C'est un simple complément de santé qu'il faut que j'y trouve. On a dû, au reste, te prévenir déjà... Je suis certain de pouvoir t'embrasser d'ici à quelques jours<sup>39</sup>. »

Le surlendemain, à un ami<sup>40</sup> : « Il y a cinq à six jours, j'ai été pris d'un transport au cerveau en vous quittant ; j'ai fait des folies. Avec un esprit plus sain, je vous écris de venir me voir si vous pouvez chez M. Blanche, à Passy. N'ai-je pas laissé chez vous mon gilet ? Je ne sais ce qu'est devenu mon argent, du moins ce qui m'en restait. Mais tout se retrouve – comme tout se paie – suivant le mot que Balzac attribuait au grand homme<sup>41</sup>. Venez vite<sup>42</sup>. »

On pensera ce qu'on voudra du *post-scriptum* : « Vous n'avez pas perdu la tête de Christ ? Bien des choses à Méry ; dites-lui ce qui m'est arrivé. – Et l'oiseau rare ? »

Second *post-scriptum* : « J'engage les amis de M. Gérard à venir l'un après l'autre, et pas ensemble. » Signé : E. Blanche.

Du même jour : « Mon cher Théophile, on te dit revenu des courses de taureaux de Bayonne. Viens donc me voir chez Blanche, où je me trouve fort à propos pour guérir un peu ma tête ; je crois qu'enfin cela va mieux, *ma chi lo sa ?* »

Plusieurs billets relatifs à des questions d'argent sont parfaitement raisonnables.

Du 22 octobre, à son père : « Voici une troisième lettre que je t'écris depuis que je suis ici. On m'a conseillé de ne pas envoyer la seconde, qui était encore un peu bizarre, du moins aux yeux des docteurs... Aujourd'hui,

39. *La Presse*, 22 septembre 1862.

40. [Lettre à Georges Bell du 3 septembre 1853 (*Œuvres complètes*, éd. Jean Guillaume, Claude Pichois *et al.*, t. III, 1993, p. 809.)]

41. [Mot attribué à Napoléon, par le personnage de Blondet dans *Les Paysans* de Balzac (passage publié dans *la Presse* du 17 décembre 1844).]

42. Collection de M. de Spœlberch de Lovenjoul.

je vais très bien, et ce qui le prouve, c'est que je dois dîner aujourd'hui au château avec M. Blanche... Ma rechute a duré une huitaine de jours, mais je n'ai pas souffert. M. Blanche a fait faire mon déménagement et je suis dans mes meubles, avec mes livres et mes tableaux... La prolongation de mon séjour est due surtout à certaines bizarreries qu'on avait cru remarquer dans ma conduite. Fils de *maçon* et simple *louveteau*, je m'amusais à couvrir les murs de figures cabalistiques et à prononcer ou à chanter des choses interdites aux profanes ; mais on ignore ici que je suis compagnon-égyptien (*refik*). Enfin, j'en suis sorti, et je ne souhaite à personne de passer par les mêmes épreuves. Si la vie est un voyage, je demande à voyager quelques jours pour ma santé<sup>43</sup>. » Il parle ensuite d'une affaire, assez longuement et avec bon sens ; mais son papier est orné de signes cabalistiques et de dessins bizarres.

Il se remit à travailler, dans la maison de fous. À Georges Bell : « (*Sans date*)... Ne m'abandonnez pas, si longue que soit par ce temps-ci la course de Passy. J'ai à vous parler beaucoup. Ce que j'écris en ce moment tourne trop dans un cercle restreint. Je me nourris de ma propre substance et ne me renouvelle pas. De plus, j'ai de l'inquiétude quant au placement de la copie. Venez donc bien vite<sup>44</sup>. »

Ce sang-froid et cette lucidité ont invariablement leur contrepartie dans les ténèbres et les orages de l'autre hémisphère de sa pensée. Si nous reprenons *Le Rêve et la Vie*, nous voyons qu'insensiblement, il se mêlait des scènes sanglantes ou douloureuses aux visions mystiques. Une hallucination lui fut pénible entre toutes : la femme qu'il avait aimée sous divers noms et diverses formes épousait son double, « *l'autre* », et il se demandait avec angoisse si *l'autre* était son bon ou son mauvais *moi*, sans parvenir à se reconnaître entre ses deux personnalités.

En novembre, les progrès du mal aidant, il réfléchit qu'il n'avait jamais été fou et que les médecins se trompaient, faute de savoir ce que *lui* savait. Il s'étend dans une lettre du 27 sur « cette singulière maladie, qui, dit-il, est pour moi l'âge critique, et dans laquelle on n'a vu sans doute que les apparences de l'égarément ». Il trouvait qu'on se pressait trop de parler de lui au passé. Déjà, lors de son premier accès, Jules Janin avait fait son oraison funèbre dans le *Journal des Débats*, et cela lui avait été très

43. *La Presse*, 22 septembre 1862.

44. *Gérard de Nerval*, par Georges Bell. [Extraits d'une lettre datant du début du mois de décembre 1853.]

désagréable, tout louangeur que fût l'article. Alexandre Dumas lui ménagea la même surprise en décembre 1853, dans la persuasion qu'il ne guérirait jamais. Gérard de Nerval riposta par la préface des *Filles du Feu* :

(À Alexandre Dumas.) « Je vous dédie ce livre, mon cher maître, comme j'ai dédié *Lorely* à Jules Janin. J'avais à le remercier au même titre que vous. Il y a quelques années, on m'avait cru mort et il avait écrit ma biographie. Il y a quelques jours, on m'a cru fou, et vous avez consacré quelques-unes de vos lignes les plus charmantes à l'épithète de mon esprit. Voilà bien de la gloire qui m'est échue en avancement d'hoirie... »

Le 27 mai 1854, il parut assez remis pour quitter la maison de santé. Il ne prit que le temps de faire un tour aux Halles et partit pour l'Allemagne. À Georges Bell : « (Strasbourg, le 1<sup>er</sup> juin 1854.) À propos, tâchez donc de savoir à qui j'ai donné ce rude soufflet, vous savez bien, une nuit à la Halle... Faites mes excuses à ce malheureux quidam. Je lui offrirais bien une réparation, mais j'ai pour principe qu'il ne faut pas se battre quand on a tort, surtout avec un inconnu nocturne. Autrement vous croiriez que je fais le Gascon sur la lisière de l'Allemagne ; mais, franchement, j'étais plus malade que je ne croyais, le jour ou plutôt la nuit de cet exploit ridicule. » Étant mieux à ce moment, il voulait bien convenir qu'il avait eu la cervelle troublée, mais il n'en convint pas longtemps.

Il est question dans la même lettre d'une troisième oraison funèbre : la biographie d'Eugène de Mirecourt, qui lui avait été particulièrement insupportable à cause du portrait placé en tête<sup>45</sup> : « Dites donc, je tremble ici de rencontrer aux étalages un certain portrait pour lequel on m'a fait poser, lorsque j'étais malade, sous prétexte de biographie nécrologique. L'artiste est un homme de talent... mais *il fait trop vrai* ! – Dites partout que c'est un portrait ressemblant, mais posthume, ou bien encore que Mercure avait pris les traits de Sosie et posé à ma place. Je veux me débarbouiller avec de l'ambrosie, si les dieux m'en accordent un demi-verre seulement. » Ce portrait, si amer à sa coquetterie, est justement le seul connu, sinon le seul existant ; il a été reproduit partout. Gérard de Nerval y est représenté de face, le menton sur sa main, le coude sur sa table

45. [Ce portrait avait été dessiné et gravé par Eugène Gervais d'après un daguerréotype d'Adolphe Legros (*Album Nerval*, Bibliothèque de la Pléiade, 1993, p. 160). Le *Gérard de Nerval* de Mirecourt avait été publié dans la collection « Les Contemporains » (Roret, 1854). On a retrouvé un exemplaire de cette plaquette avec des annotations de Gérard sur son portrait : « feu, G rare » et, sous son nom imprimé, la phrase « Je suis l'autre » (voir *Album Nerval*, p. 230).]

de travail. Il a les joues rondes, les traits placides et comme émoussés, le buste affaissé et inélégant ; sans son regard de fou, luisant et indigné, il serait d'une complète insignifiance.

À son père : « Ce 4 juin 1854. – Je t'écris de Strasbourg... Ma foi, on avait raison de me prescrire les ménagements. Le mal, c'est-à-dire l'exaltation, est revenu parfois, c'est-à-dire dans de certaines heures. Je dois passer ici pour un prophète (un faux prophète), avec mon langage parfois mystique et mes distractions. »

À un ami : « Strasbourg, le 30 juin 1854. – ... Ayant fraternisé avec les étudiants au bal des savetiers, j'ai bu plus de bière que de raison, en voulant faire le crâne, ce qui, joint avec les invitations des deux jours suivants, m'a rendu assez fantasque dans cette ville. J'ai fait tant de bruit à l'hôtel de la Fleur, que je crois qu'il y a des gens qui en sont partis à cause de cela, des femmes peut-être, malheureusement, que l'on n'a qu'entrevues. Hé bien, les garçons sont si polis dans cet établissement, qu'on ne m'a fait que des observations détournées sur ce que je ne me rendais peut-être pas bien compte des heures. J'ai dit : – Mais je n'ai pas de montre, et le jour paraît de bonne heure ; est-ce que j'ai dérangé quelqu'un ? il fallait me le dire. – Le garçon m'a dit : – Monsieur sait bien ce qu'il fait. – J'ai répondu : – Pas toujours<sup>46</sup>. »

Il y avait cependant progrès. Sa raison avait repris son poste d'observation. Elle surveillait le « frère mystique », et l'obligeait prudemment à dissimuler.

À Georges Bell : « Neuenmarkt, 27 juin. – Je viens de passer un mois à visiter l'Allemagne du midi. Je me suis clarifié l'esprit et j'ai repris la forte santé des jeunes années... Je vous ai écrit de Strasbourg, où les réceptions et les invitations m'avaient encore un peu agité. Pour éviter ces occasions, j'ai vu fort peu de monde depuis, et j'ai pris de la force dans la réflexion et la solitude. J'ai beaucoup travaillé et j'ai même de la copie que je ne veux pas envoyer légèrement ; le principal, c'est que je suis fort content et plein de ressources pour l'avenir. Du résultat de ce mois seul, il y a de quoi travailler un an ; je me suis découvert des dispositions nouvelles. – Et vous savez que l'inquiétude sur mes facultés créatrices était mon plus grand sujet d'abattement. »

46. Lettre à l'éditeur Sartorius. Collection de M. de Spœlberch de Lovenjoul.

Il rentra à Paris vers le 19 juillet, guéri en apparence. Au premier effort cérébral, la folie éclata de nouveau. Le 8 août, il fallut le reconduire à Passy, où il arriva irrité, mauvais, sûr d'être dans son bon sens et accusant le ciel et la terre de le persécuter. Sa thèse fut désormais celle-ci : « Je conviens officiellement que j'ai été malade. Je ne puis convenir que j'ai été *fou*, ou même *halluciné*. » On ne le fit plus sortir de là. Il ajoutait – « Si j'offense la médecine, je me jetterai à ses genoux quand elle prendra les traits d'une déesse<sup>47</sup>. » À l'ancienne affection pour le docteur Blanche, à l'ancienne reconnaissance pour tant de services rendus où l'intérêt n'avait certes rien à voir, avaient succédé les colères, les menaces, la défiance de la victime envers son geôlier. Il écrivait à tous ses amis pour se plaindre de son « incarcération ». À quoi bon s'appesantir ? Pourquoi citer les divagations dont il n'était plus responsable ?

Ce fut le moment que choisit son père pour notifier qu'il refusait de s'occuper de lui. Il y avait vingt-cinq ans que M. Labrunie s'était désintéressé de son fils et qu'il recevait sans en être touché les tendresses d'un cœur qu'aucun rebut ne put lasser. Malade ou bien portant, absent ou présent, Gérard de Nerval n'oubliait jamais son père. Il quittait tout pour l'embrasser avant son coucher, pour lui répéter par lettre, ou de vive voix, qu'il n'avait point de meilleur ami. Autant parler à une pierre et, quand le docteur Blanche le prévint que son malheureux fils n'était plus « en état d'être abandonné à ses propres forces », le vieillard se déroba sèchement. M. Labrunie est la seule personne qui n'ait point aimé Gérard de Nerval.

En désespoir de cause, l'infortuné avait supplié une société littéraire de lui faire rendre la liberté. On eut l'imprudence d'écouter ses réclamations. Le 19 octobre, il se retrouva sur le pavé de Paris, et le combat final s'engagea aussitôt entre les deux personnalités qui se le disputaient depuis quarante ans. Les aliénistes pourraient en suivre les phases dans l'œuvre qui est le testament de sa raison expirante : « Je vais essayer, disait-il à la première page, de transcrire les impressions d'une longue maladie, qui s'est passée tout entière dans le mystère de mon esprit ; – et je ne sais pourquoi je me sers de ce terme maladie, car jamais, quant à ce qui est de moi-même, je ne me suis senti mieux portant. Parfois, je croyais ma force et mon activité doublées ; il me semblait tout savoir, tout comprendre ; l'imagination m'apportait des délices infinies. En recouvrant ce que les

47. Lettre à Antony Deschamps, du 24 octobre 1854. Collection Arsène Houssaye.

hommes appellent la raison, faudra-t-il regretter de les avoir perdues ?...» Il employa ses dernières semaines à écrire *Le Rêve et la Vie* sur des bouts de papier de toutes les grandeurs et de toutes les provenances, dont le seul aspect disait l'histoire de sa lutte intérieure. Dans les bons moments, Gérard de Nerval dépeignait avec une netteté remarquable, une rare puissance d'analyse, la marche et la filiation des conceptions délirantes, « les rapports avec les milieux, les circonstances, les accidents, les antériorités et les souvenirs de la veille et du rêve<sup>48</sup> » C'était véritablement « la Raison écrivant les Mémoires de la Folie sous sa dictée » ; un médecin, étudiant un aliéné, n'aurait pas procédé avec plus de sang-froid. – Venait l'instant où le *moi* fou reprenait le dessus. La main s'interrompait alors d'écrire pour tracer des figures cabalistiques ; on pouvait lire sur son manuscrit une démonstration de l'Immaculée Conception par la géométrie. L'ensemble constitue un document physiologique et psychologique de premier ordre ; je ne vois à lui comparer, dans toutes les littératures, que les *Confessions d'un mangeur d'opium*, de Thomas De Quincey.

La première partie de ces cruels mémoires parut le 1<sup>er</sup> janvier 1855, dans la *Revue de Paris*. Le 20 du même mois, Maxime Du Camp et Théophile Gautier causaient ensemble dans le bureau de la Revue. Paris était sous la neige et le froid intense : « Gérard entra, raconte Du Camp ; il portait un habit noir si chétif que j'eus le frisson en le voyant. Je lui dis : – Vous êtes bien peu vêtu pour affronter un froid pareil. Il me répondit : – Mais non, j'ai deux chemises ; rien n'est plus chaud. Gautier insistait pour lui prêter un paletot. Il refusa, assurant que le froid était tonique, commença à divaguer, puis tira de sa poche un cordon de tablier de cuisine et le leur fit admirer : – C'est, disait-il, la ceinture que portait M<sup>me</sup> de Maintenon quand elle faisait jouer *Esther* à Saint-Cyr. » Ils voulurent le retenir. Gérard de Nerval leur échappa et disparut.

Le 24, il écrivit à un ami : « Viens me reconnaître au poste du Châtelet. » Il était allé passer la nuit dans un cabaret des Halles pour travailler au *Rêve*, et avait été raflé avec des bohémiens. L'ami le trouva encore sans paletot, – la Seine charriait – et très affecté de la pensée qu'il ne terminerai jamais son manuscrit : « Je suis désolé, disait-il ; me voilà aventuré dans une idée où je me perds ; je passe des heures entières à me retrouver... Croyez-vous que c'est à peine si je peux écrire vingt lignes par

48. *Gérard de Nerval*, par Alfred Delvau.

jour, tant les ténèbres m'envahissent<sup>49</sup>. » C'était le cas de s'appliquer le dicton dont se servaient ses amis les Druses pour exprimer qu'il est trop tard : – La plume est brisée, l'encre est sèche, le livre est fermé. – Gérard de Nerval comprenait qu'il passait pour toujours de la réalité dans le rêve, que « *l'autre* » s'emparait de lui définitivement, et ce n'était pas sans épouvante qu'il glissait dans le gouffre où son imagination et l'occultisme ne lui avaient montré d'abord que joie et repos. Les expériences des derniers mois lui avaient ôté sa belle confiance dans la douceur de l'état que le vulgaire nomme folie. Il sentait qu'après l'avoir rapproché des frontières du génie, le mal le précipitait dans l'idiotisme, et cette idée était intolérable à son reste d'intelligence.

Il avait toujours le cordon de tablier dans sa poche, mais ce n'était plus la ceinture de M<sup>me</sup> de Maintenon ; c'était la jarrettière de la Reine de Saba.

Le 25 au soir, il gelait à dix-huit degrés. Après une journée passée à piétiner dans la neige et à traîner dans les mauvais lieux, Gérard de Nerval vint s'échouer entre deux et trois heures du matin dans un cloaque immonde, enfoncé en terre de la hauteur d'un étage, et situé entre les quais et la rue de Rivoli, proche la place du Châtelet. On l'appelait la rue de la Vieille-Lanterne. Il n'y a pas de mots pour peindre l'horreur de ce lieu infect, où un auvent mettait la nuit en plein jour. On y descendait par un escalier oblique et raide, sur lequel un corbeau apprivoisé répétait du matin au soir : « J'ai soif ! » En bas, sous l'auvent, une large bouche d'égout, fermée par une grille, suçait un ruisseau d'immondices à quelques pas d'un cabaret qui était en même temps un garni à deux sous la nuit. Il fallait avoir perdu toute raison, ou tout respect de la mort et de soi-même, pour penser à mourir dans la rue de la Vieille-Lanterne, et c'est pourtant là qu'on trouva, le 26 janvier 1855 à l'aube, le cadavre de l'un des êtres les plus étrangers à toute action vilaine qui aient jamais foulé cette terre. Gérard de Nerval s'était pendu avec le cordon de tablier au barreau d'une fenêtre située sous l'auvent. Le corbeau voletait autour de lui. Les gens du garni déclarèrent qu'on avait frappé à leur porte vers trois heures du matin et qu'ils ne s'étaient point levés pour ouvrir, à cause du froid. L'enquête établit qu'il y avait bien eu suicide, et non assassinat comme quelques-uns en avaient exprimé le soupçon.

49. Théophile Gautier, *Notice*.

Une foule en larmes suivit le convoi. Ce fut un spectacle, pour le badaud parisien, que celui de tous ces hommes connus ou célèbres qui pleuraient comme des enfants et refusaient d'être consolés, parce qu'ils n'avaient pas su sauver leur bon Gérard, leur doux ami, auprès duquel ils se sentaient meilleurs. On raconta que le pauvre poète s'était tué de misère, et ce reproche détourné aiguïsa leur douleur. Aucun d'eux ne l'avait mérité. Gérard de Nerval avait toujours gagné le nécessaire, et puisé le reste dans des bourses qui n'étaient jamais fermées pour lui. D'autres affirmèrent qu'il n'avait pas voulu survivre à la perte de ses facultés. Paul de Saint-Victor suggéra une explication mystique : — « Il est mort, on peut le dire, de la nostalgie de l'invisible : ouvrez-vous, portes éternelles ! et laissez entrer celui qui a passé son temps terrestre à languir et à se consumer d'attente sur votre seuil. » Gérard de Nerval devait aspirer, en effet, avec sa grande foi à cet au-delà que des visions répétées lui avaient rendu familier, à s'échapper de la prison de chair que les ténèbres envahissaient. Mais la meilleure raison à donner de son suicide, c'est qu'il était fou. Il est inutile d'en chercher d'autres, celle-là suffit, et elle absout Gérard de Nerval de sa mort ignominieuse. Je relève cette pensée dans le carnet trouvé sur son cadavre avec la suite du *Rêve* : « Tout est dans la fin. » L'homme qui pense ainsi ne va pas se pendre rue de la Vieille-Lanterne, ou bien il ne sait plus ce qu'il fait.

Le drame eut pour épilogue la lettre que voici : « Paris le 13 mars 1855. — Le docteur Labrunie, père de Gérard (Labrunie) de Nerval, autorise MM. Théophile Gautier et Arsène Houssaye à faire poser immédiatement le marbre destiné au tombeau de son fils. » Le père abandonnait son fils jusque dans la mort.

Nous arrêterons ici ces études. Dans cette dernière, comme dans les précédentes, nous avons vu des dons littéraires très brillants s'allier à des altérations profondes de l'intelligence. Mais il y a lieu de remarquer que le cas de Gérard de Nerval est fort différent de celui d'Edgar Poe, d'Hoffmann et de Thomas De Quincey. Ceux-ci ont eux-mêmes tué leur génie. Aucun n'a donné ce qu'il aurait pu donner s'il n'avait pas lentement et progressivement amoindri sa vitalité, et empoisonné son intelligence par l'alcool, le vin ou l'opium. Leur névrose a pu être, dans une certaine mesure, la conséquence de leurs merveilleuses facultés ; elle n'en a été ni l'origine ni le principe. Gérard de Nerval, au contraire, prédestiné à la folie dès sa naissance, semble avoir dû à son malheur les parties supérieures de

son talent, le petit coin de génie qu'on ne saurait lui refuser. Il n'a été vraiment poète que dans les heures où il n'était pas tout à fait sain d'esprit, où il écrivait sous la dictée de son *frère mystique*. Avec lui se soulève, plus déconcertante et plus irritante qu'avec nul autre, cette redoutable question, si souvent posée et jamais résolue, des rapports du génie avec la folie. Il n'en est pas de plus humiliante pour la raison humaine. Nous n'essaierons pas de la trancher ; notre but était beaucoup plus modeste. Nous avons voulu seulement tâcher d'éveiller un peu de sympathie pour une de ses victimes les plus touchantes et les plus irresponsables.

*Revue des deux mondes*, 1<sup>er</sup> novembre 1897, dans une série d'« Essais de littérature pathologique » (IV : « La folie - Gérard de Nerval - Dernière partie »).

ARTHUR SYMONS

## Gérard de Nerval

### I

C'est l'histoire d'un homme qui a perdu le monde et gagné son âme.

« J'aime à conduire ma vie comme un roman », écrivait Gérard de Nerval<sup>1</sup>. Aussi est-il un peu difficile de dégager les faits précis d'une existence qui ne fut jamais vraiment consciente des limites où commençait et finissait cet « épanchement du songe dans la vie réelle »<sup>2</sup> dont parle l'écrivain. « Je ne demande pas à Dieu, disait-il, de rien changer aux événements, mais de me changer relativement aux choses ; de me laisser le pouvoir de créer autour de moi un univers qui m'appartienne, de diriger mon rêve éternel au lieu de le subir »<sup>3</sup>. Cette prière ne fut pas entièrement exaucée, et si toute la tragédie de sa vie résida dans la vaine tentative de contenir l'empire irrésistible de l'invisible, ce fut aussi toute la joie de sa vie que de le susciter autour de lui. Nous savons que Gérard Labrunie est né à Paris le 22 mai 1808 ; le nom de Nerval vient d'une petite propriété, d'une valeur de 1500 francs environ qui, aimait-il à croire, avait toujours été dans sa famille. Son père était chirurgien-major. Sa mère mourut avant qu'il fût en âge de se souvenir d'elle, tandis qu'elle suivait la Grande Armée dans sa campagne de Russie ; et Gérard fut en grande partie élevé par un oncle, studieux et fantasque, dans un petit village appelé Montagny, près d'Ermenonville. Il fut un élève précoce et, à l'âge de dix-huit ans, avait

1. *Voyage en Orient*, « Druses et Maronites », II, 1 ; *Œuvres complètes* de Nerval, éd. Jean Guillaume, Claude Pichois *et al.*, Bibliothèque de la Pléiade, t. II, 1984, p. 506.

2. *Aurélia* ; *Œuvres complètes*, éd. cit., t. III, 1993, p. 699.

3. « Paradoxe et vérité », *L'Artiste*, 2 juin 1844. *Œuvres complètes*, éd. cit., t. I, 1989, p. 809. Le passage est cité dans l'article d'Arvède Barine, « Essais de littérature pathologique. IV : Gérard de Nerval », *Revue des deux mondes*, 15 octobre 1897, p. 795, qui sert de source au texte de Symons.

déjà publié six petits recueils de vers. Durant l'un de ses séjours de vacances, il vit, pour la première et la dernière fois, la jeune fille qu'il appelle Adrienne et qu'il aime sous différents noms jusqu'à la fin de sa vie. Un soir, elle était venue du château danser dans l'herbe avec les jeunes paysannes. Elle avait dansé avec Gérard, il l'avait embrassée sur la joue, il avait posé sur sa tête une couronne de lauriers, il l'avait entendue chanter une de ces anciennes romances, qui racontent les malheurs d'une princesse enfermée dans sa tour par la volonté d'un père qui la punit d'avoir aimé<sup>4</sup>. Il lui semblait l'avoir connue dans une autre existence, et il était certain de ne jamais l'oublier. Par la suite, il apprit qu'elle avait pris le voile ; puis qu'elle était morte. Pour un homme qui avait compris que « c'est nous, les vivants, qui marchons dans un monde de fantômes »<sup>5</sup>, la mort ne pouvait exclure l'espoir ; et si, plusieurs années après, il tomba sérieusement et fantastiquement amoureux d'une petite actrice appelée Jenny Colon, c'est qu'il croyait avoir trouvé, dans cette jeune femme blonde et très humaine, la réincarnation de la blonde Adrienne.

Entre-temps, Gérard vécut à Paris, parmi ses amis les romantiques, traitant l'écriture et la vie avec une égale légèreté. *Le bon Gérard*<sup>6</sup> était le plus aimé du groupe ; et il n'était pas, à l'époque, le moins connu. Il avait choisi de mener, tantôt à Paris, tantôt en Europe, une existence plus vagabonde encore que celle de ses amis contraints à l'errance par nécessité. À une époque où chacun rivalisait d'excentricités, les siennes paraissaient en fait moins frappantes que celles de tant d'autres. Mais il n'y avait chez lui nulle pose ; et lorsqu'un jour, on le vit promener au Palais-Royal un homard au bout d'un ruban bleu, on comprit que le visionnaire avait tout simplement perdu le contrôle de ses visions, et il fallut l'envoyer à la clinique du docteur Blanche à Montmartre. Il y entra le 21 mars 1841 et en sortit, apparemment rétabli, le 21 novembre. Il semble que ce premier accès de folie ait été, dans une certaine mesure, la conséquence de la rupture définitive avec Jenny Colon. Elle mourut le 5 juin 1842 et si Gérard, à la fin de cette année-là, prit le chemin de l'Orient, ce fut en partie pour mettre entre lui-même et le souvenir de cette jeune femme

4. Symons reprend ici, en l'abrégeant, le texte même de *Sylvie* (*Œuvres complètes*, éd. cit., t. III, p. 541).

5. *Voyage en Orient*, introduction, chap. XIV ; *Œuvres complètes*, éd. cit., t. II, p. 237.

6. En français dans le texte.

la plus grande distance possible. C'était aussi pour prouver au monde qu'il avait retrouvé la raison et la conscience de la réalité extérieure. En Syrie, il tomba amoureux d'une nouvelle incarnation d'Adrienne : Saléma, une jeune Druse, fille d'un Cheikh du Liban, et que le hasard seul l'empêcha, semble-t-il, d'épouser. Il revint à Paris à la fin de 1843 ou au début de 1844 et y passa les années suivantes. Il écrivait des articles et des livres charmants, gracieux et d'un homme parfaitement sain d'esprit ; et il se promenait par les rues, de jour comme de nuit, dans un rêve perpétuel dont il était, de temps à autre, réveillé un peu brutalement. Au printemps 1853, il alla rendre visite à Heine, dont il traduisait alors les poèmes dans une prose admirable. Il lui déclara qu'il était venu lui rendre l'argent qu'il avait reçu comme avance, car les temps étaient accomplis, et que la fin du monde, annoncée par l'Apocalypse, était proche. Heine fit venir un fiacre et Gérard se retrouva à l'asile du docteur Dubois, où il resta deux mois. C'est à sa sortie qu'il écrivit *Sylvie*, idylle charmante, en grande partie autobiographique – l'une de ses trois véritables réussites. Le 27 août 1853, il dut être emmené à la clinique du docteur Blanche, à Passy, où il resta jusqu'au 27 mai 1854. Il y revint le 8 août, après un séjour d'un mois ou deux en Allemagne et en ressortit encore, pour la dernière fois, le 19 octobre, sans signes visibles de guérison. Il s'était attelé au récit de sa propre folie : la première partie du *Rêve et la Vie* fut publiée le 1<sup>er</sup> janvier 1855 dans la *Revue de Paris*. Le 20, il entra dans le bureau de la revue et montra à Gautier et à Maxime Du Camp un cordon de tablier de cuisine, qu'il tira de sa poche. « C'est, dit-il, la ceinture que M<sup>me</sup> de Maintenon portait lorsqu'elle faisait jouer *Esther* à Saint-Cyr ». Le 24, il écrivit à un ami : « Viens me reconnaître au poste du Châtelet »<sup>7</sup>. Il était allé passer la nuit dans un cabaret des Halles pour travailler à son manuscrit et avait été arrêté pour vagabondage. Ces petites mésaventures lui étaient coutumières, mais il se plaignait de la difficulté d'écrire : « Me voilà aventuré dans une idée où je me perds ; je passe des heures entières à me retrouver... Croyez-vous que c'est à peine si je peux écrire vingt lignes par jour, tant les ténèbres m'envahissent »<sup>8</sup>. Il sortit le cordon de tablier. « C'est la jarretière de la Reine de Saba », déclara-t-il. La neige gelait sur le sol et, dans la nuit du 25, à

7. Symons suit de près ici, comme pour tout le récit de la fin de Nerval, le récit d'Arvède Barine, suite de l'art. cit., *Revue des deux mondes*, 1<sup>er</sup> novembre 1897, p. 158, ci-dessus p. 217.

8. Cité par Arvède Barine, *ibid.*, ci-dessus, p. 217-218.

trois heures du matin, le patron d'un garni à deux sous de la rue de la Vieille-Lanterne, passage immonde entre les quais et la rue de Rivoli, entendit quelqu'un frapper à sa porte. Il n'ouvrit pas, à cause du froid. À l'aube, on trouva le corps de Gérard de Nerval. Il s'était pendu au barreau d'une fenêtre avec le cordon de tablier.

Il ne faut pas exagérer l'importance de la demi-douzaine de volumes qui constitue l'œuvre de Gérard de Nerval. Ce n'était pas un grand écrivain ; il avait des moments de grandeur ; et c'est la qualité particulière de ces moments qui nous intéresse. *Le Voyage en Orient* est divertissant, pas davantage ; la traduction de *Faust* est digne d'éloges et celle de Heine admirable ; les volumes de récits courts et de croquis ne sont guère plus que des recueils agréables – y compris *Les Illuminés*, malgré leur titre prometteur. Mais trois œuvres restent : les sonnets, *Le Rêve et la Vie* et *Sylvie*. Cette dernière est la plus objectivement accomplie : une idylle qui divague, une pastorale délicieuse, qui fait place à des chansons populaires du Valois. Deux d'entre elles ont été traduites par Rossetti<sup>9</sup>. *Le Rêve et la Vie* est l'œuvre la plus profondément personnelle des trois : un récit de folie, unique comme la folie même. Quant aux sonnets, ils sont une sorte de miracle et l'on peut considérer qu'ils ont forgé la méthode dont les symbolistes allaient se servir plus tard. Ces trois œuvres, les seules où Gérard atteigne le meilleur de lui-même, appartiennent toutes aux périodes où le monde le tenait pour fou. Les sonnets remontent à deux de ces moments, *Le Rêve et la Vie* à un troisième ; *Sylvie* quant à elle fut composée au début de 1853, dans le bref intervalle entre deux crises. Nous avons donc le cas d'un écrivain gracieux et élégant lorsqu'il est en bonne santé, mais qui n'est inspiré, vraiment pénétrant, recueilli et maître de lui-même que lorsqu'il est malade. Il importe peut-être de s'arrêter ici à certains aspects d'un problème aussi complexe.

9. Dans les œuvres complètes de Dante Gabriel Rossetti figure bien la traduction de deux vieilles chansons françaises. Mais le poète anglais ne fait nulle mention de Nerval, ni de *Sylvie* : c'est pour eux-mêmes que ces chants semblent avoir retenu son attention. Arthur Symons a su reconnaître cependant dans « John of Tours. Old French » la ballade de Jean Renaud et dans « My Father's Close. Old French » la célèbre chanson « Au jardin de mon père », évoquées toutes deux au chapitre XIV de *Sylvie*, dans les « Chansons et légendes du Valois » (*Sylvie, Œuvres complètes*, éd. cit., t. III, p. 571 et *The Collected Works of Dante Gabriel Rossetti*, London, Ellis and Elvey, 1901, Vol. II, p. 465-466).

## II

Gérard de Nerval vivait de la vie transfigurée du rêveur. « J'étais fatigué de la vie », écrit-il<sup>10</sup>. Et, comme tant de rêveurs, qui ont dans leur tête toute la pénombre lumineuse de l'univers, c'est dans les rues sordides des grandes villes qu'il éprouva la plus précieuse, la plus durable des solitudes. Lui qui avait aimé la Reine de Saba et vu les sept Eloïms diviser le monde, n'éprouvait pas de plus grand soulagement, lorsqu'il prenait vraiment conscience de la condition de mortel, que dans la compagnie des plus humbles : malgré la pauvreté, le vice et les rigueurs de la civilisation, ceux-ci révèlent encore l'énergie originelle de la comédie humaine. Comme le monde réel lui paraissait toujours à distance de lui-même et qu'une sorte de terreur des abîmes le retenait prisonnier de ses voiles aériens, il cherchait souvent à se réfugier auprès de ces buveurs des Halles, de ces vagabonds de la place du Carrousel : là au moins, il trouvait quelque chose de réalisable et de concret. Le jour, il parvenait à dormir, mais la nuit l'éveillait et le plongeait dans cette agitation familière à tous ceux qu'affecte l'influence de la lune. Ses pieds se mettaient en marche, peut-être seulement pour éviter à son esprit de trop errer. Le soleil, comme Nerval le constate, n'apparaît jamais dans les rêves ; mais, à l'approche de la nuit, ne sommes-nous pas tous plus disposés à croire au mystère qui se cache derrière le monde ?

Crains, dans le mur aveugle, un regard qui t'épie<sup>11</sup> !

écrit-il dans un des ses grands sonnets. Et la crainte de ce guet invisible de la nature ne le quitta jamais. Une des réalités terrifiantes de l'existence humaine est que nous sommes amenés tout ensemble à rechercher la solitude et à l'éviter : incapables de supporter la pression mortelle de son étreinte, incapables aussi d'affronter la nostalgie de son absence. « Je crois que l'homme atteint le plus grand bonheur lorsqu'il s'oublie lui-même », dit un auteur élizabéthain. Pour Gérard, il y avait Adrienne à oublier, et l'actrice Jenny Colon, et la Reine de Saba. Mais avoir bu à la coupe du rêve, c'est avoir bu à la coupe de la mémoire éternelle. Il semblait au poète que le passé et le futur l'accompagnaient continuellement. Seul le présent fuyait sans cesse sous ses pieds. Il ne retrouvait la terre ferme, fût-ce provisoirement, qu'en s'efforçant de côtoyer ces gens qui vivaient les jours et

10. Le texte de Nerval dit exactement : « J'étais bien fatigué de la vie » (*Aurélia* ; *Œuvres complètes*, éd. cit., t. III, p. 704).

11. *Vers dorés*, *Les Chimères* (*ibid.*, p. 651).

les minutes avec tant de sincérité. Dans le bref intervalle qui séparait une taverne de l'autre, il pouvait les voir s'abandonner à cette ivresse commune à tant d'hommes de notre monde, qui, dans ces moments-là, vivent vraiment, pour une fois, l'intoxication symbolique de leur ignorance. Parmi eux, du moins, il pouvait tenir toutes les étoiles à distance, et les ténèbres qui règnent au-delà, et l'approche interminable des âges, et leur disparition.

Comme tous ceux qui rêvent des rêves illimités, Gérard eut pour destin de trouver son idéal incarné dans la personne d'une actrice. La transfiguration fatale de la rampe, où le réel et l'artificiel s'échangent avec une régularité fantastique, a toujours attiré les phalènes dans ses feux. Et elle continuera de le faire, aussi longtemps que les hommes exigeront l'illusion de ce qui est réel et la réalité dans ce qui est illusion. Toutes les Jenny Colon de ce bas monde sont très simples, très réelles, pourvu qu'on évite de les prendre pour des mystères. La punition de tous les amants imaginatifs consiste à se créer un voile qui leur cache les traits de leur amour. Mais c'est aussi leur privilège : car il est infiniment plus séduisant de se croire amoureux d'Isis que de se savoir épris de Manon Lescaut. L'image de Gérard révélant, après maintes hésitations, à une Jenny Colon incrédule qu'elle est l'incarnation d'une autre, l'ombre d'un rêve, qu'elle a été Adrienne et qu'elle est sur le point de devenir la Reine de Saba ; le petit cri, si humain, de complète incompréhension lancé par la jeune fille, *Mais vous ne m'aimez pas*<sup>12</sup> ! et sa prompte fuite dans les bras du *jeune premier ridé*<sup>13</sup> – tout cela serait de la plus pure comédie, si ce n'était aussi profondément pathétique. Pour Gérard, ce réveil brutal ne fut que le passage d'un état à l'autre, par-dessus ce petit pont, large d'un pas, qui sépare le ciel de l'enfer, et que ses rêves lui avaient rendu si familier. Il donna une permanence à l'insignifiant, le cristallisant dans un autre sens que chez Stendhal ; et lorsque la mort arriva et transforma dans l'ordre de l'éternité ce qui n'était que la mémoire humaine, l'obscurité du monde spirituel s'éclaira d'un astre nouveau, qui dès lors servit de guide errant et désolé à tant de visions. La figure tragique d'Aurélia, qui erre à travers tous les labyrinthes du rêve, apparaît dès lors, et à jamais, « comme à la lueur d'un éclair, pâle et mourante, entraînée par de sombres cavaliers »<sup>14</sup>.

12. *Sylvie*, *ibid.*, p. 566. En français dans le texte. La phrase exacte de Nerval est « Vous ne m'aimez pas ! ».

13. *Ibid.*, p. 567. En français dans le texte.

14. *Aurélia* ; *Œuvres complètes*, éd. cit., t. III, p. 728.

Le rêve ou la doctrine de la réincarnation des âmes, qui a consolé d'innombrables chercheurs d'éternité, fut pour Gérard (faut-il en douter ?) un rêve plus qu'une doctrine, – mais l'un de ces rêves qui pour un homme sont plus intimes que sa propre respiration. « Cet amour vague et sans espoir, écrit-il dans *Sylvie*, conçu pour une femme de théâtre, qui tous les soirs me prenait à l'heure du spectacle, pour ne me quitter qu'à l'heure du sommeil, avait son germe dans le souvenir d'Adrienne, fleur de la nuit éclore à la pâle clarté de la lune, fantôme rose et blond glissant sur l'herbe verte à demi baignée de blanches vapeurs. [...] Aimer une religieuse sous la forme d'une actrice !... et si c'était la même ! – Il y a de quoi devenir fou<sup>15</sup> ! » *Oui, il y a de quoi devenir fou*<sup>16</sup>, comme l'avait constaté Gérard. Et pourtant, dans cette perception profonde de l'unité, de la permanence, des récurrences rythmiques et harmonieuses de la nature, il y avait aussi un peu de la substance intime de la sagesse. Ce qui lui révéla le sens de sa propre superstition, de sa fatalité, de sa maladie, ce fut un rêve, peut-être réfracté d'un angle brisé et lumineux qui jette sur la folie une lumière invisible : « Pendant mon sommeil, j'eus une vision merveilleuse. Il me semblait que la déesse m'apparaisait, me disant : "Je suis la même que Marie, la même que ta mère, la même aussi que sous toutes les formes que tu as toujours aimée. À chacune de tes épreuves j'ai quitté l'un des masques dont je voile mes traits, et bientôt tu me verras telle que je suis"<sup>17</sup>. » Et dans ce qui est peut-être le plus beau sonnet du poète, le mystérieux *Artémis*, on trouve, entre autres symboles, et avec l'illogisme voulu qui caractérise ces œuvres, la même croyance à la fois réconfortante et désespérante :

La Treizième revient... C'est encor la première ;  
Et c'est toujours la seule, – ou c'est le seul moment :  
Car es-tu reine, ô toi ! la première ou dernière ?  
Es-tu roi, toi le seul ou le dernier amant ?...

Aimez qui vous aima du berceau dans la bière ;  
Celle que j'aimai seul m'aime encor tendrement ;  
C'est la mort – ou la morte... Ô délice ! ô tourment !  
La rose qu'elle tient, c'est la *Rose trémière*.

15. *Sylvie* ; *Œuvres complètes*, éd. cit., t. III, p. 543.

16. En français dans le texte.

17. *Aurélia* ; *Œuvres complètes*, éd. cit., t. III, p. 736.

Sainte napolitaine aux mains pleines de feux,  
 Rose au cœur violet, fleur de sainte Gudule :  
 As-tu trouvé ta croix dans le désert des cieux ?

Roses blanches, tombez ! vous insultez nos dieux :  
 Tombez, fantômes blancs, de votre ciel qui brûle :  
 – La Sainte de l'abîme est plus sainte à mes yeux<sup>18</sup> !

Quel homme, et quel artiste surtout, n'a pas songé maintes fois combien est tenu, après tout, le lien qui maintient nos facultés dans cette santé de l'esprit que nous nommons raison ? N'y a-t-il pas des moments où ce lien paraît si usé, si fragile, que l'ombre d'un rêve qui passe suffirait à le rompre ? La conscience, dirait-on, semble tour à tour se dilater jusqu'à devenir trop large pour l'univers, puis aussitôt elle se contracte et s'amenuise tant que la représentation de soi ne peut plus s'y loger. Est-ce à dire que le sens de l'identité va s'évaporer, annihilant tout, ou au contraire qu'une identité plus profonde, celle du monde sensible en son entier, a enfin pu s'épanouir ? Il est à craindre qu'après avoir quitté le monde concret pour ces brèves explorations, on n'ait plus la force de revenir, ou qu'on se perde sur le chemin du retour. Tout artiste vit une double vie, dans laquelle il est conscient, la plupart du temps, des illusions de l'imagination. Il est conscient aussi de cette illusion des nerfs qu'il partage avec tous les êtres imaginatifs. Des nuits d'insomnie, des jours d'attente anxieuse, le brusque choc d'un événement – toutes ces perturbations banales peuvent suffire à faire résonner les cloches silencieuses de nos nerfs. L'artiste est capable de distinguer, entre ses états d'âme, ceux qui relèvent de telles circonstances communes et ceux qui tiennent à sa nature même d'artiste, à ce devoir d'invention qui est sa raison d'être. Et cependant, ne risque-t-il pas d'en venir à confondre les uns avec les autres, et à « perdre le fil » qui le guide dans les méandres du monde intérieur ?

L'artiste suprême est sans conteste plus éloigné de ce péril que tous les autres hommes. Car il est l'intelligence suprême. Comme Dante, il peut traverser l'enfer sans brûler. Chez lui, l'imagination est vision ; lorsqu'il scrute l'obscurité, il voit. Le vague rêveur, l'artiste peu confiant et le mystique incertain ne voient que des ombres, dont ils ne reconnaissent pas les traits. Ils sont dominés par les images qui ont répondu à leur appel. Ils n'ont pas le pouvoir de les enchaîner et d'en faire leurs esclaves.

18. Symons cite le poème en français.

« Le royaume des cieux se prend par violence »<sup>19</sup> et le rêveur qui, tremblant, a traversé l'obscurité, est en danger lorsqu'il tombe aux mains de ces fantômes très réels qui sont le reflet de sa peur.

La folie de Gérard de Nerval, quelles que soient les raisons qui puissent en expliquer l'émergence, les sursis, les retours, était essentiellement due, je crois, à la faiblesse, et non aux excès, de son pouvoir visionnaire, à l'insuffisance de sa puissance d'imagination, et à son manque de discipline spirituelle. Il était un mystique sans système. Sa « tour de Babel en deux cents volumes »<sup>20</sup>, ce choix de livres de religion, de science, d'astrologie, d'histoire, de voyages, qui, pensait-il, eût rendu heureux les cœurs de Pic de la Mirandole, de Meursius ou de Nicolas de Cusa<sup>21</sup>, suffisait vraiment, comme il le disait, à « rendre fou un sage »<sup>22</sup>. Mais pourquoi pas aussi, ajoutait-il, à rendre sage un fou ? Car, justement, elle était cet *amas bizarre*<sup>23</sup>, ce mélange de secrets dangereux où la sagesse est si souvent folie et la folie si souvent sagesse. Il parle vaguement de la cabale ; pour lui, elle aurait constitué un garde-fou, comme l'Église catholique ou tout autre ordre raisonnable des choses. Ballotté entre les intuitions, les incertitudes, les demi-vérités, les ombres de mensonges, tantôt audacieux, tantôt hésitant, il était jeté de-ci de-là par les vents contraires, livré comme une proie à l'indéfini.

*Le Rêve et la Vie*, dont on trouva, après son suicide, les derniers fragments dans ses poches, griffonnés sur des morceaux de papier, constellés de signes cabalistiques et interrompus par une « démonstration de l'Immaculée Conception par la géométrie », est le récit des visions d'un fou par le fou lui-même<sup>24</sup>. Mais il montre, comme le dit Gautier, « la raison foide assise au chevet de la fièvre chaude, l'hallucination s'analysant elle-même par un suprême effort philosophique »<sup>25</sup>. Ce qui est curieux, et naturel après tout, est que le récit semble en partie contemporain de ce qu'il décrit, et en partie lui faire suite. De sorte que ce n'est pas comme lorsque De Quincey nous dit : « Telle était la forme du rêve que j'ai fait,

19. *Matthieu*, XI, 12.

20. *Aurélia* ; *Œuvres complètes*, éd. cit., t. III, p. 743.

21. Orthographe de Nerval (*Sylvie*, *ibid.*)

22. *Ibid.*

23. *Ibid.* En français dans le texte.

24. Voir Jean Richer, *Les Manuscrits d'« Aurélia »*, Les Belles Lettres, 1972. Ces fragments retrouvés correspondent au chapitre IV de la 2<sup>e</sup> partie. Le dogme de l'Immaculée Conception a été proclamé en décembre 1854.

25. « Gérard de Nerval », *La Presse*, 27 janvier 1855.

cette nuit-là, sous l'influence de l'opium », mais comme si le fumeur d'opium s'était mis à transcrire son rêve alors qu'il était encore pris dans ses méandres. À deux reprises, Nerval parle d'une « descente aux enfers ». Mais n'écrit-il pas aussi : « Parfois, je croyais ma force et mon activité doublées ; il me semblait tout savoir, tout comprendre ; l'imagination m'apportait des délices infinies. En recouvrant ce que les hommes appellent la raison, faudra-t-il regretter de les avoir perdues ?... »<sup>26</sup> ? Mais il ne les avait pas perdues ; il était encore dans cet état de double conscience qu'il décrit dans une de ses visions, lorsqu'à la vue de gens vêtus de blanc, il dit : « Je m'étonnais de les voir tous vêtus de blanc ; mais il paraît que c'était une illusion de ma vue »<sup>27</sup>. Ses visions cosmiques sont parfois si magnifiques qu'il paraît créer des mythes. Et c'est avec une noble ingénuité qu'il joue son rôle : celui qui, croit-il, lui a été assigné par son influence sur les astres :

J'imaginai d'abord que les personnes réunies dans ce jardin avaient toute quelque influence sur les astres, et que celui qui tournait sans cesse dans le même cercle y réglait la marche du soleil. Un vieillard, que l'on amenait à certaines heures du jour et qui faisait des nœuds en consultant sa montre, m'apparaissait comme chargé de constater la marche des heures. Je m'attribuai à moi-même une influence sur la marche de la lune, et je crus que cet astre avait reçu un coup de foudre du Tout-Puissant qui avait tracé sur sa face l'empreinte du masque que j'avais remarquée.

J'attribuais un sens mystique aux conversations des gardiens et à celles de mes compagnons. Il me semblait qu'ils étaient les représentants de toutes les races de la terre et qu'il s'agissait entre nous de fixer à nouveau la marche des astres et de donner un développement plus grand au système. Une erreur s'était glissée, selon moi, dans la combinaison générale des nombres, et de là venaient tous les maux de l'humanité. Je croyais encore que les esprits célestes avaient pris des formes humaines et assistaient à ce congrès général, tout en paraissant occupés de soins vulgaires. Mon rôle me semblait être de rétablir l'harmonie universelle par art cabalistique et de chercher une solution en évoquant les forces occultes des diverses religions<sup>28</sup>.

26. *Aurélia ; Œuvres complètes*, éd. cit., t. III p. 695.

27. *Ibid.*, p. 707.

28. *Ibid.*, p. 738-739.

Jusqu'ici nous avons, sans conteste, les confusions de la folie, où l'on prend pour la chose elle-même ce qui pourrait bien être le symbole. Mais considérons maintenant la suite :

Je me jugeais un héros vivant sous le regard des dieux ; tout dans la nature prenait des aspects nouveaux, et des voix secrètes sortaient de la plante, de l'arbre, des animaux, des plus humbles insectes, pour m'avertir et m'encourager. Le langage de mes compagnons avait des tours mystérieux dont je comprenais le sens, les objets sans forme et sans vie se prêtaient eux-mêmes aux calculs de mon esprit ; – des combinaisons de cailloux, des figures d'angles, de fentes ou d'ouvertures, des découpures de feuilles, des couleurs, des odeurs et des sons je voyais ressortir des harmonies jusqu'alors inconnues. Comment, me disais-je, ai-je pu exister si longtemps hors de la nature et sans m'identifier à elle ? Tout vit, tout agit, tout se correspond ; les rayons magnétiques émanés de moi-même ou des autres traversent sans obstacle la chaîne infinie des choses créées ; c'est un réseau transparent qui couvre le monde, et dont les fils déliés se communiquent de proche en proche aux planètes et aux étoiles. Captif en ce moment sur la terre, je m'entretiens avec le cœur des astres, qui prend part à mes joies et à mes douleurs<sup>29</sup>.

Dès lors que Nerval est parvenu au secret essentiel des mystiques – celui qui vient de Pythagore et que la Table d'Emeraude d'Hermès évoque dans sa formule « Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas », celui que Boehme a défini dans son enseignement de la « signature des choses », celui encore dont Swedenborg a fait un système dans sa doctrine des « correspondances » –, importe-il beaucoup qu'il y soit parvenu par l'obscur et fatale initiation de la folie ? La vérité, et en particulier cette âme de la vérité qu'est la poésie, peut être atteinte par maintes voies. Le chemin n'est pas forcément destiné à égarer parce qu'il est dangereux ou interdit. Nerval est un homme qui a regardé la lumière jusqu'à s'en trouver aveuglé. Tout ce qui nous importe, c'est qu'il ait vu quelque chose, et non que sa vue ait été trop faible pour supporter la force de la lumière qui, jaillie d'au-delà du monde, inonde le monde.

### III

Et nous en arrivons ici au principe fondamental qui constitue tout à la fois la substance et l'esthétique des sonnets, composés, explique le

29. *Ibid.*, p. 740.

poète, dans un « état de rêverie *supernaturaliste*, comme diraient les Allemands »<sup>30</sup>. Dans l'un d'entre eux, que je citerai en entier, il paraît explicitement développer une doctrine :

Homme, libre penseur ! te crois-tu seul pensant  
 Dans ce monde où la vie éclate en toute chose ?  
 Des forces que tu tiens ta liberté dispose,  
 Mais de tous tes conseils l'univers est absent.

Respecte dans la bête un esprit agissant :  
 Chaque fleur est une âme à la Nature éclosé ;  
 Un mystère d'amour dans le métal repose ;  
 « Tout est sensible ! » Et tout sur ton être est puissant.

Crains, dans le mur aveugle, un regard qui t'épie !  
 A la matière même un verbe est attaché...  
 Ne la fais pas servir à quelque usage impie !

Souvent dans l'être obscur habite un Dieu caché ;  
 Et comme un œil naissant couvert par ses paupières,  
 Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres<sup>31</sup> !

Mais dans les autres sonnets, dans *Artémis* que j'ai reproduit, dans *El Desdichado*, *Myrtho*, ailleurs encore, il semble délibérément obscur. Ou, du moins, son obscurité résulte, dans une certaine mesure, de l'état d'esprit qu'il décrit dans *Le Rêve et la Vie* : « Je vis ensuite se former vaguement des images plastiques de l'Antiquité qui s'ébauchaient, se fixaient et semblaient représenter des symboles dont je ne saisisais que difficilement l'idée »<sup>32</sup>. Rien ne saurait mieux représenter l'impression produite par ces sonnets où, pour la première fois en français, les mots sont employés comme les ingrédients d'une évocation, non point seulement couleurs et sons en eux-mêmes, mais symboles. Ici, les mots créent une atmosphère par la qualité suggestive même de leurs syllabes, comme le veut la théorie de Mallarmé, et comme les y engagent, l'un après l'autre, les écrivains symbolistes dans leurs dernières tentatives. Persuadé de l'unité sensible de la nature entière, Gérard parvenait à dessiner des ressemblances là où les autres ne voyaient que des différences. Et si ses vers se présentent à nous,

30. « À Alexandre Dumas », *Les Filles du Feu* ; *ibid.*, p. 458.

31. *Vers dorés*, *Les Chimères* ; *ibid.*, p. 651.

32. *Aurélia* ; *ibid.*, p. 729.

de si curieuse façon, comme un assemblage d'objets incongrus et apparemment étrangers l'un à l'autre, c'est peut-être que le poète voyait vraiment ce que nous-mêmes, pour notre malheur, ne voyons pas. Son génie qui, grâce à l'élixir de la folie, avait pu se libérer, se précipiter et dégager sa plus fine essence, consistait en une aptitude à matérialiser la vision, dans ce qu'elle a de plus volatil, de plus insaisissable. Il y parvenait sans perdre le sens du mystère, ou cette qualité qui donne tout son charme à l'intangibile. Ainsi, la folie avait illuminé en lui, comme par des éclairs, les liens cachés entre des objets éloignés et divergents : un peu comme lorsque l'excitation du haschisch, de l'opium ou de ces autres drogues qui stimulent artificiellement la vision, permet d'avoir une vue nouvelle du monde, étonnante et peut-être extra-lucide. L'âme, alors, assise en sécurité dans le cercle périlleux de sa propre magie, contemple le panorama qui surgit de l'obscurité devant elle ou qui détaché d'elle, s'enfonce dans les ténèbres. Les images de ces sonnets sont celles que connaissent tous les rêveurs des paradis artificiels. *Rose au cœur violet, fleur de sainte Gudule ; le temple au péristyle immense ; la grotte où nage la syrène*<sup>33</sup> : le rêveur des paradis artificiels les a tous vus. Mais avant Gérard, personne n'avait compris que de tels objets pouvaient servir de fondation à ce qui est presque une nouvelle esthétique. Se rendit-il compte lui-même de tout ce qu'il avait accompli ? Ou n'avait-il fait que deviner ce que Mallarmé devait théoriser plus tard ?

Que la découverte lui revienne ne fait aucun doute, et nous devons à la fortune accidentelle d'une folie les bases de ce que l'on peut nommer l'esthétique pratique du symbolisme. Considérez à nouveau le sonnet *Artémis*, et vous n'y trouverez pas seulement la méthode de Mallarmé, mais beaucoup aussi de la manière la plus intime de Verlaine. Les quatre premiers vers, avec leur rythme fluide, leurs répétitions et leurs échos, leurs fuites délicates, auraient pu être écrits par Verlaine. Dans la seconde partie, la fermeté des rythmes et la signification orfévrée des mots ressemblent au meilleur Mallarmé, de sorte que dans un même sonnet, on peut légitimement prétendre reconnaître une préfiguration des styles de Mallarmé et de Verlaine. La ressemblance avec Verlaine n'est peut-être pas à pousser plus loin. Mais avec Mallarmé, elle est fondamentale, si l'on considère qu'à l'évidence tout l'homme est contenu dans son style.

33. En français dans le texte.

Ainsi Gérard de Nerval avait deviné, avant tout le monde, que la poésie doit être un miracle. Non point un hymne à la beauté, ni une description de la beauté, ni le miroir de la beauté : mais la beauté elle-même, la couleur, la fragrance et la forme de la fleur imaginée, telle qu'elle refléurait sur la page. La vision, la vision toute-puissante, lui était parvenue par delà sa volonté, sinon contre elle ; et il savait que la vision est la racine d'où la fleur peut grandir. La vision lui avait appris le symbole, et il savait que lui seul peut permettre à la fleur de prendre forme visible. Il savait que la foule ne peut jamais comprendre tout le mystère de la beauté et que si la clarté est une qualité stylistique, il n'est pas forcément bon d'être tout à fait explicite. Aussi était-ce avec un mélange de dédain et de confiance qu'il acceptait de voir ces sonnets passer inaperçus. Il lui suffisait de dire : *J'ai rêvé dans la grotte où nage la sirène*<sup>34</sup> et de parler, si possible, le langage de la sirène, en se la remémorant. « La dernière folie qui me restera probablement, écrivit-il, ce sera de me croire poète : c'est à la critique de m'en guérir »<sup>35</sup>. Les critiques, à son époque, et même Gautier, ne pouvaient être que déconcertés par cette nouveauté sans pareille. Ce n'est qu'aujourd'hui que les meilleurs critiques de France commencent à percevoir le génie de ces sonnets, et leur influence. Oubliés du monde durant presque cinquante ans, ils étaient en secret les porteurs d'une esthétique qui renouvelait la poésie française.

*The Fortnightly Review*, janvier-juillet 1898.

Traduit et annoté par Guy Ducrey.

34. En français dans le texte.

35. « À Alexandre Dumas », *Les Filles du feu* ; *Œuvres complètes*, éd. cit, t. III, p. 458.

MARCEL PROUST

À propos du « style » de Flaubert  
[Extrait]

Dans *Du côté de chez Swann*, certaines personnes, mêmes très lettrées, méconnaissant la composition rigoureuse bien que voilée (et peut-être plus difficilement discernable parce qu'elle était à large ouverture de compas et que le morceau symétrique d'un premier morceau, la cause et l'effet, se trouvaient à un grand intervalle l'un de l'autre) crurent que mon roman était une sorte de recueil de souvenirs, s'enchaînant selon les lois fortuites de l'association des idées. Elles citèrent à l'appui de cette contre-vérité, des pages où quelques miettes de « madeleine », trempées dans une infusion, me rappellent (ou du moins rappellent au narrateur qui dit « je » et qui n'est pas toujours moi) tout un temps de ma vie, oublié dans la première partie de l'ouvrage. Or, sans parler en ce moment de la valeur que je trouve à ces ressouvenirs inconscients sur lesquels j'asseois, dans le dernier volume – non encore publié – de mon œuvre, toute ma théorie de l'art, et pour m'en tenir au point de vue de la composition, j'avais simplement pour passer d'un plan à un autre plan, usé non d'un fait, mais de ce que j'avais trouvé plus pur, plus précieux comme jointure, un phénomène de mémoire. Ouvrez les *Mémoires d'outre-tombe* ou *Les Filles du Feu* de Gérard de Nerval. Vous verrez que les deux grands écrivains qu'on se plaît – le second surtout – à appauvrir et à dessécher par une interprétation purement formelle, connurent parfaitement ce procédé de brusque transition. Quand Chateaubriand est – si je me souviens bien – à Montboissier, il entend tout à coup chanter une grive. Et ce chant qu'il écoutait si souvent dans sa jeunesse, le fait tout aussitôt revenir à Combourg, l'incite à changer, et à faire changer le lecteur avec lui, de temps et de province. De même la première partie de *Sylvie* se passe devant une scène et décrit l'amour de Gérard de Nerval pour une

comédienne. Tout à coup ses yeux tombent sur une annonce : « Demain les archers de Loisy », etc. Ces mots évoquent un souvenir, ou plutôt deux amours d'enfance : aussitôt le lieu de la nouvelle est déplacé. Ce phénomène de mémoire a servi de transition à Nerval, à ce grand génie dont presque toutes les œuvres pourraient avoir pour titre celui que j'avais donné d'abord à une des miennes : *Les Intermittences du cœur*. Elles avaient un autre caractère chez lui, dira-t-on, dû surtout au fait qu'il était fou. Mais, du point de vue de la critique littéraire, on ne peut proprement appeler folie un état qui laisse subsister la perception juste (bien plus qui aiguise et aiguille le sens de la découverte) des rapports les plus importants entre les images, entre les idées. Cette folie n'est presque que le moment où les habituelles rêveries de Gérard de Nerval deviennent ineffables. Sa folie est alors comme un prolongement de son œuvre ; il s'en évade bientôt pour recommencer à écrire. Et la folie, aboutissant de l'œuvre précédente, devient point de départ et matière même de l'œuvre qui suit. Le poète n'a pas plus honte de l'accès terminé que nous ne rougissons chaque jour d'avoir dormi, que peut-être, un jour, nous ne serons confus d'avoir passé un instant par la mort. Et il s'essaye à classer et à décrire des rêves alternés.

*La Nouvelle Revue française*, 1<sup>er</sup> janvier 1920.

Les citations de Nerval, dans les *Notices* qui suivent (p. 237-255), renvoient aux *Œuvres complètes*, éd. Jean Guillaume, Claude Pichois *et al.*, Bibliothèque de la Pléiade, t. I, 1989, t. II, 1984, t. III, 1993.

## NOTICES

### CHARLES ASSELINEAU 1820-1874

Condisciple de Nadar au collège Bourbon (lycée Condorcet), Asselineau fréquenta avec lui les milieux de la petite presse au début des années 1840 et, en 1845, rencontra Baudelaire, dont il devint l'un des plus proches amis. Il fit la connaissance de Nerval vers 1849 ou 1850 et resta intimement lié avec lui. Il fut l'un des derniers à le voir vivant et l'un des premiers appelés pour reconnaître son corps (voir Claude Pichois et Michel Brix, *Gérard de Nerval*, Fayard, 1995, p. 362).

Bibliophile, conservateur surnuméraire à la Bibliothèque Mazarine (fonction gratuite), collaborateur de nombreuses revues (dont *L'Atheneum français* et le *Bulletin du bibliophile*), Asselineau a laissé de nombreux travaux d'érudition, notamment sur Furetière, La Bruyère, Diderot ou l'ébéniste Boulle. Il a également publié un recueil de nouvelles chez Poulet-Malassis, *La Double Vie* (1858), dont Baudelaire fit l'éloge dans *L'Artiste*. Après 1860 et jusqu'à sa mort, il se consacra principalement à l'histoire et à la bibliographie de la bohème romantique.

Outre les deux articles que nous rééditons, de 1854 et de 1861, Asselineau avait fait paraître un compte rendu d'*Aurélia* dans *L'Atheneum français* le 27 octobre 1855, remarquable de prescience sur l'importance de cette œuvre, et qu'il a intégralement repris dans l'article de 1861.

### ARVÈDE BARINE 1840-1908

Arvède Barine, nom de plume de Louise-Cécile Bouffé, épouse de Charles Vincens, haut fonctionnaire au ministère de l'Intérieur, fut l'un des plus prolifiques auteurs d'études littéraires et historiques du dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle. Collaboratrice régulière de la *Revue des deux mondes* à partir de 1872, elle vit son audience s'accroître après 1878 ; dès lors, ses articles parurent également dans la *Bibliothèque universelle*, la *Revue bleue*, *La Nouvelle Revue*, la *Revue de Paris*, le *Journal des Débats*, *Cosmopolis*, etc.

Son éducation protestante et l'influence de Brunetière firent d'elle une analyste très fine des personnalités tourmentées de l'histoire et de l'histoire littéraire. Ses monographies de Bernardin de Saint-Pierre (1891) et d'Alfred de Musset (1898) ont longtemps fait autorité. Sans borner son champ d'investigation à la France, elle s'intéressa particulièrement aux « névrosés », qu'elle étudiait à l'aide des outils forgés par les psychologues ou les aliénistes, mais dans un constant souci de normalité.

Elle s'est aussi consacrée à l'histoire de la condition féminine ; ses portraits de la reine Christine ou de George Eliot, son étude monumentale sur la Grande Mademoiselle, font d'elle un précurseur de ce qu'on appellera l'« écriture-femme ».

#### JULES-AMÉDÉE BARBEY D'AUREVILLY 1809-1889

Il existe deux comptes rendus de Barbey d'Aureville consacrés à Nerval, l'un avant, l'autre après la mort du poète : le premier concerne *Les Illuminés (Le Pays)*, 20 mars 1853 ; le second, les quatre premiers tomes des *Œuvres complètes* publiées chez Michel Lévy (*Le Constitutionnel*, 20 août 1868). Nous rééditons ces deux textes, exemplaires à la fois de l'incompréhension persistante à l'égard de Nerval, et de l'extrême sévérité dont peut faire preuve celui qui pourtant avait su admirer *Les Fleurs du mal*. Élogieux pour Vigny, Gautier, Marceline Desbordes-Valmore, plus réservé envers les parnassiens, Barbey d'Aureville, rappelons-le, s'était également montré réfractaire à l'auteur des *Contemplations*.

#### CHARLES BAUDELAIRE 1821 - 1867

Baudelaire n'avait pas vingt ans lorsqu'il a rencontré Gérard de Nerval, en 1840. Évoquant ses « premières liaisons littéraires » dans une courte note biographique rédigée tardivement, il cite quelques noms, dont celui de « Gérard », avec ceux d'Ourliac, de Balzac, de Levassasseur et de Delatouche (*Œuvres complètes*, éd. Claude Pichois, Bibliothèque de la Pléiade, t. I, 1975, p. 784). Le début de l'étude sur Victor Hugo de 1861 précise que c'est grâce à Édouard Ourliac qu'il a connu Pétrus Borel et Gérard de Nerval (*ibid.*, t. II, 1976, p. 129). Il subsiste pourtant peu de traces de leurs relations, dont l'intimité et la continuité restent difficiles à mesurer. Baudelaire et Nerval se sont retrouvés à certaines séances de haschisch de l'hôtel Pimodan à la fin de 1845 et aux réunions du divan Le Peletier après 1851. Ils sont sans doute allés ensemble au théâtre : les deux seules lettres connues de Baudelaire à Nerval, datées de mai 1850, concernent des billets de théâtre. On retrouve aussi le nom des deux poètes, parmi beaucoup d'autres il est vrai, dans le recueil d'hommages au peintre Denecourt (*Fontainebleau : paysages – légendes – souvenirs – fantaisies*) publié chez Hachette au printemps 1855, quelques semaines après la mort de Nerval.

Baudelaire n'a guère écrit sur Nerval et c'est à l'occasion de la notice qu'il consacre à Hegésippe Moreau (qu'Eugène Crépet refusera d'intégrer à son anthologie) qu'il s'exprime le plus longuement sur son ancien ami, témoignant de son « intelligence brillante, active, lumineuse, prompt à s'instruire », manifestant de l'estime pour ses livres, « tous marqués par le goût », mais sans entrer dans l'œuvre,

sans même citer le moindre titre. C'est, comme d'autres, la vie et la mort de Nerval, son destin, qui l'ont frappé et qu'il rapproche du destin d'Edgar Poe, dont la mort fut « presque un suicide ». Le parallèle avec Poe était développé déjà en 1856, dans la préface aux *Histoires extraordinaires*.

De la mise en cause de la société, qui laisse mourir les poètes, Baudelaire glissait alors vers l'éloge du suicide :

[...] la Société n'aime pas ces enragés malheureux, et, soit qu'ils troublent ses fêtes, soit qu'elle les considère naïvement comme des remords, elle a inconsciemment raison. Qui ne se rappelle les déclamations parisiennes lors de la mort de Balzac, qui cependant mourut correctement ? – Et plus récemment encore, – il y a aujourd'hui, 26 janvier, juste un an, – quand un écrivain d'une honnêteté admirable, d'une haute intelligence, et *qui fut toujours lucide*, alla discrètement, sans déranger personne, – si discrètement que sa discrétion ressemblait à du mépris, – délier son âme dans la rue la plus noire qu'il pût trouver, – quelles dégoûtantes homélies ! quel assassinat raffiné ! Un journaliste célèbre, à qui Jésus n'enseignera jamais les manières généreuses, trouva l'aventure assez joviale pour la célébrer en un gros calembour.

(le « journaliste célèbre » auquel Baudelaire fait allusion est Louis Veuillot).

Parlant du suicide et de la condition du poète, c'est à son propre destin aussi, que pense Baudelaire, qui se dit « attaqué d'une espèce de maladie à la Gérard, à savoir la peur de ne plus pouvoir penser, ni écrire une ligne » dans une lettre du 20 mars 1861 (?) à Poulet-Malassis faisant clairement état d'une tentation suicidaire. Mais l'expression de l'identification la plus aiguë se trouve dans l'un des projets de préface aux *Fleurs du mal*, où figurent, parmi d'autres motifs que Baudelaire souhaitait aborder, « quelques mots : « Gérard de Nerval. Nous sommes tous pendus ou pendables ». (*Œuvres complètes*, éd. cit., t. I, p. 183). On comprendra que le *nous* désigne les poètes, auxquels le monde réserve deux destins équivalents, celui des « pendus », dont Gérard de Nerval est l'exemple, et celui des « pendables », qu'incarne l'auteur des *Fleurs du mal*.

Voir Claude Pichois, « Nerval figure emblématique de l'univers baudelairien », *Bulletin baudelairien* (Nashville), hiver 1975.

#### CHAMPFLEURY 1821-1889

Jules François Félix Husson, dit Fleury puis Champfleury, romancier, critique d'art et témoin de son temps, ami de Baudelaire, de Banville, de Murger, de Courbet, a bien connu et aimé Nerval, au point, avoue-t-il, que ses amis lui ont longtemps caché sa mort. Il a servi sa carrière, puis sa mémoire, rendant compte de la publication des *Femmes du Caire* (*Le Constitutionnel*, 24 avril 1849), recommandant la lecture du *Voyage en Orient* (*La Semaine théâtrale*, 1<sup>er</sup> février 1852),

publiant des « Notes sur Gérard de Nerval » après la mort du poète (*Revue internationale*, 31 mai 1860) et surtout intégrant à deux de ses recueils de témoignages deux portraits sensibles et sympathiques mais où apparaît une certaine condescendance de ton et une insistance qui a pu sembler excessive sur les dérèglements mentaux de son ami. Des carnets tenus par Champfleury (conservés à la Bibliothèque de l'Université Columbia, à New York) consignent des anecdotes sur Nerval (voir Jean Richer, *Nerval par les témoins de sa vie*, Minard, 1970, p. 194-195). Claude Pichois et Michel Brix ont raison, pourtant, à la page 263 de leur *Gérard de Nerval* (Fayard, 1995), de souligner son mérite d'avoir, en 1861, « alors que l'auteur des *Chimères* est mort, enterré et déjà presque oublié », consacré à Nerval l'un des quatre portraits de ses *Grandes figures d'hier et d'aujourd'hui*, à côté de Balzac, Wagner et Courbet.

C'est la fin de ce texte que nous rééditons. Le début fait état des lettres adressées par Gérard au docteur Émile Blanche, communiquées à Champfleury par le médecin lui-même. Des propos amers avaient circulé à Paris, parmi les amis de Nerval, sur l'excessive rigueur de l'aliéniste, qui avait privé le poète de sa liberté. Champfleury contribua, en 1861, à rétablir la réputation du médecin, qui l'en remercia le 5 février : « je suis amplement vengé des faux jugements dont j'ai été l'objet à l'époque de sa mort » (Claude Pichois et Michel Brix, *op. cit.*, p. 359).

Le second portrait de Nerval par Champfleury est plus tardif : il constitue le chapitre XVIII de ses *Vignettes romantiques* (Dentu, 1883, p. 156-168), où la « personnalité délicate » de Gérard est présentée comme « la plus singulière peut-être de la période romantique », mais où Champfleury semble faire moins de cas de l'œuvre, réduisant *Les Filles du Feu* à des « souvenirs de jeunesse » et à d'« aimables pastels » (p. 160).

#### JEAN-LOUIS-AUGUSTE COMMERSON 1802-1879

Spécialiste du calembour et du canard journalistique, vaudevilliste occasionnel, Commerson fut rédacteur au *Figaro*, au *Corsaire*, au *Vert-Vert*, avant de fonder en 1835 *Le Tam-tam*, qui devint *Le Tintamarre* en 1842. Sous le pseudonyme de Joseph Citrouillard, il rassembla ses meilleurs jeux de mots et ses aphorismes les plus absurdes dans des recueils intitulés *Mayonnaise d'éphémérides* (1851), *Pensées d'un emballleur* (1851) ou *Rêveries d'un étameur* (1853). En 1854, Commerson s'associa avec Nadar, qui venait d'achever son *Panthéon* caricatural et débutait dans la photographie, pour publier *Les Binettes contemporaines*, soixante biographies fantaisistes, censées « faire concurrence à celles d'Eugène (de Mirecourt – Vosges) ».

Le publiciste Eugène Jacquot, dit Eugène de Mirecourt (du nom de sa ville natale), remportait alors en effet un grand succès de scandale avec sa série de fascicules biographiques, « Les Contemporains ». Les *Binettes* de Commerson,

illustrées de caricatures de Nadar, ne constituaient pas réellement une concurrence pour Mirecourt, mais bien plutôt un support publicitaire : c'était le même éditeur, Gustave Havard, qui publiait les biographies « sérieuses » et leurs parodies. La notice fantaisiste consacrée par Commerson à Nerval a pour principal intérêt d'attirer l'attention sur la biographie de l'auteur des *Filles du Feu* par Mirecourt. Cette livraison de la série « Les Contemporains » fut enregistrée par la *Bibliographie de la France* le 19 août 1854, mais elle avait été mise en vente plusieurs semaines auparavant. Le 1<sup>er</sup> juin 1854, en effet, Nerval, de passage à Strasbourg sur la route de l'Allemagne, prit connaissance de cette biographie, dont il redoutait la publication.

En premier lieu, Nerval s'inquiétait de son portrait, qui devait être publié en frontispice de la biographie de Mirecourt. Le graveur chargé de ce portrait, Eugène Gervais, avait demandé à son modèle de poser devant l'objectif d'Adolphe Legros, afin de travailler à loisir d'après un daguerréotype. Or, avant même d'avoir eu entre les mains l'opuscule de Mirecourt, Nerval se montrait anxieux et plein de suspicion à l'encontre de cet « infâme daguerréotype » : « Je tremble ici de rencontrer aux étales un certain portrait pour lequel on m'a fait poser lorsque j'étais malade, sous prétexte de biographie nécrologique. L'artiste est un homme de talent, plus sérieux que notre ami Nadar, qui n'a que de l'esprit au bout de son crayon, mais, comme notre ami aux cheveux rouges [Nadar], *il fait trop vrai!* » (lettre à Georges Bell, [Strasbourg, 31 mai 1854], *Ceuvres complètes*, t. III, p. 856). Le lendemain, 1<sup>er</sup> juin, Nerval put lire sa biographie et voir son portrait ; il annota alors le frontispice de son exemplaire en inscrivant deux calembours au-dessus de l'image : « Cigne allemand » [*sic*] et « feu. G rare » (notations figurant à gauche d'un petit dessin représentant un oiseau en cage) et en faisant suivre son nom imprimé sous l'image : « GÉRARD DE NERVAL » d'un point d'interrogation et de la formule désormais célèbre : « *Je suis l'autre* », ainsi que d'une étoile à six branches avec un point en son centre (voir la reproduction de ce document dans *Gérard de Nerval*, catalogue de l'exposition de la Maison de Balzac, rédigé par Éric Buffetaud, Paris, 1981-1982, p. VIII).

Quant au texte de Mirecourt, dont il craignait (à juste titre) les indiscretions, Nerval s'en accommoda. À l'éditeur Ferdinand Sartorius, associé de Mirecourt, il écrivit le 23 juin de Nuremberg : « Remerciez bien Mirecourt. C'est très exagéré, il y a mille choses à dire, mais enfin le mal n'est pas grand. Ce garçon a du cœur [...] » (*Ceuvres complètes*, t. III, p. 869). Mais s'adressant à son père, le docteur Étienne Labrunie, Nerval s'était montré moins conciliant, dénonçant en particulier la confusion entretenue à dessein par Mirecourt entre *Sylvie* et la biographie réelle de l'auteur : « Il a paru depuis mon départ une biographie dont on t'aura parlé peut-être. Je l'ai vue à Strasbourg, on m'y traite en héros de roman et c'est plein d'exagérations, bienveillantes sans doute, et d'inexactitudes qui m'importent fort peu du reste puisqu'il s'agit d'un personnage conventionnel. On ne peut empêcher les gens de parler et c'est ainsi que s'écrit l'histoire, ce qui prouve que

j'ai bien fait de mettre à part ma vie poétique et ma vie réelle » (lettre de Stuttgart, 12 juin 1854, *ibid.*, p. 864).

#### ALFRED DELVAU 1825-1867

Fils d'un tanneur parisien, élevé dans le quartier de la Bièvre, grand arpenteur de la capitale, dont il connaissait bien la géographie secrète et les zones marginales, Delvaux est l'auteur d'une série d'« Histoires anecdotiques » publiées chez Dentu : *Histoire anecdotique des cafés et cabarets de Paris* (1862) ; *Les Cythères parisiennes : histoire anecdotique des bals de Paris* (1864) ; *Histoire anecdotique des barrières de Paris* (1865), ainsi que de deux importants dictionnaires : le *Dictionnaire érotique moderne* ([Bruxelles, Gay], 1864) et le *Dictionnaire de la langue verte* (Dentu, 1866). Il dirigea la réédition de romans médiévaux de chevalerie dans la « Bibliothèque bleue » (Lécrivain et Toubon, 1859-1860) et contribua au *Parnassiculet contemporain* (Lemerre, 1867).

Lié à Auguste Poulet-Malassis, avec lequel il participa au mouvement révolutionnaire de 1848, c'est chez Poulet-Malassis et De Broise qu'il publia, en 1860, *Les Dessous de Paris*, dédiés à Nadar. Évoquant les aliénés de Bicêtre et de la Salpêtrière, les cabarets mal famés, le Paris « passé minuit », ce livre s'ouvre sur un chapitre consacré à « deux plongeurs de l'océan parisien » : Gérard de Nerval et Alexandre Privat d'Anglemont, mort phthisique à l'hospice Dubois le 18 juillet 1859. C'est la partie de ce chapitre portant sur Nerval que nous rééditons.

Delvaux avait auparavant consacré à Gérard, sous la rubrique « Célébrités contemporaines » publiée dans la revue hebdomadaire *Cadet-Roussel*, une étude en six livraisons (n° 2, 28 janvier 1855 ; n° 3, 4 février 1855 ; n° 5, 18 février 1855 ; n° 8, 11 mars 1855 ; n° 9, 18 mars 1855 ; n° 10, 25 mars 1855), qu'il a recueillie dans *Gérard de Nerval, sa vie et ses œuvres* (Bachelin-Deflorenne, 1865). Il y raconte comment il fit connaissance de l'auteur de *Sylvie* « un soir d'hiver 1854 », dans un cabaret des boulevards, et classe Nerval dans « la même famille intellectuelle que Joubert ». Son admiration va principalement à l'auteur des *Illuminés* :

Il ne s'est pas contenté d'être humoristique et saisissant à la manière d'Hoffmann : il a voulu encore être profond à la manière d'un penseur – qu'il était. Il n'a pas voulu seulement raconter des histoires énigmatiques, esquisser les biographies lamentables de pauvres fous de génie, décrire les sombres existences du coin des rues ; il a voulu encore, – en entrant et en faisant entrer avec lui son lecteur dans ces cerveaux écornés, fendillés, entrouverts, où tombe la pluie, où règne la nuit, où l'intelligence se débat haléante, désespérée, sous des toiles d'araignées immondes – il a voulu encore voir et faire voir aux autres, aux sains, aux sages, aux bien portants, le pourquoi de ces perturbations et de ces démenées. Il a été médecin, ce malade, il a été lucide, ce cerveau brouillé.

Delvau pensait-il à Nerval lorsque, publiant en 1859 un roman d'inspiration vaguement germanique, avec duels et scènes de cabarets, dans la « Bibliothèque populaire » des Éditions Lécivain et Toubon, il l'intitula *Les Chimères* ?

#### MAXIME DU CAMP 1822-1894

Nerval et Maxime Du Camp ne se sont probablement pas connus avant 1848, année où Du Camp est présenté à Gautier. La première lettre de Nerval à Du Camp date du 25 septembre 1851. C'est l'époque où Du Camp, Arsène Houssaye, Théophile Gautier et Louis de Cormenin prennent la direction de la *Revue de Paris*. Du Camp en est encore directeur après 1853, avec Gautier et Laurent-Pichat. Ses rapports avec Nerval sont étroitement liés à cette revue, à laquelle Gérard a souvent collaboré, et dont il hantait les bureaux. Plus particulièrement, Du Camp a joué un rôle dans la publication d'*Aurélia*.

Dans sa correspondance, Nerval fait plusieurs références au « livre de Du Camp », ou au livre qu'il prépare « pour Du Camp » : il s'agit d'*Aurélia*, qu'il destine dès sa conception à la *Revue de Paris*. Il adresse à Du Camp en octobre 1854 « de la copie », c'est-à-dire sans doute une partie du texte d'*Aurélia* ; un peu plus tard, vers la même époque, il promet « la suite de la copie ».

Le texte que nous publions est un extrait du chapitre intitulé « Les Illuminés », du tome II des *Souvenirs littéraires* que Maxime Du Camp publia en 1882. C'est le seul témoignage connu de Du Camp sur Nerval.

#### ALEXANDRE DUMAS 1802-1870

L'histoire des relations entre Gérard de Nerval et Alexandre Dumas, qui débute en 1829 (ou 1833, selon d'autres sources), pour s'achever à la mort de Gérard, est controversée. À travers les assertions d'amitié, dans des lettres et dans différents textes publiés, percent les difficultés d'une collaboration littéraire. Lorsque Nerval fonde la revue *Le Monde dramatique*, il signe un traité avec Dumas, le 14 avril 1835 : Dumas s'engage à donner pour 1000 francs d'articles, dont 500 sont payés comptant. Un seul article de Dumas est publié par *Le Monde dramatique*, le 4 juillet. Bien plus tard, cette dette réapparaîtra dans leur correspondance.

En 1836, après la faillite du *Monde dramatique*, Nerval, ruiné, est poussé vers Dumas par un urgent besoin de travaux lucratifs. Leur première collaboration aboutit à *Piquillo*, opéra-comique, créé en octobre 1837, avec Jenny Colon. Le seul nom de Dumas est mentionné. L'accord prévoyait qu'ils fassent ensemble une autre pièce, et que Nerval la signe seul. Ce sera *Caligula*, pour le Théâtre-

Français, créé le 26 décembre 1837, mais encore attribué au seul Dumas. Gérard y a-t-il travaillé ? Ces pièces ne paraissent pas dans l'édition Jean Guillaume et Claude Pichois de la Bibliothèque de la Pléiade, qui écarte les textes issus d'une collaboration. Y figure, au contraire, *Léo Burckart*, signé par le seul Nerval au moment de sa création. En fait, Nerval et Dumas avaient projeté ensemble, dès l'été 1838, un drame sur l'assassinat d'August von Kotzebue par Karl Sand à Mannheim en 1819. Pour s'inspirer des lieux du crime, ils se donnent rendez-vous à Francfort, d'où ils doivent poursuivre vers Mannheim. Mais Gérard, parti seul, s'attarde en Allemagne ; il écrit des impressions de voyage, ce qui gêne Dumas qui avait le même projet. Il arrive enfin à Francfort le 15 septembre. Le 22, ils vont à Mannheim. Au début d'octobre ils rentrent à Paris.

Selon Claude Pichois et Michel Brix, à cette époque « Gérard est en train de glisser progressivement, vis-à-vis de Dumas, dans une position de « nègre » littéraire (*Gérard de Nerval*, Fayard, 1995, p. 135). Le mécontentement de Nerval n'est peut-être pas étranger au fait qu'en novembre 1838 il présente à Dumas Auguste Maquet, qui deviendra son principal fournisseur de copie.

En avril 1836, deux pièces sont créées : le 10, *L'Alchimiste*, au Théâtre de la Renaissance, signé par le seul Dumas, et le 16 *Léo Burckart*, à la Porte Saint-Martin, signé par Nerval. Ce dernier drame, qui connut un succès relatif (au moins 22 représentations), paraît avoir été d'abord écrit par les deux auteurs (qui se seraient partagé les actes), puis réécrit par Nerval seul. Mais Dumas s'attribuera toujours la copaternité de la pièce.

Les relations Nerval-Dumas paraissent se distendre dans les années 1840. Elles sont plus suivies après 1850. Si le jeune collaborateur n'a pas accepté le rôle subalterne que lui réservait son aîné, auteur à succès, il ne semble pas y avoir eu rupture. Une lettre de Méry nous apprend qu'à la première représentation du *Chariot d'enfant* (de Nerval et Méry), le 13 mai 1850, Dumas n'aurait cessé de parler et de rire, faisant scandale. Mais, le 9 septembre de la même année, *La Presse* publie un article de Nerval, sous forme de lettre à Dumas (*Œuvres complètes*, t. II, p. 1186-1191).

Une nouvelle collaboration, plus problématique encore, débute peu après. En 1849, Nerval est chargé de traduire *Menschenhass und Reue* (*Misanthropie et repentir*) d'August von Kotzebue pour la Comédie-Française. En 1852, le comité de lecture demande des changements, et rend le manuscrit non pas à Nerval, mais à Dumas. Celui-ci accepte de le remanier, reçoit le manuscrit mais l'égare aussitôt. Cela ne l'empêche pas, le 13 octobre 1854, de demander à être payé pour ce travail par la Comédie-Française, qui refuse. Après la mort de Nerval, la pièce sera retrouvée, créée le 28 juillet 1855, et attribuée au seul Nerval. En mai 1852, Nerval rend visite à Dumas à Bruxelles, où ce dernier s'est réfugié à la suite de la faillite du Théâtre-Historique (voir la lettre à Eugène de Stadler, du 12 mai 1852, *Œuvres complètes*, t. II, p. 1302).

Le moment le plus dramatique de leurs relations se situe à la fin de 1853. Le 14 novembre, Nerval adresse à Dumas une lettre délirante, à laquelle il donne

un titre : *Trois jours de folie*, demandant la restitution des 500 francs qu'il lui a avancés en 1835. Le 25 novembre, dans une autre lettre, il s'excuse de ses « plaisanteries ». Le 10 décembre paraît dans *Le Mousquetaire* l'article de Dumas que nous rééditons, et qui a profondément blessé Nerval, choqué de voir étalée au grand jour sa maladie mentale, dont l'article de Janin avait déjà fait état. Il répond par la lettre-préface aux *Filles du Feu* (Nerval lui en envoie un exemplaire dédicacé en ces termes : « À Alexandre Dumas, son ami dévoué et disciple. Gérard de Nerval ») qui s'ouvre par ces mots :

Je vous dédie ce livre, mon cher maître, comme j'ai dédié *Lorely* à Jules Janin. J'avais à le remercier au même titre que vous. Il y a quelques années, on m'avait cru mort, et il avait écrit ma biographie. Il y a quelques jours, on m'a cru fou, et vous avez consacré quelques-unes de vos lignes des plus charmantes à l'épithaphe de mon esprit. (*Œuvres complètes*, t. III, p. 449).

Le matin du 26 janvier 1855, Dumas se rend rue de la Vieille-Lanterne, puis à la Morgue. Le 30, *Le Mousquetaire* publie un article de lui détaillant les circonstances de la mort de Gérard, et un appel de Méry qui propose une souscription pour lui élever une sépulture. Le lendemain le journal publie une lettre de Gautier et Houssaye : « l'État a fait les frais des funérailles de Gérard de Nerval, laissez, de grâce, à des amitiés jalouses, la triste joie d'élever et de payer sa pierre. » Dumas, irrité, répond : « Comme notre amitié n'est point une amitié jalouse, nous cédonc la place, et nous exprimons à ces Messieurs nos regrets d'avoir eu l'idée avant eux. »

À partir du 22 mars 1866, Dumas, qui vient de rentrer de Naples, entame la publication de ses *Nouveaux Mémoires : dernières amours*, dans le journal *Le Soleil*. À l'intérieur de ce récit s'enchaîne une biographie de Nerval. En 1868, Dumas reprend les *Nouveaux Mémoires : dernières amours* dans le journal qu'il vient de lancer, *Dartagnan*, mais sous un titre nouveau : *Madame de Chamblay*. Dumas pense à une publication de la biographie de Nerval en tête d'une édition de ses œuvres chez Michel Lévy. Mais cela ne se réalisera pas, et la première édition séparée et complète est celle de Claude Schopp (Bruxelles, Complexe, 1990).

#### THÉOPHILE GAUTIER 1811-1872

Nerval et Gautier firent connaissance au lycée Charlemagne, peut-être dès 1822, en tout cas avant 1826. Leurs rapports de toute une vie ne seront que le prolongement de cette première amitié d'adolescents. Malgré la légère avance de Nerval, qui fin 1827 est promu au rang de « jeune traducteur du *Faust* », c'est ensemble qu'ils entrent dans la vie littéraire. En 1829, Nerval présente Gautier à Victor Hugo. Vers la fin de 1830, se forme le Petit Cénacle, dont font partie Nerval, Gautier, Jehan Duseigneur, Pétrus Borel, Célestin Nanteuil, Alphonse

Brot, Jules Vabre, Auguste Maquet, Philotée O'Neddy, Joseph Bouchardy. Un deuxième groupe d'amis se réunit, quatre ans plus tard, dans la maison de l'impasse du Doyenné, où habitent ensemble Gérard, Camille Rogier et Arsène Houssaye. Gautier loge dans un appartement voisin.

À cette époque Nerval dirige *Le Monde dramatique*, pour lequel Gautier écrit plusieurs articles. Une plus étroite collaboration est envisagée en juillet 1836 : le 22, Nerval et Gautier signent avec l'éditeur Renduel un contrat pour *Les Confessions galantes de deux gentilshommes périgourdins*, ouvrage qui ne verra jamais le jour. Aussitôt après, ayant empoché une avance de 500 francs, les deux amis partent ensemble pour la Belgique. Gautier raconte ce voyage dans *Un tour en Belgique*, où il est souvent question de son compagnon. D'août à octobre 1836, Gautier et Nerval partagent un appartement avec Arsène Houssaye, rue Saint-Germain-des-Prés (aujourd'hui rue Bonaparte).

En juillet 1837, ils s'engagent par contrat avec *La Presse* à fournir le feuilleton théâtral. Leurs signatures alternent pendant quelques mois ; parfois même ils signent ensemble des initiales « G.G. ». Après février 1838, Gautier continue seul le feuilleton, qu'il tiendra jusqu'en 1855. Il n'est remplacé par Nerval que pendant ses voyages à l'étranger (en Espagne, en 1840 et en 1846 ; en Algérie pendant l'été 1845). Très exceptionnellement, Nerval prête sa plume pour des articles (ou des parties d'articles) qui paraissent sous la signature de Gautier. Mais rien ne permet d'affirmer que Gautier, comme Dumas, a essayé de réduire Nerval à la condition de « nègre ».

Gautier est l'un des deux amis qui viennent délivrer Gérard au poste de police un matin de février 1841, au moment de sa première crise. Peu après, c'est probablement à Gautier que Nerval envoie le fameux manuscrit Dumesnil de Gramont (du nom du collectionneur qui l'a possédé) contenant six sonnets des *Chimères* (*Œuvres complètes*, t. I, p. 1368).

Le 25 juillet 1843, Gautier publie dans *La Presse* un compte rendu du ballet *La Péri*, dont il a écrit le livret. Cet article se présente sous la forme d'une lettre à Gérard de Nerval, qui se trouve alors au Caire selon Gautier, mais qui est en fait déjà à Constantinople. Gérard lit *La Presse*, et répond par un article dans *Le Journal de Constantinople*, le 7 septembre. Gautier le fait reproduire dans *La Sylphide*, le 30 septembre.

Après son voyage en Orient, Nerval collabore régulièrement à *L'Artiste*, dont Arsène Houssaye est devenu le propriétaire-directeur, et dont Gautier est un collaborateur important. Les bureaux de la revue deviennent l'un des lieux qu'il hante, et où il rencontre régulièrement Gautier. C'est *L'Artiste* qui publie *Le Christ aux Oliviers*, en mars 1844. Plus tard, après 1851, Gérard collaborera également à la *Revue de Paris*, dont Gautier est l'un des directeurs.

Le matin du 26 janvier 1855, Gautier est parmi les premiers à se rendre rue de la Vieille-Lanterne. Il signe le registre des sépultures à Notre-Dame et contribue, avec Houssaye, à l'achat de la pierre tombale de Nerval (voir la notice sur Dumas).

Dix ans plus tard, il obtiendra une nouvelle concession de terrain au Père-Lachaise. Il assistera à l'exhumation et au transfert des cendres.

Gautier est, de loin, l'écrivain du XIX<sup>e</sup> siècle qui a le plus souvent, et avec le plus de conviction, rendu hommage à Nerval, bien qu'il ne le mentionne pas dans son *Rapport sur les progrès de la poésie* (Imprimerie impériale, 1868). Il a d'abord rendu compte des œuvres théâtrales dont Nerval est l'auteur, seul, ou en collaboration : il consacre un article à *Léo Burckart* (*La Presse*, 22 avril 1839), à l'opéra-comique *Les Monténégrins* (*La Presse*, 2 avril 1849), à *L'Imagier de Harlem* (*La Presse*, 30 décembre 1851). Il profite ensuite de la publication de *Lorely* et des *Filles du Feu* pour consacrer un feuilleton à son ami (*La Presse*, 25 février 1854). Après la mort de Nerval, Gautier écrit une nécrologie dans *La Presse* du 30 janvier 1855 ; plus tard, il publie une longue étude sur le *Voyage en Orient* dans la *Revue nationale et étrangère* (25 décembre 1860) et un portrait dans *L'Univers illustré* en novembre-décembre 1867 (republié comme préface des *Œuvres complètes* de Nerval, Michel Lévy, 1867 ; recueilli dans *Portraits et Souvenirs littéraires*, Michel Lévy, 1875). Enfin, dans l'*Histoire du romantisme* (posth., Charpentier, 1874), un chapitre est consacré à Gérard de Nerval.

Depuis Champfleury, qui suggérait un « parallèle » entre Gautier et Nerval et relevait leur « longue et durable amitié » (*Les Vignettes romantiques*, Dentu, 1883, p. 159-160), la critique a souvent abordé ce sujet : René Jasinski, *Les Années romantiques de Théophile Gautier*, Vuibert, 1929 ; Peter Whyte, « Gérard de Nerval, inspirateur d'un conte de Gautier : *Deux Acteurs pour un rôle* », *Revue de littérature comparée*, t. XL, p. 474-478 ; P. Guedenet, « Note sur la collaboration de Gautier au *Monde dramatique* de Nerval en 1835 », *Romance Notes*, 1959-1960, p. 113-116 ; Georges Poulet, « Nerval, Gautier et la blonde aux yeux noirs », dans *Trois essais de mythologie romantique*, Corti, 1966 ; Claude Pichois, « Nerval, Gautier, Jean-Paul. Le Rêve d'une idylle à la française », *Comparative Poetics* (Amsterdam), 1976, p. 5-14 ; Jean Richer, *Études et recherches sur Théophile Gautier prosateur*, Nizet, 1981 ; Peter G. Edwards, « L'opéra en 1847 : un article de Gautier et Nerval », *Bulletin de la Société Théophile Gautier*, n° 5, 1983, p. 53-62 ; Hans Peter Lund, « Distance de la poésie : Heine, Nerval et Gautier en 1848 », *Orbis Litterarum*, 1983, p. 24-40 ; Paul Bénichou, *L'École du désenchantement : Sainte-Beuve, Nodier, Musset, Nerval, Gautier*, Gallimard, 1992.

#### REMY DE GOURMONT 1858-1915

Entré au *Mercur de France* à sa fondation en 1889, Remy de Gourmont y est rapidement devenu le critique littéraire le plus en vue. Son *Livre des masques*, en 1896, recueil de courtes monographies d'écrivains de son temps, en particulier de poètes, est une défense de l'école symboliste, même si l'auteur émet des réserves

sur cette appellation. L'édition de poèmes de Nerval qu'il préface suit de peu ce grand livre. Même si le tirage en fut limité (trois cents exemplaires) et même si le texte de cette préface est très court, Gourmont y proclame l'actualité de Nerval, « plus jeune et plus aimé qu'au temps de sa jeunesse ou qu'au temps de sa folie », et citant quatre vers de quatre grands poètes, il place Nerval sur le même plan que Baudelaire, Verlaine et Mallarmé : ces quatre noms résonnent ensemble comme ceux des quatre grands poètes du siècle, peut-être pour la première fois.

L'originalité de la plaquette de 1897 est aussi de joindre aux *Chimères* le dernier poème de la série des « Odelettes » des *Petits châteaux de Bohême* (1853) : *Les Cydalises*, choix significatif de la prédilection de Gourmont pour un Nerval ineffable ou candide :

L'éternité profonde  
Souriait dans vos yeux...

Méfiant à l'égard du romantisme, circonspect même devant Baudelaire, parfois en porte-à-faux avec certaines inflexions du symbolisme, rallié au début du siècle à la défense maurrassienne du classicisme français, Gourmont n'a cessé d'évoluer dans le sens de sa préface de 1897 : vers l'adhésion à un principe d'éternité, de sobriété, de simplicité gouvernant la poésie par delà le temps, les modes et les caprices d'école.

#### JULES JANIN 1804-1874

L'article de Jules Janin que nous rééditons est celui qu'il a consacré à la folie de Nerval, le 1<sup>er</sup> mars 1841, dans le *Journal des Débats*, et qui constitue la pièce essentielle du dossier de leurs rapports.

Les deux écrivains se sont rencontrés à l'époque de la bohème du Doyenné, comme l'atteste la dédicace de Nerval sur l'exemplaire du *Voyage en Orient* qu'il offre à Janin en 1851. Au début des années 1830, Janin n'est pas encore le critique tout-puissant du *Journal des Débats*, il est alors le jeune auteur de deux romans : *L'Âne mort et la femme guillotinée* (1829) et *La Confession* (1830), qui le caractérisent comme un auteur frénétique et Jeune-France. Même si son nom n'est pas imprimé dans la revue, il est officiellement l'un des directeurs du *Monde dramatique*.

Au début du mois de mars 1841, Nerval est soigné dans une maison de santé de la rue Picpus, après une première crise de folie. Là il est mis au courant de la publication de l'article de Janin, mais il ne peut pas le lire immédiatement. Il le réclame dans une lettre du 7 mars à Joseph Lingay ; puis y fait allusion, le 12, dans une lettre à Arsène Houssaye, signée « Celui qui fut Gérard et qui l'est encore » :

Vous aurez été bien content de me voir sorti. Aujourd'hui je vais plus loin, demain sans doute, j'irai voir Janin. Dites-lui ce qu'il faut. Il n'y a pas besoin de le remercier. – Je suis fol. – Je lui porterai bonheur et je lui apprendrai à faire de l'or. [...] Janin a bien compris – pas tout – mais il sait ou saura tout.

Nerval, qui alterne, dans ces jours-là, des lettres raisonnables et des lettres délirantes, paraît instruit du contenu de l'article de Janin, au moins du fait qu'il se présentait comme une nécrologie. Mais il ne l'a toujours pas lu, puisque deux jours plus tard il écrit à Félix Bonnaire :

Faites donc d'immenses remerciements à Janin pour l'excellent, le cordial, l'étonnant article qu'il a bien voulu consacrer à mes *funérailles*. Assister soi-même, et vivant, à un tel panégyrique c'est un honneur et une gloire à donner le vertige. Heureusement je sens toute la supériorité de celui qui peut me placer si haut, et je sais que je n'en dois remercier que son inaltérable amitié. C'est lui qui m'a mis la plume et le pain à la main. Il continue son ouvrage. Je ne le remercie plus. À propos je n'ai pu lire encore son article [...].

Le 16 mars Nerval adresse un mot à Janin : « Il fait si beau que l'on ne peut se rencontrer ni s'embrasser dans les maisons. Je vais tâcher de revenir. Addio. », signé « Il cav. G. Nap. della torre brunya et [allagra ?] »

Il est difficile d'interpréter ces textes, mais il paraît sûr que Nerval fut affecté par cet article, cruel pour lui malgré les éloges qu'il contenait. Sa maladie, révélée au public, pouvait nuire gravement à son avenir dans le journalisme littéraire et compromettre sa position devant ses protecteurs politiques. Le 24 août, il réclame une réparation de Janin. Il lui demande d'insérer dans le *Journal des Débats* une mise au point qui rejette le diagnostic de folie incurable. Dans la lettre qui l'accompagne, il écrit :

Pardon de vous écrire avec quelque amertume ; mais comprenez donc que voici sept mois que je passe pour *fou*, grâce à votre article nécrologique du premier mars. [...] Je suis toujours non moins reconnaissant qu'affecté de passer pour un fou sublime grâce à vous, à Théophile, à Thierry, à Lucas, etc., je ne pourrai jamais me présenter nulle part, jamais me marier, jamais me faire écouter sérieusement.

Janin ne fera pas imprimer le texte de Nerval, où celui-ci précise qu'il n'est pas « enfermé » dans une maison de santé, mais qu'il y reçoit les soins nécessaires après une « crise nerveuse » :

De sorte, mon cher Janin, que je suis le tombeau vivant du Gérard de Nerval que vous avez aimé, produit et encouragé si longtemps. Puisse ma réclamation vous parvenir ! puissiez-vous ne regretter de n'avoir instruit le monde de ma gloire que pour lui apprendre qu'elle s'est éteinte avant même d'avoir brillé.

Nerval a dû être très affligé du fait que Janin ne publie pas cette lettre. Mais il ne rompt pas avec lui, comme le montre sa correspondance. Un document

ministériel apprend qu'à la même époque, en octobre 1841, Janin intervint auprès de Villemain, alors ministre de l'Instruction publique, pour qu'il apporte un secours à Nerval.

La protestation non publiée par le *Journal des Débats* devra attendre plus de dix ans pour venir au jour, sous une forme nouvelle. Nerval, qui n'avait pas oublié, fait précéder le texte de *Lorely* publié en 1852 d'une lettre-préface dont Janin est le destinataire :

On m'avait cru mort de ce naufrage, et l'amitié, d'abord inquiète, m'a conféré d'avance des honneurs que je ne me rappelle qu'en rougissant, mais dont plus tard peut-être je me croirai plus digne.

Après avoir longuement cité l'article de 1841, Nerval ajoute alors :

Cet éloge, qui traversa l'Europe et ma chère Allemagne, [...] m'avait rempli tour à tour de joie et de mélancolie. [...] Quand j'ai traversé de nouveau les vieilles forêts de pins et de chênes et les cités bienveillantes où m'attendaient des amis inconnus, je ne pouvais parvenir à leur persuader que j'étais moi-même. On disait : « Il est mort, quel dommage ! une vive intelligence, bonne surtout, sympathique à notre Allemagne, comme à une seconde mère, – et que nous apprécions seulement depuis son dernier instant illustré par Jules Janin. Et vous qui passez parmi nous, pourquoi dérobez-vous la seule chose qu'il ait laissé après lui, un peu de gloire autour d'un nom [...] ».

Seules quelques lettres témoignent de leurs rapports dans les années qui suivent 1841. La première, plutôt affectueuse, est adressée à Janin par Nerval « en mer, près de Malte », en rentrant d'Orient, le 16 novembre 1843 ; une autre lettre de 1850, qui présente *Le Chariot d'enfant*, drame qu'il a écrit avec Méry, est signée « votre bien affectionné et bien ancien ami ». De même, le 27 décembre 1851, Nerval présente *L'Imagier de Harlem* à Janin, qui en fait un compte rendu dans les *Débats* deux jours plus tard. Le 3 juin 1852, il lui annonce la publication de *Lorely* et lui demande s'il a bien reçu *Les Illuminés*.

Dans un article du 8 novembre 1851, sur *Esprit Blanche*, Janin reste discret à propos de Nerval et de sa folie. Il s'exprime dans une lettre à sa femme, qui se situe entre deux séjours de Nerval à la clinique du docteur Blanche, le 29 septembre 1853 :

[...] j'ai vu tout à l'heure ce pauvre et charmant Gérard de Nerval ! Il est fou, absolument ! Il a le délire, mais il est si doux, et dans sa douceur tant de grâces et tant d'esprit, et tant de charmantes choses çà et là répandues au milieu du désastre et du désordre de ses dons, qu'il est impossible de ne pas l'écouter avec un certain intérêt mêlé de tristesse ! À cette folie, il faut ajouter la pauvreté. Il était en haillons, et moi, voyant ce malheureux, qui est un esprit des plus ingénieux de ce temps-là privé de toute espèce d'espérances, épuisé par le travail et succombant à la peine de l'écrivain, je faisais, à part moi, cette prière au Bon Dieu, de me conserver la créature qui veille sur moi,

et de ne pas me frapper dans mon intelligence ! [...] Ô pauvre et cher Gérard ! Et lui qui, l'été passé, s'est inquiété si fort de ce que j'avais dit, il y a dix ans, qu'il était fou ! Il m'a quitté, comme il était venu, sans dire pourquoi, refusant une pièce d'or que je voulais lui prêter. J'en ai plus qu'il ne m'en faut, me disait-il, et comme j'insistais, j'ai vu le moment où il allait se fâcher !

L'inquiétude de « l'été dernier », fait référence, évidemment, à la préface de *Lorely*.

Dix ans après la mort de Nerval, Baudelaire, polémiqueant contre un article de Janin sur Heine et les poètes mélancoliques, écrivait ces lignes (qui ne furent publiées qu'en 1887 dans les *Œuvres posthumes*) :

A bas les suicides. À bas les méchants farceurs. On ne pourrait jamais dire sous votre règne : Gérard de Nerval s'est pendu, *Janino Imperatore*. Vous auriez même des agents, des inspecteurs faisant rentrer chez eux les gens qui n'auraient pas sur leurs lèvres la grimace du bonheur (*Œuvres complètes*, éd. Claude Pichois, Bibliothèque de la Pléiade, t. II, p. 236).

#### GUSTAVE KAHN 1859-1936

Fondateur de *La Vogue* et du *Symboliste* en 1886, directeur de *La Revue indépendante* à partir de 1888, puis collaborateur régulier du *Mercur de France*, Gustave Kahn a été mêlé de près à la vie littéraire de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, publiant des recueils poétiques remarquables et des poèmes considérés comme les premiers essais en vers libres. Après 1900, il s'est tourné vers le roman et a publié plusieurs monographies d'artistes et d'écrivains, dont un *Baudelaire* en 1928, l'une de ses dernières productions.

Son article sur Nerval remonte à sa jeunesse active et engagée et doit être considéré comme un signe de reconnaissance adressé à Nerval par un membre de l'école symboliste. Un an plus tôt, dans la même *Revue indépendante* (n° 14, décembre 1887, p. 439-458), à l'occasion d'un long article sur les *Contes fantastiques* d'Hoffmann, il avait développé l'idée selon laquelle Nerval, « dans sa merveilleuse *Aurélia* et dans *Sylvie* », a créé une forme authentique et originale de fantastique qui consiste à « traduire dans un mode suprahumain [...] le côté à soi personnel des sensations générales de l'humanité » (p. 445). Résumant *Sylvie* et citant le paragraphe célèbre d'*Aurélia* : « le rêve est une seconde vie [...] », Kahn repérait chez Nerval un fantastique conçu comme « la transfiguration par le rêve des éléments principaux d'intellectualité et de passion de l'écrivain » (p. 446). Critique assez proluxe, – en particulier dans l'article que nous republions ici, – mais précurseur, Kahn a contribué à faire mieux comprendre la relation entre Nerval et les romantiques allemands et à donner sa véritable place à « ce chef-d'œuvre qu'est *Aurélia* » (p. 447 de l'article de 1887).

## FÉLIX MORNAND 1815-1867

Fils d'un avocat de Mâcon, Félix Mornand fit ses études à Lyon, où il fréquenta les milieux libéraux. Peu après la révolution de Juillet, il s'installa à Paris, s'inscrivit à la faculté de droit et devint secrétaire d'un pair de France chargé de mission en Algérie. Après une dizaine d'années passées dans l'administration, à la direction des affaires d'Algérie du ministère de la Guerre, il démissionna et se fit journaliste. D'abord rédacteur au *Journal du commerce*, il passa ensuite dans la petite presse (*Le Figaro*, *Le Corsaire-Satan*, *Le Charivari*, etc.) et fréquenta les milieux de la bohème. Sa rencontre avec Nerval date sans doute de cette époque.

En 1848, lorsque le corps franc lyonnais des « Voraces » s'en fut jeter le trouble à Chambéry, alors sous juridiction piémontaise, Mornand, qui venait d'être envoyé en Isère comme commissaire de la République, dut se rendre en Savoie pour veiller au rétablissement de l'ordre. Après le 10 décembre 1848, il retourna au journalisme, collaborant à la *Revue de Paris*, au *Siècle*, au *Musée des familles* et surtout à *L'illustration*, dont il assurait la chronique littéraire. C'est dans ce journal qu'il publia, le 18 mars 1854, un article élogieux sur *Les Filles du Feu* qui lui valut une lettre de remerciement de Nerval : « Mon cher ami, que c'est joli, que c'est charmant, que je vous remercie, jamais je n'ai été plus content, c'est touché, c'est fin, c'est trop bien [...] » (*Œuvres complètes*, t. III, p. 848).

Mornand fut ensuite rédacteur en chef du *Courrier de Paris*, puis, de 1859 à 1861, chargé de la rubrique de politique étrangère de *L'Opinion nationale* ; à ce titre, il s'intéressa particulièrement à la guerre d'Italie et à l'expédition de Garibaldi. Ses nombreux voyages, notamment en Algérie, ont fait de lui un spécialiste de la question coloniale et un ardent partisan de l'abolition universelle de l'esclavage.

## MARCEL PROUST 1871-1922

Outre les deux pages reproduites dans ce volume et qui sont extraites de l'article « À propos du "style" de Flaubert » publié dans le n° 76 de la *NRF* en janvier 1920 (rééd. dans un recueil posthume des *Chroniques* de Proust, Gallimard, 1927), il existe deux réflexions écrites de Proust, sur Nerval, consignées toutes deux dans ses *Cahiers*. Bernard de Fallois les a publiées dans la *NRF* en décembre 1953, puis en 1954 dans le *Contre Sainte-Beuve*, sous le titre « Gérard de Nerval ». Pierre Clarac et Yves Sandre ont repris ces deux textes, sous ce même intitulé, dans leur édition de la Pléiade (*Contre Sainte-Beuve* [...], Bibliothèque de la Pléiade, 1971, p. 233-242).

Le premier fragment, extrait du *Cahier V*, réagit au rapprochement esquissé par Jules Lemaitre dans son *Racine* (publié en 1908), entre l'auteur de *Phèdre* et l'auteur de *Sylvie*. Nerval, écrit Proust, n'est pas « un pur Gaulois, traditionnel

et local », mais l'homme « qui à vingt ans traduisait *Faust*, allait voir Goethe à Weimar, pourvoyait le romantisme de toute son inspiration étrangère » et dont la folie, non pas une folie « organique » mais « une sorte de subjectivisme excessif », allait lui inspirer les obscurs et « admirables poèmes » des *Chimères* et le « rêve d'un rêve » qu'est *Sylvie* (éd. Clarac-Sandre, p. 233-234). Le long développement qui suit est un commentaire de *Sylvie*.

L'autre fragment, au *Cahier VI*, est provoqué par l'allusion à Nerval dans le discours de réception de Barrès à l'Académie le 17 janvier 1907. Voici ce que disait Barrès, qui faisait l'éloge d'Heredia :

L'automne enveloppe Senlis d'une douceur et d'une tristesse incompatibles. Quand les bois commencent de s'effeuiller et que les cloches résonnent à travers la brume d'octobre, les cantons de Chantilly, de Compiègne et d'Ermenonville exhalent une mélancolie tendre et chantante, celle-là même qu'a recueillie Gérard de Nerval dans sa divine *Sylvie*. Les ballades que ce fol délicieux nous a fait aimer sont la voix la plus expressive, le soupir des campagnes du Valois. Ces vieux airs, d'un français si pur, raniment les puissances d'illusion que nous transmirent nos pères. Un trouble inconnu s'empare de nous, un besoin d'amitié tendre et d'amour impérissable, un désir de mourir pour celle qui nous aime, la certitude qu'elle est une fée. Ces charmantes inspirations, mêlées d'église, de guerre et d'amour et qui palpitent demi-mortes sur d'anciens lieux de fêtes, c'est tout l'idéal mélancolique et fier des terriens français. Idéal aujourd'hui voilé, souvenir à demi rêvé de notre religion et de notre chevalerie.

Barrès racontait ensuite la rencontre du futur auteur des *Trophées* et de Nerval :

Un jour de sortie, comme le collégien se promenait dans Senlis avec M. Fauvel, ils croisèrent un homme, vêtu d'un manteau rouge, qui tenait sous son bras une volaille. Ce bizarre personnage leur dit en s'éloignant à grands pas : « je vais sacrifier un coq à Esculape. » C'était Gérard de Nerval.

Gérard, en ce temps-là, parcourait les bords de l'Oise, pour composer *Angélique* et *Sylvie*, purs chefs-d'œuvre dont la perfection est peut-être la plus opposée à la perfection des *Trophées*. Et cet enchanteur avait reconnu, d'un coup d'œil, que ce collégien au type exotique méritait d'entendre parler des dieux, mais de ceux-là qui sont communs à tous les humanistes, plutôt que des divinités particulières à nos pays d'Île-de-France.

Le texte de Proust ne date sans doute pas du premier moment où il aurait lu ce discours, en 1907, mais du moment où il l'a relu, deux ans plus tard. Une lettre à Barrès, accusant réception de *Colette Baudoche*, en février 1909, indique en effet qu'il a « relu dernièrement » ce discours, dont il cite le début : « L'automne enveloppe Senlis ». Là encore, même s'il se sent plus proche du sentiment de Barrès que de celui de Lemaitre, Proust réagit : Nerval n'est pas seulement le « fol délicieux », que rencontre Heredia au hasard d'une promenade. Ce que Gérard y promène, c'est ce qui sera sa folie.

En 1920, c'est à propos du « style » de Flaubert et d'un article de Thibaudet que Proust prend la plume, dans le même esprit de réhabilitation d'un grand écrivain, Flaubert en l'occurrence, dont le « distingué critique de *La Nouvelle Revue française* » avait considéré qu'il n'était pas « un grand écrivain de race ». La belle analyse que Proust consacre alors à l'auteur de *L'Éducation sentimentale*, inventeur d'une nouvelle syntaxe de la phrase romanesque, s'achève sur une digression qui le conduit à parler de Chateaubriand, de Nerval, de lui-même, et de la « mémoire » comme moteur de la « transition » dans le récit. C'est l'un des moments où Proust est conduit à préciser que dans son roman le narrateur qui dit « je » n'est pas toujours l'auteur. Dans une autre digression du même article, évoquant Sainte-Beuve, il rappelait son grief principal : l'auteur des *Lundis* a ignoré Flaubert, Baudelaire et Nerval : « Gérard de Nerval qui est assurément un des trois ou quatre plus grands écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle, est dédaigneusement traité de *gentil Nerval*, à propos d'une traduction de Goethe. Mais qu'il ait écrit des œuvres personnelles semble avoir échappé à Sainte-Beuve. »

L'influence de Nerval sur Proust et les textes qu'il a consacrés à l'auteur de *Sylvie* ont souvent été abordés par la critique. On consultera : la préface de Bernard de Fallois au *Contre Sainte-Beuve*, Gallimard, 1954, p. 35-36 ; René de Chantal, *Marcel Proust critique littéraire*, Presses de l'Université de Montréal, 1967, t. II, p. 501-510 ; Maurice Bardèche, *Marcel Proust romancier*, Les Sept Couleurs, 1971, t. I, p. 182-183 ; Margaret Mein, « Nerval, a Precursor of Proust », *The Romanic Review*, N° 62, 1971, p. 99-112 ; Maria Luisa Belleli, « Proust e Nerval », *Proustiana, atti del convegno internazionale di studi sull'opera di Marcel Proust* (Venise, décembre 1971), Padoue, Liviana, 1973, p. 9-43 ; Marie Miguet, « De la lecture de *Sylvie* à l'écriture de la *Recherche* », *Bulletin des amis de Marcel Proust et de Combray*, n° 34, 1984, p. 199-215 ; André Guyaux, « Nerval dans la mémoire proustienne », *L'Imaginaire nervalien* [actes du Colloque de Pérouse, mai 1987], Naples, Edizioni scientifiche italiane, 1988, p. 197-207.

#### ARTHUR SYMONS 1865-1945

Poète, critique d'art, essayiste, Arthur Symons a joué un rôle essentiel, au tournant du siècle, dans la réception de la littérature française outre-Manche. Il fut l'ami de Verlaine, traduisit Mallarmé et signa la première étude importante en anglais sur Nerval : publiée sous le titre « The Problem of Gérard de Nerval » dans *The Fortnightly Review* (janvier-juillet 1898), elle fut recueillie par son auteur en tête de l'ouvrage qu'il a consacré aux symbolistes français, *The Symbolist Movement in Literature* (Londres, Heinemann, 1899).

Cet article, qui puise ses informations dans la nécrologie insérée par Gautier dans *La Presse* le 30 janvier 1855 et dans l'étude d'Arvède Barine publiée dans la

*Revue des deux mondes* des 15 octobre et 1<sup>er</sup> novembre 1897, a le mérite de ne pas s'attarder sur les anecdotes biographiques où se complaisent tant de commentateurs de l'époque. Il consacre Nerval comme précurseur du symbolisme et développe une réflexion sur la frontière qui sépare la raison de la folie et sur la condition du créateur aliéné, à laquelle Symons consacra ses *Aventures spirituelles* (Londres, Constable, 1908 ; trad. fr. par Pierre Leyris, Mercure de France, 1964).



## TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE de Jean-Luc Steinmetz .....	7
JULES JANIN	
« Gérard de Nerval », <i>Journal des Débats</i> , 1 <sup>er</sup> mars 1841 .....	29
JULES-AMÉDÉE BARBEY D'AUREVILLY	
[Compte rendu de : <i>Les Illuminés</i> ], <i>Le Pays</i> , 20 mars 1853 .....	47
ALEXANDRE DUMAS	
« Causerie avec mes lecteurs », <i>Le Mousquetaire</i> , 10 décembre 1853 .....	51
THÉOPHILE GAUTIER	
« <i>Lorely – Les Filles du Feu</i> , par M. Gérard de Nerval », <i>La Presse</i> , 25 février 1854 .....	55
FÉLIX MORNAND	
« Causerie littéraire », <i>L'Illustration</i> , 18 mars 1854 .....	61
CHARLES ASSELINEAU	
« <i>Les Filles du Feu</i> , par Gérard de Nerval », <i>L'Athenæum français</i> , 8 avril 1854 .....	65
JOSEPH CITROUILLARD [JEAN-LOUIS-AUGUSTE COMMERSON]	
« Gérard de Nerval », <i>Les Binettes contemporaines</i> , Gustave Havard, 1854 .....	69
THÉOPHILE GAUTIER	
« Gérard de Nerval, 27 janvier 1855 », <i>La Presse</i> , 30 janvier 1855 .....	73

## FÉLIX MORNAND

- [Extrait de :] « Chronique littéraire »  
*L'Illustration*, 10 février 1855 ..... 79

## ALFRED DELVAU

- [Extrait de :] « À propos  
 de deux plongeurs dans l'océan parisien »,  
*Les Dessous de Paris*, Poulet-Malassis et De Broise, 1860 ..... 83

## CHARLES BAUDELAIRE

- [Extrait de :] « Hégésippe Moreau » [1861],  
*L'Art romantique*, Michel Lévy, 1869 ..... 95

## CHAMPFLEURY

- [Extrait de :] « Gérard de Nerval »,  
*Grandes figures d'hier et d'aujourd'hui*,  
 Poulet-Malassis et De Broise, 1861 ..... 97

## CHARLES ASSELINEAU

- « Gérard de Nerval »,  
*Revue fantaisiste*, 15 septembre 1861 ..... 105

## THÉOPHILE GAUTIER

- « Gérard de Nerval »,  
*L'Univers illustré*, novembre-décembre 1867 ..... 129

## JULES-AMÉDÉE BARBEY D'AUREVILLY

- « Gérard de Nerval »,  
*Le Constitutionnel*, 20 août 1868 ..... 149

## MAXIME DU CAMP

- [Extrait de :] « Les Illuminés »,  
*Souvenirs littéraires*, Hachette, t. II, 1883 ..... 157

## GUSTAVE KAHN

- « Gérard de Nerval »,  
*La Revue indépendante*, novembre 1888 ..... 169

## REMY DE GOURMONT

- [Préface à :] Gérard de Nerval,  
*Les Chimères et Les Cydalises*,  
 Mercure de France, 1897 ..... 183

ARVÈDE BARINE	
« Gérard de Nerval »,	
<i>Revue des deux mondes</i> , 1 <sup>er</sup> novembre 1897 .....	185
ARTHUR SYMONS	
« Gérard de Nerval »,	
<i>The Fortnightly Review</i> , 1898 .....	221
MARCEL PROUST	
[Extrait de :] « À propos du “style” de Flaubert »,	
<i>La Nouvelle Revue française</i> , 1 <sup>er</sup> janvier 1920 .....	235
NOTICES SUR LES AUTEURS .....	237
TABLE DES MATIÈRES .....	257









